



Stefan
Merrill
Block

Histoire
de l'oubli

■ Albin Michel

roman

STEFAN MERRILL BLOCK

Histoire de l'oubli

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VALÉRIE MALFOY

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

ALBIN MICHEL

Titre original :

THE STORY OF FORGETTING



© Stefan Merrill Block.
© Éditions Albin Michel, 2009, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-253-15818-9 – 1re publication LGF

À mes parents, affectueusement

Le moi dont je me souviens

*Parallèle à ce monde, il en existe un autre.
Certains endroits sont des points de passage.*

Un jour, je suis tombé amoureux de tout

Jamais je n'ai su comment combler tout ce silence. Dans les mois qui suivirent la grande tragédie de ma vie, tous les matins, je me levais d'un bond pour chausser mes godasses à semelles de liège et naviguer de pièce en pièce en me cognant à tout ce que je pouvais. Le silence évoquait l'absence et l'absence signifiait se souvenir, d'où ce raffut. Les grincements du plancher vermoulu, le bruit mat des fauteuils renversés, les cloisons craquant sous mes coups de poing : autant de petits réconforts quand partout, toujours, le silence me guettait.

Avec le temps, j'appris à le morceler. Si, après le petit déjeuner, je me surprénais à tendre l'oreille pour capter la voix de ma fille dans le jardin, ou le pas claudicant de mon frère dans le couloir, ou bien Mae tripotant la radio, j'accusais le silence qui venait de s'accumuler devant moi, dans le bol de porridge tout juste terminé, et je le chassais en raclant ses entrailles avec ma cuillère. Parfois, depuis la chambre jadis occupée par mon frère et Mae, un silence singulier, plus profond, commençait à filtrer sous la porte et il me fallait alors me précipiter à l'intérieur, les poings brandis, pour le vaincre.

J'aurais pu ne jamais composer avec lui, si, au fil des ans, je n'avais commencé à comprendre les opportunités que m'offrait le silence. Il était absolu. Par là il était abominable, mais c'était aussi une chance. En soi, le silence promettait d'absorber ce que je lui confiais : mes illusions, mes regrets, et jusqu'à la vérité.

Et pourtant. Même si les mots sortent tout droit de ma bouche pour tomber dans l'oubli, la vérité fondamentale de ma vie est si simple, l'avouer me fait tellement honte, que c'est à peine si j'ose le dire : J'aimais la femme de mon frère.

Mais cela est encore très loin de la vérité. Pour être plus précis, je dirais :

Je croyais autrefois que j'aimais mon frère plus que toute autre personne encore en vie, mais j'avais tort. J'aimais encore plus la femme qu'il avait épousée, la femme à laquelle, par moments, il semblait quasiment indifférent.

Voyez-vous ça ! Encore jaloux, après toutes ces années. Pourquoi faire ce genre de comparaison ? La vie n'est pas une compétition, n'est-ce pas, où le plus aimant devrait décrocher la timbale ? Les paresseux et les cyniques peuvent habiter des châteaux. Et moi, je suis resté ici, condamné au silence dans ce lieu où les murs tiennent à peine debout.

Mon frère aimait-il Mae ? Peut-être, à sa façon ; je ne saurais le dire. C'était son épouse, et pour lui c'était une réponse suffisante. Mais l'aimais-je, moi ? Oui. J'aimais des choses en elle que personne n'aurait trouvées aimables. Par exemple, j'étais tombé amoureux non seulement de ses pieds, mais aussi de ses orteils, deux rangées d'adorables zigzags déformés depuis la naissance.

Et ce n'était pas tout. J'étais aussi tombé amoureux du bruit de ses pas. Du bruit de ses pas quand elle marchait dans la terre, sur du bois, ou dans la boue. En ce moment, nous avons un jeune facteur qui doit avoir la même foulée qu'elle. Eh bien, je sais quand mon numéro mensuel du *National Geographic* ou la dernière livraison de mon club du livre vont être glissés dans la fente à cette tendre émotion qui soudain me submerge.

Un jour, je compris qu'il fallait prendre une décision, sinon j'allais faire quelque chose de grave. Je me forçai donc à l'observer quand elle faisait des trucs censés être répugnants. Qu'est-ce qui devrait vous dégoûter radicalement de la personne aimée ? De toute évidence : la voir faire l'amour avec un autre.

La chambre de mon frère, jadis celle de maman, était au premier étage. Devant, pousse toujours ce gros saule dont les longues branches viennent vous chatouiller la figure si on dort la fenêtre ouverte. Et c'est ainsi que, parce que ce soir-là j'étais tombé amoureux d'une chose apparemment impossible, le gargouillis du ventre trop bien rempli de Mae, je décidai de grimper à cet arbre pour voir la seule scène susceptible de me dégoûter aussitôt d'elle.

Là-haut, dans cet arbre, masqué par le feuillage, j'étais perché tel un vieux vicieux, ce que j'étais peut-être bien devenu, à attendre quelque chose de terrible. Mais en fait, sans s'adresser même un regard, ils se mirent au lit, chacun de son côté et aussi éloigné que possible de l'autre, pour s'endormir. Le lendemain soir, étant tombé amoureux de la façon dont Mae épluchait des épis de maïs, je grimpai de nouveau à l'arbre. Là encore, rien. Cinq jours durant, transi d'amour, j'en étais venu à prier pour qu'ils copulent enfin, sinon il allait arriver un malheur. Lorsque Mae servirait le café à mon frère, après le petit déjeuner, avec cette manière de faire qui m'avait séduit depuis longtemps, je pourrais sauter subitement sur mes pieds pour m'écrier : « J'aime comme tu sers le café ! »

Autrefois, j'avais juré à maman que je ne perdrais jamais la tête à propos d'amour. Et pourtant, c'était exactement ce qui m'arrivait.

Cinq jours passèrent, et ce lit n'avait toujours servi qu'à dormir. Le sixième jour, je me livrai à un acte que je savais impardonnable. Mais je comptais m'y livrer en cachette, et n'avoir ainsi honte que devant moi même. Avais-je réfléchi, d'ailleurs ? Tout en regardant Mae dormir la face tournée vers moi, et tombant ainsi amoureux de la façon dont son nez était enfoui dans l'oreiller, je commençai à me masturber dans cet arbre.

Le lendemain sous un prétexte quelconque, je me rendis à pied jusqu'à la petite ville distante de cinq kilomètres pour acheter un magazine cochon, plein d'images explicites d'étreintes sexuelles, afin que mon frère les regarde, s'en inspire. Ayant prétendu que c'était pour moi, ce qui semblait naturel puisqu'on ne m'avait pas vu avec une femme depuis longtemps, je le laissai bien en évidence dans différents endroits où je savais qu'il serait sous ses yeux. Pendant quelque temps, le poisson ne mordit pas à l'hameçon, ce qui me fit craindre de devoir bientôt prendre des mesures radicales. Puis, un soir, juste avant le repas, alors que j'avais passé quinze nuits à les guetter vainement du haut de mon arbre, je m'aperçus que le magazine avait disparu de la petite étagère près de la porte de la grange, ce qui me rendit l'espoir. Mais, quelques minutes plus tard, je vis mon frère le remettre discrètement en place, à un moment où il ne se croyait pas observé. Il l'avait emporté aux cabinets qui se trouvaient à l'extérieur, et mon plan avait donc échoué.

Qu'aurais-je pu trouver d'autre pour me dégoûter de Mae ? J'avais déjà tout essayé. Un jour qu'elle était allée aux cabinets, je l'avais espionnée par un trou dans la porte, afin de la voir faire, dans l'espoir que cette vision me répugnerait ; mais au contraire, je n'avais fait que tomber amoureux des sons qu'elle produisait et de sa façon de s'essuyer de ses petites mains gracieuses. C'était désespérant. J'imaginai des horreurs. Comme de tuer mon frère dans de pseudo-accidents. Ou d'enlever Mae en pleine nuit, pour ensuite expliquer pourquoi j'avais dû agir ainsi. Ou encore de lui demander si elle aussi était tombée amoureuse de quelque chose en moi, auquel cas nous aurions pu fuir ensemble.

Mais ensuite, je me souvenais que c'était sans espoir. Je me prenais pour qui ? Je n'étais pas un individu capable d'assassiner son frère. Et encore moins un kidnappeur. Et puis, je me demandais : qu'est-ce que Mae peut bien penser de moi au juste ?

Un après-midi que j'étais assis dans notre vaste champ de blé, où il semblait possible de se convaincre que tous les problèmes humains n'étaient qu'imaginaires, que la terre dans sa totalité n'était qu'une interminable étendue brunâtre, je me surpris néanmoins à tenter de me persuader que Mae cachait ses véritables sentiments à mon égard.

Quelques années plus tôt, Paul s'était mis à aller régulièrement à Dallas, y passant parfois des

semaines entières. En fait, ces voyages prirent fin le jour où il revint, un soir, avec Mae. Ce soir-là, elle se mit à table à mon côté. Afin de le flatter, à chaque bouchée qu'elle prenait, elle faisait « Mmmm », et je sentais son souffle sur les poils de mon bras. À trois reprises, nos genoux se touchèrent. Une fois, pendant toute une minute.

Je me sermonnais : et alors, qu'en déduire ? Si, si. Parfois, déposant une assiette pleine sur la table, elle s'appuie contre mon dos, et reste là. D'autres fois, elle me sourit d'un air complice, comme si nous partagions un secret. Ou bien, alors que nous sommes en train de lire, le soir, elle s'allonge sur le divan, enfonce ses orteils dans ma cuisse. Mais non. Pour elle, je ne suis que le pitoyable frère, le solitaire. L'esseulé, qui veut s'immiscer dans la vie de leur couple. Je suis l'être de trop, et si je n'existais pas, tout serait plus facile. Je suis celui qu'elle a peut-être vu se masturber tandis qu'elle faisait semblant de dormir. Et, bien sûr, mon corps est toujours le même. C'est celui du bossu dont l'épaule droite se raccorde bizarrement à la colonne vertébrale. Un objet de dégoût.

Peut-être exagérais-je. En ce sens qu'un désir obsessionnel, non payé de retour, peut réduire une vie avec ses complexités et méandres pour en faire celle d'un être incomplet dans un monde peuplé d'êtres complets. Mais c'était plus fort que moi. Je ne pouvais m'empêcher de chercher la cause de mon triste sort dans le passé. J'ai commencé à réfléchir à notre enfance, à Paul et à moi. Nous étions jumeaux. Longtemps, il n'y avait pas eu de différence entre ce qui était « nous » et ce qui n'était que « moi » ; la plus pure forme d'amour qu'il nous serait donné de connaître, à lui comme à moi, une forme que mon frère connaîtrait de nouveau par la suite.

Aux alentours de notre cinquième anniversaire, alors que nous étions dans un bain que maman avait fait couler pour nous, soudain la terre gronda, une grande faille s'ouvrit, et mon frère fut séparé de moi à tout jamais. J'avais contemplé son corps. Et, ce faisant, j'avais commencé à observer le mien, notant, pour la première fois, ce qui nous distinguait. C'est-à-dire ma bosse. À un moment donné, tandis que ses omoplates s'étaient écartées l'une de l'autre avec une parfaite et infaillible symétrie, l'une des miennes avait poussé de travers, formant un nœud osseux, bridant mon bras droit tel le membre mort d'un loup pris au piège, qui devra le ronger pour retrouver sa liberté. Ma bosse. Chez moi, quelque chose était hélas superflu, une chose juchée sur mon épaule, un « trop » annonçant tout un avenir de frustration : les femmes, les boulots, l'amour et la famille qui me seraient à jamais refusés. On pourrait croire que j'ai jaloué Paul. À bien des égards, c'est justement le contraire. Dans la mesure où toutes les filles de l'école se pressaient autour de lui à la fin des cours, ou ses dons exceptionnels pour le base-ball et la course faisaient l'admiration de tous, où sa silhouette robuste abattait l'ouvrage à la ferme avec une étonnante facilité (labourer de vastes champs en quelques jours seulement, balancer le grain pour les poules à la tonne, porter cinquante litres de lait, de l'étable à la maison, en une seule fois), Paul était la preuve vivante de ce que je serais devenu, si mon omoplate avait eu un meilleur sens de l'orientation. Idée à la fois réconfortante et tragique : tout ce qui s'interposait entre les possibilités apparemment illimitées offertes à mon frère et mon triste sort, c'était un obstacle d'un kilo composé d'os et de tendons. Une chose en moi était de trop ; j'essayai de l'accepter, mais sans cesser de croire en secret que c'était le signe d'un don caché qui me serait révélé dans le futur, ou de la capacité à posséder au moins quelque chose que Paul n'aurait pas, une chose destinée à moi tout seul. La vérité est-elle aussi tortueuse et mesquine ? Est-ce la raison pour laquelle je ne pouvais que tomber tragiquement amoureux de l'épouse de mon frère ? Se peut-il que mon amour pour Mae ait été, en partie, autre chose que de l'amour ? Peut-être. Mais en ce temps-là, je me contentais de penser que j'étais amoureux.

J'avais le choix soit me suicider, mais je compris très vite que c'était exclu, car j'avais le goût de vivre et, de plus, je n'aurais jamais su comment faire. Soit, et c'était du reste la seule solution véritable, partir. Partir pour aller n'importe où, du moment que c'était loin d'ici.

Cela s'est produit la veille de mon départ. J'avais fait mes bagages et expliqué à mon frère ainsi

qu'à la femme que je ne supportais plus d'aimer à ce point que je devais voler de mes propres ailes au lieu de m'incruster dans leur vie. Une explication aussi bonne qu'une autre, car pas totalement fausse. Ce soir-là, sans trop d'espoir, je grimpai dans l'arbre une fois de plus pour les voir accomplir leur triste et muet rituel du coucher. Se mettre au lit, se tourner le dos, s'endormir. Comme je débouclais ma ceinture tout en contemplant le visage de Mae, je tentai de m'imaginer dans des trains, des bus, des voitures, dans de grandes villes qui ne ressemblaient en rien à ce que je connaissais. Mais au lieu de cela, en fait, ce que j'imaginai, fut que cette chose qui était dans ma main était en Mae.

Pour finir, je soupirai et me laissai aller. La chose s'affaissa telle une misérable créature malnutrie et distincte de moi. Je fermai les yeux ; les rouvris. Regardai par la fenêtre. Et voilà que tout change.

Mon frère toujours endormi, Mae se lève. Elle s'approche de la fenêtre – et de moi qui prie pour être invisible parmi tout ce feuillage. Mais elle me regarde bien en face. Aurais-je agi autrement si je n'avais prévu de partir le lendemain ? Peut-être. Mais cela, je l'ai fait : je l'ai regardée bien en face, à mon tour.

Alors, par la fenêtre, je la vois se retourner et s'éloigner de moi, qui tombe amoureux de sa façon de marcher sur la pointe des pieds. Elle se faufile jusqu'à l'arbre. Je m'empresse de refermer ma braguette. Puis la voilà qui grimpe à l'arbre, et je fonds devant sa façon de l'escalader. Je ne bouge plus, aussi figé que les branches. Et puis elle est en face de moi. Il y aurait eu tant à lui dire sur toutes ces choses d'elle que j'aimais. Mais j'étais réduit au silence. Pas elle.

— Abel, dit-elle, ne t'en va pas.

Ensuite, elle me toucha, et là j'ai songé que je n'étais peut-être pas l'être de trop, finalement.

Parfois, je vois dans ces analogies la plus sombre, la plus poignante des plaisanteries faites aux dépens de mes soixante-huit ans. Parfois, c'est comme si le mythe du péché originel avait été exprès remanié pour être joué dans notre petite ferme à l'intention d'un public contemporain : le saule est l'Arbre de la Connaissance ; les liens du mariage, c'est l'Interdit divin. Mon corps difforme s'acquitte médiocrement du rôle du fruit suspendu à la branche. La chose flasque et pitoyable dans ma main figure le serpent. Le contact de Mae est le désir coupable. La grande tragédie de ma vie symbolise toutes les souffrances à venir de l'humanité.

Poussé par des rumeurs mensongères, Francisco Vázquez de Coronado quitta le Mexique pour aller à la recherche de Quivira, l'une des sept légendaires cités d'or. Pendant des années, lui et ses troupes marchèrent vers le nord. Beaucoup furent tués. Les maladies, le froid mordant et les tribus en maraude, tout se liguaient contre lui, mais il s'obstina.

Or, quand, enfin, il trouva Quivira, immense fut sa déception : le village n'était qu'un ramassis de huttes au toit de chaume et de braseros. Alors, s'en retournant, Coronado ramena son armée dans le sud.

Ce qu'il ignorait, c'est qu'il s'était trouvé juste au-dessus d'un passage souterrain menant à la seule cité d'or ayant jamais réellement existé, l'archétype de toutes les cités d'or imaginaires et autres fontaines de jouvence : le royaume d'Isidora.

La population ne lui en avait pas parlé, sachant que, même si elle l'y avait conduit, l'or tant convoité ne lui aurait servi à rien. La vérité, connue seulement des anciens, était que l'or était le moindre des trésors d'Isidora.

Le véritable trésor, c'était la nature même du sol. Une fois à Isidora, un homme ne se souvient plus de la valeur de l'or. Ni du reste, d'ailleurs. Depuis les rues désertes de son antique capitale d'or s'étend la terre d'Isidora, une terre sans mémoire, où chaque désir est exaucé et chaque peine oubliée.

Seth

Résumé

Au printemps 1998, ce n'était plus niable.

Un matin, sortant de sa chambre, ma mère me trouva en train d'avaler une double portion de bouillie d'avoine au sirop d'érable et sucre brun. Elle descendit lentement l'escalier, ouvrant la bouche comme si elle découvrait chaque marche pour la première fois. Arrivée dans la cuisine, elle s'arrêta, pivota sur elle-même avec une expression qui ressemblait à de l'*émerveillement*, mais était plus exactement de l'*effarement*. Finalement, elle me repéra et traîna les pieds de cette façon qui lui était devenue habituelle, la démarche d'une femme de trente ans plus âgée, ce qui tendrait à accréditer l'hypothèse selon laquelle le corps se calque sur l'esprit. S'étant installée en face de moi, elle plissa le front avec le regard troublé d'une personne qui s'efforce de visualiser une image en trois dimensions sur son écran d'ordinateur parsemé de petits points. Puis, au bout d'un long moment, elle prononça un mot :

— Seth ?

Comme j'étais du genre à faire, comme mon père disait, « le malin » – tendance dont j'ai réussi, au soulagement de tous, y compris moi-même, à me débarrasser –, j'ai répondu en écho :

— Maman ?

Mais le sarcasme lui échappa. Se penchant brusquement en avant, elle me tint serré contre sa poitrine, bloquant mes bras le long de mon corps pendant si longtemps que je finis par dire :

— Allons, maman, mon petit déjeuner va refroidir...

— Pardon, pardon.

Elle se recula, baissa les yeux sur sa chemise de nuit bleu layette, comme si elle venait seulement de réaliser que le corps là-dessous était le sien. Comme j'enfourmais une cuillerée de bouillie, elle leva son visage, hébétée, si troublée de se retrouver dans sa cuisine, en ce jour de semaine ordinaire, qu'elle ne sentait même pas le filet de bave à la commissure de ses lèvres.

— Qu'est-ce qui se passe ? dis-je, essayant de parler normalement.

Elle ne répondit pas, mordilla sa lèvre inférieure. Ses sourcils froncés creusaient comme un point d'interrogation dans son front. Enfin, elle posa son menton sur ses mains jointes et dit :

— On se connaît depuis longtemps ?

Soudain, impossible de déglutir. Je plongeai ma figure dans le bol pour recracher.

— Quoi ?

— Pour moi, c'est comme si on s'était toujours connus, dit-elle.

— Pour moi aussi ! marmonnai-je, avant d'ajouter – plaisanterie qui me vaudrait, je l'espérais, d'être traité par elle de « gros malin » : C'est comme si j'étais ton fils.

— J'en étais sûre !

Je n'ai rien dit à mon père. Si je l'avais fait, peut-être aurions-nous pu empêcher ce qui devait se produire quelques semaines plus tard, peut être tout aurait-il été différent.

Mais mon père s'y entendait pour reprocher à ma mère son « formidable égoïsme ». Un jour – j'avais neuf ou dix ans – qu'il passait près du fourneau où elle s'affairait pour aller chercher sa bouteille de gin au congélateur, ma mère, qui ne l'avait pas vu, ouvrit la porte du placard au moment le plus mal choisi, comme dans un dessin animé. Mon père se la prit en pleine poire. On pouvait voir le dessin du bois imprimé sur son front, un motif en relief rouge et bleu. Cela me fit rire, c'était plus

fort que moi, mais il se mit à gueuler :

— Seigneur ! Jamie ! Quand est-ce que tu feras attention aux autres ?

Chaque bourde était enregistrée par lui et utilisée contre elle, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

— Hier, tu as oublié de poster mes lettres ! Ce matin, tu as oublié de remettre l'alarme du réveil ! Et maintenant, tu me balances cette foutue porte à la figure ! La journée commence bien, je te jure...

Comme, pour mon père, oublier, c'était être égoïste, je n'ai rien dit.

Deux semaines plus tard, à une heure du matin, je cessai de bâcher mon examen d'espagnol pour manger un morceau. Ouvrant le frigo, je cherchai un peu de viande froide. Il n'y en avait pas, chose étrange car j'avais accompagné mon père au magasin trois jours plus tôt et nous étions revenus avec des tonnes de jambon, dinde et pastrami, quasiment les seules choses, bizarrement, que ma mère consentait à manger.

Les dernières semaines, elle daignait rarement se lever pour se promener dans la maison, ne quittait quasiment plus sa large chemise de nuit en flanelle et ne mangeait guère. Elle avait perdu un nombre effrayant de kilos. Son cou s'était flétri, elle avait la peau aussi flasque que ces gens qui s'expriment dans ces innombrables émissions télévisées sur l'anorexie. De jour en jour, elle devenait plus faible, plus maigre : monter l'escalier devenait un exploit d'alpiniste. C'était comme si j'étais contraint à la voir perdue en plein désert, à se dessécher et dépérir, titubant en direction d'une oasis imaginaire sans qu'on ait une seule goutte d'eau à lui donner. Et pourtant, on n'en parlait jamais, mon père et moi. Un jour, il fit une allusion à « la dépression de ta mère », mais ce fut tout.

Presque chaque soir, quand il rentrait du travail, c'était pareil : prenant la bouteille de gin au congélateur, il en mélangeait une généreuse rasade à du Schweppes et posait le verre en équilibre sur l'accoudoir de son fauteuil de relaxation devant la télévision, puis il regardait la chaîne de l'Histoire jusqu'à l'aube. Cette nuit-là, toutefois, son précieux gin-tonic avait dû l'assommer, car il était allé se coucher. La maison était silencieuse, on n'entendait qu'un vague froufrou. Au début, je crus qu'il s'agissait seulement de la climatisation luttant contre la chaleur. Comme j'allumai dans la cuisine, les néons clignotèrent frénétiquement, avant de projeter leur clarté crue, verdâtre, sur le living. C'est alors que je constatai que la porte de service, celle donnant sur le garage, était entrebâillée. J'allai l'ouvrir en grand. À l'intérieur, où régnaient d'ordinaire des odeurs aigres, douceâtres, d'ordures, de moisissures et de sciure de bois, une brise toute fraîche renouvelait l'atmosphère. La porte extérieure du garage était grande ouverte, la faible lumière des réverbères éclairait le capot de la BMW de papa.

Je me ruai à l'étage, jusque dans la chambre d'amis où ma mère s'était mise récemment à passer toutes ses nuits et l'essentiel de ses journées. Au début, quand mon père l'avait chassée de leur chambre, il avait invoqué ses ronflements, mais nul besoin d'un détective pour comprendre que les raisons véritables étaient bien plus complexes. Au fond, mieux valait qu'elle ait sa propre chambre, de toute façon : là, elle pouvait transporter le vague de ses journées, indéfiniment prise entre sommeil et veille, sans embêter son mari ni s'attirer ses doléances (« Désolé, mais j'ai un rendez-vous à sept heures du matin et je ne peux pas me permettre de partager mon lit avec une insomniaque ! »).

J'allai de pièce en pièce en allumant, priant (moi qui me prétendais athée à 99 %) pour la retrouver cachée dans un coin. En désespoir de cause, je retournai dans le garage et m'éloignai dans la rue, sans prendre le temps de réveiller mon père.

La chaleur de la veille, toujours emmagasinée sous l'asphalte, réchauffait mes pieds nus tandis que j'arpentais en courant tout le quartier, scrutant les passages entre les maisons, obtenant une vue genre film muet des jardins par les interstices des clôtures à lattes. Enfin, malgré l'étrangeté de la chose, je

me mis à l'appeler, criant son nom comme celui d'un chien fugueur.

Mais ma voix ne fit que résonner contre la large chaussée vide, où mes seuls témoins étaient les réverbères à tungstène qui baissaient la tête, apathiques. Après avoir songé à aller rechercher mon père et la voiture, craignant de perdre ne fût-ce qu'une seconde, je continuai à courir, passant devant les orbites creuses, fixes, d'un millier de fenêtres obscurcies, la chute d'eau motorisée à l'entrée du lotissement, la pancarte en bois doré qui disait, avec ces caractères très Vieille Angleterre réservés aux fêtes commerciales Renaissance et aux restaurants à thème médiéval : BENT TREE ESTATES, EST. 1991.

À quatre cents mètres de là, dans Parkside Drive, je l'aperçus. Si la rue n'avait pas été déserte, s'il n'avait pas été minuit passé dans un quartier qui s'endormait tous les soirs devant la télévision, cela aurait pu être pire. Elle était là : silhouette sombre sous un éclairage public, sa robe de chambre entrouverte projetant des ombres tourbillonnantes de douze ou quinze mètres de long. Son poing tenait sa vieille valise, qui avait la couleur et la texture d'une vieille peau de chihuahua mitée, et qu'elle n'avait plus utilisée depuis nos dernières vacances ensemble, quand nous étions allés tous les trois sur les vilaines plages constellées de mazout de Galveston, six ans plus tôt. Espérant ne pas lui faire peur, je courus jusqu'à elle sans dire un mot, avant de marcher tout simplement à son côté comme si c'était parfaitement naturel.

— Tiens, salut..., dis-je.

— Salut, fit-elle en écho, les yeux fixés sur un point invisible dans les ténèbres.

— Tu vas où ?

— À la maison, répondit-elle, sans affolement ni désespoir, mais avec une simple et ferme résolution.

— Oh, parfait. Moi aussi.

— C'est vrai ? dit-elle, presque incrédule, en s'arrêtant pour analyser mon visage.

— Je crois qu'on est dans la mauvaise direction.

— La mauvaise direction ?

Prenant son coude, je la fis se retourner, puis lui entourai les épaules avant de la guider vers le trottoir. Ses os semblaient aussi fragiles que des arêtes de poisson.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette valise ?

— Des choses dont j'ai besoin.

Elle ne me tendit pas la valise, mais ne résista pas quand je la lui pris des doigts. Elle ouvrit la bouche, comme pour laisser passer les mots, qui – à sa grande stupéfaction – ne sortirent pas. La valise était bizarrement lourde. S'en échappait une odeur âcre, rance, analogue à celle de la charogne que j'avais découverte dans notre jardin lorsque j'avais huit ans. Analogue, mais en plus corsé. Je la posai juste sous un réverbère et l'ouvris au-dessus d'une longue lézarde dans le ciment envahie par les herbes. Sous cet éclairage mystérieux, il me fallut un long moment pour comprendre avec horreur ce que je voyais : des kilos et des kilos de viande avariée, la valeur d'au moins deux ou trois semaines de repas. Pris de nausée, je faillis vomir. Comme je me retournais vers ma mère, elle haussa tristement les épaules, puis se mit à glousser.

Je secouai la tête, tâchant d'entrer dans son jeu, faisant semblant de rire.

Alors, l'entourant de mon bras, la pointe osseuse de son coude s'enfonçant dans mes côtes, je la ramenai à la maison ; les quarante-cinq kilos que pesait ma mère d'un côté, les dix kilos de viande pourrie de l'autre.

Le lendemain, lorsque je revins de l'école, elle se montra toute différente, presque comme avant.

Chose rare, elle avait délaissé sa chemise de nuit pour mettre l'une de ses tenues de maman standard, corsage blanc et ample blue-jean à taille haute, un élastique cousu dans la couture.

— Alors, comment c'était l'école, mon chéri ?

— Euh, bien...

— Tu as faim ?

— Non, merci.

Rassuré par ces questions anodines, je tentai de me convaincre : c'était peut-être une grosse fatigue. Elle a peut-être tout simplement besoin de dormir. Elle se fera prescrire des somnifères. C'est peut-être aussi simple que ça.

Pour ces raisons-là, mais surtout poussé par un stupide espoir, je n'ai rien dit à mon père.

Depuis toujours, je voulais être un scientifique. Lorsque j'étais plus jeune, mes premiers intérêts concernaient les domaines de la paléontologie et de l'astronomie. Naïf comme je l'étais, je croyais qu'un scientifique étudiait la science la plus en pointe à son époque : à l'âge de huit ans, je n'avais toujours pas décidé quel scientifique je deviendrais. À neuf ans, je lus un livre, *La Méthode scientifique*, qui m'instruisit sur les aspects minutieux, ingrats, de la recherche empirique, et aussi sur la façon dont les découvertes majeures peuvent changer toute votre façon de voir, comme si une lumière venait d'être allumée, même si l'obscurité d'avant était plus confortable. Puis, comme pour prouver cela, trois semaines plus tard, la plus brillante, éblouissante et terrifiante de toutes les lumières fut soudain allumée, et je vis combien l'univers peut être cruel, froid et indifférent. Cela se produisit alors que ma mère me lisait *Cosmos*, de Carl Sagan, et je commençais à saisir ce dont il était question, lorsque mon père déclara qu'il était athée. Pendant des semaines, nuit après nuit, j'arpentai la maison en m'efforçant d'imaginer ce que cela signifiait si mon père avait raison et si – un jour – à la place que j'avais occupée autrefois, il n'y avait plus rien. C'était quoi, ne plus exister ? Finalement, une nuit, ma mère me retrouva épuisé, la tête entre les mains, réfugié sur la banquette du coin petit déjeuner. Alors elle m'expliqua, comme elle l'avait déjà fait à plusieurs reprises au cours des dernières semaines, que nul ne sait rien de façon certaine, mais cette fois-ci elle me donna l'élastique.

— Ça ne sert à rien de s'inquiéter pour quelque chose qui nous échappe. Aussi, chaque fois que tu commenceras à penser à ça, donne-toi un petit coup d'élastique, une petite punition pour t'aider à arrêter.

Six années s'étaient écoulées, et je m'étais châtié ainsi d'innombrables fois, à en friser l'automutilation. Cela, en particulier, parce que j'étais incapable d'effacer de ma mémoire ce terrible bruit. Ce bruit – et ce qui s'en était suivi. C'est seulement parce que je me suis juré d'être complètement honnête que je vais m'en souvenir à présent exprès. Et après, j'arrête.

Six semaines après que ma mère m'eut demandé depuis combien de temps on se connaissait, ce bruit m'avait réveillé.

À mon cours de musique, il y avait un élève, Mark Jenkins, qui avait, comme disait le professeur, « l'oreille absolue », c'est-à-dire qu'il pouvait percevoir une différence entre deux notes qui aurait échappé à 99,9 % de la population. De même, dans le souvenir du bruit sourd, très fort, qui me réveilla cette nuit-là, je peux discerner les moindres nuances. Le plus léger craquement.

Il faisait sombre dans la maison, mais je n'avais pas besoin d'y voir. Je me précipitai dans la direction du bruit : traversant le couloir, dévalant les marches, gagnant le coin juste sous l'endroit où le palier défendu par une balustrade surplombe le living, formant une mezzanine. J'entendais une respiration difficile, hachée, mais c'était peut-être moi. J'atteignis l'interrupteur, le gros bouton du variateur que mon père avait installé un an plus tôt. Je le tournai au maximum, et une lumière terrible

se fit, comme si des spots s'étaient braqués sur le premier acte d'une tragédie.

J'eus l'impression de me tenir au bord d'un trou noir, car soudain ni le temps ni l'espace n'étaient là où il l'aurait fallu. Cela dura peut-être un temps infiniment long ou quelques secondes seulement. Rien ne bougea, et certainement pas ma mère. Son corps gisait sur le marbre d'un blanc immaculé. Elle était tombée du palier, et il y avait trois affreuses fêlures sur les carreaux autour d'elle.

Au début, et pendant un long moment, cette vision fut insoutenable et j'attendis de me réveiller. J'ouvris la bouche, mais ce que j'avais pu tenter de dire dut être absorbé par le trou noir car tout restait silencieux. Je n'entendais que mon cerveau, qui faisait un bruit bizarre, on aurait dit l'intérieur d'un coquillage. Finalement, j'émis un son, peut-être un simple gémissement, mais qui suffit pour que les lois ordinaires de la physique reprennent le dessus. Puis je sentis que ma gorge hurlait, et bientôt le pas de mon père se fit entendre derrière moi. Il faillit trébucher sur elle, mais se retint à mon épaule. Penché au-dessus de son visage, il palpa sa gorge avec deux doigts. Les paupières de ma mère papillotèrent et s'ouvrirent.

Je prononçai son nom d'une voix étranglée.

Son regard se fit alors plus aigu, comme sous l'effet d'une profonde frustration. Pendant longtemps, sa bouche resta ouverte, et j'ai pensé que si elle avait échappé à la mort, ses mots, eux, n'avaient pas eu cette chance. Qu'elle était à présent comme ces grands traumatisés du crâne qui s'en tirent sans rien, si ce n'est que le lien entre les mots et les pensées est rompu à tout jamais.

C'est alors que, d'une voix bizarrement forte, sans le moindre trémolo, elle prononça seulement ces trois mots :

— Je suis là.

À l'hôpital, le lendemain, deux médecins poussèrent les portes de la salle des urgences et arrivèrent dans le hall, avec des mines sombres, préoccupées. Le premier était un homme âgé, massif, avec un accent texan caricatural, une épaisse moustache brune et une peau couleur de steak cru ; l'autre, une jeune femme grande et maigre affligée d'un nez dont la taille comme la forme évoquaient une bizarrerie géologique. Ils parlèrent à mon père dans un langage médical qui ressemblait à de l'anglais tout en m'étant incompréhensible.

— Œdème cérébral classique avec augmentation de la pression intracrânienne, déclara le gros.

— Il y a un grand risque d'ischémie, ajouta la jeune femme.

Mon père, qui n'aime pas poser trop de questions, se contenta d'opiner comme s'il avait compris. Et les médecins continuèrent dans leur étrange jargon ésothérique (« cortex », « fluide cérébrospinal » et « herniation »), puis se considérèrent l'un l'autre avec ce regard que ma mère devait porter sur tout depuis ce jour : le regard d'un être aux prises avec un problème insoluble. Ils m'ignorèrent jusqu'au moment où, incapable de me contrôler, je tirai sur la tenue stérile du gros (le D^r Pinquit, selon son badge) qui se mit à céder au niveau de l'épaule. Là, il s'adressa à moi comme à un être humain :

— On n'avait jamais vu ça, mais on a contacté par téléphone des spécialistes et on fait de notre mieux.

Dans ma tête, je hurlai : « Vous avez *contacté* par téléphone des spécialistes ? Vous êtes quoi, vous, des guignols ? » Mais je ne dis rien.

Lorsqu'ils se détournèrent, j'aperçus une tache de sang dans le dos du D^r Pinquit et, comme je savais ce que c'était, et que c'était une idée affreuse, je décidai de penser à autre chose, d'essayer au moins de me rendre utile. Je demandai donc à la jeune femme, parce qu'elle avait elle-même l'air à peine sortie de l'adolescence, de m'expliquer la situation, puisque je me croyais doué pour résoudre les problèmes complexes. Le D^r Pinquit se contenta de retourner au pas de charge aux urgences, laissant les portes battre follement, mais la jeune femme me regarda. Et, peut-être parce que, du fait de sa jeunesse, elle n'était pas encore immunisée contre les milliers de drames comparables au nôtre, elle fondit en larmes.

— Vous ne comprendriez pas, dit-elle d’une voix chevrotante. Il vous faudrait pour cela être un spécialiste du cerveau...

— Je vous en supplie, dis-je. Expliquez-moi.

— Je regrette...

Elle tourna les talons et disparut.

C’est alors que je compris enfin en quoi consistait ma vocation de scientifique, car à ce moment-là je me suis juré de devenir, coûte que coûte, un spécialiste du cerveau.

Quelques heures plus tard, à trois heures du matin, le Dr Pinquit annonça à mon père que l’état de ma mère était stabilisé pour le moment mais qu’elle avait besoin de repos, comme nous autres, apparemment. Pendant qu’il parlait, je saisis l’élastique à mon poignet entre deux doigts et m’infligeai une petite punition.

Aussi invraisemblable que cela paraisse, cette nuit-là, mon père s’installa comme à son ordinaire devant la chaîne de l’Histoire, son gin-tonic à la main. Et quand, à 4 h 15 du matin, il fut bien abruti par l’alcool et les sinistres images en noir et blanc de la guerre, je pus sans difficulté me glisser dans la cuisine pour sortir la bouteille de gin et en verser dans un verre à moutarde. Ensuite, le verre caché sous mon sweat-shirt, je remontai en douce l’escalier pour aller dans la chambre de ma mère. Fermant la porte derrière moi, je pris une belle gorgée et faillis m’étouffer, tant j’avais la gorge en feu. Aussitôt, je compris pourquoi mon père en buvait tout le temps.

Au bout d’un moment, ce fut comme si toutes les affaires de maman, son poster des *Nymphéas* de Monet, ses étagères où s’alignaient romans et livres sur l’astronomie, son pot à stylos, tout se mettait en orbite autour de ma tête. Ce n’était pas une orbite géosynchrone, car elle se rapprochait de plus en plus. La tête me tournait tellement que je vomis, et quand mon père me trouva finalement au début de l’après-midi, couché dans la salle de bains, la bouche croûteuse, il déclara :

— Il va falloir trouver un moyen de s’en sortir...

Nos cerveaux sont pleins de ressources.

Dans les mois qui suivirent la chute, j’échafaudai une théorie :

À un moment donné, la Nature, en expérimentatrice tous azimuts, a dû vouloir créer un cerveau humain authentiquement pessimiste. Peut-être que les premiers hominidés étaient tous des pessimistes, ce qui expliquerait leur extinction. Puisque la vie était terrible, la misère la norme, pourquoi prendre la peine de faire des enfants ? Engendrer, c’est un acte de foi, n’est-ce pas ? Selon ma théorie, les hominidés étaient trop désespérés pour procréer suffisamment afin d’assurer la survie de l’espèce.

Donc, peut-être que le chaînon manquant entre eux et l’*Homo sapiens*, ce chaînon manquant recherché par les anthropologues, était une espèce qui n’était ni optimiste ni pessimiste.

Le premier de ces Réalistes avait dû être conçu le jour où deux hominidés, trop ivres ou défoncés pour se rappeler combien la vie serait dure pour un enfant, furent capables de copuler avec succès. Par ce simple acte, leurs gènes se mélangèrent juste assez pour donner un enfant qui n’était sans doute pas un gai luron, mais pas non plus totalement déprimé. À partir de cet enfant Proto-Réaliste, se développa toute une espèce au corps à moitié velu, au verre à moitié plein. Ces Réalistes avaient des conversations du genre : « La vie n’est pas rose, mais si on n’essaie pas de l’améliorer, quel est le sens de notre existence ? » disait le Réaliste à son épouse.

La femme réaliste ôtait sa peau de bête, s’allongeait sur le dos et disait : « Pourquoi pas ? »

Finalement, au fil des générations et d’autres brassages de gènes, le premier des *Homo sapiens* vit le jour. Dans sa jeunesse, sa conception de la normalité était originale. Pour lui, être normal, c’était

être heureux. « Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas être normaux ? » lançait-il à la face résignée, inexpressive, de toutes les femmes réalistes.

Et elles de répondre, naturellement : « Mais on est normaux !

— Non, disait le premier des *Homo sapiens*. Être normal, c'est être heureux. La vie est merveilleuse. »

Comme je savais que l'optimisme et le romantisme étaient des qualités attractives, je décidai que le premier *Homo sapiens* avait dû parvenir à coucher avec plein de femmes réalistes. Étant un amant prolifique, il avait pu engendrer beaucoup d'enfants optimistes, qui avaient été eux aussi très prolifiques. Bientôt, l'*Homo sapiens*, avec son illusoire optimisme, avait peuplé la Terre.

L'Histoire a beau prouver que leur conception de la vie est fondamentalement imparfaite, les Optimistes demeurent si optimistes que la population ne cesse de croître sur la planète. Ils sont si optimistes, en fait, que c'est là où la vie est la plus difficile qu'on se reproduit le plus.

J'avais forgé cette théorie le jour où mon père avait tenté, de cette façon détournée qui lui était propre, de s'excuser.

— J'aurais voulu que tu aies une famille normale, me déclara-t-il pour la trois millième fois.

— C'est-à-dire ?

— Tu sais bien... heureuse.

Je n'avais rien répliqué car j'étais déjà en train d'élaborer ce qui me semblait être une théorie révolutionnaire sur les origines du cerveau humain.

Si, après toutes ces choses horribles qui étaient advenues, je pouvais continuer à croire au bonheur, c'était que mon cerveau avait été exprès tordu, programmé pour être optimiste. Bien qu'ayant appris que la misère était notre lot à tous, quand je songeais à ce que notre vie était avant le déclin de maman, le premier mot me venant à l'esprit, c'était : *normale*. Même si je savais, statistiquement parlant, que notre genre de bonheur n'était pas normal du tout. Mais notre optimisme a fait de nous la plus puissante des espèces sur Terre, aussi voudrais-je dire ceci :

Jadis, nous étions normaux.

Jadis, nous avions un avenir et pouvions concevoir que le bonheur perdurerait indéfiniment.

Autrefois, quand j'étais petit, ma mère me parlait d'une terre, Isidora, un lieu selon elle réel. Sceptique de naissance, je lui demandai comment elle pouvait le prétendre. J'ignore si elle voulut seulement légitimer ses bobards, ou si c'était tout simplement la vérité, mais elle me répondit qu'elle tenait cette histoire de ses parents, qui eux-mêmes la tenaient de leurs propres parents, car c'est ainsi que se transmettent ce genre d'histoires de siècle en siècle.

En tout cas, elle m'en parlait chaque soir. Mon insomnie chronique commençait à devenir un problème et, pour m'endormir, elle me décrivait Isidora en long et en large, m'incitant à me croire là-bas, s'efforçant de me pousser doucement hors de cette maison froide pour me plonger dans le monde du sommeil, un monde sans limite appelé Isidora.

— Parallèle à ce monde-ci, il en existe un autre. Certains endroits sont des points de passage, disait-elle toujours en préambule. Cet autre monde s'appelle Isidora et il est aussi vaste que le nôtre, auquel il ressemble d'ailleurs exactement à bien des égards. C'est la même terre et la même herbe qui pousse. Les mêmes oiseaux volent dans le même ciel. Les gens aussi ont l'air d'être les mêmes. Mais la différence essentielle est que, à Isidora, nul ne se souvient de rien. Personne n'a de nom, de maison, de famille. Ou, pour le dire autrement, tout le monde a le même nom, la même maison et la même famille, un mot unique, un lieu unique et un nom unique : Isidora. Au début, ça peut faire peur, mais si on ne se souvient de rien, de quoi pourrait-on avoir peur ? D'ailleurs, à Isidora, on ne manque jamais de rien.

Au jardin d'enfants, en atelier dessin, je passais mon temps à illustrer avec zèle les récits de ma mère, recréant Isidora des milliers de fois. Un jour, par exemple, j'avais utilisé du papier paraffiné

pour décalquer la carte du Texas figurant dans l'Atlas de l'Amérique et, comme je l'avais rapportée à la maison, ma mère s'écria :

— Oh, comme c'est intelligent ! Tu as dessiné une carte du Texas !

— C'est pas le Texas !

— On dirait bien, pourtant.

— C'est parce que le Texas fait partie du royaume d'Isidora.

— Oh, dit-elle, j'aurais dû le savoir.

Pendant un long moment, elle mordilla sa lèvre inférieure et contempla la carte tout en hochant la tête.

— Tu veux que je te dise un secret ? déclara-t-elle enfin.

— Un secret ?

— Il ne faudra le dire à personne, pas même à papa. Promis ?

— Promis.

Me précédant dans la cuisine, elle ouvrit le tiroir fourre-tout, prit un feutre, appliqua sa pointe sur la carte du Texas-portion d'Isidora et traça un gros X en rouge en haut à droite.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

Elle sourit, se tourna vers moi et me raconta une histoire.

Le site de certains grands monuments recèle des passages menant à Isidora. On prétend qu'il en existe un sous le Sphinx, un autre sous Stonehenge, un autre encore sous l'Acropole, à Athènes, et encore un autre au dernier sous-sol de l'Empire State Building.

Mais autrefois, il existait aussi un passage au Texas. La tribu des Quiviras, qui vivait là bien avant l'arrivée des colons blancs, en dissimula l'accès sous le sol recouvert de terre battue d'une cabane. Lorsqu'un homme ou une femme de la tribu, au terme d'une vie bonne, utile à autrui, était parvenu à un âge vénérable, il avait la permission de l'emprunter. Puis l'homme blanc arriva avec ses maladies, ses armes et sa bêtise. Les derniers Quiviras, ceux qui n'avaient pas été tués, durent quitter de force leur pays natal. Pour se venger, ils masquèrent le passage sans laisser le moindre repère. Je ne te dirai pas comment je le sais, mais c'est un fait. Bon, maintenant, je ne veux pas que tu ailles te mettre à creuser là-bas dans les jardins, mais en vérité ce passage menant à Isidora est juste là. Sous ce X.

Abel

Mae fut mienne

L'Amérique avait été en guerre une première, puis une seconde fois, et le sentiment général était que le grand massacre était encore à venir. Vers le milieu du siècle, la guerre globale était en train de devenir un trait essentiel de la condition humaine, une étape irréversible du développement de la civilisation, comme l'invention de l'agriculture, du fer, des grandes villes. Son caractère inévitable était tel que, pour la première fois dans l'histoire de l'Amérique, de nouveaux soldats, dont mon frère, furent à leur corps défendant enrôlés uniquement parce qu'il fallait manifester notre puissance, se montrer prêts à participer au prochain conflit que le monde imaginait avec ferveur. Les grandes armées étant sur le pied de guerre, l'énergie du soleil étant maîtrisée et prête à être déchaînée, les batailles faisaient déjà rage dans les esprits. Et la guerre, rendue abstraite, n'en était que plus terrifiante.

Est-ce seulement alors que j'ai enfin trouvé le bonheur ? Est-ce seulement une fois mon frère parti, appelé sous les drapeaux, que Mae et moi fûmes capables de le trahir si complètement ? Oui. Parfaitement. Oui. Peut-être est-ce mon plus grand péché. Peut-être est-ce en cela que j'ai mérité de finir seul et abandonné, à clopiner dans cet endroit, conformément à ce que j'ai toujours prévu. Seul.

Mon péché, qui à l'époque me paraissait le contraire d'un péché, fut de louer ce qui ne méritait pas de l'être. Je louais la guerre froide, qui était une horreur, mais dont je profitais. Jamais, bien entendu, je ne louais la Corée du Nord, ni l'Union soviétique, ni l'idéologie communiste. Même quand je louais la guerre imaginaire, je terminais ma prière, que je faisais toujours comme tout le monde, les mains jointes et à genoux à côté de mon lit, par une proposition. Car, même si je me réjouissais de cette guerre comme jamais je ne m'étais réjoui, j'aurais pu renoncer à Mae si cela avait dû assurer la paix mondiale. Je n'étais pas un monstre. Je crois que c'est la vérité.

De même, je louais ce qu'il y avait en moi de moins réjouissant : la soudure de mon épaule à ma colonne vertébrale, une malédiction qui me semblait à présent le contraire. J'avais été réformé. Paul était parti ; je restais avec Mae.

Cela a commencé presque tout de suite. Peut-être que, par respect, nous avons tenté de retarder l'inévitable. Des mois durant nous avons échangé un baiser, un attouchement furtif, tels deux gamins qui se partagent le fruit de leur chapardage (une cigarette ou une bouteille de bière à moitié entamée) : sombre affaire qui devait être menée en pleine nuit, ou sous le couvert d'un arbre, ou derrière un gros rocher au bord du lac. Mais trois jours après le départ de Paul, Mae fut à moi.

La première fois, ce fut une expérience à la fois sinistre et profondément satisfaisante. Ensuite, étendue en travers du lit, Mae se mit à démêler le buisson sur ma poitrine, bougeant les doigts avec lenteur ou rapidité, comme un tisserand. D'une voix grave, elle me raconta des choses que je ne connaissais pas, ou du moins pas sous cette forme là. Elle me parla de l'alcoolisme de son père et de la lente, douce agonie de sa mère, de son infidélité à elle, puis de son infidélité à lui. Elle m'expliqua que le seul genre de mariage qu'elle connaissait, c'était celui qui se décomposait petit à petit. Elle avait fini par comprendre que la vie de couple était un sabotage, que l'existence même consistait à faire bonne figure en public et à s'accorder de petites faiblesses en privé.

Peut-être était-ce du cynisme de sa part ; ou bien de la cruauté. Cette nuit-là, il me sembla que j'avais seul accès à un puits sombre, ignoré de tous, un endroit puant le désespoir, la peur et les désirs inassouvis. Aujourd'hui, toutefois, quarante ans après les faits, je crois que nous étions l'un et l'autre

victimes de nos illusions. Il me semble que Mae, en réalité, n'avait pas été contrainte par une force mystérieuse, mais plutôt qu'elle avait – cette nuit-là – accentué sa noirceur en sorte que nous ayons tous deux de quoi remplir l'abîme tout neuf de notre vaste et évidente culpabilité. Nous ne pouvions sans doute pas nous pardonner à nous-mêmes, mais au moins, caricatures de notre propre souffrance, pouvions-nous nous inventer des raisons.

En tout cas, nous étions enfin l'un à l'autre. Quant à savoir pourquoi, nous tâchions de repousser cette question. Nous voulions nous rendre sourds et aveugles au monde. On n'acheta pas de télévision.

Notre abonnement au journal fut résilié. On n'allait en ville qu'en cas de nécessité absolue.

Cependant, nous pensions tous les jours à mon frère. Nous avions même pris une habitude, à table, le matin. Nous tenant par les mains, nous imaginions ce que Paul pouvait bien être en train de manger à Fort Hood, la caserne où il avait été affecté.

Mae disait :

— Ce matin, il mange tout seul, à la lisière du camp. Bouillie d'avoine et saucisse.

Moi, je disais :

— Il mâche un bout de salami. Tout en se réjouissant de n'avoir personne à combattre en face de lui.

— Et tout en mangeant son porridge, il se demande ce qu'on mange, nous. Et si tout va bien.

Parfois, quand les dernières nouvelles, comme l'accession au pouvoir de Khrouchtchev ou le lancement du sputnik, nous parvenaient par l'intermédiaire d'un voisin ou la page volante d'un journal, nous n'étions plus capables d'avalier notre petit déjeuner et, assis pendant des heures, nous réfléchissions à ces faits et à leurs éventuelles répercussions.

Sinon, en dehors des petits déjeuners et des nouvelles qui étaient très rares, notre maison restait silencieuse. Le matin, je n'entendais que le crissement de la terre et celui du blé mort quand je marchais dans toutes les directions pour ne voir que les pierres angulaires de notre propriété, les baraques branlantes de l'écurie et du poulailler, et l'interminable plaine de glaise et de blé qui rencontrait le ciel à l'horizon, un ciel tout pâle, comme l'eau d'un lac. Et au centre de ce silence, dans cette vieille maison blanche, singulière et solide à sa façon, telle la dernière molaire d'un vieillard décrépit, nous menions notre vie. Une vie si heureuse et si simple que, au bout d'un an, je me mis à croire que c'était ainsi que devait être la vie. Que le malheur était une anomalie rare, et la tristesse, anormale. Et même, un jour que j'étais allongé, nu, sur le sol du rez-de-chaussée, tandis que Mae, à califourchon sur mon dos, massait ma bosse, j'ai cru qu'elle allait pouvoir convaincre mon épaule et ma colonne vertébrale de me laisser en paix. C'est moi le prince transformé en crapaud, et Mae m'embrasse.

Mae m'appartenait.

Ce n'est peut-être pas une chose à dire, mais nous faisons l'amour n'importe où.

Certains jours, ses cheveux étaient complètement emmêlés, des brins de paille et autres brindilles truffaient son chignon brun. Le gravier de l'allée menant à la maison entaillait mes cuisses et me donnait des bleus. Elle avait le dos marqué par l'écorce du saule. Parfois, quand on travaillait tous deux dans l'étable, elle trayant la vache, moi changeant les litières à la fourche, nos regards se croisaient et des heures plus tard j'en étais encore à ôter de la paille de mon derrière moite. Le lit à l'étage, qui avait été celui de maman, puis de mon frère, était à présent le nôtre.

Bien que me sachant inexcusable, je commençais à me sentir des droits sur ce lit et sur Mae. Prenant les lettres de mon frère pour preuve que ce que nous faisons, elle et moi, était naturel, et même juste.

« Très chers Abel et Mae », commençait chacune d'elles, et en voyant ainsi accolés nos prénoms, il m'était facile d'en déduire qu'il nous voyait également unis. Quand il écrivait :

Abel, j'espère que tu prends bien soin de Mae. Que tu pourvois à vos besoins respectifs, et que vous êtes tous deux heureux.

Je me disais :

N'est-il pas vrai que Mae et moi sommes aussi heureux qu'on peut l'être ?

Oui, je me berçais d'illusions. Mais c'était compréhensible, car Mae était enfin à moi.

Aujourd'hui, tout a tellement changé. Aujourd'hui, quand je vais au supermarché sur la route, un endroit bourré d'une quantité ahurissante de canettes, boîtes et cartons, je me dis : « Comme tout aurait été plus facile si cet endroit étrange, monstrueux, avait existé à l'époque. » Parfois, je pousse un gros chariot dans une allée marquée HYGIÈNE FÉMININE / HYGIÈNE ADULTE et je vois des préservatifs ou du « gel contraceptif » présentés comme n'importe quel autre produit. Aujourd'hui, c'est tout simple.

Mais à l'époque, la contraception n'était pas la préoccupation première du paysan texan. Surtout, c'était quasiment un péché. Il était incroyablement difficile de se procurer ce genre de choses. C'est pourquoi, afin de garder distinctes les deux parties de l'enfant potentiel, nous avons recours à des techniques aussi ancestrales qu'insuffisantes. J'en rirais presque, aujourd'hui, si l'avenir avait été différent. Nous avons à notre disposition du vinaigre de vin, du jus de tomate, un caillou juste à la bonne taille, ou l'étude du calendrier. Nous avons tout essayé. Ou du moins, nous avons l'intention de tout essayer, mais avec Mae qui désirait si ardemment un enfant et l'indifférence de mon frère pour le procédé permettant d'en faire un, qui sait ce qu'elle a fabriqué ? Elle a pu assurer avoir mis le caillou, et mentir. À plusieurs reprises, je n'ai pas senti la légère brûlure du vinaigre, bien que faisant comme si. Et parfois, je restais en elle parce que c'était le vœu de mon corps, même si mon esprit protestait. Ce qui est arrivé était sans doute prévisible, inévitable depuis l'épisode du saule.

En novembre 1958, Paul bénéficia d'une permission de trois semaines avant d'être expédié avec les autres hommes du 2^e Bataillon de chars moyens, 2^e Division blindée, à la base militaire de Bremerhaven, en RFA. Dans une simple lettre, il nous prévint de sa venue. Trois jours plus tard, deux jours avant son arrivée, Mae, revenant des cabinets qui se trouvaient à l'extérieur, me déclara :

— Y a quelque chose qui cloche.

— C'est-à-dire ?

— J'ai du retard. Douze jours.

J'étais si égaré, que je dis :

— Peut-être que c'est normal.

— Non.

— On peut faire quelque chose.

— Non.

J'exprimai mes regrets.

Mae déclara :

— Je t'avais dit qu'il fallait arrêter cette folie. Maintenant, c'est trop tard.

— Tu penses que c'était une erreur ?

— Ton frère est un homme bon, Abel. Et nous, on le trahit.

— Je sais. Mais enfin, tu sais qu'il n'a jamais pu t'aimer comme moi je t'aime.

— Qu'est-ce qui est le plus important ? Il y a une raison pour laquelle je l'ai épousé, au départ, et tu le sais. Sa bonté. Ne mets jamais cela en doute. Jamais. « L'amour compte moins que la bonté », me disait ma mère. Puis elle est morte, et trois semaines plus tard, il est venu se présenter. Et moi qui gâche tout...

— Mais qu'est-ce que tu vas faire ? Tu es à moi aujourd'hui. Et moi, je suis à toi.

— Arrête ! Arrête ça tout de suite et écoute-moi ! Ne joue pas à l'innocent. Tu sais bien qu'on a fait ce qu'il y a de pire.

— Je sais.

Les larmes aux yeux, elle se mit à gémir :

— Je prie pour qu'il n'apprenne jamais la vérité.

— Mais si on ne fait rien... Je connais un docteur.

Elle se frappa la paume de son poing et dit :

— Non.

— Tu connais ma famille. Notre...

— Il fallait y penser avant.

— Mais aujourd'hui, c'est aujourd'hui, et il faut trouver une solution pour ça...

S'étant ressaisie, parlant avec une inébranlable résolution, froide et dure, Mae déclara :

— Pas « ça ». Mon enfant. Pas de médecin.

— Alors, quoi ?

— J'ai une idée.

Ce fut aussi simple que cela. Personne ne mentit, mais personne ne dit la vérité. Mon frère revint à la maison, heureux, voire expansif. Il nous parla de l'armée. Par une remarquable coïncidence, Jamie Whitman, un ami d'enfance qu'il avait perdu de vue était affecté au même bataillon que lui. Bredouillant d'émotion, il nous parla d'Elvis Presley, qui était arrivé à Fort Hood un mois avant lui. (Un jour, Paul avait été de corvée de patates avec le King lui-même, qui, selon mon frère, avait alors chanté, un concert privé à l'intention de mon frère et de la vaisselle sale.) Comme nous dévorions un véritable festin, riant à ses anecdotes, de nouveau réunis, je commençais à comprendre la solitude à laquelle maman avait si souvent essayé de me préparer.

Cette nuit-là, Mae passa à l'exécution de son plan. Jamais je n'aurais cru que les doux grincements de cette tendresse pourraient m'écraser à ce point.

Mais telle est mon histoire. Ce qui est juste et bien pour les autres est ma ruine. Tous les lieux où j'ai trouvé le bonheur étaient des espaces temporaires, transitoires, juste au-delà de la vie telle qu'elle est et doit être. Cette nuit-là, je restai allongé sans dormir, de nouveau seul – exilé. Simple réalité : mon frère avec son épouse, geignant en cadence derrière le mur. Je me recroquevillai sous ma bosse, superflu comme elle, mais j'entendais toujours.

Je procédais au compte. Établissant peut-être un record pour un couple comme le leur, mon frère et Mae firent l'amour sept fois durant ses trois semaines de permission. Et dans les mois suivant son nouveau départ, ce qui avait été semé dans un endroit impossible devint réalité, le ventre de Mae se gonfla de l'impossible vérité, du mensonge plausible. La réalité, comme de juste, revendiquait ses droits, et Mae ne fut plus jamais mienne.

Au-delà de la cité d'or, s'étendent les jardins infinis d'Isidora, où le simple désir est la règle. Dans ces jardins, quand deux Isidoriens se rencontrent, ils ne se souviennent pas l'un de l'autre et, ne réalisant pas qu'ils sont déjà tombés amoureux un millier de fois, ils recommencent, tout simplement.

Aussi longtemps qu'ils sont à proximité l'un de l'autre, chacun ne vit que pour l'être aimé.

Pour finir, bien entendu, la faim se fait sentir. Comme Isidora est un pays de cocagne, les Isidoriens, quand ils ont faim, festoient, ne vivant temporairement que pour le plaisir de manger.

Une fois repue, une Isidorienne peut tomber sur un nouvel amant, ou le même. Dans l'un ou l'autre cas, elle redevient pleinement amoureuse. Au cours d'une seule journée bien remplie, une Isidorienne peut s'éprendre de quinze hommes ou – si la chance s'y met – du même, quinze fois.

Comme les Isidoriens ne se souviennent de rien, même pas de la mort, ils ignorent que c'est une éventualité. Quand une Isidorienne meurt, elle a toutes les chances d'être tombée de nouveau amoureuse, pour la cent millième fois.

Enquête sur les origines

Voici le peu que je sais.

Avant même de se rencontrer, mes parents avaient déjà trois points communs : tous deux étaient originaires du Texas, tous deux avaient connu une enfance détestable et solitaire, tous deux avaient décidé de monter à New York, où il leur semblait bien improbable de se retrouver de nouveau seuls.

Là-bas, mes parents tâchèrent d'inventer de nouvelles histoires pour leur futur, libérées du passé ; mais les seules histoires que ma mère racontait se déroulaient dans un monde imaginaire et mon père parlait rarement ; bientôt, ils se mirent à errer dans l'étrange et interminable dédale de New York, à la recherche du genre de gens qu'ils avaient été et s'étaient justement efforcés d'oublier.

Ils s'adressèrent la parole pour la première fois dans un café sur MacDougal Street où ma mère était serveuse, payant ses études universitaires grâce à ses maigres pourboires. Mon père venait de trouver un nouvel emploi, débutant dans la carrière de fournisseur de prisons. Après avoir passé quatre années dans la misère à travailler à temps partiel dans cette étrange ville pleine de sarcasmes, de crasse et de klaxons, quelque chose dans son nouveau boulot s'associant à la rassurante pointe d'accent texan qui subsistait au coin des mots de ma mère lui donna l'impression qu'il venait enfin de se trouver. Il lui demanda d'où elle venait. Bien que n'ayant jamais entendu parler de Bethesda, Texas, et n'étant jamais allé au-delà de la banlieue de Houston et du bas de Manhattan, il ressentit aussitôt l'attraction spontanée, déraisonnable, de l'exilé pour son compatriote. Ma mère oublia la cafetière, laissa l'établissement se remplir de tasses sales et de clients furieux.

Finalement, mon père trouva le courage de faire une chose inédite depuis son départ de Houston. Il l'invita. Le lendemain soir, dans un autre café à des milliers de kilomètres de la vie qu'ils avaient fuie, ils se mirent à parler presque exclusivement du Texas.

Sur leur photo de mariage, prise devant l'hôtel de ville de Manhattan douze semaines plus tard, mes parents ont l'air de versions hollywoodiennes d'eux-mêmes. La beauté que ma mère devait conserver par la suite est magnifiée par le halo romantique du filtre. Sur cette photo, ses longs cheveux noirs brillent sous l'effet du flash, sa peau est pâle, presque translucide, elle arbore un sourire sincère quoique crispé et s'agrippe au bras de l'homme qui semble être un acteur payé pour jouer le rôle de mon père. Un homme jeune, au visage large et lisse, dont les yeux pétillants ne sont pas encore marqués comme aujourd'hui par les cernes de la fatigue, dont le corps n'est pas encore lesté par la graisse de la maturité qui le cloue à son fauteuil relax, dont les mâchoires carrées, fermes, ne montrent encore aucune trace des bajoues qui viendront les alourdir.

Quelques années plus tard, mon père se vit offrir une promotion au siège social de la compagnie, ici, à Westrock, et il accepta sans consulter ma mère. Ayant passé six ans à la fac de New York (même si, en raison de ses moyens limités, elle n'était en fait qu'en deuxième année), cette dernière (dixit mon père) hésita à déclarer forfait et à retourner au Texas, ayant le sentiment (dixit l'évidence) de se trahir. Mais, comme mon père aime à s'en vanter, il sut se montrer persuasif. Il lui dépeignit la vie qu'ils pourraient avoir ensemble, loin de leur cage de New York.

— En tout cas, lui dit-il, New York n'est pas un endroit où élever des enfants.

Bien que les seules choses sur lui-même que mon père raconte sans se faire prier concernent son fameux talent de persuasion, pas besoin d'être grand clerc pour deviner que, si elle finit par céder, c'est que, six mois après leur arrivée à Westrock, j'étais né.

Par-dessus tout, mes parents ne voulaient jamais penser à ce qui était derrière eux. Pour cette raison, ils ne me dirent presque rien de leur vie d'avant New York. Sinon qu'ils avaient été l'un et l'autre enfants uniques, qu'ils avaient connu la pauvreté – ma mère à la campagne, mon père à la ville –, et que mes grands-parents étaient tous morts. Leur credo, martelé chaque fois que ce sujet était abordé : « Il y a des choses auxquelles il vaut mieux ne pas penser. »

Fait remarquable, un document atteste que mon père eut des parents. Bien qu'il soit seul sur presque toutes ses photos d'enfance, à croire qu'il a grandi dans un paysage composé d'arrière-plans grisâtres, j'ai au fond d'un tiroir une photo d'une version de moi-même à trois ans, juché sur le genou de sa mère. Mon grand-père paternel, l'un des aïeuls que je n'ai pas connus, était mort dix ans avant que les deux moitiés de moi-même, mijotant dans les tubes séminifères de mon père et les follicules ovariens de ma mère, ne se rejoignent. Ma grand-mère mourut d'une crise cardiaque l'année qui suivit l'instant où la photo fut prise, et je ne me souviens pas du tout d'elle, hormis peut-être un vague parfum de gardénia (mais c'est sans doute une affabulation de ma part). Sur cette photo, mes menottes agrippent deux de ses doigts et toute ma personne est légèrement penchée sur la gauche. Elle rit, les yeux blancs et ronds comme des couvercles de gobelets à café. Au début, on le remarque à peine, mais sur un côté de l'image, deux bras se tendent vers moi, prêts à me rattraper si jamais ma grand-mère me laissait tomber. Et, présents au bord du cadre, il y a des lèvres pincées, un œil unique, une moitié de nez – le reste du visage a été coupé. Ça, c'est mon père.

Les seules fois où ma mère évoquait sa vie d'avant New York, c'était pour me rappeler qu'elle ne voulait pas en parler. Tout ce que je savais, c'était qu'elle avait grandi dans un village, Bethesda, un coin paumé, sans le moindre feu de circulation. Sa famille vivait dans une vieille ferme, à quinze kilomètres du plus proche voisin. Quand elle daignait dire un mot là-dessus, elle parlait presque exclusivement de l'allée de gravier menant à la maison. Cette allée, elle la descendait tantôt en marchant, tantôt en courant, tantôt avec un sac à dos de fugueuse, tantôt les mains vides, mais toujours avec cette conviction que au bout de cette allée, de cette petite route, au-delà des remises décaties et des bicoques délabrées, affaissées, par-delà l'école qui ne comptait que huit élèves de son niveau, elle trouverait un endroit comme le New York des romans de Jack Kerouac, où une solitude comme la sienne ne pourrait plus jamais exister.

Bien souvent, je lui ai demandé de me parler de Bethesda, qui ne pouvait pas être à plus de quatre ou cinq heures de route. À chaque fois, elle ne disait rien, ne donnait aucune explication, mais se contentait d'une expression de mépris suivie d'un soupir.

Bien souvent, je lui ai demandé aussi plus de détails. Par exemple : Comment étaient mes grands-parents ? Étaient-ils grands ou petits ? Stricts ou indulgents ? Parlaient-ils de tout, ou bien étaient-ils discrets, secrets, comme elle ? Ce que j'aurais voulu demander, en fait, sans en trouver le courage, c'est : Comment, au juste, sont-ils morts ? Pensait-elle souvent à eux ? Pendant combien de temps les avait-elle pleurés ? Une heure ? Un jour ? Un an ? Pleurait-elle encore ?

Chaque fois que je posais ne fût-ce que la plus vague question, elle m'embrassait sur le front et disait : « Ma vie a commencé à ta naissance. »

Quand j'étais petit, je la tarabustais si souvent que c'en était devenu un jeu.

— Smith ? disais-je, au hasard. Patterson ? Non, attends... Silverman ?

Elle se contentait de rire.

- Donne-moi un indice !
- Tu ne devineras jamais...
- Je peux te poser des questions où on doit répondre par oui ou non ?
- Tu viens de le faire...
- Une syllabe ?
- Peut-être.
- Deux syllabes ?
- Possible.
- Trois syllabes ?
- Pourquoi pas ?
- Rumpelstiltskin ?

Je prenais l'air inquisiteur, mais elle se contentait de pouffer de rire. Si mon père était là, il faisait chorus, non sans cruauté, puis m'offrait des indices encore plus minces. Un millier de fois, je faillis poser la question dont je savais qu'elle allait à l'encontre des règles non écrites de ce jeu, mais qui me brûlait les lèvres : « Que cherchez-vous à cacher ? »

Au lieu de cela, je disais :

- Pourquoi tu ne me donnes pas tout simplement ton nom de jeune fille ?

Alors, ma mère donnait invariablement le signal que c'était fini en projetant ses mains devant sa figure d'une façon théâtrale, telle une magicienne, déclarant :

- Si je te le disais, tu n'aurais plus rien à découvrir.

Une fois, à l'issue d'une séance particulièrement longue de questions-réponses, j'entendis mes parents chuchoter dans leur chambre.

- Rassure-toi, disait mon père. Je ne dirai jamais rien sans ta permission...

Plus je grandissais, plus ma mère déclinait.

Quand j'étais petit, je croyais que *négligence* et *impulsivité* avaient toujours été les deux traits distinctifs de son caractère. Cultivant toujours une légère distance, décalée, ne se donnant jamais la peine de se rappeler où étaient ses clés, la place de sa voiture sur le parking, ou le fait que la gazinière était restée allumée. Toujours dépendante des autres, en particulier de mon père, pour les milliers de petites choses de la vie quotidienne.

Depuis toujours, mon père la servait, se mettait en quatre pour elle.

- Tu veux un verre d'eau ? hurlait-il de la cuisine.

- C'est bien gentil à toi, répondait-elle.

- Tu as l'air faiblarde, je te fais à manger ?

- Volontiers. Pourquoi es-tu aussi bon avec moi ?

— Je te rapporte quelque chose en rentrant ? lui demandait-il du bureau par téléphone, presque tous les soirs.

- Tu peux passer chez le teinturier ? Tu es un amour...

À chacune de ses demandes, il souriait, l'embrassait sur la tête, avant de foncer accomplir sa mission comme un soldat se jette dans la bataille. Le voir s'affairer ainsi de bon cœur suffisait à m'épuiser, et l'irritation me donnait presque de l'urticaire à tel point que j'avais souvent envie de crier :

- Elle peut quand même se servir un verre d'eau !

Mais ensuite, je me disais que c'était peut-être cela, l'amour, du moins pour mes parents. C'était comme si ce vieux cliché, ne faire plus qu'un, était vrai, à ceci près que dans leur cas, chacun s'était

vu assigner une région anatomique spécifique : à ma mère, le plus gros du cerveau, surtout les parties relatives au jugement esthétique, à l'éducation des enfants et aux besoins matériels. À mon père, les extrémités : bras, mains, jambes, pieds, en brave bête de somme.

Parfois, je me disais que leur mariage n'était guère qu'un arrangement aux termes duquel ma mère n'avait plus qu'à exprimer des souhaits et mon père à les exaucer.

Peut-être cela donnait-il à mon père le cadre qui lui avait manqué, et peut-être est-ce la raison pour laquelle il avait jadis exécuté une succession apparemment interminable de faveurs non payées de retour, mais entre *rendre service* et *faire la boniche*, il y a de la marge, et quand la limite fut franchie, il se rebiffa. Comme lui-même avait été tout mouvement et action, et elle la conscience structurante, l'ordre fondamental de la famille avait été hélas réglé sur le cerveau malade de ma mère.

Un jour, j'avais onze ans, nous étions allés tous les trois au Khan's Kitchen, un « gril mongol » où l'on choisit soi-même ses propres ingrédients avant de tendre le bol de viande crue à deux hommes en sueur, habillés en ninjas, qui les font cuire sur un grand gril circulaire, maniant leurs longues spatules en fer avec la vivacité et la précision fatale d'escrimeurs.

Mon père et moi, médusés, regardions les longues lanières de steak et de poulet griller ou frire d'appétissante façon. Lorsqu'on se mit à table, ma mère était déjà en train de manger.

— Je ne suis pas sûre d'apprécier cet endroit, dit-elle en soupirant. C'est bizarre comme goût.

On regarda dans son bol pour découvrir, à notre grande horreur, qu'elle avait omis l'étape finale, essentielle. Au bout de sa fourchette était piqué un écheveau de chair crue, sanguinolente, agrémenté de quelques petits pois durs. Sans nous laisser le temps de dire un mot, elle sélectionna une longue bande molle de bœuf cru et l'aspira comme un spaghetti.

Soudain, la voix de mon père s'éleva, avec cette sévérité réservée d'habitude aux moments où je faisais le malin :

— Recrache !

Mais ma mère n'obéit pas, et la chose gluante fut engloutie non sans efforts dans son gosier.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Quoi ? fit ma mère, en toute innocence.

— Tu vois ces deux braves types, là-bas ? S'ils sont là, c'est pour une bonne raison, Jamie. Tu vas te rendre malade !

Ma mère resta bouche bée devant son bol, instantanément dégoûtée. Elle regarda mon père, puis moi, avec toute la terreur et l'étonnement d'un enfant séparé de ses parents au zoo et qui se voit déjà adopté par une famille de bonobos en cage.

— Mon Dieu, dit-elle. Qu'est-ce que je fais ?

Mon père poussa un long, un lent soupir, et quand enfin il reprit la parole, ce fut sur un ton sirupeux et condescendant, nettement au-dessus de son timbre normal :

— Non, non, ce n'est rien. Je sais que c'est un peu troublant.

Il tapota l'arrière du crâne de maman avec une lamentable, dégradante condescendance, et tous les capillaires de mon visage se dilatèrent, propulsant un flux de sang qui se traduisit par une rougeur intense au niveau des joues.

Ma mère, chose étrange, ne sourit pas comme elle l'avait toujours fait devant les millions de faveurs accordées par mon père. Elle ne dit pas : « C'est trop gentil » ni « Tu me gâtes », ni même : « Quel chou ! » Au lieu de cela, elle ricana, repoussa sa main, tint brièvement en l'air son bol de viande crue et en frappa avec violence la table au plateau de cuivre, qui résonna comme un gong.

— Va au diable ! J'ai fait une bêtise, d'accord ? Ne me traite pas comme une gamine !

Mon père prononça son prénom une seule fois. « Jamie. » Puis il se leva pour faire face aux clients des trois tablées d'à côté, aux cuisiniers mongols interloqués, et déclara :

— Désolé. Ma femme ne se sent pas très bien aujourd'hui.

Ensuite, pour prouver qu'il était au-dessus de ce moment, au-delà de cette honte, il tendit un bras de façon bizarre, aristocratique, et reprit sa place tout en exécutant une courbette. Comme s'il venait de conclure une représentation du *Roi Lear*.

Au cours des trois années qui suivirent, de tels incidents se multiplièrent. Et mon père, qui avait trouvé jadis le moyen d'aider ma mère en tout n'arrivait même plus à dissimuler son embarras. Au contraire, devant les têtes toujours plus nombreuses à se retourner, le regard des vendeurs, le silence catastrophé des couples amis qui répétaient silencieusement la conversation qui débiterait dès qu'ils seraient remontés dans leur voiture, mon père se contentait de baisser la tête, comme pour disparaître, n'être plus qu'une petite cuillère sur la table ou le revêtement du mur.

Après la chute de ma mère, quand je voyais mon père agiter son verre de gin-tonic, faire tinter les glaçons dans un vain effort pour obtenir une dernière goutte, je me disais que, peut-être, pour lui faire reprendre son ancien affairement, pour qu'il se lève et fonce de nouveau, tête la première, dans le monde, il aurait suffi de lui demander une petite faveur, son aide. Mais je savais que nous n'en étions déjà plus là.

N'ayant ni frère ni sœur, ni même une simple camarade de classe qui n'aurait ni tiqué, ni pesté, ni balancé son genou dans mes parties intimes en comprenant ce que j'entendais par *amie*, j'en venais parfois à me demander si c'était vraiment mes parents qui changeaient, ou juste moi. Y a-t-il une inévitable phase du développement cognitif, vers sept ou huit ans, où l'on commence à comprendre ce que doit être un adulte normal et donc à savoir pourquoi les siens ne le sont pas, jusqu'à ce que l'idée du normal – qui jadis s'appliquait à de vastes étendues de la terre – s'érode pour ne plus concerner qu'un tout petit monolithe marin, croulant, à demi submergé ? Mais, à l'âge de quatorze ans, je compris sans peine que ce n'était pas une simple modification de ma perception. Plus je grandissais, m'instruisais, devenais adulte, plus ma mère baissait, oubliait, agissait comme une enfant. S'il n'y avait eu ce bruit atroce sous le palier, qui sait au bout de combien de temps nous aurions pris conscience que ses bizarreries n'étaient pas de l'excentricité mais les symptômes d'une maladie génétique, neurologique, dévastatrice ?

Au début, comme nous n'en avions parlé à personne, les médecins avaient cru que ses problèmes de mémoire (par exemple, elle jurait sans arrêt sur son lit d'hôpital qu'elle ne remettrait « plus jamais les pieds dans cet hôtel ! ») n'étaient que la conséquence de sa chute. Mais, son séjour se prolongeant, cela ne fit qu'empirer. Elle palpait ses bandages à l'arrière de son crâne, demandait à savoir qui avait tenté de l'assassiner. Matthew Pinquit, le neurologue que j'avais jaugé comme étant du genre que je surpasserais un jour de très loin, se contenta de se gratter la moustache le jour où il nous convoqua, mon père et moi. Ses poils se tortillant derrière son index tels les membres d'un insecte cloué par une épingle, il expliqua qu'il n'avait encore jamais vu cela. Parfois, les gens qui avaient subi un traumatisme crânien perdaient la mémoire, mais jamais de cette façon-là, progressive et constante. Quand il demanda si elle avait jamais présenté de quelconques « symptômes » avant cette chute, on s'est regardés, mon père et moi.

Une semaine plus tard, le D^r Pinquit cessa de se tripoter le visage.

Après avoir vu ma mère, qui l'avait supplié de lui dire quand sa maman viendrait la chercher, il nous fit venir dans son bureau et posa les deux mains à plat sur son bureau en verre dépoli.

— Je sais que ça pourrait sembler invraisemblable, dit-il avec componction, mais je vous demande d'avoir l'esprit ouvert.

— Nous sommes ouverts, déclara mon père, ce dont moi-même je doutais. Dites-nous...

— Nous lui avons fait passer une batterie de tests. Au début, c'était la dernière éventualité, mais aujourd'hui, nous pensons que c'est le plus probable...

— Quoi donc ? dis-je d'une voix flûtée, me soulevant presque de mon fauteuil.

— On croit souvent que cela ne concerne que les personnes âgées, mais le premier cas diagnostiqué concernait une femme de cinquante et un ans...

Le D^r Pinquit marqua une pause ; son regard s'attarda sur mon père.

— Cela s'est même vu chez des patients de trente, trente-cinq ans.

— Qu'est-ce qui s'est vu ? fit mon père.

Le docteur inspira de façon théâtrale, comme s'il s'était exercé pendant des heures en prévision de cet instant.

— Il y a deux types d'Alzheimer...

— D'Alzheimer ? dis-je.

— Oui, deux. Le type normal, tardif, dont les causes exactes ne sont pas connues. Et l'autre, l'« Alzheimer précoce » ou « familial ». Il en existe plusieurs variantes. Et parmi elles, celle-ci : la variante EOA-23. Elle semble causée par un seul gène. Sur le chromosome 14.

— Le chromosome 14 ? répéta mon père platement, comme un idiot.

— On lui a fait passer le test, et... ce test est positif...

— Alors, elle a un *Alzheimer* ?

Mon père se cabrait devant cette chose impossible.

— Eh bien, il n'y a pas moyen d'en être tout à fait certain. Avant l'autopsie, du moins. Mais dans mon rapport, je suggère un diagnostic de probable Alzheimer familial à début précoce.

Après avoir eu un haut-le-cœur en entendant le mot *autopsie*, je songeai : *impossible*. Mais comme je me tournais vers mon père, certain qu'il allait se répandre en invectives contre la bêtise de ce docteur, étant un grand contempteur de la bêtise sous toutes ses formes, il se contenta de pencher la tête et de regarder ses doigts soudés les uns aux autres.

— Dites-moi, monsieur Waller, continua le D^r Pinquit, y a-t-il déjà eu ce genre de choses dans sa famille ?

À ma grande stupeur, mon père haussa les épaules.

Avant de quitter l'hôpital, je tentai d'embrasser ma mère sur le front sans pleurer, et faillis réussir. C'est alors que trois larmes nasales, devançant leurs équivalents orbitaux, tombèrent de ma narine gauche, mouillant sa taie d'oreiller. Je dus me détourner.

Si beaucoup de choses dites par elle après sa chute auraient pu être interprétées de bien des façons, ce qu'elle déclara alors fut clair :

— Je crois que je vais être très malade.

Pendant un moment, mes parents se guettèrent. Mon père n'avait pas l'air triste, plutôt *en alerte*, comme une proie repérée dans la nature sauvage et qui attend que le prédateur prenne l'initiative. Enfin, ma mère parla :

— Comment ai-je pu me laisser aller à être aussi égoïste ?

L'une de mes cachettes était un coin derrière trois gros rochers tout près du ruisseau qui traversait le parc en face de notre maison. Peut-être étais-je déjà trop grand pour avoir des cachettes, mais c'était ainsi que ma mère appelait les endroits connus de personne d'autre ou qu'on ne trouverait jamais en se promenant, alors j'en faisais autant. Le ruisseau, pendant des millions d'années, avait creusé un ravin dans la terre, de quatre mètres de profondeur, et les sédiments avaient formé des bandes de couleur marquant les grandes ères géologiques. Un après-midi, quelques jours plus tard, je me mis à lire le premier ouvrage sur la maladie d'Alzheimer que j'avais pu trouver, réfugié dans cette cachette. Ayant volé la MasterCard de mon père, j'étais allé à la librairie pour y acheter seize livres de neurosciences, tout ce qui semblait susceptible de contenir des informations sur la perte de mémoire, l'Alzheimer précoce ou les traumatismes crâniens. Dans mon repaire, je lus ce livre intitulé *Ascendance commune : une introduction à la maladie d'Alzheimer*. Installé dans un creux lisse dans le lit du ruisseau, je feuilletai le début, qui décrivait le premier cas diagnostiqué d'Alzheimer, celui mentionné par le D^r Pinquit. Il s'agissait d'une Allemande, Augusta D., qui était entrée dans le cabinet du D^r Alois Alzheimer et lui avait dit : « Je me suis perdue. »

À la moitié du premier chapitre, m'impatientant, je cessai de lire page après page pour chercher une référence à la variante concernant ma mère. À quatre reprises, je lus l'unique et court paragraphe sur ce sujet. Selon *Ascendance commune*, les scientifiques croient que la variante EOA-23 est l'une des plus récentes et existe seulement depuis deux cent cinquante ou trois cents ans. « Point remarquable, commentait l'auteur, si l'on considère ce chiffre, de même que l'hypothèse que toutes les personnes atteintes ont une origine génétique commune, on peut, par extrapolation, supposer que tous ces sujets sont cousins, et ce au moins au douzième ou treizième degré. »

Ensuite, je passai rapidement à la partie intitulée « Pronostic » et tâchai de contraindre mes yeux à parcourir ces pages. Si le D^r Pinquit avait déjà expliqué à quoi s'attendre, je n'étais pas disposé à m'en contenter.

Lorsque j'entrepris de lire « Pronostic », je reprenais mon souffle après chaque paragraphe, pensant, ou disant tout haut : *Impossible*. Mais plus je lisais, plus la description de la maladie s'appliquait à ma mère. Oui, elle avait commencé à oublier ses rendez-vous. Oui, elle était désorientée par de nouveaux décors. Oui, elle devenait parfois exagérément émotive. Oui, bien sûr, il lui arrivait de ne plus reconnaître ses proches. Pour finir, mes mains se mirent à trembler, tant j'avais la sensation paranoïaque qu'un parfait inconnu avait écrit sa biographie dans ses moindres détails, ce qui fut suivi par un sentiment bien pire, inhumain et révoltant : la prise de conscience que cette description devait s'appliquer à des millions d'autres individus.

Voilà pourquoi, quand j'abordai les passages sur les phases ultimes de la maladie, je sus que je lisais son avenir.

Bien que prenant le D^r Pinquit pour une nullité, cette fois je compris qu'il avait eu raison.

Ce que *Ascendance commune* et lui affirmaient, c'était ceci : ce n'est pas seulement des souvenirs qui sont oubliés mais, de plus en plus, les choses essentielles. Comment écrire, parler, marcher, s'asseoir, avaler, respirer et – pour finir, au bout de cinq ou sept ans – comment rester en vie.

Je lâchai le livre comme s'il m'avait soudain brûlé les doigts. Fis claquer l'élastique contre mon poignet huit fois. Puis je me mis à grimper à la corde que j'avais attachée à un arbre en haut du ravin, mais à mi-hauteur, lâchant prise, j'atterris avec un choc sourd qui vida mes poumons. Pendant quelques minutes, je me demandai au bout de combien de temps le manque d'oxygène serait fatal. J'espérais que ce ne serait pas trop long. Mais, en fin de compte, ma gorge se mit à siffler et un air froid et douloureux, comme hivernal, remplit mes poumons. Lorsque je me redressai sur mon séant, je sus que c'était sans espoir.

Dans son analyse récemment publiée des cas d'Alzheimer familial en Amérique du Nord, le D^r Marvin Shellard, avec une application impressionnante et exhaustive, combinant données narratives et génétiques, trouve l'origine unique de la variante EOA-23 dans l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle. Cependant, comme il n'a pas encore découvert le nom de l'Anglais de l'époque géorgienne en qui cette variante particulière apparut, le D^r Shellard lui a attribué le nom scientifique de A-496.

Au sujet de ce dernier, le D^r Shellard note : « Bien que nous ayons été incapables de déterminer son identité et donc de trouver la moindre information biographique sur lui, étant donné la diffusion de cette variante et le nombre extraordinaire de descendants produits par elle, il s'ensuit que A-496 était forcément de sexe masculin. » Dans un style s'éloignant ensuite quelque peu du froid et dur empirisme et trahissant la curiosité frustrée de celui qui a passé des années à traquer un fantôme, le D^r Shellard avance : « Compte tenu de sa production génétique prolifique, il est probable que A-496 était soit apparenté à la famille royale, soit un prostitué extrêmement populaire. »

De fait, il n'avait pas tort. A-496 s'appelait en réalité lord Alban Mapplethorpe et était un rejeton de la famille Mapplethorpe d'Iddylwahl, en Angleterre (aujourd'hui effacée depuis longtemps des cartes comme des mémoires), un clan de haute noblesse qui régnait depuis longtemps sur un modeste duché. La variante d'Alzheimer précoce d'Alban Mapplethorpe apparut spontanément dans les tendres tissus fallopiens de sa mère, la duchesse, au moment où le duc naissant passait du statut de deux cellules haploïdes à celui de zygote multicellulaire. Peu après l'union du spermatozoïde de lord Alexander Mapplethorpe à l'ovule de la duchesse, les doubles brins d'ADN du futur duc se séparèrent pour la première fois, découvrant les dents nucléiques de son code génétique. En moins d'une seconde, un petit groupe d'enzymes polymérasés, plus créatives que leurs innombrables, inlassables congénères, ne remplirent pas leur mission fastidieuse : répliquer une section du chromosome 14. À la place, elles improvisèrent, jetant leurs propres idées, et ainsi – en un éclair – inventèrent la variante EOA-23 de l'Alzheimer familial à début précoce.

Comme presque toujours s'agissant d'une phase créative, il est impossible de savoir exactement ce qui fut à l'origine de cette inspiration des enzymes. Peut-être était-ce en rapport avec les trois verres de vin que la duchesse buvait toujours avant d'approcher le corps bouffi, goutteux de son époux. Ou avec l'interconnexion des branches de l'arbre généalogique familial, le souci d'éviter une mésalliance menant droit à la dégénérescence génétique. Ou peut-être était-ce la Vie elle-même, lasse de copier et recopier éternellement, et procédant à de petites innovations comme Elle le fait depuis toujours. Une coquille par-ci, une omission par-là, un remaniement du texte génétique dans l'intérêt même de la diversité, un processus infini d'essais et d'erreurs, pour aboutir à de nouvelles propositions appelées à servir ou non ses créatures. Quoi qu'il en soit, la variante EOA-23 de l'Alzheimer familial à début précoce était apparue. En un instant, elle se fixa au génome du futur duc (et de ses descendants), telle la fermeture Éclair d'un blouson remontée un peu trop vite à l'occasion d'un courant d'air et dont les dents ne sont pas tout à fait imbriquées correctement, mais qui – à dater de cet instant – ne pourra plus jamais être décoincée.

Pendant les premières décennies de la vie du jeune duc, personne n'aurait pu se douter qu'une bombe neurologique à retardement était logée dans ses gènes. C'était la fierté de ses parents : remarquablement beau, affecté d'une légère et sympathique timidité propice à faire de lui un dirigeant éclairé. Dans sa jeunesse, il eut une ou deux liaisons avec des femmes en ville, qui ne donnèrent aucun fruit illégitime. Comme il approchait de sa trentième année, la santé de son père se mit à décliner. Sur son lit de mort, ce dernier le conjura de trouver une épouse convenable, vœu que le jeune duc exauça

volontiers. Cela ne fut pas trop difficile : pour la noblesse terrienne de ce temps, c'était à peine plus qu'une affaire de correspondance. Bien que Alban Mapplethorpe ait dû épouser Catherine Wellington de Bath sans réelle motivation romantique, ce fut néanmoins un mari affectionné (quoique distant) et sa femme en vint à lui porter ce genre de passion typiquement réservée à l'amour non payé de retour. Bientôt ils eurent un fils, Phillip Mapplethorpe, ou comme indiqué dans le rapport Shellard – l'Alzheimer familial à début précoce A-495.

Les premiers symptômes de la nouvelle variante se manifestèrent dans sa trente-cinquième année, quand les dizaines de milliards de cellules somatiques se mirent à exécuter les ordres donnés par la petite troupe d'enzymes renégates trente-six ans plus tôt. Comme une nouvelle polymérase passait ses pouces maladroits sur l'ADN des quatorzièmes chromosomes du duc, les déchiffrant tel un ruban de téléscripateur, la mutation commanda aux phosphates libres d'obstruer les microtubules qui tenaient en place les neurones de son cerveau, et ces derniers se mirent à s'effiloche et à se rétracter comme des cheveux au-dessus d'une flamme. Pire, la mutation commença aussi à utiliser l'abondante énergie fournie au duc par ses repas plantureux pour produire une protéine insoluble, particulièrement tenace – l'« amyloïde » –, avec laquelle elle entreprit d'étouffer l'hippocampe du duc, obtenant un effet comparable à ce qui se passerait si on versait du sirop d'érable sur la carte mère d'un ordinateur. Et bientôt, le duc se mit à oublier. Au début, de façon subtile : le château d'Iddylwahl comptait d'innombrables ailes et passages dans lesquels il s'était toujours égaré, mais à présent il lui fallait une minute ou deux de plus pour retrouver son chemin entre le troisième salon et la seconde salle à manger. Lorsque, cependant, ses symptômes devinrent plus marqués, qu'il commença à négliger ses obligations mondaines (un jour, en liquette, il entra dans le grand salon où le prince de Galles en personne l'attendait), la duchesse fut prise de fureur et exigea de savoir pourquoi son époux ne daignait plus faire le plus petit effort.

Mais ce ne fut qu'au cours de sa trente-septième année que les ennuis commencèrent pour de bon. Ennuis qui se traduisirent un peu plus tard, aux alentours du quarantième anniversaire d'Alban Mapplethorpe, par la création de sujets atteints de l'Alzheimer familial A-456 à travers l'A-494.

La première rencontre fut avec une femme que le duc avait toujours admirée en secret, à qui il avait parfois réussi à glisser un mot badin ou deux, avec laquelle il avait autrefois, bravant en imagination les codes de son milieu, rêvé de se marier. Pure coïncidence, elle se prénomma elle aussi Catherine, et elle était à présent mariée, malheureuse et sans enfant. Le duc, au cours de sa promenade matinale à travers la petite ville, tomba sur elle, qui était seule au puits. La voyant hisser le lourd baquet fendu de ces profondeurs, il proposa de l'aider, de porter cela jusqu'à chez elle. L'idée la fit rougir. Poliment et humblement, elle refusa, mais le duc insista.

Quand ils furent à sa maison, une simple chaumière, ils la trouvèrent déserte, son mari, le forgeron maussade, étant toujours en train de taper sur son enclume en ville. Le duc, déposant le seau sur la table, nota une petite tache de suie sur la nuque de Catherine et plongea ses doigts dans l'eau avant de les presser contre cette souillure, pour l'effacer. À partir de ce simple contact, tout s'enchaîna avec la logique d'une réaction chimique : une petite touche d'acide dans la bouche d'une base, et soudain, tous les atomes des deux protagonistes perdent les pédales et cela ne finira que lorsque le système, s'étant consumé, aura atteint l'équilibre. Après le doigt, le duc appliqua sa main sur la joue de Catherine, son autre main se posa dans son dos, leurs corps se pressèrent l'un contre l'autre, leurs lèvres en firent autant, et ainsi de suite.

Il a été prouvé que le lien entre ce dont on se souvient du passé et ce qu'on ressent dans le présent est tout sauf inexistant. On ne se souvient que de ce dont on veut se souvenir et le duc, dans les phases initiales de sa maladie, était doté d'une mémoire particulièrement sélective. Comme ils culbutaient dans la paille recouvrant le sol, il oublia son épouse, son âge, son rang, tout sauf l'affection qu'il avait toujours vouée à Catherine sans être jamais payé de retour. Et c'est ainsi que, s'oubliant eux-mêmes

– le duc presque complètement, Catherine juste ce qu’il fallait –, ils n’eurent de cesse de se toucher partout.

Le lendemain, toujours au cours de sa promenade, le duc tomba de nouveau sur elle. À sa grande surprise, elle le saisit par les revers de sa veste et l’entraîna dans une ruelle, non loin de la forge de son mari.

— Pardonnez-moi, monseigneur, l’implora-t-elle. C’était une erreur. Une grave erreur. Je l’ai compris. Il faudra faire comme si cela n’était jamais arrivé.

Le duc, croyant que cette pauvre femme avait perdu la raison, lui posa la main sur l’épaule et dit :

— Bien, bien, ma chère. Reprenez-vous et dites-moi : quelle est cette chose dont nous devons faire comme si elle ne s’était jamais passée ?

Catherine, croyant à une fine plaisanterie, à une façon détournée de lui assurer qu’il ne dirait jamais rien, l’embrassa sur la joue, dit : « Merci, monseigneur », et fila.

Perplexe, le duc rentra au château, ravi de ce chaste baiser donné par une femme qu’il avait toujours admirée en secret.

Catherine ne parla qu’à ses plus proches amies de son aventure et de la discrétion du duc. C’est ainsi que, lorsque, quelques semaines plus tard, il tomba sur l’une des amies de Catherine et lui lança des propos coquins, cette dernière comprit qu’elle pouvait lui retourner ses avances en toute impunité. Bientôt, l’amie, qui comme bien des femmes d’Iddylwahl concevait souvent des scénarios romantiques avec le duc (en particulier quand elle subissait les assauts mous mais infatigables de son mari), se retrouva derrière la porte fermée au verrou de sa chambre, où le duc se montra supérieur aux fantasmes érotiques échafaudés par elle.

La légende des prouesses et de la discrétion du duc se répandit parmi les femmes insatisfaites d’Iddylwahl, et bientôt les aventures eurent lieu quotidiennement.

Le seul danger pour le duc consistait à être pris sur le fait. Cela arriva par deux fois au château, quand la duchesse entra dans le grand salon pour le trouver vautré sans vergogne sur le divan avec une paysanne. À chaque fois, le duc ne montra aucun repentir ; ne se rappelant pas ce qu’il avait fait, il ne pouvait pas comprendre les raisons de l’hystérie de sa femme. À ces occasions, elle réussit toutefois à lui faire signer des papiers demandant l’expulsion de ces femmes d’Iddylwahl. Bientôt, les maîtresses du duc comprirent qu’une complète sécurité ne pouvait être assurée que chez elles. Aussi, exploitant avec soin l’emploi du temps de leurs maris, accomplirent-elles leurs exploits dans un secret presque parfait (si ce n’est que, bien sûr, elles mettaient dans la confiance quelques amies triées sur le volet). Une fois seulement, un mari surprit sa femme en flagrant délit d’adultère. Dans un accès de rage, il ne prit pas la peine de voir le visage de celui qui lutinait sa femme, mais se précipita dans la pièce en brandissant un pot de chambre qu’il fracassa sur le crâne du duc. Le lendemain matin, ce dernier se réveilla avec une migraine carabinée et il demanda à son épouse s’il s’était donc soûlé la veille, mais elle se contenta de soupirer (car elle était à présent habituée à soupirer) et déclara froidement : « Nous avons soupé légèrement avant de nous retirer. »

La folie du duc s’aggravant, ses maîtresses en vinrent à comprendre que sa discrétion sans faille n’était pas feinte : tout simplement, il ne se rappelait rien. Lorsqu’il faisait l’amour à une femme pour la quatrième fois, il lui expliquait comment il avait imaginé ce moment, leur étreinte, pendant des années. Puis, quelques jours plus tard, la fois d’après, il répétait exactement le même couplet. Pour ses maîtresses, cette mémoire défaillante résolvait plus de problèmes qu’elle n’en causait. Même si elles avaient pu se sentir un peu vexées, ou éprouver une pointe de colère, elles se savaient désormais assurées d’une totale et exquisite discrétion. Par ailleurs, les petites querelles qui pouvaient éclater parmi elles, allumées par la jalousie, s’apaisaient assez facilement. Le duc déclarait son affection indéfectible à chacune, jurant qu’il l’aimait comme jamais il n’avait aimé une autre, et en le disant, il était sincère. Lorsque les femmes commençaient à se disputer pour savoir laquelle était sa préférée,

elles se rappelaient bientôt que c'était forcément celle qui était avec lui à ce moment-là.

Comprenant que cette folie était pour elles une bénédiction, elles en vinrent à y voir, classiquement, l'intervention de la Providence. Nues dans leur lit, caressant le visage du duc ou jouant avec les poils de sa poitrine, ou soupesant sa virilité, elles étaient suspendues à ses paroles insensées. Il jurait à chacune qu'il abandonnerait tout pour elle, qu'il pourrait persuader ses parents (tous deux étaient morts depuis longtemps) et qu'ils se marieraient bientôt, ou qu'il n'avait jamais aimé une femme comme elle, et quel merveilleux début cela avait été. Tendait l'oreille, ces femmes entendaient la voix de Dieu.

Les hommes d'Iddylwahl, par ignorance, ne se doutant pas pour la plupart de l'infidélité de leurs femmes, se laissèrent influencer par la révérence et le respect avec lesquels elles parlaient maintenant du duc. L'origine divine de sa folie fut bientôt unanimement admise. Dans ses dernières années, les hommes d'Iddylwahl, copieusement cocufiés par le duc, venaient à son chevet transcrire les propos décousus qui lui venaient aux lèvres, sachant qu'un précieux canal avait été brièvement ouvert devant eux, depuis la bouche même de Dieu. Après sa mort, ils devaient se réunir pour méditer leurs notes et se disputer avec acharnement sur le sens de ces obscures paroles divines.

Les querelles d'interprétation faisant rage, la passion des femmes s'exacerbait elle aussi. Celles qui n'auraient jamais pensé à une chose pareille étaient troublées : songer que cet homme superbe, qui n'était pas seulement un duc, mais aussi un messenger de Dieu, était à leur disposition ! Et cela, sans conséquences, apparemment. Au comble de sa puissance sexuelle, le duc faisait l'amour à trois ou quatre femmes dans la même journée.

On aurait pu penser qu'une telle maladie mentale était vouée à être éliminée par le simple biais de la sélection naturelle. Après tout, combien de femmes choisiraient d'avoir un enfant d'un fou ? Mais la Vie ne s'intéresse pas aux prédictions. La Vie, qui est behavioriste dans la tradition de B.F. Skinner, ne s'intéresse qu'à ce qui est mesurable. Sans se soucier des raisons de son imprévisible succès darwinien, le fait est que le gène qui avait été inventé dans les premiers moments de la conception du duc fut lâché dans le corps d'une centaine de femmes, qu'une soixantaine eut un enfant de lui, dont trente-huit se retrouvèrent porteurs à leur tour de la maladie. Ces personnes-là, et leurs composants cellulaires avec elles, se reproduisirent indéfiniment. Une simple phrase génétique se répétant à travers les générations avec plus d'exactitude que le plus aimé des contes.

Les Isidoriens ont un langage, mais ils ne parlent pas comme nous. Leur langage est fondé non sur des mots, mais sur le toucher. En trois endroits de leur corps, les Isidoriens se touchent et expriment leurs sentiments. Si l'un d'eux a mangé quelque chose de mauvais et veut empêcher un autre d'en faire autant, d'une main il lui touche le ventre, transmettant ainsi la sensation de douleur, et de l'autre le front, lui transmettant celle de la peur. Quand les Isidoriens se touchent réciproquement la poitrine, une sensation intraduisible, proche de la pure félicité, les submerge.

Le bernard-l'ermite

Même si notre mode de vie était fruste, désuet, quand ma famille était avec moi, nous avions notre place dans ce monde, vendant le produit de nos récoltes et achetant ce qui nous manquait. Mais les années ont passé, j'ai tout perdu, et je suis devenu plus seul que je ne l'aurais cru humainement supportable. Toutefois, il s'avéra que ce que je ne pouvais pas supporter, ce n'était pas tant ma solitude que les lieux où j'aurais pu m'y soustraire. L'insupportable, c'était le monde extérieur.

C'est ainsi que la ferme régressa – et moi avec.

Si Alexander Hartdegen, héros de *La Machine à explorer le temps* de H.G. Wells, était monté dans son engin et que, poussant son levier, il avait vu le monde tourbillonner et se brouiller avant de se retrouver dans la cour de ma petite ferme, il aurait pensé que sa machine s'était cassée et que, au lieu de voyager dans le futur, il était allé dans le passé. Une fois les miens partis, je m'étais mis à vivre comme au temps jadis. Presque tout ce qui était nécessaire à ma survie, je le fabriquais. Par le biais de lettres et de deux entrevues seulement, je vendis la presque totalité de ce qui restait de la ferme ayant appartenu à ma famille. Il ne restait plus que moi et un peu plus de cinq hectares.

Et pourtant, je cultivais tant de choses, et si bien. Au petit déjeuner, je mangeais les œufs de mes poules, parfois accompagnés de patates que j'avais fait pousser. À midi, je préparais de temps en temps une bouillie de maïs et de blé, et parfois je me confectionnais un genre de quesadilla avec le fromage tiré du lait de mes vaches. Dans les grandes occasions, mon anniversaire par exemple, j'exécutais le plus barbare des actes pour un éleveur : je tranchais la gorge d'une génisse que j'avais nourrie et vue grandir depuis sa naissance, et je me régalais en en mangeant un morceau. La nuit, avant de grimper dans le lit, je me brossais les dents avec une pâte maison composée de sel et de bicarbonate de soude.

Personne ne me voyant, je pouvais ignorer les autres. Un jour, même, je ne penserais plus du tout à Paul ou à Mae. Cependant, elle avait beau me sembler de moins en moins réelle, je ne pouvais cesser de penser à ma fille.

Tant de choses ont changé. Parfois, en imagination, je dis à Mae : « Tu n'en croirais pas tes yeux. Ce que le monde a fait à cet endroit, notre petite ville, High Plains. On construit aujourd'hui des maisons en l'espace de quelques jours. De belles demeures cossues, qu'on n'aurait jamais imaginées à leur place ici, s'alignent désormais côte à côte jusqu'à Dallas, et notre petite ferme est encerclée. Je ne peux même plus aller arracher du maïs ou cueillir des baies sans être dévisagé par ces demeures, et les visages à l'intérieur. Notre maison, autrefois si silencieuse, est pleine des grondements et rugissements de la circulation. »

Pendant des années, j'ai pu mener une vie simple sans songer au monde. Mais aujourd'hui, je n'ai qu'à ouvrir les yeux et à ne pas me boucher les oreilles pour être obligé de me souvenir de tout. Tant de choses ont changé.

Qu'il suffise de dire que, au bout de soixante-huit ans passés sur cette planète, mon corps n'était plus ce qu'il avait été autrefois, même si ce n'était pas grand-chose.

À la question de savoir si je pourrais continuer à survivre de cette façon primitive, je n'avais jamais répondu par un oui définitif. Pendant des dizaines d'années, la chair flasque de mon ventre ne m'avait paru ni grossir ni maigrir, mais je savais que tout pouvait subitement changer. Mille choses pouvaient me trahir : la météo, mon corps, mes bêtes, le puits, ma tête, etc. Je savais qu'il ne fallait

pas croire ma survie indéfiniment assurée. Tout ce que je m'autorisais à me dire, c'était : pour l'instant, en tout cas, je me débrouille.

Si on m'avait demandé de prévoir, j'aurais prévu que ma tête s'en irait la première. D'une certaine manière, on pourrait dire que le fait que c'est le reste de mon corps qui m'a fait défaut est arrivé comme une plaisante surprise.

Néanmoins, la réponse finale, inévitable à la question de ma survie arriva : le *non* fatal, inéluctable. Partout, la réponse se manifestait d'elle-même.

Dans le vieux poulailler plein de plumes, quand je m'accroupissais pour ramasser les œufs dans le bac collecteur, mes genoux se bloquaient en criant un *non* sans appel, et les os pointus de mon derrière allaient s'écraser pitoyablement dans le foin, tandis que la substance collante, gélatineuse des œufs giclait de mes poings.

Quand je me penchais pour cueillir les jeunes tomates tumescentes, mes bras se soulevaient pendant un moment avec un lent quoique déterminé *peut-être*, mais bientôt ma colonne vertébrale craquait avec un âpre *n'y compte pas*. Penché de côté, je rentrais à la maison en clopinant.

Pour tuer un poulet, je clouais la pauvre bête sur la table, façon Révolution française, ses yeux fixant le panier destiné à sa tête, mais mon coup ratait, mon poignet, mon épaule et mon coude exprimant chacun par leurs craquements un timide *Je ne crois pas que ça sera possible*. La lame rebondissait, mollement, sur le cou du condamné. D'où la cicatrice de dix centimètres de long encore sensible à mon pouce gauche.

Si j'étais assez bête pour tenter de porter un sac de grain ou de semences, tous mes os, mes articulations, mes muscles et tendons, et les nerfs de mon corps, criaient en chœur : *Alors là, non !*

Ça devenait compliqué : même la ligne séparant le ciel de la terre s'embrouillait. Méli-mélo géométrique : les triangles irréguliers des toitures, les cylindres isolés des châteaux d'eau, les sempiternelles et sacro-saintes pyramides d'acier qui transportent la puissance bourdonnante de la ville.

Pendant des années, les agences immobilières m'avaient envoyé des lettres, m'offrant d'acheter le peu de terres qui me restait. J'avais le don de les identifier sans avoir à les ouvrir et je me contentais de les déchirer avant de jeter les morceaux sur mon tas de compost.

Bien des années plus tôt, quand j'avais vendu la majorité de la ferme familiale (une cinquantaine d'hectares) pour fonder mon entreprise agricole et m'acquitter également de la taxe annuelle que l'État prélève sur chaque individu ayant le simple tort d'exister, le chèque que je reçus contenait tant de zéros que je crus à une erreur. Bien entendu, je ne fis rien pour obtenir une rectification. Certes, ce ne fut pas pour moi la richesse, en tout cas pas ce qu'on entend par « prospérité », mais – dans une certaine mesure – cela me suffit. Pensant qu'un jour, un employé de l'agence mettrait le nez dans ses dossiers et s'apercevrait de sa bévue, je mis l'argent dans une très vieille boîte en fer-blanc, sous mon lit, par simple précaution. Quand on viendrait le réclamer, je prétendrais avoir déjà perdu au jeu jusqu'au dernier sou.

Les années passèrent ; je n'ouvrais jamais les lettres. Cinq hectares, pensais-je. Pour le monde, ce n'est rien, mais pour moi c'est tout. Rien que pour cette raison-là, je ne pouvais supporter de lire ces lettres, de peur d'être anéanti en constatant quelle maigre valeur le monde accordait à mon existence.

Mais mon corps était devenu une loque lamentable. La nourriture que j'avais stockée commençait à diminuer. Déjà, je n'avais plus guère que de la confiture de fraises et des cornichons. Peut-être était-ce la mort que je méritais. Un épuisement, non de la volonté ni du courage, mais des simples moyens de subsistance. Des années durant, j'avais cru que, si je m'étais trouvé devant deux portes, l'une

ouvrant sur le monde tel qu'il est devenu, l'autre sur la mort, j'aurais choisi la seconde sans hésitation. Mais, mis au pied du mur, il s'est avéré que j'étais toujours un être humain. Ou du moins que j'avais la plus humaine des qualités : paniqué, je me suis accroché à la vie, sans m'inquiéter de savoir ce qu'elle serait. Lorsque les crampes d'estomac se manifestèrent, elles montèrent sous la forme de bulles d'effroi par mon œsophage et éclatèrent au fond de mon gosier en borborygmes affreux.

— Qu'est-ce que je vais devenir ?

Il n'y avait qu'une seule façon de m'en sortir, je l'ai donc ramassée là où elle était tombée, sous la fente dans la porte. Je suis resté un bon moment assis dans la cuisine, à la table où, autrefois, j'étais tombé amoureux de la façon dont Mae mangeait ses fayots. L'enveloppe était scellée et portait l'adresse d'une société nommée Morningside Realties.

Pendant quelques minutes, j'ai joué aux devinettes. 8 000 \$? 12 000 \$? 3 000 \$? Tâchant de comprendre pendant combien de temps chacun de ces chiffres pourrait m'aider à tenir. Pendant un moment, je songeai à rejeter cette lettre comme j'avais rejeté le reste. Je tentai même, coup de folie, de déchirer l'enveloppe en deux, mais là encore la décrépitude de mon corps en décida autrement.

Pas question ! gémirent mes doigts, parvenant à peine à plier le papier.

Donc, à la place, avec l'aide d'un couteau à viande, j'ai ouvert la chose.

Contraintes depuis des années à supporter un fardeau indu, les parties de mon corps se rebellèrent instantanément. Mon foie se crispa, mon cœur se souleva, mon côlon se contracta, mes coudes se bloquèrent, tous mes poils frétilèrent dans leurs follicules. Mes yeux, eux, fonctionnèrent. Lorsqu'ils découvrirent le nombre imprimé sur la lettre, la page contenait tant de zéros qu'ils semblaient menacer d'aller rouler par terre.

J'ai signé ce papier et je l'ai renvoyé. On m'en envoya d'autres. J'ai signé ceux-là et je les ai renvoyés. On m'en envoya encore. Je signais, signais. Mais je ne suis pas une poire. Je lisais chaque mot, consultant souvent l'édition de l'année 1954 du *Webster's* de façon à comprendre leur sens précis.

Le langage était chantourné, mais l'idée était simple. En échange d'une fortune telle que je ne l'aurais jamais imaginée possible, je perdais tout, sauf ma bicoque et ses abords immédiats. Cela, on voulait aussi me l'acheter, mais je m'étais dit : Impossible. Vivre dans le monde extérieur serait obligatoirement insupportable. Le simple fait de s'y aventurer me serait déjà assez pénible, avec tous ces visages, tous ces regards lourds, étonnés, insistants. Mais au moins, quand je rentrerais à la maison, ce serait pour retrouver un univers exclusivement à moi.

Mais la véritable raison pour laquelle je ne voulais pas me séparer des restes croulants, décrépits, de ma ferme familiale était simple : j'attendais toujours le retour de ma fille.

Il y a une éternité, dans les semaines précédant sa naissance, mon frère revint à la maison plus tôt que prévu, un mois avant la fin de ses trois ans de service, honorablement renvoyé avec une claudication, un nez de travers et une dent de devant en moins.

Après son retour, même les tâches les plus simples semblaient au-dessus de ses forces. Quand Mae préparait un plat délicieux, son repas favori, un filet de bœuf grand comme la main, il ne pouvait même pas soulever sa fourchette. Certains jours, après avoir cueilli des tomates une à une, je me tenais dans le jardin pour le voir contempler fixement son panier vide. Malgré l'imminence de la naissance de sa fille, malgré la tête de Mae abandonnée sur son épaule, il considérait la totalité du monde comme s'il avait été en verre soufflé, translucide. Il parlait rarement ; pendant longtemps, il ne nous dit rien de ses blessures ni de la véritable raison de sa démobilisation prématurée. Cela ne

signifie pas qu'on ignorait la vérité. Deux semaines avant son retour, Gregor Dempsey, qui occupait la caravane déglinguée juste à la limite de notre propriété, parut sur notre seuil. Ses poings serrés, blancs, déployaient le gros titre imprimé en caractères géants propres à provoquer un arrêt cardiaque à la une du *Dallas Morning News* :

UN ENFANT DU PAYS TUÉ EN RFA
DANS UNE EXPLOSION ACCIDENTELLE

Mes yeux parcoururent à toute vitesse le premier paragraphe. Quand je vis le nom du défunt, mon cœur tomba au niveau de mon foie, puis se remit à battre. Le soldat mort était Jamie Whitman. Tout avait commencé comme un jeu, selon l'article. Pour le taquiner, on avait tripoté la goupille de la grenade attachée à sa ceinture et, quand la plaisanterie était allée trop loin, ils n'avaient plus eu que cinq secondes et demie pour réagir.

Mae courut avec moi à la voiture et nous allâmes à la première cabine téléphonique. Au bout d'une heure de transferts et huit dollars en petite monnaie, la voix de Paul grésilla à travers l'océan.

— Je rentre à la maison, dit-il.

Mais, une fois chez nous, rares furent les paroles s'échappant de ses lèvres. Des mois durant, on n'aborda pas le sujet. En fait, on parlait rarement de quoi que ce fût. Mae et moi devions déduire son humeur indirectement, en nous basant sur nos observations, notre intuition, à la façon dont on peut prédire le temps qu'il fera. Ainsi, nous tentions de lui proposer à manger quand il semblait avoir faim, ou de le distraire avec une soirée au cinéma quand un nuage lugubre particulièrement opaque semblait descendre sur l'atmosphère cachée de son esprit. Jamais il ne résistait ni ne se montrait satisfait de tous ces efforts. De jour en jour, il devenait plus mystérieux.

Je me disais : Qu'est-ce que ça peut bien être ? Moi, j'aurais pu voir des villes brûler, des gens se faire ébouillanter tout vifs, mais si j'avais été Paul, et si j'avais été avec Mae, j'aurais trouvé le bonheur.

À présent que je connais la vérité, il me semble que cela crevait les yeux. La réponse à cette énigme, jadis si déconcertante, est aujourd'hui si évidente que je me sens idiot.

Tandis que Mae se préparait à l'accouchement, aux éventualités les plus folles comme aux questions pratiques qui vont de pair avec le début d'une nouvelle vie, Paul semblait tourner résolument le dos à tout cela. Les semaines s'écoulaient devant lui comme ces moments de flottement juste avant le sommeil. Il contemplait le vide depuis son fauteuil avec l'apathie d'un rêveur, comme s'il n'avait eu aucun rapport avec cette vie, ou bien il fronçait les sourcils et louchait dessus comme s'il se fût agi d'une expérience intime arrangée autour des caprices de son esprit distrait.

La nuit, seulement, il devenait lucide. Alors que nous étions couchés depuis longtemps, Mae et moi, le raclement de sa jambe blessée me réveillait subitement. Comme ses insomnies n'étaient pas encore devenues quotidiennes et que je n'avais pas encore pris l'habitude de pousser un soupir et de jeter un oreiller sur ma tête en m'efforçant de me rendormir, je descendais discrètement l'escalier jusqu'à mi-hauteur pour l'espionner à travers les fuseaux ouvragés de la balustrade.

Au lieu de ce qui était désormais perdu pour lui, l'endroit juste en deçà de ses paupières closes auquel il ne savait plus comment accéder, il remplaça le sommeil par quelques heures solitaires, frénétiques. Parfois, il se levait du lit pour se lancer dans une quelconque tâche, comme creuser une nouvelle cuvette près de la grange, ou repeindre les murs du salon, ou redresser les meubles de cent façons différentes avant de les remettre à leur place initiale.

Le plus surprenant, cependant, était sa première activité nocturne. Bien que n'ayant jamais été un grand lecteur (à vingt-neuf ans, il hésitait encore et marquait des pauses quand il lisait à haute voix), il passait désormais la majorité de ses nuits blanches plongé dans de vieux livres. Pendant ces heures, ses yeux s'écarquillaient et sa tête s'inclinait, juste comme le chiot RCA devant le gramophone. Il s'empressait de passer les doigts jusqu'au bas des pages, les tournait avec une fébrilité telle que parfois, quand il somnolait le matin et que je prenais le livre posé sur ses genoux, je découvrais des douzaines de pages détachées, arrachées de la reliure. C'était comme si, chaque nuit, il redécouvrait ce qu'était un livre. Ou comme si chaque page de chaque livre renfermait une partie d'une équation qui, une fois résolue, le rendrait à la vie.

Je ne pourrais pas dire pourquoi, ni quand, Paul tourna les pages depuis longtemps assoupies du gros journal relié de cuir dans lequel maman avait jadis écrit. Depuis qu'elle était morte, ce livre était resté couché sur le flanc, sur l'étagère la plus haute du living, telle une tombe miniature. Pour une raison obscure, à un moment donné, le souvenir de maman et ce livre étaient devenus indissociables, comme si froisser ces pages eût été troubler d'une certaine façon son repos. Qui sait si ce n'est pas pour cela que Paul avait commencé par tous les livres des rayonnages inférieurs, purgeant une peine studieuse, gagnant l'accès au livre de maman, dont la lecture avait toujours été le dessein premier. En tout cas, dans les semaines précédant la naissance de notre fille, il ne lut que les histoires de maman. Le matin, quand je descendais, je trouvais ce livre grand ouvert sur ses cuisses, les pages agitées par la brise, ou tombé de ses mains maladroites sur les lames écaillées du plancher, ou toujours sous ses yeux infatigables, qui survolaient ses lignes près d'une lampe dont la lumière vacillante était concurrencée par les feux du soleil levant.

À sa manière, il avait dû trouver une certaine paix. Ou, sinon la paix, un moyen de se reposer. Un soir, quelques jours avant la naissance de notre fille, il abandonna enfin ses activités nocturnes, alla se coucher et se réveilla en même temps que nous. Au petit déjeuner, retrouvant sa voix d'autrefois, il parla avec véhémence et assurance. Quel choc de découvrir qu'elle ne s'était pas encore entièrement volatilisée !

— J'ai un nom pour notre bébé, déclara-t-il en serrant les doigts de Mae. Tu te souviens de Jamie, n'est-ce pas ?

L'étonnant aplomb suggéra quelque chose plus lourd de sens que ce moment, plus lourd de sens, même, que le fait de choisir un prénom pour un enfant. Comme s'il expliquait ainsi toutes ses absences depuis son retour, comme s'il donnait un nom à l'impossibilité du bonheur.

— Il est mort à l'armée. Le même jour que...

Il désigna sa bouche, sa jambe, puis ouvrit en grand ses deux mains, signifiant tout.

— Je veux que notre enfant s'appelle ainsi. Garçon ou fille.

Prudents, précis, nous opinâmes.

Et c'est ainsi que ma fille reçut le nom de ce qui était déjà perdu. C'était normal, peut-être, car tandis qu'elle avait poussé dans le ventre de Mae, avaient poussé aussi les inexpugnables murailles : entre Mae et moi-même, entre Paul et ce qu'il avait perdu à Bremerhaven, entre la triste misère de ce qui se produisait dans la réalité et les possibilités apparemment illimitées d'autrefois.

Et pourtant. Dans les années à venir, comme bien d'autres avant lui, Paul devait trouver un moyen d'ôter ce mur, pierre après pierre. Ce mur à travers lequel la tache de l'amour impossible peut filtrer, sur lequel les histoires de notre famille sont écrites, à travers lequel les insupportables râles d'une tendresse déloyale peuvent s'entendre. Et, dix-huit ans plus tard, dans les décombres de ce qu'il en resterait, je trouverais le visage de Paul, satisfait, presque extatique. Et malgré les condoléances exprimées par les gens de la ville, les têtes baissées des policiers soupirant : « C'est tragique, tragique », et le fait que le choc ait été trop dur pour ma fille, je comprendrais que lui, contrairement à moi, avait trouvé un moyen de traverser les murs.

Peu après avoir signé et envoyé les derniers papiers à Morningside Realities, un camion blanc, avec des câbles et des échelles pendues à ses flancs, se gara juste devant chez moi. Des freluquets bien habillés en descendirent avec d'étranges instruments montés sur trépieds. Des heures durant, ils se parlèrent avec des voix fortes, sans se gêner.

— C'est toujours habité ici ? demanda l'un.

— Ouais, par un ermite.

Sur le coup, j'envisageai de prendre ce qui restait du gruau de maïs de mon petit déjeuner pour l'étaler sur ma figure et faire croire à une horrible maladie de peau, genre lèpre. Je me serais précipité ensuite dehors, en exagérant ma bosse comme je sais le faire quand je veux me rendre monstrueux.

— Tu parles d'un ermite ! aurais-je crié. Un bernard-l'ermite, paysans !

Mae aurait adoré.

Mais je n'ai pas réagi. Après tout, la terre ne m'appartenait plus. Au bout d'un mois, une clôture fut édiflée. De l'autre côté, on commença à couler les fondations de futures belles demeures (comment se fait-il qu'il y ait autant de gens qui vivent dans de belles demeures ? Le monde se serait-il immensément enrichi tandis que je vivais au Moyen Âge ?)

Le poulailler et le pré étant condamnés, j'ai envoyé mes poules et ma chèvre à l'abattage. Ne restait plus que ma jument, Iona, pauvre bête squelettique, et moi-même. Son écurie vermoulue et ma vieille bicoque. Un peu plus d'un demi-hectare.

Quand ma richesse toute neuve atteignit mon compte en banque, je devins soudain le plus populaire des hommes. Populaire auprès des banquiers, s'entend. Tous les jours, des monceaux d'offres s'accumulaient sous ma porte. Certaines lettres proposaient d'inintelligibles exposés, écrits dans une langue qui aurait pu aussi bien être du cantonais. Des mots comme *annuité*, ou *action*, dans des lettres que je recevais si régulièrement que j'ai fini par ne plus consulter le dictionnaire.

La plupart des enveloppes, cependant, ne contenaient que des cartes de crédit. Bientôt, de toutes les couleurs et styles imaginables, d'innombrables cartes de crédit affluèrent. J'en reçus tant et tant que, si j'avais eu des projets d'avenir, j'aurais sans doute pu en couvrir le toit. En fait, je les détruisis toutes sauf une, choisie au hasard, et composai le numéro de téléphone joint à cette carte, avant de la glisser dans ma poche.

Quand je finis par quitter la maison, la situation était déjà plus qu'absurde. J'en étais à manger à la cuillère le contenu d'un pot de germe de blé dont le niveau baissait rapidement. Chaque jour, mes dents rêvaient de viande, ma langue de fromage. Mon corps menaçait de se ratatiner sur lui-même.

Souvent, je m'accusais d'être ridicule. Pour améliorer considérablement mon état de santé, il aurait suffi d'aller au magasin. Mais maintenant que j'avais les moyens d'être un homme du monde, moi aussi, il ne me manquait plus que le courage adéquat. Mon regard se posa sur le rectangle gris argent de ma carte de crédit. Avec le pouce, je sentis mon nom gravé en relief dans le plastique. C'était mon passeport pour le monde de l'année 1998. Comme toujours, mon esprit ne prit pas la décision, et c'est mon corps qui se mit tout simplement en marche.

Dans le passé, chaque sortie avait été une chose à laquelle je devais soigneusement me préparer, parfois en buvant de cette gnôle que je m'étais confectionnée dans un gros tonneau, à la cave, mais cette fois j'émergeai de ma maison dans un état de placide résignation. Iona hennit, broncha quand je la sellai. Sans exagération, je pourrais dire que je n'avais pas conduit de voiture depuis plus de vingt ans. Je n'aurais eu nulle part où aller, pour commencer, et puis un cheval ne coûte rien en carburant. Ce n'est pas faux, mais tout de même, quand je songe à toutes les façons que j'ai eues de rejeter la modernité comme si c'était seulement une affaire d'opinion, rêvant du XIX^e siècle tel un vieillard fixé

sur son amour de jeunesse, je me sens humilié.

Aussi est-ce avec une pointe de honte que je grimpai sur le dos de Iona, déclarant :

— Je regrette, mais c'est ça ou mourir. Moi, en ce qui me concerne, je crois que j'ai encore envie de vivre.

Mais là où il n'y avait rien eu, et cela encore tout récemment, s'alignaient à présent de belles demeures presque identiques, ne différant que par une nuance, toutes avec un toit en pente noir, toutes en retrait de la rue. Chacune semblait arborer la même expression : les fenêtres en arcade, répétées à l'infini, créaient comme un visage aux yeux écarquillés, pleins d'attente, joli et ravi jusqu'à l'écœurement.

Comme les sabots de Iona commençaient à sonner sur le ciment lisse et tout neuf, je me préparai à voir, parmi les nouveaux visages du monde, ceux que j'avais essayé pendant des années et des années de ne plus voir. Ceux de Mae, Paul et Jamie.

Les Isidoriens enterrent leurs morts dans un vaste pré, loin de l'endroit où ils vivent. Ils font cela pour une bonne raison ; de même qu'ils se communiquent leurs sentiments par le toucher, la terre qui contient ces dépouilles communique la sensation unique de chaque mort. Cela, en fait, est le seul genre de mémoire que connaissent les Isidoriens. Chaque pas à travers le cimetière les emplit des étonnantes sensations éprouvées par leurs ancêtres en mourant, les cadavres transmettant leur propre épitaphe.

Ainsi, tu sauras que tu es presque à Isidora quand, te retrouvant dans un vaste champ, tu auras tout à coup l'impression de te tenir au seuil de l'éternité.

Même quand les corps des Isidoriens ne sont plus que poussière, la terre se souvient de chaque mort ; chacun de tes pas en révélera un autre. Quand tu poseras ton pied droit, tu seras saisi par le souvenir d'un jeune visage te souriant dans tes ultimes moments, communiquant son amour avec ses mains. L'instant d'après, ton pied gauche touchant le sol, il te semblera être au bord d'un précipice, regrettant qu'il n'y ait pas de mot pour « Nooon ! ». Encore un pas, et tu réaliseras soudain que les baies blanches à piquants que tu viens de manger sont toxiques. Un autre, et tu te sentiras broyé dans les mâchoires d'une bête d'Isidora ressemblant vaguement à un phacochère géant.

Lorsqu'un souffle d'air balaie la prairie, les fleurs exhalent leur pollen, les feuilles mortes s'envolent, les fleurs de pissenlit perdent la tête, et pendant un moment l'histoire vraie d'Isidora est écrite sur le vent.

Seth

Problème

Ma chambre était devenue un cas d'école illustrant le principe d'entropie. Comme j'avais du mal à me séparer de la moindre chose, on ne pouvait plus y circuler. Si, par exemple, un bol en polystyrène vide de la Raja's House of Curry me plaisait, je lui trouvais une place de choix parmi mes affaires. Partout s'étalaient les preuves que j'avais continué à vivre tandis que la mémoire de maman continuait à baisser. Formant des piles qui atteignaient presque le plafond, de longues rangées sous le bureau, sur les étagères, ou jetés en vrac pour former des monceaux impressionnants, il y avait tous les livres que j'avais lus, presque tous mes devoirs de classe, tous mes anciens numéros de *Discover* et *Science News*, des mouchoirs sales, des chaussettes trouées, des T-shirts souillés par des taches immondes de sueur, les tickets de caisse de presque toutes les choses que j'avais achetées, scotchés à leur emballage d'origine, etc. La nuit, une fois les lumières éteintes, cette cité des rebuts menaçait de s'écrouler sur moi. Malgré ma crainte qu'une réaction en chaîne puisse un jour se déclencher, flanquant par terre toutes ces saletés qui m'étoufferaient dans mon sommeil, quand je songeais à jeter ne fût-ce qu'un seul objet, la tâche me semblait impossible. Comme si une boîte de hamburger vide avait pesé cinquante kilos et que la jeter à la poubelle eût été une épreuve épuisante.

Parfois, le matin, marchant/grimpant/roulant façon GI sur ces piles, je me frayais un chemin vers la salle de bains et me campais, nu, devant le miroir. Enfin, pour être honnête, *parfois* n'est peut-être pas le terme. C'est *souvent* qu'il faudrait dire. Souvent, et avec de bizarres contorsions. Parfois je me penchais en avant de telle sorte que le gras de mon ventre faisait un pli que je secouais alors en poussant un grognement, et je me demandais jusqu'à quel point il faudrait laisser grossir ma panse pour rebuter toutes les filles que mon intelligence pouvait attirer.

À d'autres moments, je sautillais sur place, regardant ce truc entre mes jambes balloter comme un ressort miniature et je pensais que peut-être, juste une fois, j'aurais dû cliquer sur l'un des milliers de spams qui m'arrivaient chaque jour pour me proposer des crèmes et machins censés aider les gens avec un problème comme le mien. La puberté était derrière moi, mais j'avais encore l'espoir qu'elle n'avait pas complètement terminé son œuvre de ce côté-là.

Et aussi : je me regardais loucher et pincer mon visage, adoptant une grimace convenant davantage à un méchant de BD, ce qui avait pour effet de mettre en valeur la zone acnéique toujours plus florissante entre mes sourcils. Une fois, j'avais réussi à dissimuler cet ornement avec deux doigts, pour essayer d'imaginer quelle tête je pourrais bien avoir quand la rocailleuse topographie de mon front s'éroderait : un visage carré, anguleux, qu'on ne pourrait que qualifier d'« attirant ». Mais ensuite, il fallut quatre doigts, et je commençai à me demander si, tel l'Himalaya, mon acné n'était pas en perpétuelle expansion. Si seulement un truc hormonal avait existé, me permettant de convertir cette poussée d'acné en un autre genre de croissance.

À l'école, j'étais devenu un Maître du Néant.

Par *Néant*, je veux dire ceci : je pouvais trouver un endroit dans la classe qui, sans être forcément tout au fond, était juste celui où l'on pouvait se faire le moins remarquer.

Ceci encore : pour les interclasses, j'avais mémorisé le chemin pour aller de salle en salle, en sorte que, quand les autres me croisaient, je ne regardais que mes pieds.

Et encore ceci : je savais comme personne maintenir, sans plus, la juste dose de contact visuel avec les professeurs, de manière à n'être jamais appelé au tableau.

À la fin de ma troisième, la plupart des autres élèves s'étaient lassés de m'insulter, ce qui était déjà un résultat. Dans l'art de disparaître, aussi bien que dans mes études, j'avais du succès.

Mais je devais apprendre qu'un tel succès peut être aussi un fardeau. J'avais si bien réussi à m'annihiler que j'avais beau reluquer Cara Crawford (dont je suis encore éperdument amoureux), j'avais beau tenter de lui parler, j'étais devenu tellement transparent que son regard me traversait de part en part.

Si j'étais devenu un maître dans l'art de disparaître – à ma manière, tout en subtilité, légèreté, me fondant dans la masse pour devenir M. Tout-le-Monde c'est-à-dire personne –, j'étais loin d'être seul à vouloir le faire. Il y en avait d'autres, beaucoup d'autres, qui tous s'efforçaient de réussir ce tour de force, chacun à sa façon. Par exemple, Jenny Campo, qui tentait de dissimuler sa figure boutonreuse et criblée de taches de rousseur sous une masse de cheveux trop longs, jamais peignés, aussi roux et effilés que des fils électriques dénudés. Ou bien, Ben Hoberman, qui se débrouillait pour se réfugier pendant des plages de temps scolaire extraordinairement longues dans les toilettes pour garçons, où il déjeunait même à midi. Ou encore les gothiques, qui pour disparaître accentuaient leur visibilité, leurs paupières violettes et leurs faces peintes en blanc brillant comme des enseignes lumineuses, dans un effort paradoxal pour détourner les regards et épargner ainsi les visages qui étaient derrière. Mais quant à disparaître, personne n'avait de technique plus radicale et insensée que le Paresseux.

Le Paresseux était à l'école le surnom officiel de Victoria Bennett, ce sobriquet ayant été utilisé, sans vergogne et pendant des années, devant elle, ayant par mégarde échappé à plus d'un professeur et été depuis longtemps immortalisé dans des couplets inventés dans les cours de récréation.

Ce surnom lui allait bien. Comme ceux de ces mammifères, ses mouvements étaient mous et léthargiques – millimétriques. Ses cheveux étaient une longue tignasse brune qu'elle ne semblait pas tant laver qu'épouiller avec ses ongles. Et le plus caractéristique était sa façon de se volatiliser : chaque fois que c'était possible, elle évitait ses prédateurs en disparaissant dans les arbres. Les arbres étaient son domaine, ses seuls copains. Avant l'école, après l'école, à midi, on pouvait toujours la trouver, perchée à califourchon sur la branche d'un orme ou d'un genévrier, dévorant un sandwich ou balançant sa tête vilainement coiffée de ses écouteurs, ou lisant l'un de ses romans bizarroïdes avec des dragons violets et noirs sur la couverture. Si les autres élèves tentaient de lui lancer des insultes, ou de vieux chewing-gums, inventant des armes rudimentaires à partir d'élastiques et de dos de manuels scolaires, essayant de la chasser comme du gibier, ce ne fut qu'à la fin de mon année de troisième qu'on put la déloger des arbres.

Trois semaines après la chute de maman, le Paresseux eut la sienne. Cet après-midi-là, Suzy Perkins siffla au moment où trois garçons en débardeur, exhibant divers insignes de la marque Abercrombie & Fitch, repérèrent le Paresseux, dont les jambes pendaient d'une haute branche dans un gros chêne juste derrière l'école. Les garçons se mirent à lancer tout ce qui leur tombait sous la main : pommes de pin, bâtons, stylos, pierres. Le Paresseux gronda, râla, dans le but hypothétique de les chasser, mais le caractère simiesque de ses glapissements mit en joie ces garçons, et le bombardement redoubla. Pour se protéger de cette avalanche, elle croisa d'abord les bras sur son visage, sans grand succès, les cailloux la frappant au ventre, la blessant aux bras, et bientôt elle commença à vaciller sur son perchoir. Tâchant de recourir à la défense propre à son espèce, l'agilité dans les arbres, elle se dressa sur cette branche, puis sauta pour saisir une branche plus haute qui était dissimulée sous un voile de feuillage. Mais au moment où elle sauta, un gland missile lancé de la terre ferme la toucha au front et elle vacilla. En dépit de tous ses efforts, le Paresseux était encore un être humain, et dans la panique ses instincts humains reprirent le dessus, son agilité l'abandonna, et avec un atroce atterrissage qui lui fracassa le fémur gauche, elle apprit qu'elle n'était pas faite pour vivre dans les

arbres, mais, tristement, comme tout le monde, seulement sur cette terre.

Le cerveau humain est le moins apte à se connaître. S'il est capable de déterminer que la Vie a commencé il y a des milliards d'années dans des cheminées hydrothermales au fond de l'océan, s'il peut comprendre et copier les moyens par lesquels le soleil produit de l'énergie, s'il peut même décrire des événements qui ont eu lieu au commencement de l'univers, il y a 13,7 milliards d'années, quant à savoir comment, exactement, nous avons fait ces découvertes, comment, exactement, nos pensées sont telles qu'elles sont, nos connaissances sont infimes. Et le peu que l'on sait, nous l'avons appris de façon indirecte et, hélas, grâce aux dérèglements du cerveau.

Nombreuses sont les formes prises par les troubles neurologiques, et elles sont à la fois tragiques et fascinantes. Il y a le cas célèbre d'un homme, H.M., qui, à la suite de l'ablation de l'hippocampe en 1953, a perdu toute aptitude à se forger de nouveaux souvenirs, tout en conservant intacte sa capacité à se souvenir de faits antérieurs à l'opération. Son esprit est resté comme figé dans un présent éternel, aujourd'hui vieux de cinquante ans. Il y a aussi ce Russe au tournant du siècle, S., qui semblait incapable d'oublier la moindre chose. S. se rappelait dans ses moindres détails chacune de ses journées. On lui soumit des centaines de pages où étaient inscrits des nombres aléatoires. Des mois plus tard, il pouvait les réciter dans l'ordre sans commettre aucune faute. Mais le plus étrange, c'est qu'il était incapable de repérer un ordre quelconque. Si on lui donnait un document où étaient notés tous les nombres de 1 à 1000, il pouvait les mémoriser mais sans voir ce qui reliait un chiffre à l'autre. Sa vie n'était qu'un écrasant fatras. Par la suite, submergé par ces données, on le trouvait parfois en train de noter des pages et des pages de nombres avant de les mettre au feu, dans le vain espoir de les détruire dans son esprit. Fatigué et désespéré, il se souvenait de tout. Des théoriciens se basèrent sur son cas pour avancer l'hypothèse que le succès de l'espèce humaine s'est fondé autant, sinon plus, sur notre capacité à oublier que sur notre mémoire.

Mais H.M. et S. ne sont que des cas d'école ; il existe aussi des troubles neurologiques, étranges et éclairants, qui concernent des milliers de gens. Il y a le syndrome de Cotard, sur lequel Descartes a pu méditer, où le malade croit qu'il n'existe pas. L'illusion de Fregoli, où le sujet croit que chaque personne qu'il rencontre est le même individu sous un déguisement différent. Il y a des formes de comas dans lesquels les personnes sont conscientes et réceptives mais incapables de réagir, leurs pensées se cognant aux murs de leur crâne comme si elles avaient été enterrées vivantes. Il y a l'adrénoleukodystrophie, qui n'est pas sans présenter des ressemblances avec l'Alzheimer familial à début précoce (à ceci près que la maladie frappe des gens encore plus jeunes, âgés de cinq à dix ans), un trouble génétique neurodégénératif dans lequel le cerveau n'est pas capable de former la myéline qui doit gagner ses cellules, ce qui entraîne rapidement la perte de la capacité des neurones à communiquer entre eux et bloque dans l'œuf toute pensée et tout geste. L'adrénoleukodystrophie a été rendue célèbre par le film *L'Huile de Lorenzo*, qui raconte l'histoire des parents d'un petit malade qui, défiant la caste des médecins et scientifiques qui ne leur proposent rien, se battent pour trouver un traitement – et le trouvent.

Modeste et immodeste comme je l'étais, j'étais bien décidé à en faire autant pour maman. Je savais que ma jeunesse, mon inexpérience et mon ignorance crasse du sujet joueraient contre moi, mais je me disais que, parfois, une approche neuve, dénuée de tout cynisme, était la plus indiquée. C'est ainsi que, pendant des semaines, je passai toutes mes heures de loisirs caché dans mes repaires, à lire tous les livres de neuropathologie disponibles en librairie ou à la bibliothèque, jetant des notes en pattes de mouche dans les marges, attendant le moment où, dans un éclair sidérant, tout se relierait et où je pourrais débouler au département de neurologie de l'université du Texas avec ma découverte révolutionnaire. De toute façon, j'avais besoin de penser à quelque chose d'autre – alors, pourquoi pas ça ?

Entre-temps, dans la semaine qui suivit la cicatrization du crâne de ma mère, on la plaça dans un

lieu qui n'était pas pour elle.

— Ce n'est pas un « hospice pour vieux », protesta le D^r Pinquit, mais une résidence médicalement assistée. C'est un pur hasard si la majorité de la clientèle se compose de personnes âgées.

Par « majorité », le D^r Pinquit signifiait tout le monde, sauf maman.

J'ai dû me disputer avec mon père un millier de fois sur ce sujet.

— Je vais arrêter un moment l'école pour m'occuper d'elle à plein temps, suggérais-je.

Avec son irritante voix de fausset, il me répondait :

— Pour moi aussi, c'est dur. Qu'est-ce que tu crois ? C'est une épreuve terrible. Mais a-t-on le choix ? Tu sais que ta mère voudrait que tu continues à vivre ta vie. C'est la seule solution.

Même s'il m'arrivait de protester, et même si je n'ai jamais été vraiment d'accord, l'ignominieuse vérité est que je n'ai pas combattu sa décision autant que je l'aurais dû. C'était comme si une part de moi-même, terrifiée, honteuse et indiciblement déprimée par la simple vision d'elle après le diagnostic, acceptait tacitement que ce fût, en effet, plus facile de l'enfermer.

L'endroit s'appelait officiellement : Résidence médicalisée la Saulaie, mais je l'avais surnommé « la Salle d'Attente ».

Une seule fois, mon père demanda :

— La salle d'attente de quoi ?

— Tu le sais bien, ai-je répondu, et on en resta là.

Il y avait un tas de choses sur la Salle d'Attente qui seraient trop atroces à expliquer, mais le pire était cette politique que je n'ai jamais comprise. Alors même que notre maison n'était qu'à quelques minutes, que j'aurais pu quasiment appeler maman de notre jardin et être entendu d'elle, les visites n'étaient autorisées qu'au milieu de la journée, de dix heures du matin à quinze heures, ce qui signifiait que, si j'allais à l'école chaque jour, je ne pouvais la voir que le week-end.

Jenny, une accorte infirmière aux joues aussi rouges que si elle avait eu la rougeole, m'expliqua d'innombrables fois que toute visite intempestive pourrait troubler les patients. Ou, pire, menacer le processus d'acclimatation à leur nouveau cadre de vie.

— Ils ont besoin d'une vie régulière.

— Ils auraient surtout besoin de vivre.

Concernant les deux premiers mois qui suivirent la chute de maman, toutes mes expéditions là-bas se confondent dans mon esprit. Toujours ces mêmes odeurs d'ammoniac, d'urine, et du puissant détergent employé pour masquer les odeurs les plus atroces, celles d'hommes et de femmes âgés faisant sous eux. Toujours ces mêmes couloirs anonymes recouverts de lino, aussi gais et déserts que les cerveaux bourrés de neuroleptiques des pensionnaires. Toujours cet air hébété. Hébétude devant les écrans géants de télévision omniprésents. Hébétude devant les fenêtres. Hébétude devant le sol en dalles synthétiques jaune citron/ivoire. Toujours cette peau flasque de la vieillesse, cette peau qui pend là où elle ne devrait jamais pendre. Formant des lobes tremblotants sous des oreilles gigantesques. Des sillons dans les bras au repos. Des bajoues sur les visages ricanants, levés vers le plafond, des victimes d'attaque cérébrale.

Et, bien sûr, toujours ma mère dans sa petite chambre triste, presque dénuée de toute trace de vie. Une boîte stérile avec une table, une chaise, un lit et les quelques objets intimes que j'avais disposés, optimiste :

Des photos où elle me tient, bébé, dans ses bras. Sa photo de mariage. La seule où on la voit enfant : elle a huit ans et se tient adossée à un arbre. Ma photo de troisième, la seule image récente de moi où je n'ai pas d'acné, car on avait payé pour la retouche. Son stylo préféré. Son roman préféré, *Jane Eyre*. Tous les A que j'avais récoltés depuis qu'elle se trouvait là – plus de soixante-dix.

Pour elle, cependant, *objets intimes* n'aurait pas été le terme juste. Pour elle, le terme juste aurait été *objets*.

Six semaines après sa chute, quand je prenais la chaise de sa chambre pour la regarder compter les voitures dans la rue, je ne pouvais plus attirer son attention en l'appelant : « Maman. » Étrangement, je devais dire : « Jamie. »

Au début, je gaspillais mes trois heures à tenter d'évaluer le degré d'aggravation du mal depuis la semaine précédente. J'avais même fait une liste, avec des questions comme :

1. Se rappelle-t-elle mon nom ?
2. Se rappelle-t-elle sa chute ?
3. Se rappelle-t-elle le diagnostic ?
4. Réalise-t-elle qu'elle est dans la Salle d'Attente et non à l'hôtel ?
5. Se rappelle-t-elle que papa est son mari ?

Pendant quelque temps, je fis même un diagramme, pour y noter son score, déterminant un point pour chaque visite que je reliais par un trait au précédent. Avant son arrivée dans la Salle d'Attente, la courbe ainsi générée aurait été hérissée dans les deux sens : les mauvais jours, où son esprit était aussi stagnant que l'eau d'un marécage ; les bons jours, où j'aurais pu me convaincre que c'était moi et moi seul qui délirais.

Mais bientôt, cette courbe traduisit une stricte fonction linéaire décroissante, et au début de l'été, la ligne n'ayant jamais dévié de façon significative de l'axe des x , et l'élastique ayant commencé à me blesser gravement au poignet, je jetai le diagramme.

Durant mes visites, ma mère était presque incohérente. Sa voix avait quelque chose à dire, mais les mots ne remplissaient plus leur mission.

Par exemple, elle disait :

— Dans le jardin, il y a une chose qui a besoin de mon approbation. Cette femme pourrait venir bientôt et sans moi tout est bleu. Je crois que papa sait le secret concernant la raison de la venue de cette femme. Mais je ne peux rien dire. Qu'elle-ce qu'il saigne en ce moment, n'est-ce pas ? J'ai peur que ça se casse avant que je puisse arriver au rez-de-chaussée.

Ou bien, parfois, elle se contentait de répéter, sans relâche : « J'ai envie, envie, envie, envie. »

À certains moments, je tentais de clarifier. Je posais une centaine de questions pour tenter de comprendre quelles bribes de pensée ou de mémoire elle s'efforçait de décrire, mais comme cela ne faisait qu'aggraver les choses, je pris l'habitude de hocher simplement la tête, riant quand elle riait, soupirant quand elle soupirait, les larmes aux yeux quand elle se mettait à pleurer.

Une fois, paniqué, je demandai au D^r Pinquit de me faire passer un test pour voir si j'avais le gène de la maladie.

C'est un test simple, un tube de sang, quelques machines, et le résultat peut tout changer.

Mon père demanda :

— Tu es sûr ? Il vaudrait peut-être mieux attendre que tu sois plus grand pour décider si tu as vraiment envie de savoir.

Peut-être par simple animosité à son égard, je persistai.

L'infirmière essaya de ne pas me regarder dans les yeux quand ma veine lâcha ses quelques gouttes dans la seringue.

Mais quand elle se retourna pour l'apporter au laboratoire, je lui pris le tube encore tiède et le jetai à la poubelle.

— Plus tard, peut-être. Pas maintenant...

— Vous ne voulez pas savoir ?

- Je ne sais pas.
- C'est bien sûr ?
- Non.

Si j'étais né vingt ans plus tard, rien de tout cela n'aurait posé problème. En 2002, quatre ans après la chute de maman, une équipe de chercheurs de l'Institut de génétique reproductive de Chicago utilisant une technique appelée « diagnostic génétique préimplantatoire », préleva deux douzaines d'œufs non fertilisés sur une femme atteinte d'une variante de la maladie d'Alzheimer à début précoce et testa chacun, à la recherche du gène. Il y avait cinquante pour cent de chances pour qu'elle transmette la maladie, ainsi les chercheurs repérèrent les œufs porteurs du gène et s'en débarrassèrent. Dans une coupelle, ils fertilisèrent l'un des œufs subsistants avec le sperme du mari et réimplantèrent l'embryon dans l'utérus de la femme, produisant un bébé sur mesure et mettant fin à l'ancestrale malédiction familiale.

Si cela est encourageant pour les générations à venir – il suffit désormais de sélectionner –, c'est sans doute une idée terrible pour les malades déjà atteints. Car, après tout, pourquoi les chercheurs se donneraient-ils la peine de dépenser du temps et de l'argent pour trouver des remèdes à une maladie qui aura disparu dans cinquante ans ? Ainsi, la situation de ces malades pourrait évoquer ces films catastrophe dans lesquels tout le monde sait que la planète va être détruite sans qu'on n'y puisse rien. La société s'effondre, le désespoir s'infiltré partout. Le plus sage serait sans doute d'accepter l'irréversible en profitant du temps qu'il reste, mais c'est plus facile à dire qu'à faire.

Dans le futur, c'est sans doute ainsi qu'on procédera : par éradication des mauvais gènes, les maladies, malformations et handicaps ne seront pas guéris mais tout simplement éliminés du patrimoine héréditaire. Dans quelque temps, peut-être, quand un enfant demandera à sa mère d'où viennent les bébés, elle lui dira : « Quand un homme et une femme s'aiment et se marient, pour avoir un enfant, ils vont chez le docteur qui moissonne les ovaires de maman. Pendant ce temps, le papa se masturbe dans un verre. Le docteur peut faire un tas de bébés, mais la maman et le papa les jetteront tous à la poubelle pour n'en garder qu'un seul. »

Si j'avais été conçu vingt ans plus tard, j'aurais su avec certitude que je ne pouvais pas avoir hérité de cette maladie. La terreur n'aurait pas été la même, et j'aurais pu cesser de vivre ma vie avec l'idée que je pourrais commencer à perdre la raison vers l'âge de trente-cinq ans. Mais comment aurais-je vécu, alors ? Il m'aurait toujours fallu regarder ma mère glisser dans les ténèbres, tout en sachant que je ne suivrais pas son chemin, ne perdrais pas la raison comme elle et ceux qui l'avaient précédée dans le temps. Le fait d'appartenir à une nouvelle race, non souillée par l'histoire, ne m'aurait-il pas causé un étrange et irrationnel chagrin : la mort de la mère marquant la fin de son espèce, la mère d'un côté, séparée pour toujours de ses descendants ?

À midi, privilège lié au fait d'être en troisième, on nous permettait de manger dehors. Si j'étais prudent et que je choisissais mon moment, celui où M. King, le surveillant, tournait la tête, je pouvais filer me réfugier dans le meilleur coin-néant de l'école, la tranchée creusée près du petit ruisseau tout au fond. C'est ainsi que, vers la fin de l'année scolaire, croyant que personne ne regardait, j'attrapai mon sac à dos, le plaquai contre mon ventre et tentai ma chance.

Une fois dans cette tranchée, je me déchaussai pour laisser mes orteils tremper dans le ruisseau tout en annotant dans les marges la partie « Mémoire » de *Cerveau humain : un portrait*. Au bout de

quelques minutes, j'avais presque oublié que j'étais toujours à l'école, toujours planqué, quand j'entendis des pas, et me croyant découvert, je fermai les yeux en tentant de trouver une excuse. Mais comme je me retournai, je vis que ce n'était que le Paresseux, qui clopinait dans ma direction avec ses béquilles à une vitesse remarquable, sans rien de simiesque. Son plâtre rose fluo lui arrivant jusqu'à la cuisse se balançait, lourd et mort comme la jambe d'un mannequin. Ses béquilles atterrirent avec un fort « clang » quand elle les lança au bord de la rivière pour s'installer à mon côté.

Avant d'avoir été délogée des arbres, elle avait porté invariablement des salopettes trop grandes, mais le volume de son plâtre interdisant le port du pantalon, elle s'était rabattue sur des jupes incroyablement courtes, révélant le galbe surprenant de sa jambe valide et l'intégralité de son plâtre rose. Ce jour-là, il s'agissait d'un modèle plissé violet, comme la tête d'une pensée fermée mais toute prête à s'ouvrir.

— Cachottier ! me dit-elle. Tu croyais vraiment qu'on t'avait pas vu ?

— Je voulais lire, c'est tout.

— Ah.

Elle rit, et la masse de ses cheveux remua, projetant les odeurs aigres-douces de son corps.

— T'avais plutôt envie de te branler, non ?

— Fous le camp ! dis-je, parce que c'était censé être la chose à dire.

Je voulus me remettre à lire, ou du moins faire semblant, tandis qu'elle installait ses affaires, tirant un petit carton de Minute Maid de son sac. Son plâtre gisait sur les pierres comme un poids mort. À part quelques traces de terre dessus, il était immaculé, ne portant qu'une simple signature, la sienne, « Victoria Bennett », qu'elle avait soulignée deux fois, comme une réponse muette à chaque regard qui, l'ayant repérée dans une salle de classe ou traînant lugubrement la patte dans le couloir, pensait : « Le Paresseux ! »

— Qu'est-ce que tu regardes ? dit-elle.

— Oh, rien, marmonnai-je, fixant de nouveau un schéma en coupe du lobe temporal.

— T'essayais de voir sous ma jupe, hein ?

— Non, dis-je, les yeux fixés droit devant moi.

Enfin, ton plâtre. Je regardais ton plâtre, je crois.

— Oh, tu veux signer ?

Calant son petit carton de jus de fruits entre ses cuisses, elle révéla trois pouces de peau au-dessus du plâtre, ne laissant plus grand-chose à l'imagination. Puis elle brandit une pointe feutre sous mon nez avec un moulinet, telle une baguette magique dans ses romans fantastiques.

— Hummm, dis-je.

Le Paresseux serra ma main droite dans la sienne, pressant le corps du marqueur contre ma paume. Chose étrange, ses mains n'étaient ni dures ni calleuses comme les pattes d'un animal, mais douces et moites.

Je marquai une pause, la pointe du feutre suspendue au-dessus de tout ce rose. Je savais que c'était une erreur, que faire cela, c'était comme apposer mon nom sur une pétition attestant l'existence d'une fille dénommée Victoria Bennett. Peut-être parce que j'avais l'habitude de fuir les conflits, à part ceux avec mon père, ou bien parce que, bizarrement, le vide de ce stupide plâtre m'attristait – le fait est que, sans réfléchir, je me surpris à écrire mon nom.

Puis, remettant le capuchon, je lui rendis le feutre sans la regarder, avant de passer mon index gauche sur les phrases du livre, faisant encore une fois mine de lire.

— Qu'est-ce que tu lis ? dit-elle.

— Rien.

— Allez, quoi ! Qu'est-ce que c'est ? Un roman ?

— Non.

— Quoi, alors ?

Je soupirai, levai les yeux, avec lenteur et effort, comme sous l'effet d'une immense contrainte physique.

— Le cerveau.

— Le cerveau ?

— C'est un livre sur le cerveau.

— Oui, eh bien, qu'est-ce que ça dit ?

— J'essaie de lire.

— Allez, quoi ! pleurnicha-t-elle en m'agrippant le genou qu'elle secoua si fort que cela me fit sursauter.

— Bon, eh bien, le sujet est la région temporale du cerveau. On croit que c'est de là que vient Dieu. Quand on excite cette zone à l'électricité, les gens se mettent à voir des anges, Dieu, leurs parents décédés, toutes sortes de choses...

Je voulus reprendre ma lecture, mais ses cils me chatouillèrent la joue, me rendant analphabète.

— Quoi ? dis-je.

— Rien.

— Alors, pourquoi tu me dévisages ?

— Je vais te poser une question. T'as déjà vu une chatte ?

— Quoi ?

— Une chatte, ça te dit quelque chose ?

— Quoi ? T'es complètement folle, toi !

— Non, je ne suis pas folle, espèce de zombie.

— C'est ça, ouais.

— Tu veux pas voir la mienne ?

— Hum ?

— Hum ? fit-elle, m'imitant lourdement.

— Euh, non, dis-je – mais c'était déjà trop tard.

Ce fut tellement simple. Elle retroussa les plis de sa minijupe au-dessus de ses hanches, révélant la chose. La chose qui bâillait devant moi comme une plaie ouverte, mouchetée de petites touffes noires. Je commençai à me relever en prenant appui sur mes paumes, tout en regardant de tous côtés, comme si j'avais été l'auteur de cette blessure, ce coup fatal, en assassin guettant l'éventuel témoin.

— T'en fais pas, dit-elle en riant. Personne ne peut nous voir.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

— Tu veux toucher ?

— Quoi ?

— Il faut que je le dise deux fois ?

— S'il te plaît, ne...

Elle me saisit la main. Je la repoussai, voulus me redresser, mais sans aller jusqu'au bout, de peur d'être découvert. Elle m'attrapa de nouveau, cette fois fermement, par le poignet.

— Ne crois pas que tu es le premier, dit-elle en se remettant à rire.

DÉMENTI : Avant d'aller plus loin, il convient de préciser un point important concernant la libido humaine. Une étude conduite par Chivers et consorts (2004) impliquant des femmes hétérosexuelles visionnant de la pornographie lesbienne, tandis que des bidules fixés à leur sexe mesuraient leur réaction, a établi que les femmes hétéro sont tout autant excitées en voyant des femmes faire l'amour ensemble que des lesbiennes. Car ce n'est pas parce qu'on n'est pas d'ordinaire attiré par quelque chose qu'on reste forcément de glace, placé dans une certaine situation. En effet :

Le Paresseux guida le bout de mes doigts à l'intérieur de sa blessure, un endroit humide, lisse,

visqueux. L'odeur ne ressemblait à aucune odeur connue, plutôt à plusieurs humus, poisson, crachat, sueur, levure, rose, sang, pour n'en nommer que quelques-unes. Je me mis à trembler comme une feuille et aussi, qui sait pourquoi, à pleurer. Je détournai la tête mais sans libérer ma main, je le reconnais. Partout, mon sang puisait, dilatait, engorgeait. Tout enflait. Mes canaux lacrymaux, ma peau, la tuyauterie du conduit séminal de mon sexe. Je désirais simplement que cela cesse, m'échapper, que le Paresseux retourne dans les arbres, qu'on me laisse tranquille, mais déjà il était trop tard. Bientôt ma verge réclama son dû, et quelque chose qui sentait le champignon s'étala par-dessus la braguette de mon jean.

— Dégoûtant ! ricana le Paresseux en penchant la tête sur son épaule. T'as éjaculé ?

Je ne dis rien.

— Je peux voir ?

Lorsque je me tournai vers elle, je dus mordre ma lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler. Des larmes roulaient sur mes joues et arrosaient la terre.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Pardon.

Maladroitement, elle rabattit sa jupe sur son plâtre, l'air réellement désolé, réellement humain, réellement *Homo sapiens*, d'une façon que je n'aurais jamais imaginée possible.

— Pardon, pardon, pardon. La plupart des garçons aiment ça. Pardon.

— Fiche-moi la paix !

Jusqu'à la fin du semestre, je me donnai beaucoup de mal pour l'éviter à tout prix. Heureusement, son plâtre rose la rendait facile à repérer. Toutes les fois où je le voyais clopiner depuis l'autre bout du couloir, je plongeais dans la foule. Lorsque je le voyais posé sur un banc à l'extérieur de l'école, je faisais vite demi-tour et sortais par-derrière. Lorsque je l'entendais racler dans ma direction quand on s'installait pour le cours de géométrie de M^{me} Patterson, je détournais vivement les yeux, fronçant les sourcils si nécessaire. Ainsi gagnai-je l'unique et pathétique distinction de devenir la plus grosse proie de cet animal qu'est le Paresseux à l'intérieur du monde animal.

Ce week-end-là, sous les énormes lucarnes de forme trapézoïdale de la salle des périodiques de la bibliothèque municipale de Westrock, je lus un article sur la variante EOA-23 citée dans *Ascendance commune*. Écrit par le D^r Marvin Shellard et consorts (le D^r Shellard, en fait, habitait Austin ; il enseignait à l'université du Texas), l'article figurait dans *Neuropathology Quarterly*, un épais volume bleu avec en couverture l'image d'un antique buste de phrénologie à côté d'un tirage d'imagerie magnétique.

Dans l'ensemble, l'étude (« L'arbre familial est malade : histoire génétique de la variante EOA-23 de l'Alzheimer familial à début précoce ») semblait une explication complexe, statistique, jargonnante, de la manière dont les auteurs en étaient arrivés à l'argument central (à savoir que tous les sujets atteints de cette variante descendent d'une unique et récente source, vieille seulement de douze à treize générations). La précision et le caractère ésotérique de cet article étaient décourageants. C'était comme quand ma mère et moi avions lu *Cosmos* de Carl Sagan, ou quand j'avais connu pour la première fois les affres du désir sexuel (pour Jodie Sweetin, l'actrice de *La Fête à la maison*), ou quand M^{me} Greer, mon ancienne prof de sciences naturelles, nous avait montré une goutte de pluie au microscope : je découvrais que mon univers familial, prévisible au point d'en être éventuellement ennuyeux, prenait place sur la peau d'autres univers, infiniment plus complexes, jusqu'à en être incompréhensibles.

Je ne pouvais espérer déchiffrer complètement le sens précis de chaque phrase, mais Shellard et

consorts semblaient montrer comment ils avaient tiré leurs conclusions en construisant une base de données exhaustive à partir de l'« histoire génétique » des personnes atteintes de l'EOA-23 en Amérique et au Canada. L'expression « histoire génétique » n'était pas clairement définie, mais elle paraissait être une combinaison de l'ADN d'une personne et de l'histoire de sa maladie à elle, ou de celle de sa famille. Apparemment, en passant toutes ces histoires au tamis d'équations statistiques compliquées, les auteurs avaient pu créer un genre de chronologie à rebours de l'EOA-23.

Mais ce n'était pas tout. Dans la partie « Futures pistes », Shellard et consorts notaient : « L'étude actuelle est en cours et prend de l'ampleur. Les auteurs continuent à chercher et construire l'histoire génétique des nouveaux cas d'EOA-23. On peut espérer qu'avec des données suffisantes, on pourra mieux connaître, de façon plus précise, l'origine de cette variante particulièrement instructive, son mode de dissémination, de même que sa variété génotypique et phénotypique. »

Et l'objectif de ce labeur interminable, méticuleux ? Selon Shellard et consorts, un vague espoir, formulé par une simple phrase à la fin du dernier paragraphe : « Les auteurs ont la conviction qu'une compréhension intime et complète de la variante EOA-23 s'intégrera un jour légitimement au corps de recherches qui pourraient déboucher ultérieurement sur la mise au point d'un traitement. »

Je déposai la revue sur la table. Plongé dans mes pensées, je me mis bientôt, comme il arrive parfois, à fixer par distraction ma voisine. C'était une femme de soixante ou soixante-dix ans, vêtue d'un gilet rose, qui recopiait avec zèle des recettes. Finalement, tournant des pages, elle me jeta un coup d'œil et nos regards se croisèrent ; là, elle me sourit et me fit un clin d'œil. Si on peut dire d'un visage qu'il bafouille, c'est ce que fit le mien, qui tiqua et sursauta pendant une embarrassante seconde. Je me replongeai dans le texte dense de *Neuropathology Quarterly* et dus laisser passer une minute avant que mon esprit, plus détendu, puisse se concentrer de nouveau sur ces matières importantes.

Pour être honnête avec moi-même – et l'honnêteté était, je le savais, une qualité essentielle à l'esprit scientifique –, je devais bien admettre qu'avant que mes propres recherches soient couronnées de succès, il pourrait s'écouler des années et des années, voire toute ma vie. Certes, il arrive que des études intensives sur des aspects mineurs conduisent par hasard aux plus grandes découvertes. Alexandre Fleming tomba sur les vertus curatives des antibiotiques par hasard, alors qu'il sondait l'activité du staphylocoque. Wilhelm Röntgen, physicien allemand, étudiait diverses formes de radiations dans son rudimentaire tube à rayon cathodique quand il remarqua que cela produisait un léger rayonnement sur son mur, et ce à travers des livres et des appareils : ce fut le premier rayon X. Des chercheurs anglais du groupe Pfizer travaillèrent pendant des mois à créer du Sildenafil, une molécule contre l'angine et la tension qui, testée sur des hommes âgés, leur donna une érection de jeune homme – le Viagra était né. Donc, si Shellard et consorts avaient besoin de mon aide, je ferais de mon mieux. Ma première tâche serait d'établir l'histoire génétique de ma mère, et je me demandais bien comment faire.

Dans son rapport final, Marvin Shellard estime, d'après l'histoire génétique de la variante EOA-23 de l'Alzheimer familial à début précoce, qu'elle serait apparue dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, mais en se fondant sur certaines hypothèses raisonnables, on pourrait lui assigner une origine bien plus ancienne. Déduire, par exemple, d'après l'étude de fossiles et des découvertes astronomiques récentes (Benítez, Maíz-Apellániz, et Cañelles, 2002) que les porteurs du EOA-23, comme le reste de l'humanité, descendent d'une lointaine ancêtre qui vivait quelque part en Afrique, l'un des premiers *Homo erectus* nés de parents préhumains – de primates. Car c'est précisément alors, il y a deux millions d'années, juste au moment où tout allait bien, où nos ancêtres primates avaient acquis la maîtrise de leur niche écologique et se reproduisaient régulièrement, dans des conditions à peu près prévisibles, que deux étoiles dangereusement proches de notre système solaire explosèrent, se transformant en supernovae crachant des radiations. Une seule explosion aurait déjà été très néfaste, provoquant une onde de choc toxique issue des cieux tel un panache de déchets industriels venu lécher les rives d'une mégapole, déclenchant une brève mais dévastatrice épidémie de cancers. Mais ce phénomène hautement improbable, ce cas presque impensable statistiquement de deux étoiles entrant en combustion spontanée à ce moment précis, il résulta que la vie des hominoïdes sur la planète Terre ne serait plus jamais la même.

La Vie, cette copiste qui s'ennuyait, accomplissait jusque-là laborieusement son interminable et insensé projet, répétant le même vieux langage à travers des générations, procédant parfois à des substitutions, arrangements, erreurs, comme pour rendre les choses plus intéressantes. Par exemple, dans l'ADN des primates, un segment du code qui se lisait :

CAGTACTGTACATGGGATACTTTA

Pouvait devenir :

CAGTACTGTACATGGGATACTTTT

Et un primate se retrouvait avec un troisième tétou, ou une ouïe surdéveloppée, ou un pied palmé. Mais c'était tout.

Or ces deux supernovae, tels des éditeurs à l'esprit critique surdéveloppé, corrigèrent le récit intracellulaire des primates en fonction de leurs propres exigences, avec des jets de radiations en guise de pointe feutre rouge dans le code génétique.

« Pour commencer, dirent les supernovae, la posture de ces créatures ne ressemble à rien. Et si elles se tenaient debout, bon sang ? Et ces mains qui pendent le long du corps – si on leur faisait manier des outils ? J'aime bien les scènes de sexe, mais on pourrait, je crois, les améliorer. Et l'idée du sexe pour le sexe ? Et puis, elles manquent de motivation. Et si on les dotait d'un niveau de raisonnement supérieur ? Ça relancerait l'intrigue. Enfin, c'est juste une idée.

À propos, ces créatures vivent une chose après l'autre. Ça manque de fil conducteur. Il faut absolument les doter d'une mémoire plus développée. »

Et, coup de génie cruel : « Personne ne semble impliqué dans la réalisation d'un projet quelconque... Et si on en faisait des insatisfaits chroniques ? » Touche finale, peut-être sous l'effet

d'une ironie mordante, les supernovae firent le premier *Homo erectus* (et par là, nous autres) aussi nu que le cul d'un orang-outan.

Puis, un million neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille huit cent vingt-six ans plus tard – en 1826 –, toute une petite ville située à deux ou trois cents kilomètres de Londres parut avoir adopté une modification assez sensible de cette relativement nouvelle invention qu'était l'espèce humaine.

Comme la nombreuse progéniture de lord Alban Mapplethorpe atteignait la maturité, une folie collective s'empara de la petite ville d'Iddylwahl.

D'abord, il y avait la démence de ses enfants : vingt-six sur soixante présentaient les premiers symptômes du legs génétique de leur père vers l'âge de trente-cinq ans, c'est-à-dire oubliaient des noms, leurs responsabilités, leurs enfants, leur époux ou épouse, oubliaient de se mettre quelque chose sur le dos avant de sortir. Il y avait la folie plus grande encore des sujets sains, qui eux se souvenaient de tout et devaient tout assumer. Si les théories du grand Charles Darwin étaient encore à écrire, les Iddylwahlens savaient sûrement que des traits spécifiques – les yeux noisette du père, le nez disgracieux de la mère – étaient transmis aux enfants par leurs parents. Il est probable que, alors même que l'hystérie collective gagnait Iddylwahl, bien des anciennes maîtresses du duc avaient deviné cette vérité toute simple : leurs enfants avaient tout bonnement hérité de l'étrange maladie de leur père. Mais, parvenue à un âge avancé, confrontée au spectre de sa faute, aucune ne parla. C'est ainsi que, en l'absence d'explication évidente, les théories les plus délirantes abondèrent.

Comme souvent quand il s'agit de la folie, on voyait dans celle d'un seul le doigt de Dieu – une Pentecôte cérébrale –, quand celle de plusieurs ne pouvait être que l'œuvre de Satan en personne. Le ministre du culte, avocat de la thèse démoniaque, tenta à la fois de reconforter et de fournir une légitimité tangible à ses sermons lorsqu'il se dressa devant ses ouailles mortes de trouille pour affirmer d'une voix calme, posée, que les maudits d'Iddylwahl l'avaient été pour une bonne raison. Que chacun avait entendu chuchoter Satan d'une façon ou d'une autre – l'un en se laissant tenter par le péché de la chair, l'autre en acceptant d'adorer une fausse idole –, et que, en capitulant, ils avaient ouvert une brèche dans leur âme par où Satan s'était insinué. Le saint homme croyait fermement que les malades étaient désormais les mignons du Diable, accomplissant son œuvre insidieuse sur Terre, et qu'il fallait les éviter à tout prix, sous peine d'attirer cette malédiction sur sa propre tête.

Si cette explication était la plus communément admise, deux autres, moins populaires, étaient elles aussi discutées. L'une avait été concoctée par Marjorie Davenport, la vieille fille obèse qui consacrait un temps incroyablement long à l'étude des traditions païennes. Marjorie affirmait que certains esprits malins, pratiquant le mal par pur désœuvrement, avaient sauté dans l'esprit des malades juste pour s'amuser. L'autre théorie, la plus proche d'une explication scientifique, fut conçue par le jeune D^r Bennington, le chirurgien de la ville, qui s'enorgueillissait d'être un praticien moderne, partisan à ce titre des usages les plus insensés alors en vogue dans sa profession, comme brûler de la poudre à fusil dans la chambre du malade, recourir aux lavements pour soigner quantité de problèmes féminins et, surtout, aux saignées. Marchant dans les rues d'Iddylwahl avec un masque composé de clous de girofle moulus et d'herbes médicinales, le D^r Bennington chapitrait les superstitieux, exposant sa propre théorie selon laquelle la malédiction d'Iddylwahl n'était nullement une malédiction mais une maladie. Alors que leur grande nation venait d'entrer dans une ère nouvelle, celle de la raison, il était advenu un nouveau fléau, celui de l'intellect.

Quant à savoir comment s'y prendre pour mettre fin à ce fléau, tout le monde était d'accord : en éliminant les malades. C'est ainsi que fut bientôt mise au point une exécution de masse. Alors même qu'il n'y avait quasiment pas une seule famille indemne, que beaucoup priaient pour que leur enfant,

leur frère, père ou épouse puissent être épargnés par un quelconque miracle, la plupart des Iddylwahliens s'efforcèrent de se convaincre de ce que le pasteur leur disait : le Diable avait l'oreille des malades et ce massacre était voulu par Dieu. Sur la place publique, une grande estrade fut dressée, ronde afin que les Iddylwahliens maudits, sur le point de paraître devant leur Créateur, puissent trouver du réconfort sur le visage de leurs compagnons d'infortune.

Le propre fils de Mapplethorpe, le nouveau duc, qui devait lui-même manifester les premiers symptômes deux ou trois ans plus tard, fut chargé d'établir la liste des condamnés. Au début, ce fut facile : vingt ou vingt-cinq de ses demi-frères ou demi-sœurs illégitimes ne se souvenaient même plus de leur nom. Mais dans des cas plus subtils, moins prononcés, la frontière entre possession par le Diable ou pas était vague. À quel degré d'aggravation le manque de mémoire devait-il arriver pour être reconnu comme étant l'œuvre du Malin ? Le duc, dans un ironique accès d'empirisme, résolut de résoudre la question statistiquement en créant un test de mémoire soumis à l'ensemble de la population, dont les 20 % ayant obtenu les scores les plus médiocres seraient retranchés par pendaison. Au cours des semaines précédant l'examen, des familles restèrent éveillées pendant plusieurs jours d'affilée, s'interrogeant mutuellement sur tous les points de détail auxquels elles pouvaient penser, sachant qu'elles ne pourraient se permettre d'avoir oublié un seul nom, un seul lieu, une seule date.

— Combien de variétés de fromages peut-on se procurer à la fromagerie Billington ? demandait un homme à sa femme.

— Dix-neuf ?

— Bien. Comment s'appelait la sœur de ton arrière-grand-mère du côté de ton père ?

— Édith.

— Bien. En quelle année fut construite la bibliothèque d'Iddylwahl ?

— Mille six cent quarante-cinq. Non, quarante-trois. Non ! Vingt-deux.

— Mille cinq cent quatre-vingt-quatorze, disait l'autre en s'étranglant. Tu es cuite !

Quand le fils d'une femme, son frère ou sa sœur n'arrivait pas à se souvenir de ce qu'on avait servi à dîner, celle-ci savait que le mieux était de claironner des mensonges par toute la ville en faisant mine de s'exercer pour l'examen, propageant ces mauvaises réponses dans l'espoir que la désinformation abuserait les autres et les ferait tomber dans le groupe des 20 pour cent.

Qu'il suffise de dire que l'exécution se déroula comme prévu. Au tout dernier moment, comme le nœud coulant descendait autour de centaines de têtes, telles des cravates trop grandes mises à l'envers, l'une des maîtresses du duc cria enfin la vérité. Voyant les pieds de son fils trembler sur le tabouret qui le maintenait au-dessus de l'éternité, elle s'écria : « Il tient ça de son père ! Le duc de Mapplethorpe était mon amant ! » Mais les hommes d'Iddylwahl comprirent qu'elle mentait pour le sauver et elle fut pendue une semaine plus tard pour diffamation.

L'exécution, bien entendu, manqua son but. Alors même que les survivants regardaient leurs parents pendus, la mutation se répéta d'elle-même à l'envi, au moment où les cellules de curieux se scindaient et se divisaient. Dans les mois qui suivirent, il ne se passa pas de jour sans qu'un nouvel individu oublie le nom de son enfant ou erre de par les quelques rues tortueuses d'Iddylwahl, complètement perdu.

Abandonnant la théorie de la possession démoniaque, la ville tomba dans un profond état dépressif dû aux remords et à un sentiment d'impuissance, sachant que la malédiction n'avait pas touché que quelques personnes moralement vulnérables, mais la ville tout entière.

Bientôt, la nouvelle se répandit à travers la campagne anglaise, faisant naître des superstitions et des théories encore plus ridicules. Par exemple, il était unanimement admis que pénétrer dans l'enceinte d'Iddylwahl, c'était s'exposer soi-même à ce mal. Puis, plus délirant encore, on crut que prononcer le nom de la ville, ou regarder dans sa direction, ou même y penser, c'était appeler sur soi

cette malédiction pernicieuse, où elle poursuivrait son œuvre destructrice.

Quand on passait sur la route au sud d'Iddylwahl qui menait de la mer d'Irlande à Londres, les toits de la ville pouvaient se distinguer de loin. Lorsqu'un enfant qui ne savait rien d'Iddylwahl ou de sa malédiction pointait le doigt depuis la chaise de poste et demandait le nom de cette ville, son père paniquait en sentant ressurgir dans sa mémoire le nom tabou. Alors, mettant les mains sur ses yeux fermés, il disait :

— Il n'y a pas de ville.

— Mais...

— Tu as la berlue.

— Mais c'est là-bas !

— Peut-être as-tu besoin de lunettes ? disait le père en feignant un soupir.

Enfin, terrifiée, la population de la ville la plus proche supplia le roi George IV d'agir. Les conversations que Sa Majesté eut au sujet du sort de cette ville frisèrent souvent le ridicule.

— Quand allez-vous enfin prendre des mesures, Sire ? demandait un comte d'un manoir voisin.

— Des mesures à propos de quoi ? répondait le roi.

— Je vous demande pardon, Sire ? disait le comte, faisant mine d'être perplexe.

— Mais vous... Oh, et puis zut !

Lassé, le roi finit par agir. Mais, comme il ne parvenait pas à trouver un seul soldat britannique désireux d'exécuter l'ordre de déportation signé par lui, ni même un Britannique prêt à discuter de la question, il fallut recruter une milice de mercenaires, trop cyniques pour prêter foi aux superstitions.

Cela arriva par un après-midi de juin – à l'heure où la nuit descendait sur Iddylwahl, où les bâtiments publics et les rues étaient désertés, l'architecture de la vie étant toujours en place quoique privée de la vie même : une image parfaite pour décrire ceux qui souffrent de la maladie de Mapplethorpe.

Les mercenaires, évidemment, n'étaient pas des experts dans l'art de manier les foules. Ils se contentèrent d'aller de maison en maison, tirant les gens par le bras, la jambe ou les cheveux. Celui qui opposait trop de résistance était abattu sur place. Les habitants d'Iddylwahl furent entassés dans des chariots plombés, conduits au port de Londres pour être embarqués sur un navire sans nom en partance pour un lieu perdu sur la côte ouest de l'Australie.

Dans le port de Londres, cependant, ce fut le chaos. Le capitaine du vaisseau sans nom avait entendu parler d'Iddylwahl, il savait tout de la malédiction, mais ne se serait jamais douté que ses prisonniers étaient en fait les citoyens de cette ville. Toutefois, dans un accès de révolte, au moment même où les mercenaires faisaient reculer les chariots sur les planches d'embarquement, le D^r Bennington, indigné par l'étendue de l'ignorance humaine, eut une idée géniale. Transformant en force son impuissance, comme dans le jiu-jitsu, il se mit à crier :

— Je suis d'Iddylwahl ! Je suis d'Iddylwahl !

Ses concitoyens, comprenant, se joignirent à lui pour scander en chœur :

— Iddylwahl ! Iddylwahl ! Iddylwahl !

Le capitaine, horrifié de découvrir la nature de sa cargaison, ordonna au timonier d'appareiller. Les Iddylwahlis en profitèrent pour sauter dans l'eau. Tandis que les mercenaires ouvraient le feu et réussissaient à en tuer cinq ou six, la plupart parvinrent, à la faveur du chaos, à se sauver et regagnèrent la terre ferme pour se fondre dans la foule londonienne ou monter sur d'autres navires voisins en partance pour les quatre coins de la planète. C'est ainsi qu'en l'espace d'un seul après-midi, la variante EOA-23 de l'Alzheimer familial à début précoce fut disséminée à travers le monde civilisé comme du pollen porté par une forte brise.

L'un des navires, l'*America Vestpoochy* (le nom avait été peint en lettres dégoulinantes sur son flanc par le capitaine presque analphabète), prit en pitié deux des anciens citoyens d'Iddylwahl. Il transportait une cargaison de marginaux loqueteux originaires d'Europe, chacun fuyant une chose ou une autre, serrés dans la cale comme des sardines. Même si certains à bord avaient assisté à la révolte de la population d'Iddylwahl, soit ils ne savaient rien de cette ville, soit ils en avaient trop vu pour craindre quelque chose d'aussi peu tangible qu'une malédiction ou des superstitions. Faisant preuve de cet esprit de camaraderie qui naît parfois de la misère, les hommes lancèrent des cordes à deux fugitifs qui furent sauvés de cette façon-là, hissés par de pauvres Irlandais, Allemands, Juifs ou Tziganes sur le pont du navire grinçant, en partance pour New York. Ces deux-là, deux des premiers vecteurs de la propagation de la maladie en Amérique du Nord, figurent dans le rapport du D^r Shellard en tant que A-474 et A-453 – une jeune veuve d'une beauté saisissante et son fils de cinq ans. Leurs noms véritables : Millicent et Charles Haggard.

La première nuit à bord, Millicent Haggard descendit dans la cale où des gens dormaient comme des chiots, entassés les uns sur les autres. Elle trouva son fils en train de marmonner dans son sommeil, la figure pressée entre les lourds seins flasques d'une femme qui sentait l'huile d'olive et – aussi, comme tous les autres – la sueur rance. Comme elle s'installait près de lui, il se réveilla.

— Chut, lui dit-elle. Tâche de dormir.

— Je ne me sens pas bien, dit l'enfant, dont la peau était d'une pâleur diaphane, marquée d'inquiétantes taches bleuâtres.

— C'est le mal de mer. Ce n'est rien. Et maintenant, rendors-toi.

— Je ne peux pas, j'ai trop peur, chuchota-t-il.

— Pourquoi avoir peur, mon chéri ? Tu sais bien que je ne permettrai jamais qu'on te fasse du mal.

— Je veux rentrer à la maison.

— Là où nous allons, c'est mieux qu'à la maison.

— C'est où ?

— En Amérique.

— En quoi c'est bien, l'Amérique ?

— Là-bas, il y a un endroit pour nous, dit Millicent, improvisant une histoire pour son fils, comme cela lui arrivait quelquefois. C'est une cité en or, comme El Dorado. Une fois là-bas, on aura tout ce qu'il nous faut et nous n'aurons plus aucune raison d'avoir peur.

— Tout est en or ?

— Tout. Les églises sont en or. Les maisons sont en or. Même les arbres, les feuilles. Le moindre brin d'herbe est une poussière d'or.

— Et on va là-bas ?

— On va là-bas.

Charles se prit le menton, ses yeux se plissèrent sous l'effet de la réflexion, tel un homme de vingt ans plus âgé qui songe à acheter de la terre.

Au bout d'un moment, il demanda :

— Comment s'appelle cet endroit ?

Soudain, une histoire à laquelle Millicent n'avait plus pensé depuis des années lui revint. C'était une histoire que lui racontait son père pour expliquer pourquoi sa maman était partie alors qu'elle-même était toute petite. Bien avant de connaître la vérité, à savoir que sa mère avait été bannie, étant l'une des deux maîtresses du duc prises sur le fait par la duchesse, Millicent avait cru son père. Son père, qui n'était pas vraiment son père, lui raconta l'histoire d'une sainte, au IV^e siècle, du nom d'Isidora, qui avait préféré se retirer au désert plutôt que d'être louée par sa famille pour sa piété et sa vertu.

« C'était un acte d'humilité, lui avait-il dit. Comme pour ta mère.

— Elle est partie parce qu'elle était sage ? avait demandé Millicent, qui avait du mal à comprendre.

— Elle est partie parce que le monde n'était pas digne d'elle. »

Et voilà que, à quelque huit ou neuf cents kilomètres du sud de l'Islande, tandis que le roulis et le tangage malmenaient sourdement la cargaison d'êtres humains résignés, Millicent sourit à son fils et lui dit :

— Ce lieu s'appelle Isidora.

Dans les mois qui suivirent, Charles allait assister, à travers ses doigts à peine écartés, à la démente électrique de trois tempêtes en mer. Bien qu'ayant mille fois promis de commencer à se conduire en adulte, pour plaire à sa mère, il se mettrait à pleurer dans la presse assourdissante de la foule des villes. À cheval, en train, à bord de chariots bâchés ou à pied, il voyagerait à travers d'interminables prairies, aussi ennuyeuses, stupides et désertes que la surface de l'océan. Et pendant tout ce temps, il imaginerait son futur chez-lui, voyant quasiment le sommet des coupoles et des clochers en or à l'horizon. Quand le courage lui manquerait, quand il se sentirait seul ou qu'il aurait peur, il prononcerait ce nom à voix haute. « Isidora », sans relâche. Juste au moment où chaque cellule de son corps, se divisant sans cesse, recopierait la vérité de son héritage génétique, et aussi sa destinée, dans l'étrange lexique des acides nucléiques :

CAGATACAGATCTATATGTGAGTTGAGATGAGGACCGTTATCCGTAGGCGCGAACGAGAGTCCAGATACAGATCTATATGT

Isidora est connue sous de nombreux noms. Les musulmans l'ont appelée Al-Khidr, les chrétiens Bethesda, les juifs Shehaqim, la tribu arawak Bimini.

Celui d'Isidora, le plus populaire et le plus durable, fut forgé par l'explorateur italien Pietro Martire Vadini. Selon la légende, peu après que les Italiens eurent débarqué sur les îles caraïbes, Sequene, l'un des chefs de la tribu indigène, les Arawaks, s'éprit de l'épouse de Vadini, Isidora. Un amour payé de retour. Vadini, qui avait choisi de passer le plus clair de son existence en compagnie de ses hommes, s'en réjouit et il était heureux d'être délivré des liens du mariage quand les Arawaks levèrent brusquement le camp au cours d'une nuit, emmenant Isidora avec eux. Les hommes de Vadini, en revanche, se mirent dans une colère noire, remués qu'ils étaient par des visions héroïques du sauvetage d'Hélène de Troie. Vadini ne put les calmer.

Quand les Italiens tombèrent sur les Arawaks, ils les attaquèrent. Sequene tenta de cacher Isidora à l'abri du champ de bataille, dans une grotte creusée dans une falaise. Hélas, les hommes de Vadini la trouvèrent. On ne sait si c'est du côté arawak ou italien que fut tirée la flèche qui transperça les tempes de la jeune femme, chaque camp accusant l'autre.

Désespéré, misérable, Sequene emmena ce qui restait de sa tribu et partit vers le nord, car on sait que, parfois, les pieds peuvent chercher à soigner le cœur. Sequene n'ayant plus jamais fait parler de lui, beaucoup crurent que lui et ses hommes avaient trouvé « la fontaine de Jouvence », une légende qui allait grandir, attirant d'innombrables explorateurs, de l'envergure d'un Ponce de Léon, dans les Caraïbes.

Mais la vérité, conforme aux soupçons de Vadini, c'est que cette fontaine n'a jamais existé. La vérité, c'est que Sequene et ses hommes avaient disparu pour aller ailleurs, dans un autre lieu, un lieu vierge de souvenirs, un lieu où Isidora n'avait été personne, ou pouvait être tout le monde.

C'est ainsi que, aujourd'hui encore, de ce côté-ci des passages, Isidora s'appelle encore Isidora, ne serait-ce que parce qu'il faut bien lui donner un nom.

Et pourtant. Certains disent que les Isidoriens, à leur manière primitive, ont un nom pour leur terre, non traduisible en mots. Que chaque fois que deux Isidoriens se touchent mutuellement la poitrine, le véritable nom d'Isidora les comble de joie.

Ce qui vit encore

S'étalant sur toute la largeur du portique en acier rouillé qui coiffe encore par miracle la grande entrée, le nom de HAGGARD, avec ses lettres en fer forgé, est devenu le symbole de lui-même, rongé qu'il est par l'âge : la barre verticale du D infléchie à mi-hauteur forme un V disgracieux, la barre horizontale du H cassée en deux a créé une paire de T en petits caractères désincarnés, il manque l'un des G. Peut-être l'œuvre de cette bande de gamins que je vois, de temps en temps, écumer les rues avec leurs carabines en plastique fluo.

Une fois vendu le plus gros de ce qui restait de la ferme familiale, les innombrables demeures, autrefois cantonnées à la périphérie, encerclèrent très vite ma maison, surgissant tout d'un coup avec l'instantanéité d'une idée. Les anonymes murs en briques grises et stuc espagnol projettent désormais des ombres allongées sur l'écurie de Iona le soir et bouchent la vue qu'on avait autrefois sur le soleil couchant depuis la fenêtre de ma chambre.

Quelques jours seulement après la fin des travaux, un bataillon de gros camions de déménagement remonta la rue avec grondements et soupirs. Ce qui s'ensuivit, pour un bref moment, ce fut une succession de visites amicales, quoique insolites, de la part de mes nouveaux voisins.

— Fantastique ! déclara M^{me} Stanasel, passant la tête pour voir à l'intérieur des ruines de ma maison. On habite à côté d'un vrai ranch de cow-boy ! C'est tellement... authentique !

Faute d'avoir pu me chasser de mon dernier bout de terre, les promoteurs avaient peut-être choisi une autre tactique, cherchant à faire de moi l'attraction locale, cernant le quartier d'une épaisse, nostalgique muraille en pierres d'Austin, plaçant deux sculptures de bêtes à cornes en mailles d'acier à l'entrée du lotissement, baptisant cette partie de l'infinité de toits goudronnés qui a colonisé High Plains, « Mocking-bird Ranch », le ranch de l'oiseau moqueur.

Mais l'authenticité, je suppose, n'est désirable que sous cette forme-là. Moins désirable, par exemple, est l'authenticité du crottin laissé par Iona sur le revêtement immaculé des rues, ou celle des odeurs qui imprègnent la terre, effluves de toutes les bêtes ayant vécu ici au cours des siècles et qui ressortent par forte chaleur. Bientôt, les mêmes voisins qui au début avaient manifesté leur enthousiasme à l'idée de vivre « comme les pionniers d'autrefois » à mon contact, qui avaient tenté de me faire venir à leurs barbecues sur le thème du Texas (on me suggérait de venir en salopette) pour la touche pittoresque, se tenaient maintenant devant mon chez-moi, leurs chiens miniatures en laisse, et secouaient la tête. Parfois, passant devant l'écurie de Iona, quelqu'un lançait un « Pee-yew ! » assez retentissant pour atteindre à coup sûr mes oreilles. Quand j'étais dehors, à m'occuper de mon bout de potager (quelques modestes rangs de tomates, carottes, maïs et rhubarbe), et qu'un petit garçon passait dans la rue avec sa mère, il jetait un coup d'œil à ma bosse bombant sous le fin tissu du maillot de corps en loques, avant de détalier derrière elle, parfois en larmes. Un jour, une bande de garçons resta pendant des heures devant mon portail, jurant à qui mieux mieux, jusqu'à ce que je sorte enfin de la maison. Là, l'un d'eux sauta par-dessus ma clôture antédiluvienne et courut jusqu'à moi. Dieu sait pourquoi, telle une créature plus primitive, je demeurai figé, tout raide, à me cacher la figure dans mes mains et à attendre le premier coup. Mais il se contenta de taper doucement, une seule fois, sur ma bosse. Puis, tournant les talons en vitesse et dérapant, il décampa comme si je venais de lui passer un témoin. Les autres caquetèrent et jurèrent. Par la fenêtre du living, je vis l'enfant encaisser les gains du pari.

Puis, un jour, mes voisins immédiats des deux côtés se réunirent sur mon seuil pour m’informer que, si jamais j’étais vendeur, ils ne seraient que trop heureux d’acheter. Lorsque je répondis que j’étais un vieillard et qu’à ma mort ils pourraient faire ce qu’ils voudraient, l’un d’eux (le mari dans la maison à droite) voulut savoir, de la plus aimable des façons, si ce serait encore long.

Il n’en a pas été toujours ainsi. Parfois, dans les rêves crépusculaires qui rôdent à la lisière du sommeil, je puis me tourner vers la fenêtre de la demeure voisine, où la fille à lunettes se détache perpétuellement en ombre chinoise devant l’écran lumineux de son ordinateur, et l’obscurité de sa tête grandit pour envahir la pièce, effacer la maison, le quartier, et ne montrer que le clair de lune à ma fenêtre. Avec la concentration adéquate, je peux alors descendre l’escalier sans quitter mon lit, ni faire grincer les marches comme elles le font d’habitude. La fenêtre transmet une lumière nette, pure. Le divan, les chaises de la cuisine, les passages menant de ma porte principale à l’arrière de la maison ne sont pas jaunis, ne gémissent pas plaintivement sous le poids de mon corps. Un feu crépite dans le vieux poêle. Une radio susurre du Glenn Miller à travers les murs. Alors, je m’assieds à ma place à côté de mon frère, en tailleur, au pied du rocking-chair de maman. Elle est lucide ; nous ne sommes que des petits garçons. Une minute suit l’autre.

Neuf mois avant notre naissance, nous raconte maman, elle s’était laissée aller à penser, l’espace d’un instant : « Pourquoi faut-il donc que je m’interroge sur *tout* ? »

Elle appuie ses coudes sur ses genoux, se penche sur nous et déclare :

— Mais cette idée-là, ça n’était pas moi. Je suis du genre à m’interroger sur une chose pendant cent sept ans, surtout une chose si grosse de conséquences. Voilà ce que j’avais à dire. Voilà. Veillez à ce que vos pensées soient toujours bien les vôtres...

Et puis elle se tait, pour ne s’exprimer qu’en serrant le poing, ce qui est nécessaire pour conjurer le souvenir de cet homme, Phillip Brooker, notre colporteur de père, le vendeur ambulancier et charmeur à qui maman offrit l’asile pour une nuit et, à minuit, son corps.

— Cet homme...

Maman secoue le nœud serré de son poing au-dessus de nos têtes.

— Cet homme savait y faire, pas vrai ? C’est aussi simple que cela. Il savait y faire...

Une fois – nous avions neuf ans – qu’elle nous racontait une fois de plus cette histoire, j’ai demandé :

— Mais tu ne regrettes pas, dis ?

Façon subtile de demander : Est-ce que tu aurais préféré qu’on n’existe pas ?

Elle se contenta de ricaner. Un rire jaune, brusque, le genre qui lui donnait la force d’abattre son ouvrage quotidien, comme le gaz d’échappement d’un moteur interne carburant à la dérision.

— Bien sûr que non ! Justement pas ! Songer que des gosses comme vous puissent être le résultat de ces bêtises-là...

Sinon, maman nous racontait des histoires. Tous les soirs. Si souvent qu’aujourd’hui encore, à soixante-huit ans, je me rappelle chaque parole, restée gravée en moi. Certains soirs où il fait doux, avec l’aide de ma gnôle maison et les bras endormis du saule frôlant les carreaux de la fenêtre, l’image est d’une netteté parfaite : les lèvres de ma mère s’entrouvrent, de sa bouche sort une histoire après l’autre à propos d’une terre imaginaire, la terre du royaume tout en or, où il n’y a pas de pensée.

Isidora.

Son père, le grand-père que je n’ai pas connu (qui est mort exactement comme elle-même devait le faire un jour, comme tant d’autres), lui avait raconté ces mêmes histoires, telles qu’il les tenait de son propre père, lui-même les tenant de son propre père – et telles que moi je les raconterai un jour à ma

fille.

Qui pourrait dire quand cela commença ? Avec une famille comme la mienne, même supposer est impossible.

Ce qui est connu, c'est qu'au fil des générations l'histoire d'Isidora s'est approfondie, étoffée avec des légendes de quêtes chevaleresques, d'époques historiques, de guerres, d'amours perdues ou retrouvées, l'histoire infinie d'Isidora courant parallèlement à la nôtre.

À l'âge de sept ans, nous avons fini par connaître chaque syllabe de cette histoire par cœur, à force de supplier ma mère de nous la raconter. Sur un coup de tête, elle acheta un gros cahier relié de cuir matelassé au drugstore de la ville. En une seule semaine, elle y consigna toutes les histoires concernant Isidora qu'elle avait pu se rappeler. Parfois, par la suite, il lui arriva de reprendre ces récits, mais le plus souvent, elle répondait à nos demandes en désignant le livre du doigt.

Si nous étions des enfants heureux, c'est qu'on ignorait tout des millions d'autres façons de vivre. On était comme on était, et voilà tout. Frères jumeaux. L'un, un beau et exubérant rêveur. L'autre, un bossu taciturne et maussade. En grandissant, il fallut travailler à la ferme. Une besogne dure, endurcissante. Des années durant, maman avait réussi à subsister en louant les champs à des métayers et en comblant les trous avec des travaux de couture, mais, dès que nos corps eurent assez grandi pour labourer, semer, cueillir et traire, la ferme reprit vie. Modestement au début, en produisant juste assez de légumes, de lait et de volailles pour nous nourrir. Mais plus nos corps grandissaient, plus grandissaient nos ambitions d'agriculteurs. Sans ma bosse et mon bras handicapé, rien ne nous aurait arrêtés. La nuit, quand Paul et moi étions épuisés de tous ces efforts, prostrés après des repas composés de crème épaisse et de viande, maman se perchait au bord de nos lits pour nous raconter des histoires dans la chambre que nous partagions, mon frère et moi. Notre situation était unique, à nulle autre pareille, comme une empreinte digitale. Peut-être pressentais-je la vérité, mais comment aurais-je réellement pu savoir que la vie qui se déroulait loin d'ici pourrait compliquer la nôtre avec un milliard d'alternatives ?

— Bientôt, ta vie va changer, me disait-elle pour me prévenir, caressant de ses longs doigts l'endroit où mon épaule et ma colonne vertébrale se rencontraient en formant une crête. Tout ce que j'espère, c'est que tu ne découvriras jamais à quel point le monde peut être cruel.

— Au moins, on est ensemble, Paul et moi, disais-je pour la reconforter.

Mais elle ne disait rien, et je ne sentais plus que ses doigts parcourant ma bosse tandis qu'elle soupirait.

Il ne me fallut que quelques minutes, à l'occasion de mon premier jour d'école, pour saisir ce qu'elle s'était efforcée de m'expliquer pendant plus d'un an.

— Qu'est-ce que t'as, là ? demanda Maria Neuberger, dont la tête, soit dit en passant, ressemblait de façon frappante à un pénis circoncis.

— Rien. C'est juste un défaut de naissance, dis-je, tâchant de singer l'autorité du D^r Haywood, quand il venait à la maison pour un check-up ou proposer un nouveau corset orthopédique, dont tous se révélèrent inefficaces. Cyphose congénitale.

— T'as tout de l'homme des cavernes, dit-elle en rigolant, et c'est ainsi qu'est né le sobriquet qui devait me poursuivre pendant mes trois premières années d'école : Beurk, l'Homme des cavernes.

Chaque fois que j'essayais de parler dans la cour de récréation ou dans la classe de M^{me} Chastain,

les autres se contentaient de grogner et de se gratter avec des gestes balourds de troglodyte. Aussi, au lieu de chercher à m'exprimer ou juste participer, j'eus tôt fait de poser sous mon bureau *Les Grandes Espérances* ou *Les Aventures d'Huckleberry Finn*, que je lisais en tournant les pages avec mes pieds tandis que les autres élèves ânonnaient des phrases écrites au tableau. À la récréation, je me planquais entre les fins beffrois en briques rouges de cette vieille école, pour lire le contenu des huit rayonnages de la bibliothèque. Ainsi, le seul sujet que l'école eut à m'enseigner, ce fut le noble art du silence.

Je n'ai peut-être pas appris grand-chose d'autre au cours des années qui suivirent. Mais, en ce qui concerne le silence, je suis devenu un artiste, capable de sonder ses profondeurs, de le tordre, d'y projeter ce qui me convient. Par exemple. Soixante-deux ans plus tard, durant les pauses de silence séparant mes incursions dans cet endroit étrange qu'est devenu le monde, souvent je fais surgir Mae du silence, le façonnant pour lui donner sa forme, et nous sommes de nouveau ensemble.

Pour m'illusionner, je marmonne :

— Tu devrais voir ça, aujourd'hui. Le monde. Tu devrais voir ce qu'on peut acheter maintenant, à deux pas d'ici. Dans le temps, en cas de migraine, il n'y avait pas mieux que l'aspirine, n'est-ce pas ? Plus maintenant. Il y a des rayons entiers de médicaments spécifiques pour des migraines spécifiques. C'est les sinus ou la tête ? Aujourd'hui, ça fait une différence. Hier, j'ai acheté une boîte d'Advil Rhume et Sinus. Tu sais comme ils pouvaient m'enquiquiner, mes sinus ? Eh bien, c'est fini. Et les revues ! Si tu savais ce qu'il y a en couverture. Pas à l'intérieur, caché, mais juste là sur la couverture. La semaine dernière, sur la couverture d'un *Cosmopolitan*, à la vue des enfants, il y avait une femme dont les tétons pointaient sous un T-shirt mouillé. Ses doigts glissaient vers son bas-ventre. Et partout, Mae, il y a des ordinateurs. Le premier venu, même un caissier, n'a plus qu'à appuyer sur des touches qui font travailler la machine. Mae. Tu serais bien épatée...

Et pourtant, avec quelle rapidité même cela s'est intégré à mon quotidien ! Deux fois par semaine, je grimpais sur Iona, qui commençait à connaître le chemin du magasin par cœur.

Petit à petit, je suis devenu comme tout le monde. Sans raison particulière, j'achetais certains produits, comme du cheddar du Vermont ou des chips Cool Ranch Doritos. Je tendais ma carte de crédit aux personnes derrière les ordinateurs, et rentrais chez moi.

J'en suis venu à croire qu'on pourrait me mettre n'importe où, dans un endroit complètement étranger, et que je m'y ferais. On pourrait me placer aux Champs-Élysées, parmi l'ambroisie, les vins, les vierges lascives, et en un rien de temps je me réveillerais le matin pour déguster cette ambroisie, boire deux outres de résiné, faire l'amour à trois vierges, puis passer le reste de ma journée à songer au fait que rien ne change jamais vraiment, que la vie est brève et ô combien misérable.

Mais ces visages ! Désormais, rien qu'en vaquant à mes affaires, j'en voyais partout. Et, évidemment, on me dévisageait. Logique. Avec ma dégaine... Devant les files interminables de voitures modernes, engins luisants, bien carrossés, qui, avec leur ligne aérodynamique, semblent conçus pour les voyages dans l'espace, me voici, monté sur une vieille haridelle qui n'a quasiment plus un poil sur le corps. Tandis que les gens passent avec leurs visages bien nets, droits sur leurs jambes, et des vêtements propres, me voici, vieux Néandertalien barbu à cheveux blancs, qui se traîne avec sa bosse dans une salopette aussi antédiluvienne que le monde dont je suis issu.

Malgré leurs regards insistants, je n'ai même pas songé à changer mon apparence. Car chaque fois que je voyais quelqu'un se demander en silence : « Comment peut-il être aussi inadapté ? », je voyais aussi Jamie, dont les yeux, avant son départ, avaient exprimé la même chose. Voilà pourquoi, dans une certaine mesure, je voyais Jamie partout.

Quand on me regardait, je ripostais. Rentrant la lèvre supérieure, louchant un peu, penchant la tête sur l'épaule, je tentais d'adopter une expression disant : « Je sais bien. Je sais bien. Je suis désolé. »

Évidemment, les Terriens me renvoyaient un regard triste et compatissant qui voulait dire : « Pardon, moi aussi je regrette. »

Parfois, quand un enfant me désignait du haut d'un Caddie et demandait à sa mère pourquoi j'étais comme ça, je me disais : « Je l'ai mérité. Tout le monde voit que je suis un monstre. »

Et pourtant, au bout de quelques mois, je me mis à avoir l'impression de perdre la raison. Pas de façon aussi grave, totale, que les autres avant moi, mais tout de même. J'imaginai voir le visage de ma fille partout, mais plus je passais du temps hors de la ferme, plus je commençais à comprendre ce que signifie *partout*. Jamie avait fui la maison pour aller à New York, des années auparavant. Je n'avais aucune raison de croire qu'elle était par ici. Or, à High Plains, son visage ne faisait que se multiplier. À cheval sur Iona, j'avançais dans les rues encombrées en longeant le trottoir, et de grandes grappes de Jamie passaient à toute allure. La nuit, je fermais les yeux et chacun des personnages de mes rêves était Jamie sous des formes variées. Du coin de l'œil, j'entrevois un horodateur ou un jeune arbre et j'aurais pu jurer sur le moment que c'était elle. Je me demandais si, un jour, aller faire les courses deviendrait impossible parce que tous ces gens, même les enfants et les vieillards comme moi, seraient aussi « elle ». Là, je serais devenu tellement fou que, même dans un bol de soupe reflétant ma figure, je croirais encore la voir.

Reprenant du service après toutes ces années, Iona, malgré sa vaillance, n'était plus la bête de somme d'autrefois. À présent, elle avait une respiration d'asthmatique, regimbait et souvent déféquait sous l'effort. Une fois, elle s'arrêta au milieu d'une rue sans nom dans le pays des demeures innombrables qui s'étend entre le magasin et ma maison. Au début, je tentai de l'encourager gentiment, chuchotant dans les triangles écornés de ses oreilles : « Allez, allez, ma fille ! » Mais comme elle restait inerte, je serrai les jambes, lui donnai une tape sur la croupe, poussai même un « Hue ! ». Elle se contenta de contempler avec envie les prairies d'un vert éblouissant qui se déroulent devant les demeures. Dédaignant mon ordre, elle monta sur le trottoir, trotta jusqu'aux fenêtres anonymes d'une maison anonyme et s'allongea sur une plate-bande de pâquerettes. La faire bouger demanda presque une demi-heure et quantité de menaces, moi menaçant Iona, les propriétaires (un jeune couple à l'air constipé) me menaçant.

Aussi, un après-midi, je me rendis sur son dos jusqu'à un endroit que j'avais repéré lors d'une expédition particulièrement aventureuse, quelques semaines plus tôt, un simple bungalow délabré (vieux d'au moins trente ans, ce qui est très vieux dans le monde actuel), devant lequel étaient garés quatre véhicules, trois voitures et un camion, dont les prix avaient été gribouillés au savon sur les pare-brise. Fourré dans ma poche de poitrine, il y avait ce qui restait de la liasse que j'avais conservée pendant des années sous mon lit.

Des mois auparavant, cultivant avec bonheur mes archaïsmes, faisant comme si le monde extérieur n'existait pas, je me serais donné beaucoup de peine non seulement pour dédaigner l'idée de posséder une bagnole, mais aussi pour nier son omniprésence actuelle. Des voitures comme celles garées dans cette cour pelée auraient été par trop en contradiction avec mon mode de vie. Mais aujourd'hui, c'était moi, l'homme des cavernes bossu monté sur une jument asthmatique, qui étais une contradiction vivante. Si ma mission n'avait pas été aussi importante, j'aurais eu honte de moi.

À la place, je mis pied à terre et marchai jusqu'à la porte grise, encore ornée d'une couronne de Noël desséchée en ce mois d'avril. Déformée par le verre dépoli de la vitre, s'approcha une silhouette petite et ronde (mesures verticales et horizontales presque identiques). La porte s'ouvrant avec un grognement, je me retrouvai devant sa figure : une grosse moustache (aux poils si noirs et si frisés que c'en était vaguement obscène) qui n'arrivait pas à dissimuler son large sourire moqueur. Il me demanda si j'avais besoin d'aide. J'ai pensé : « Oui, ça ne se voit pas ? »

— Je voudrais acheter une voiture.

— Tiens, tiens ! On veut se faire un petit plaisir, on dirait ?...

— On peut dire ça comme ça.

— Quel genre de voiture recherchez-vous ? roucoula-t-il, comme s'il avait affaire à un cinglé.

— Je ne suis pas fou, dis-je.

Et, pour prouver que j'étais toujours à ma place sur cette terre, je sortis ma liasse de billets.

— Je vais avoir besoin d'un véhicule assez gros pour ramener mon cheval. Ce camion, dis-je en désignant une luisante masse de chrome et de peinture rouge.

— Quel cheval ?

Je lui montrai Iona. Au même moment, elle en profita pour lâcher un court mais intense geysier d'urine chaude et fumante sur l'allée gravillonnée. L'homme se retint à ses genoux pour ne pas basculer sous la violence de son rire.

— C'est... c'est... la première fois que je vois ça ! bredouilla-t-il.

Pour cacher ma honte, je pris un air pincé et déclarai que j'étais sérieux. Après un second coup d'œil à ma liasse, il m'ouvrit le chemin.

Aussi pénible que ce fût pour mes poumons, mon cœur, mes articulations et mes muscles, je grimpai sur la plate-forme du camion. Je sautai dessus pendant un moment, pour tester les amortisseurs. L'homme n'essaya même pas de masquer son demi-sourire.

De cette hauteur, j'avais vue sur la grande route bordant la limite de sa propriété. Et de chaque côté de la route, aussi loin que portait le regard, je voyais les cubes et rectangles sans tache des nouvelles constructions. Partout, des panneaux.

Comme mon cœur commençait à battre un peu trop vite, et qu'à mon âge c'est à éviter, je pris la parole pour me calmer.

— Je voudrais acheter ce camion, dis-je.

Je plissai les yeux. Au loin, la grande route rencontrait d'autres routes dans un anarchique mélémélo de boucles et de virages passant par-dessus de grands ponts suspendus dans les airs, une voie menant à une autre mais aussi revenant sur elle-même. Je fus frappé par un souvenir, dont l'image se matérialisa devant moi. Ou plutôt, en moi. Les yeux de ma mère, sa bouche, les draps tirés sur mon corps. Elle disait :

Si tu veux aller à la recherche d'Isidora, le mieux pour commencer, c'est d'interroger ton entourage. La plupart se contenteront sans doute de sourire et de hocher la tête quand tu prononceras ce nom, puis ils te diront tout ce qu'ils savent. Un royaume tout en or, avec des clochers en or, des ponts en or, de la terre en or où poussent des arbres en or. Les plus fiers, ou les plus entêtés, ou les plus crédules te suggéreront un itinéraire. Mais la vérité est que nul ne sait comment on parvient à Isidora.

Si tu veux aller à Isidora, mon conseil ne te sera pas d'une grande utilité, je le crains. Tu peux aller à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud, toutes les directions se valent. Même si certains ont connu une vie heureuse en cherchant Isidora, la plupart sont devenus fous. Si tu peux trouver un moyen de renoncer à cette quête, si tu peux te contenter de vivre en ce monde, estime-toi heureux.

Et pourtant, en vérité, qu'on cherche ou non Isidora, l'idée même d'Isidora reste ancrée. On a souvent dit que même le cynique, posant sa vieille tête de matérialiste sur l'oreiller, ne peut s'empêcher de voir Isidora dans son sommeil, ne peut s'empêcher de rêver d'Isidora malgré tout.

Seth

Hypothèse

L'école ferma pour l'été. C'était déjà le mois de juin, et tout se mettait à transpirer.

Juste avant la fin de l'année, j'avais entendu dire que le papa du Paresseux, un heureux inventeur de logiciels assez connu pour son excentricité, avait trouvé un nouveau job à Seattle. J'en fus soulagé autant que jaloux, déménager étant le seul fantasme partagé par les Maîtres du Néant partout dans le monde. Et puis, quand je songeais aux immenses forêts de séquoias, au bord du Pacifique, avec leurs branches formant une voûte à cent mètres au-dessus du sol, hors de portée du meilleur lanceur de pierres, j'étais content pour elle.

Dans les premières semaines de l'été, quand je sortais de chez moi le matin, mon sac à dos était plein à craquer de livres sur le cerveau humain et de nourriture pour tenir toute la journée. Je me rendais dans l'une de mes cachettes pour lire jusqu'à la tombée de la nuit. Quand je rentrais à la maison, quelle que fût l'heure, papa ne demandait jamais où j'étais allé. Il demandait seulement, invariablement :

— Tu as mangé ?

Fait scandaleux, même si j'étais libre à présent d'aller voir ma mère sept jours sur sept, je m'en tenais à mes habitudes, ne me pointant que les samedis et dimanches. Pour une raison ou une autre, quand je pensais à aller la voir, un certain effroi (presque identique à la paralysie découlant d'une intense contemplation de la mort) m'envahissait et il me fallait me donner un petit coup d'élastique si cuisant que j'en poussais un cri.

Comme, très vite, il était apparu que papa ne pourrait me servir de source d'informations pour la reconstitution de l'histoire génétique de ma mère, je décidai pour commencer de suivre l'une des quelques pistes que je détenais sur son passé et d'en découvrir plus sur Bethesda, Texas, la petite ville où elle avait grandi. Je pourrais relever les noms de tous les habitants de Bethesda, trouver leurs numéros de téléphone et adresses, et commencer à poser des questions sur ma mère, mes grands-parents, voire mes arrière-grands-parents. J'avais lu dans *La Méthode scientifique* qu'il faut accepter l'idée qu'on va sans doute se fourvoyer des centaines de fois, perdre un temps prodigieux, si on veut être un jour en mesure de faire une découverte capitale. Aussi étais-je prêt à appeler tous les habitants de Bethesda dans l'espoir que l'un d'eux pourrait savoir quelque chose.

Sur Internet, je procédai à une recherche générale pour Bethesda, Texas. Je trouvai quelques pages web de gens nommés Bethesda qui vivaient au Texas, mais rien sur la ville elle-même. Ma mère ayant juste prononcé le nom de l'endroit, sans préciser l'orthographe, j'essayai toutes les variations. Bethisda, Bethesdu, Bethesdah, etc. Toujours rien. Enfin, je téléchargeai une carte détaillée du Texas et la ratissai à la recherche d'un nom qui ferait tilt.

— Bethesda, au Texas, ça n'existe pas, dis-je à mon père en faisant irruption dans le salon où il se prélassait sur son fauteuil relax.

— Pardon ?

— L'endroit où maman a grandi. Je ne crois pas que ça existe.

— Quoi ?

— J'ai fait des recherches. Ça n'existe pas, Bethesda.

— Comment ça ?

— Ça n'existe pas.

Mon père soupira, avant de reporter son attention sur une grotesque reconstitution de la poignée de main historique entre Lewis et Sacagawea sur la chaîne de l'Histoire.

Moi, je restais planté là, tel un soldat répondant à l'appel.

— Elle l'a inventé ?

— Ça va pas la tête ?

— Alors, explique-moi. J'ai cherché sur Internet. J'ai regardé partout sur la carte. Rien.

Mon père agita la main devant son nez, comme pour chasser une odeur nauséabonde.

— Tu as dû mal l'écrire. Pourquoi perdre ton temps ainsi, au fait ?

— Dis-moi comment ça s'écrit.

— Je ne sais pas. B-E-T-H-E-S-D-A ?

— Non, ça n'existe pas.

— Mais si. Qu'est-ce que tu crois, que ta mère est une menteuse ?

— Alors, explique-moi !

— Bon sang ! dit mon père. Qui sait ? Selon elle, c'était un tout petit bled. Il a pu disparaître. Ou être absorbé par une ville plus grande. Ça arrive souvent.

Je rougis de n'avoir pas pensé à cela, d'avoir cru tout de suite qu'elle avait menti. Néanmoins, je m'efforçai de garder mon ton combatif :

— Toi, tu es déjà allé là-bas ?

— Bien sûr que non ! Elle n'a jamais voulu y retourner. C'est comme moi avec Houston. S'il te plaît, ne pense plus à tout ça.

J'écartai largement les jambes, baissai la tête et bandai mes muscles, comme pour affronter un tsunami.

— C'est dans l'intérêt de la science que je dois poursuivre mes recherches, déclarai-je froidement, sur un ton indigné, théâtral, supérieur, sans ajouter un mot sur Shellard et consorts ou sur la reconstitution de l'histoire génétique de maman.

Mon père gonfla ses joues comme des baudruches et souffla pendant une bonne minute. Il contempla fixement l'écran, sur lequel un Blanc et un Indien s'échangeaient couvertures et poulets morts. Puis, avec un calme surprenant, il déclara :

— L'intérêt de la science, vraiment ? Eh bien, dans mon intérêt à moi, je te demanderai de laisser tomber...

Ce que, bien entendu, je ne fis pas.

Quand j'étais petit, maman et moi avions un jeu dont personne ne savait rien. Il n'y avait ni règles, ni gagnants, ni matériel comme un tableau ou un dé. En fait, ce jeu se résumait à deux mots.

Le soir, après qu'elle m'avait raconté une histoire, on se disait « bonne nuit » une dizaine de fois. À chaque fois que l'un de nous venait de prononcer la formule, l'autre enchaînait, parce que, lorsque plus personne ne disait « bonne nuit », cela signifiait que la journée était bel et bien terminée et, pour étrange que cela me paraisse aujourd'hui, nous détestions cette idée.

Maman et moi avions aussi un autre jeu. Si le premier pouvait seulement se jouer sur mon lit, le soir, celui-ci pouvait se pratiquer n'importe où, n'importe quand. Parfois, quand j'en venais à penser que maman était une excentrique (ou pire), je prenais soudain conscience qu'elle se contentait de jouer le jeu.

Ce jeu était simple : l'un de nous commençait à faire comme s'il était l'autre. Ça n'a peut-être

l'air de rien, mais parfois il me semblait que c'était plus qu'un jeu, que nous pouvions quasiment prendre la place de l'autre, échanger nos pensées comme les Isidoriens. Un jour, alors qu'elle était assise sur mon lit et que nous avions joué à notre premier jeu pendant presque dix minutes avec un acharnement qu'un livre de psychologie aurait taxé de *conduite obsessionnelle*, le silence retomba. Je savais qu'elle me croyait endormi, mais j'étais bien réveillé et je ne voulais pas qu'elle aille se coucher, car alors je serais le seul à veiller dans la maison, peut-être même dans tout le quartier – voire dans toute la ville, qui sait ?

Soudain, au cœur des ténèbres, maman déclara :

— Je n'arrive pas à m'endormir parce que j'ai peur de ne pas pouvoir m'endormir.

— Moi aussi ! dis-je.

— Ce que je déteste par-dessus tout, c'est quand je suis le seul à être réveillé alors que tout le monde dort.

— Moi aussi !

J'étais petit et pas encore très bon à ce jeu, aussi insista-t-elle :

— Quand je serai grand, je serai un grand savant...

« ! ! ! » songeai-je.

— Tu es moi ! m'écriai-je, assez fort pour réveiller mon père.

— Gagné !

— Ohhhh...

Ensuite, au bout d'un long moment, ma mère dit :

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit, dit ma mère.

— Bonne nuit, dis-je.

Et comme elle ne disait plus rien, je répétais :

— Bonne nuit.

Et encore :

— Bonne nuit.

La dernière fois que j'étais allé la voir, c'était le samedi 1^{er} juin. J'étais tout seul, ce qui était devenu une habitude. Quelques mois plus tôt, après sa première visite, mon père avait promis qu'on irait tous les deux chaque samedi et dimanche, mais comme souvent avec mon père, sa promesse avait fait long feu. Ce jour-là, il était parti tenter de fourguer au directeur d'une prison dans l'Indiana des milliers de bagels dont la caractéristique la plus vendeuse était qu'on pouvait les conserver pendant plus de neuf ans en rayons. Même si j'avais appris de lui à engranger certaines faiblesses pour m'en servir d'armes ultérieurement, la vérité est que je préférais y aller seul. Quand il m'accompagnait, il se contentait de s'adosser à la fenêtre et de consulter sa montre à tout bout de champ. Quand il prenait la parole, ce n'était que pour corriger l'interminable suite de phrases incomplètes, fragmentaires et contradictoires de ma mère. Si, à Dieu ne plaise, je riais avec elle, il me lançait un regard furibond qui me rappelait celui dont M^{me} Meeks, notre professeur de CM2, gratifiait les garçons qui taquinaient Thomas Dookin, un trisomique léger.

Un jour, mon père fit une chose tellement impardonnable que je n'ai jamais voulu l'évoquer par la suite, même pour m'en servir contre lui. Il n'y avait pas de miroir dans la Salle d'Attente, et ce pour une bonne raison. Mais un jour, alors que ma mère s'était mise à radoter, prise au piège d'un babil infernal portant sur le fait que sa mère allait venir bientôt la chercher, mon père se prit la tête à deux

mains, puis, hors de ses gonds, il sortit le mini-miroir qu'il a toujours dans son portefeuille pour se refaire une beauté avant de rencontrer les directeurs de prison et le jeta sur la couverture.

— Bon sang, Jamie, regarde-toi ! Tu as presque quarante ans ! Tu es ma femme, pour l'amour du ciel !

Je ne crois pas que j'aurais pu imaginer scène plus atroce : ma mère se regardant dans une glace, s'attendant à se voir adolescente et trouvant à la place le reflet d'une femme ayant plus de deux fois cet âge.

Le bâtiment blanc et cubique brillait comme du plastique. Bien qu'ayant trente minutes d'avance sur l'heure des visites, j'étais bien décidé à passer outre. Fonçant droit sur la porte d'entrée avec ses carreaux dépolis et sa peinture laquée rouge, une porte visiblement conçue pour être accrochée à un chambranle de facture bien moins standardisée, je la poussai vigoureusement. Mais il n'y avait personne au guichet où il fallait d'abord se présenter. Retenant mon souffle, j'exerçai mon art de disparaître, regardant mes pieds chasser les reflets des néons sur le lino. Juste au moment où j'atteignais la chambre de maman, j'entendis Jenny, l'infirmière, m'appeler, mais je fis comme si je n'avais pas entendu. Pour des raisons évidentes, ces chambres n'avaient pas de verrou, et avant même de dire bonjour à maman, je tirai la chaise devant la porte et m'y assis. Heureusement, l'infirmière fit cette chose rarissime : elle laissa couler. Je fus soulagé de ne pas avoir à me disputer.

— Bonjour, chéri ! dit maman, si clairement que cela réveilla en moi un bref et atroce espoir, du genre de ceux que j'essayais de refouler avant chacune de mes visites. J'espère que tu vas pouvoir rester un peu...

— Bien sûr.

— C'est si lugubre, cet hôtel, quand je suis seule.

— J'imagine...

— Je n'arrête pas de dire à cette femme que si on laisse ça sous la pluie, tout sera perdu.

— Euh, oui.

— On ne m'écoute pas, naturellement, parce qu'il faut croire.

— Je sais, je sais.

— Enfin, bref, en tout cas. C'est trop tard, maintenant. C'est sûr. J'espère seulement que maman ne se fait pas de souci.

— Maman ?

Les gens liés à son enfance, dont je ne savais quasiment rien, refaisaient souvent surface de cette manière, comme des personnages tirés d'une vieille pièce qui avaient maintenant tendance à occuper tout le devant de la scène. Dans les premiers temps, je m'étais dit non sans perversité que, peut-être, si elle oubliait jusqu'à la façon dont elle s'était efforcée de les oublier, elle allait forcément se ressouvenir d'eux.

Sans cesse, je posais des questions, mais j'étais comme un archéologue, qui tâche d'imaginer à partir de quelques fragments comment vivaient les gens d'une civilisation disparue.

Je demandai : « Qui est maman ? »

Mais elle répondait seulement : « Ma maman.

— Parle-moi d'elle.

— C'est ma mère.

— Mais comment est-elle ?

— C'est maman.

— Mais encore ? »

Soudain, elle se mit à chantonner l'indicatif des dessins animés de la Warner – « La... la-la-la-la, LALA ! » – en donnant des petits coups de phalanges contre la cloison pour s'accompagner.

Je pensai alors que le passé était peut-être pour elle comme des données aléatoires pour S. Mais là où S. avait échoué à effacer de sa mémoire une seule de ces données, ma mère était en train de réussir au-delà du raisonnable.

Durant les premières heures, cet après-midi-là, il ne se passa rien de remarquable. Ma mère se contentait de babiller selon la logique des rêves, une chose se rapportant à la suivante par une mystérieuse inconsciente association. Je ne réagissais que conformément à ses attentes ; le contenu était indéchiffrable. C'est ainsi que les symphonies doivent sonner aux oreilles d'un sourd.

Dans sa chambre, comme dans tout le reste de la Salle d'Attente, il faisait une chaleur supérieure à celle nécessaire pour entretenir une vie de mammifère. Je voulus ouvrir la fenêtre à guillotine, mais, le taquet étant cassé, la vitre retomba brutalement sitôt lâchée, comme si le bâtiment lui-même refusait de laisser passer la moindre bouffée d'oxygène neuf, non filtré, non régulé.

Enfin, Jenny l'infirmière frappa à la porte – des petits coups agressifs, rancuniers. Elle ouvrit le battant en grand, qui buta contre le dossier de ma chaise.

— Désolée ! déclara-t-elle triomphalement. Les visites sont terminées.

Ma mère la regarda, le front plissé, et demanda :

— Papa va venir me chercher ?

Sans se démonter, l'autre répliqua :

— Il ne va sûrement pas tarder.

Elle donna des coups de clés contre le chambranle, un bruit aussi insistant et irritant que celui d'un afficheur en temps réel des cours de la Bourse, tandis qu'elle attendait que je me lève. Avant de le faire, je pris les mains de maman entre les miennes.

— Ton papa... ?

Maman regarda de côté, puis tendit la tête vers la fenêtre, comme si elle avait guetté la voiture de son père.

— Oh, bof..., dit-elle. De toute façon, il n'est jamais à l'heure !

Je me relevai, et ses mains glissèrent des miennes. Pendant une fraction de seconde, fait à peine notable, son visage avait tressailli comme sous l'effet de quelque chose ressemblant à de la terreur.

— Ça ne va pas ? dis-je.

De nouveau, elle coula un regard de côté, bouche entrouverte, comme si elle était sur le point de me dire une chose très importante mais indicible. Ou peut-être y avait-il quelque chose, dans une zone séparée d'elle par la maladie, qu'elle s'efforçait d'exprimer.

— Les visites sont terminées, aboya de nouveau Jenny.

Je me levai pour la suivre hors de la pièce, quand – soudain – je fus glacé par un son que je n'avais pas entendu depuis au moins dix semaines :

— Seth ?

Pendant une minute, je crus que mon amygdala, la partie du cerveau traitant les émotions, s'était emballée et commençait à inventer des choses, mais, lorsque je me retournai, je vis qu'elle me faisait signe de revenir.

— Qu'y est-ce qu'il a ? dis-je en me penchant si bas que son souffle me chatouilla les oreilles.

Mes bras tremblèrent sous le poids de mon corps au moment où mes paumes prenaient appui sur les draps.

— Tu demanderas quand je pourrai rentrer ?

Et pourtant, l’été était déjà bien entamé, et même si je m’étais juré de me vouer à la reconstitution de l’histoire génétique de ma mère, de découvrir au moins un fragment de la vérité sur ses origines, ses parents, j’avais laissé mon enquête se fourvoyer. Je ne savais rien : je n’avais pu identifier ni ce village, ni son nom de jeune fille, ni établir grossièrement qui elle avait été. C’était comme si elle était née de l’éther, terme par lequel les astronomes désignent les vastes espaces de néant dans l’univers, ce qui semblait approprié puisque, pour le moment, il semblait que le néant était la seule chose que je pourrais jamais maîtriser, ce vers quoi ma mère se dirigeait, puisque je n’avais aucun moyen, ni de l’aider, ni de la comprendre, ni de la sauver, ni de me raccrocher à la moindre chose. Même aux faits les plus élémentaires concernant qui elle avait été ou pourquoi elle ne pouvait pas rester chez nous, ou pourquoi elle s’était jetée de la mezzanine et avait failli mourir alors que j’avais encore besoin d’elle et que j’aurais fait n’importe quoi pour prendre soin d’elle et être avec elle, seconde après seconde jusqu’à la fin – si seulement elle m’avait dit pourquoi, pourquoi elle ne pouvait pas me confier cela.

Le lendemain après-midi, après être resté au lit pendant des heures, je vis le soleil couchant éclabousser d’orange et de rouge mon plafond, qui devint ensuite bleu, puis gris, puis noir. Des heures durant, je m’étais contenté de tirer sur l’élastique à mon poignet, façon supplice chinois. La nuit venue, je me levai, quittai ma chambre et – roulement de tambour, je vous prie – descendis au rez-de-chaussée, cap sur le frigo. Là, je grignotai un peu de poulet du General Tso, qui avait dû traîner au fond, sur la clayette du bas, depuis l’époque de la dynastie Tso Quing. Puis, songeant à la brûlure du gin de papa, je sortis la bouteille du congélateur.

Sacrifiant à la religion de mon père, je m’installai dans les plis du fauteuil relax et posai le gin sur l’accoudoir, le dégustant à petites gorgées comme un remède. Je n’avais pas à redouter d’être surpris par lui. D’abord, il était encore trop tôt, vingt heures, et même s’il m’avait surpris, il m’aurait sans doute juste engueulé pour lui avoir piqué son fauteuil. Je zappai, à la recherche d’une quelconque explosion. Finalement, j’optai pour la chaîne de l’Histoire, qui diffusait un documentaire sur la Première Guerre mondiale que mon père, à en croire mes oreilles, avait dû regarder neuf cents fois.

Au début, je ne pensais qu’à m’entraîner à boire plus de gin. Chaque fois qu’une grenade atterrissait ou qu’un homme en biplan, vêtu comme le Baron rouge, lâchait un obus de son poing ganté de cuir, je ressentais le plaisir de l’explosion juste sous mes yeux. J’augmentai le volume, et les crépitements d’une mitrailleuse se répercutèrent dans toute la maison. Je vis des files d’hommes, tenant leur propre visage d’une main et de l’autre un camarade par l’épaule, patauger dans l’obscurité, l’atmosphère empoisonnée par le gaz moutarde. Bientôt, mon esprit nota en moi une vague ivresse tandis que mes oreilles bourdonnaient, ébranlées par les bruits de la guerre. Quand on montra une vue aérienne de la Belgique, qui évoquait l’Apocalypse, je poussai un soupir.

Et puis.

Je vis un homme jeune, coiffé d’un casque pareil à un saladier retourné, regarder l’horizon exploser tout en fumant une cigarette. Là, le documentaire enchaînait sur le même homme qui, par extraordinaire, était toujours en vie. Sa figure – on aurait dit du porridge comprimé dans des sacs de congélation. Je n’ai pas retenu son nom. Mais je me souviens très bien de ce qu’il a dit. À travers ses cordes vocales éraillées, d’une voix à peine plus forte qu’un souffle d’air ayant pris la forme de mots,

il déclara : « Pour nous tous, ce que nous avons vécu dans cette guerre nous poursuivra jusqu'à la fin de nos jours. Peu importe le genre d'homme qu'on est devenu ou ce qu'on a fait ensuite. Une part de nous se tiendra toujours dans les tranchées. Faulkner a dit : "Le passé n'est jamais mort. Il ne passe pas." Et, croyez-moi, c'est vrai. »

Je me suis dit : « Bien sûr ! Et toi qui te prenais pour le roi des chercheurs ! Imbécile ! » Bien sûr. Les bases de données.

C'était si évident que je me suis frappé le front.

L'idée était la suivante : si tous les gens affectés héréditairement de la maladie de ma mère faisaient partie de la même famille élargie, cela ne signifiait-il pas que certains d'entre eux devaient être des cousins relativement proches ? Et si Shellard et consorts avaient une importante base de données de tous les cas en Amérique du Nord, n'était-il pas possible que cette base renferme l'identité de cousins de ma mère au troisième, deuxième ou même premier degré ? Et que certains d'entre eux puissent en savoir plus sur les origines de maman, puisqu'ils étaient de la même famille ?

Je fonçai dans le bureau avec une telle férocité que chacune des vitres de la porte-fenêtre émit une note aiguë. Le fauteuil pivotant, absorbant ma vélocité, glissa du paillason en plastique jusque sur la moquette.

Une fois connecté, je cherchai « Marvin Shellard, ADN, Alzheimer ». Au bout d'une minute, le site web du Centre de recherche des maladies neurodégénératives de l'université du Texas – d'une laideur surprenante, aux couleurs des fonctions corporelles, texte jaune pipi sur fond caca d'oie – se mit à briller devant moi. Pour un laboratoire qui, je l'apprendrais par la suite, recevait une dotation annuelle de plus de 750 000 dollars rien que pour ses outils technologiques, ce site web était étonnamment sans intérêt. Si l'on excepte des liens vers des descriptions de cursus, une vague et ennuyeuse « déclaration d'intention », une bibliographie des œuvres du D^r Shellard qui s'étalait sur dix pages et quelques clichés d'imagerie magnétique, il n'y avait qu'un seul lien intrigant. Coincé en bas, dans un angle, en caractère Arial blanc huit points, cette abréviation : « adm ». Je cliquai.

Une fenêtre s'ouvrit aussitôt, demandant un mot de passe. Je réfléchis. La réponse, évidemment, pouvait être tout et n'importe quoi. Mais on pouvait penser que le D^r Shellard avait choisi un sésame pertinent, donc plus facile à mémoriser. Je sondai l'histoire de la psychologie et de la neuropathologie, à la recherche de réponses potentielles. J'essayai, sans succès : dendrite, Skinner, temporal, hippocampe, James, Freud, cérébral, Broca, cervelet, amyloïde, mémoire, Alzheimer, d'Alzheimer, ALZ, etc.

J'ignore s'il faudrait en tirer des conclusions sur les limites de l'imagination du D^r Shellard ou sur la puissance de mes capacités déductives, mais je trouvai le mot de passe en l'espace d'une heure, et encore, j'aurais dû y penser plus tôt. Ou peut-être y avais-je pensé en trouvant cela trop simple. Le mot de passe était « cerveau ».

À l'intérieur d'« adm », il y avait quatre fichiers : deux ne contenaient que des photos du D^r Shellard et de sa famille, souriant, en vacances à Rome ou à Hawaï. Le troisième était une feuille de présence pour des étudiants chercheurs. Le quatrième contenait une longue liste de fichiers Microsoft Excel. La plupart commençaient par « Données pour », par exemple « Données pour ALZ chrom. étude », ou « Données pour ALZ comport. modèle étude ». Mais, en faisant défiler, je tombai dessus. Son existence, là, devant moi, le fait que c'était tout bonnement un fichier parmi d'autres s'ouvrant d'un simple clic, me semblait à la fois impossible et parfaitement sensé ; ma main se mit à trembler. Comme je guidais le curseur sur son intitulé : « Base de données EOA-23 liste principale », mes doigts fébriles tracèrent une ligne brisée à travers l'écran, identique à celle produite par un sismographe après un séisme de force 9.0 sur l'échelle de Richter.

Le document s'ouvrit ; les noms de mes parents éloignés, oubliés et oubliants, me furent révélés. Une liste d'adresses et de numéros de téléphone, dont un certain nombre (dix-sept, je devais les

compter plus tard) se trouvait dans la région d’Austin. Le titre, écrit en haut en toutes lettres et en capitales :

FEUILLE DE CONTACT – VICTIMES DE LA VARIANTE EOA-23 – POUR UTILISATION LABO UNIQUEMENT

Mon système nerveux sympathique s’alluma, aussi électrisé que le jour où j’étais entré par erreur dans le vestiaire des filles à l’école ; comme à ce moment-là, deux impulsions contradictoires – regarder ou fuir – me tirèrent dans des directions opposées, m’immobilisant. Je faillis commencer à lire les données, puis faillis fermer la fenêtre, puis fermai juste les yeux. Je tentai de me convaincre que, même si ma façon d’agir était illégale, ces données étaient d’une importance capitale pour mon enquête. Rouvrant les yeux, je cliquai sur « Imprimer ».

Quelques heures plus tard, alors que j’étais de nouveau dans ma chambre, le plancher gronda, indiquant que mon père rangeait la voiture au garage. Je comptai les heures me séparant du jour. J’avais vaguement mal à la tête. Ce devait être le gin, ce qui me remplit d’une certaine fierté à la façon dont on peut l’être devant les preuves qu’on devient adulte. Mais rien ne comptait, sinon ce que j’allais peut-être découvrir dans quelques heures.

J’avais comparé la base de données avec la carte des bus Capital Métro et décidé – en prenant pour unique critère l’accessibilité par les transports en commun – que je commencerais par le sujet A-50, Conrad Hamner, qui vivait à Pflugerville, à côté de la I-35.

Comme je ne voulais pas risquer qu’on contacte le D^r Shellard pour vérifier mes références ou mon droit d’accès à cette liste, je décidai de faire cette chose normalement impensable pour un Maître du Néant : sans m’être annoncé ni avoir été invité, je me présenterais à la porte des malades, et non seulement je leur parlerais, mais je les convainrais de me parler.

Quand la maison fut bleue et grise, juste avant l’aube, je rassemblai mon courage, puis passai sur la pointe des pieds derrière le fauteuil relax où mon père était inconscient. Sa bouche aspirait et soufflait bruyamment, produisant presque le même bruit que le ventilateur qui avait été fixé à la bouche de ma mère pendant des jours et des jours après sa chute.

Si tu promets de ne jamais le dire à personne, je vais te confier le secret des portes d'Isidora. C'est promis ?

Bon. Pour commencer, une fois que tu seras de l'autre côté, au pays d'Isidora, tu marcheras, longtemps, longtemps, à travers un immense champ, avant de te retrouver devant la première porte. Sur le coup, tu ne penseras sans doute pas que tu as trouvé ce que tu cherchais. La première porte ne paie pas de mine ; c'est une plaque d'acier gondolé, une porte grinçante qu'il suffit de pousser.

Au-delà de cette première porte, s'étend une vaste prairie. Après y avoir marché pendant des jours, tu arriveras à la seconde porte d'Isidora, un grand mur de briques qui s'élève dans le ciel à une hauteur de trente mètres. En regardant bien, tu finiras par trouver un endroit où on peut l'escalader : c'est une série de pierres saillantes qui semblent avoir été placées tout exprès pour cela.

Juste derrière ce second mur, il est un fossé profond, aux eaux furieusement agitées. Tu auras beau en faire le tour, tu ne trouveras pas de pont. Il te faudra ou nager ou faire demi-tour. Mais, rassure-toi, la plupart arrivent de l'autre côté sains et saufs.

Derrière ce mur, il est une autre prairie, et au-delà de cette prairie, une falaise si haute qu'on n'en voit pas le sommet. Il est impossible de l'escalader. À la place, il te faudra explorer ses grottes, à la recherche d'un passage. Nul ne sait combien de grottes renferment les ossements de tous les malheureux pèlerins.

Même si tu parviens à trouver ton chemin, ton cœur défaillera en découvrant ce qu'il y a de l'autre côté : d'autres murs, chacun légèrement plus haut que le précédent, l'ensemble ressemblant de loin à un escalier que tu pourrais gravir, si seulement tu étais capable de sauter par-dessus les précipices qui les séparent. Mais cela est impossible, tu devras donc découvrir l'unique secret de chaque porte. Tandis que certaines peuvent être franchies comme une simple porte de maison, la plupart demandent de la créativité. Creuser des tunnels, extraire une grosse flèche avec une pierre, ou bien ouvrir une série de serrures qui demandent un millier d'essais dans un temps extrêmement limité.

Au cours de ces épreuves, il se peut que tu commences à désespérer. Mais voici le secret que je ne dirai qu'à toi : les très rares élus, ceux qui seront admis à Isidora, ne se laisseront jamais décourager, car le seul moyen de trouver Isidora est d'être heureux d'affronter ces portes, de ne penser qu'à celle qui est là sans se souvenir de la précédente, de ne vivre que pour résoudre la présente énigme. C'est seulement quand tu auras oublié à la fois ta vie d'avant et ce que tu espérais après – c'est alors seulement que tu verras les murs tout en or et sauras que tu es déjà à Isidora.

Notre silence

Certes, j'avais déjà conduit une voiture auparavant, mais jamais rien de semblable au pick-up Dodge Ram 1993, six roues, V-8, cabine allongée, que je possédais à présent. Même avec la voiture que j'avais naguère conduite, je n'avais, à dire vrai, que peu d'expérience. C'était l'Oldsmobile 1953 avec laquelle Paul était rentré de Dallas. Une vraie péniche : une superbe machine d'un bleu éclatant, ferrailante, sifflante, si spacieuse qu'on pouvait s'allonger complètement sur la banquette, ce dont Mae et moi ne nous étions pas privés pendant que Paul était à l'armée. Conduire cet engin était affaire d'équilibre, comme jongler. Il fallait les bons mouvements du levier de vitesses, les bonnes pressions sur la pédale, sinon le moteur s'arrêtait subitement, avec un grand soupir mécanisé. Je n'ai jamais été un expert, mais je pouvais en général aller en ville sans faire plus que friser la catastrophe.

Assis dans mon Dodge Ram 1993, six roues, V-8, cabine allongée, nouvellement acquis, je découvris qu'il manquait une pédale que je cherchai partout. Sous le volant, sur le tableau de bord, tâtonnant même sous mon siège. L'homme à la moustache se tenait à la vitre avec son sourire imbécile. Je mourais d'envie de trouver cette pédale et de le planter là.

— Un problème ?

— L'embrayage ?

— C'est... c'est une boîte automatique ! bredouilla-t-il entre deux fous rires.

— Vous m'en direz tant ! dis-je, tout en pensant : « Toi, mon bonhomme, je te retiens... »

Je n'avais pas verrouillé la portière que, se mordant la lèvre inférieure qui tremblait toujours, il bondit sur le siège passager.

— Il n'y a que deux choses importantes : la marche avant et la marche arrière.

Il désigna les lettres R et D au-dessus du volant.

— C'est tout !

Je tournai la clé de contact, et le moteur émit un ronronnement sans aucun rapport avec le vrombissement de l'Oldsmobile de Paul. Ça ronronnait. De façon *inquiétante*, aurait-on pu dire.

— C'est tout ! répéta le vendeur.

— Oui, et maintenant tu n'as plus qu'à te barrer de mon camion.

Ses joues, deux petites boules rouges, se dégonflèrent. Il plissa les yeux, déclara qu'il avait juste voulu m'aider, puis descendit.

Par le rétroviseur, je vis le nez de Iona presser la vitre séparant la cabine du plateau. La faire monter n'avait pas été une mince affaire. Il avait fallu six planches, et l'aide très peu utile du bonhomme (ses capacités à pousser étant fortement diminuées par son rire hystérique). L'œil de Iona, embrumé par la cataracte, me regarda avec inquiétude agripper le levier dépassant du volant et le bloquer en position D avec mon poing.

— Je sais ce que je fais, dis-je, ce qui était un mensonge. Ne t'inquiète pas.

Comme je m'en allais, le vendeur se mit à gesticuler tout en me lançant la question que je redoutais depuis le début. Mais, heureusement, il était du genre à ramasser le pognon d'abord et à régler les détails ensuite. Ce qui signifie que je possédais déjà mon pick-up Dodge Ram 1993, six roues, V-8, cabine allongée, qui était déjà en marche, quand il hurla :

— Hé, vous ! Au fait, vous avez le permis ?

J'appuyai sur le bouton actionnant la vitre, passai la tête dehors et criai la vérité :

— Ça fait vingt ans que je n'ai pas conduit ! Bien sûr que non !

En chemin, je maudis tous ceux qui me klaxonnaient. À tous, je criais en direction du pare-brise :

— Crois-moi ! Mieux vaut pour toi que je n'aille pas plus vite !

C'était un véhicule facile à manœuvrer. Tourner le volant de l'Oldsmobile de Paul demandait une force musculaire énorme, pour accélérer il fallait un gros effort de la cuisse. Mais tout dans mon pick-up Dodge Ram 1993, six roues, V-8, cabine allongée, était d'une souplesse incroyable. D'un simple geste, je pouvais tourner dans n'importe quelle direction. D'une simple pression du pied, je pouvais acquérir une vitesse énorme.

Je décidai que mon pick-up Dodge Ram 1993, six roues, V-8, cabine allongée, avait besoin d'un nom plus simple. Au début, je pensai à *Iona, la Suite*. Mais, comme je ne voulais pas manquer de respect à ma Iona, qui restait mon moyen de locomotion préféré et une créature vivante, non pas une machine, je décidai que *Iona 2* serait préférable.

En un éclair, je tournai dans l'allée de gravier conduisant à notre vieille maison. Avec l'aide de caisses, faire descendre Iona se fit très facilement, d'autant qu'elle ne demandait que ça.

Je ne sais pas bien pourquoi – peut-être était-ce le contraste entre mon camion tout neuf et le délabrement de ma maison –, ayant donné une bonne bourrade à la porte (c'est obligé pour entrer), ce fut comme si un bandeau était soudain tombé de mes yeux : je voyais tout autrement, tel que c'était. Ça, une maison ? Une ruine, oui ! Des placards étaient à moitié décrochés – d'autres, tout simplement par terre. Le tissu à carreaux du divan du living était devenu méconnaissable, encrassé par toute cette terre accumulée depuis des années, une vie entière. Sur les étagères s'alignaient tous les livres fatigués que j'avais lus et relus. Même les poutres du plafond, celles pour lesquelles mon grand-père avait sacrifié, fait mémorable, deux gros chênes en façade, étaient affaissées et craquaient. Chaque fois que je faisais un pas, les lattes grinçaient. En tendant l'oreille, je compris qu'elles prononçaient le nom de ma fille.

JAMIE.

À la clinique, Mae ne pouvait même pas me regarder dans les yeux. Et moi, je ne pouvais que regarder notre fille. Mae avait accouché plus tard que prévu, comme si la beauté sans égale du bébé avait demandé ce délai spécial.

— Je te présente Jamie Haggard, fit Mae.

Mais non. Il n'y avait pas de mots pour cela. Même « belle » aurait été en deçà de la vérité.

Pendant les années qui suivirent, notre situation aurait pu aisément passer pour normale : un père, une mère, un oncle handicapé, qu'on hébergeait par charité puisqu'il n'avait nulle part où aller. Une famille normale et un bossu. Mais pour moi, les preuves de notre mensonge étaient partout.

Quand Jamie était dans les bras de mon frère, je restais sans un mot dans mon coin, à les épier par-dessus le livre que je feignais de lire tout en contemplant la vérité qui poussait sur son cuir chevelu, ses cheveux qui étaient bruns comme les miens (du moins avant que l'âge ne les blanchisse). Comme je faisais mine de griffonner des mots dans le livre blanc relié de cuir que Paul m'avait rapporté d'Allemagne, je tapotais le sol de mes orteils, en cadence avec la vérité : Jamie qui fredonnait comme j'avais moi-même toujours fredonné. Quand elle pleurait, mes larmes – le genre qui tombe des narines, pas des yeux – coulaient de son nez, la vérité dégoulinait sur son menton.

Je m'efforçais de montrer de la retenue. Si forte était notre ressemblance que, si j'en avais trop dit, si je l'avais tenue trop souvent dans mes bras, si j'avais voulu lui expliquer trop de choses, le mur que

nous avons édifié entre la vérité et notre façon de vivre se serait écroulé. Si j'avais commencé à agir comme un père, rien n'aurait pu m'arrêter.

Quand j'avais la folie des grandeurs, je me disais que c'était ma pénitence pour avoir trahi mon frère. Quand j'étais en colère, je blâmais Mae pour sa démente insistance en faveur du plus colossal des mensonges. Quand j'étais honnête, je savais qu'elle et moi, on avait eu si peur et honte de la vérité qu'on s'était mis d'accord sur ce mensonge, un mensonge que nous continuions à alimenter auprès de notre fille par notre silence.

Bien des fois, je pensais que, si ça n'avait pas été pour Mae, j'aurais tout dit. Souvent, couché dans mon lit, je chuchotais la vérité dans le vide, rien que pour sentir la forme des mots dans ma bouche. J'imaginai, imaginai, imaginai. J'ai si souvent été sur le point de la dire, cette vérité qui tenait dans une simple phrase et aurait pu tout changer. Mais je n'ai jamais rien dit.

C'est ainsi que, pendant des années, l'oncle Bossu attendit, comme il avait toujours attendu : muet, immobile, observant la vie qui ne pouvait être la sienne se dérouler juste par-delà les pages de ses livres. Mais, comme avec Mae, observer sans agir devint une sorte de folie.

Un soir, à table, alors qu'elle avait quatre ans et que je venais de passer une longue journée à poser des clôtures sous la pluie, je vis Jamie se couvrir les doigts d'encre en tripotant les pages du *Dallas Morning News*, montrant phrase après phrase, suppliant sa mère de les lui lire à voix haute.

Je vis là ma chance et m'en saisis.

— Et si je lui apprenais à lire ? dis-je.

— Parfait, déclara Paul. Tu feras ça mieux que nous. Tu as toujours été plus à l'aise avec les livres...

Mae ouvrit la bouche, mais l'objection ne passa pas. Elle se contenta de me regarder, l'espace silencieux entre ses lèvres m'implorant.

Dans mon for intérieur, ayant déjà pris ma décision, je pensai : « Désolé, mais tu es bien placée pour savoir que je suis un impulsif. »

C'est ainsi que s'inaugura la plus belle de nos coutumes. Presque tous les soirs, Jamie grimpait sur mes genoux, ou plaçait sa petite chaise près de la mienne, et on lisait ensemble.

Un jour, elle avait sept ans, il me sembla qu'il était temps de lui raconter les histoires que personne n'avait racontées pendant plus de vingt ans, celles que maman racontait quand nous étions enfants : celles d'Isidora.

Sous l'édredon, le patchwork à fleurs de lis et canetons en folie confectionné par Mae, je bordai Jamie comme elle aimait, poussant les couvertures sous elle du bout de mes doigts, de façon à donner l'impression qu'elle avait été moulée dans le matériau même du lit.

— Veux-tu entendre une histoire que ta grand-mère me racontait ?

— C'est une histoire vraie ou inventée ?

— Vraie. Mais il faut me promettre de t'endormir tout de suite après. Promis ?

Elle opina, et je commençai :

— Bien. Il était une fois une fillette de ton âge, qui avait toujours été triste. Elle vivait dans une ferme avec ses méchants parents, faisant tout le travail tandis qu'eux se prélassaient dans des rocking-chairs, à caqueter et à lui donner des ordres. Un jour qu'elle avait passé toute la nuit à éplucher du maïs, elle revint à la maison pour prendre son petit déjeuner, mais ses parents étaient partis. Elle retourna précipitamment dehors, mais ils n'étaient pas là non plus. En fait, personne ne devait plus jamais revoir ses parents. Car il leur était arrivé quelque chose d'horrible, et tu vas devoir me promettre de ne pas avoir peur si je te raconte ce que c'était. Promis ?

— Je n’aurai pas peur, dit Jamie.

— Bon, la vérité est que ses parents avaient toujours eu envie d’aller à Hawaï. Mais comme ils étaient radins, bien qu’ayant largement de quoi se payer le voyage, ils décidèrent d’économiser et, au lieu d’acheter deux billets d’avion, ils se procurèrent deux grandes caisses, notèrent dessus l’adresse de l’hôtel à Honolulu et tâchèrent de se faire embarquer. Seulement, ils s’étaient trompés de code postal ! Leur réserve d’eau potable fut épuisée au bout de trois jours. Les caisses furent entreposées dans un hangar, où personne ne put les entendre crier. Quelques mois plus tard, elles furent retournées « à l’expéditeur ». Et quand elles arrivèrent, elles ne contenaient plus que des ossements et de la poussière...

Bien que s’efforçant de ne pas flancher, ma fille laissa échapper un bref soupir ahuri.

— La veille des obsèques, on creusa deux fosses profondes pour enterrer leurs ossements. La petite fille, triste et esseulée, alla au cimetière et contempla les fosses. Elle s’assit, les jambes pendant au-dessus du vide, et se mit à pleurer. Même si ses parents avaient été cruels, maintenant elle était orpheline, seule au monde ! C’est pourquoi elle pleura, et pleura. Elle pleura si fort que, perdant l’équilibre, elle tomba dans le trou. Là, crois-tu qu’elle eut peur ? Oh, que non ! Si grande était sa tristesse que cela lui était bien égal si on ne la retrouvait pas, si on l’enterrait sous les os de ses parents. Alors, elle se coucha par terre.

« Mais alors, elle s’aperçut que ce n’était pas sur de la terre qu’elle était allongée. Juste sous le fond rougeâtre et moelleux de la fosse, c’était dur. Elle se releva, sauta sur place. Ce qui était dessous devait être creux, car ça sonnait sous ses pieds comme un tambour. Elle s’agenouilla, retira la terre et découvrit une porte.

— Une porte ?

— Une porte. Une minuscule porte en bois avec un bouton de cristal. Et que crois-tu qu’elle fit alors ?

— Elle l’a ouverte ?

— Elle l’a ouverte. Elle a tourné le bouton et tiré...

Plus Jamie grandissait, plus je me conduisais comme un père. Souvent, le matin, je l’accompagnais à pied à l’école. Presque tous les soirs, je l’attendais à la grille. À la maison, je jouais avec elle quand elle allait dans sa « cachette », juste sous les portes rouillées qui ouvraient sur la cave à l’extérieur, faisant semblant d’être invisible. Campé au-dessus d’elle, je m’exclamais : « Mais où peut bien être Jamie ? Elle a disparu ! » Et sous mes pieds, j’entendais ses gloussements étouffés. Le week-end, elle m’aidait à la ferme, fascinée par mes tâches quotidiennes, assise sur mes genoux et jouant des coudes quand j’arrosais les cultures avec le tracteur citerne, aidant à hisser le seau où je jetais le maïs tout juste épluché, ou émergeant du poulailler en exhibant les œufs ramassés comme si c’eût été des diamants. Le soir, je l’aidais à faire ses devoirs, et quand elle n’avait pas besoin de moi, je lui enseignais des choses bien plus intéressantes que ce qu’on apprend en classe. Je lui apprenais comment la vie est née à partir des éléments de l’univers. Je lui parlais de Darwin et de la survie du plus apte. Je lui parlais de la raison véritable pour laquelle des gens comme nous sont venus vivre au Texas. Je lui ai raconté d’innombrables choses, sans jamais lui dire la vérité.

Car des moyens que j’employais pour devenir tout simplement ce que j’étais en réalité, Mae et moi n’avons parlé qu’une seule fois. Peut-être avons-nous compris que discuter ouvertement de notre mensonge ne ferait que le renforcer.

Une nuit que nous avions, Jamie et moi, terminé la lecture du *Petit Monde de Charlotte*, la petite s’étant endormie, Mae prit place sur le pliant, à côté de mon vieux fauteuil inclinable. Quand je sentis

la chaleur de son haleine dans mon oreille, alors qu'elle chuchotait, mon cœur défailloit à l'idée de tout ce qui était désormais impossible. La vérité était que, même si elle était devenue le principal (ou du moins le plus obstiné) auteur de notre intolérable fiction, il y avait encore beaucoup de choses en elle dont j'étais désespérément amoureux. Et encore plus quand je retrouvais ses traits chez notre fille : les croissants de ses pommettes, l'obstination dans sa voix, les yeux qui constamment, avec méfiance, scrutaient la vie se présentant à eux.

— Il faut cesser de jouer auprès d'elle le rôle du père.

— Je ne joue pas !

— Je t'en prie...

Je n'eus pas à dire que je ne pouvais pas. Mae soupira profondément, et son souffle s'engouffra dans mon tympan. Elle baisa le long pli que le soleil avait creusé dans ma joue et me fit jurer de ne jamais rien dire.

— Bien sûr, dis-je.

Pourtant, la vérité, c'est que j'ai pensé alors : « Mentir à quelqu'un qu'on aime, ce n'est pas la même chose. »

Sans le vouloir, la fillette avait découvert un passage vers Isidora. Au début, c'était tout noir, mais bientôt il y eut de la lumière. Pendant un moment, il n'y eut que cette brillante clarté, mais elle n'avait pas peur. La chute était aussi douce qu'une glissade et elle atterrit sans douleur.

Là, elle se releva et regarda autour d'elle. D'un côté, il y avait un champ qui s'étendait à perte de vue, de l'autre une cité gigantesque tout en or. Des châteaux en or, des maisons en or, des routes en or, des églises en or. Mais la petite fille ne s'intéressait pas à cela. Elle ne pouvait se souvenir d'une seule chose, d'un seul mot, ce qui signifie qu'elle ne pouvait même pas se souvenir de sa tristesse. Car, quand elle était tombée, sa mémoire ne l'avait pas accompagnée. À Isidora, le temps n'était pas mesurable. Ce n'était qu'un interminable présent. Aussi, la petite fille sourit et alla jusqu'à la ville qui marquait le centre de l'endroit que nous appelons « Isidora », mais pour lequel les Isidoriens n'ont pas de nom.

Seth

Procédure

Avant d'aller mener mon premier entretien, je définis les grandes lignes de mon mode opératoire, pour des raisons tant scientifiques que personnelles. Comme parler directement avec des inconnus (démarche en contradiction flagrante avec mon Inexistence quotidienne) allait être absolument nécessaire, il me parut que si je pouvais débiter chaque fois la même chose, j'aurais l'impression d'être une machine réitérant sa programmation plutôt qu'un être humain, et même si j'allais de porte à porte pour parler à ces inconnus, je pourrais donc me cacher derrière mon couplet appris par cœur et ainsi rester un Maître du Néant.

Je répétais un scénario dans ma tête et inventai les trois points essentiels de mon mode opératoire, à savoir :

1. Toutes les questions que je poserai serviront uniquement à recueillir des données.
2. En bon empiriste, je me garderai d'influencer mon interlocuteur.
3. Même si mon système digestif se révolte et que j'ai l'impression que ma peau va tomber de mon visage, je poursuivrai l'entretien jusqu'à l'obtention de toutes les données utiles, même si cela prend une tournure étrange.

Je ne sais si cela dit quelque chose sur mon échec comme aspirant scientifique ou sur le caractère illusoire de cette posture de chercheur soi-disant objectif, mais, en dépit de mes efforts, au fil de mon enquête, ces trois points se révélèrent aussi fiables que les souvenirs dans la tête de maman.

A-50, le premier sujet victime de l'Alzheimer familial à début précoce, Conrad Hamner (peut-être mon premier cousin – au treizième degré ?), se présenta à la porte, les cheveux en bataille. Sa figure, ses mains, son T-shirt Texas Rangers et son jean de charpentier étaient finement incrustés d'une espèce de glaise grise. C'était un homme grand, mince, voûté. Ses cheveux étaient une tignasse gris houille et, quand il marchait, une mèche rebiquait soudain pendant une fraction de seconde avant de retomber tel un chien s'efforçant de conserver son équilibre sur la banquette arrière d'une voiture en marche. Seul son visage, tendu et rouge sous les mouchetures de gris, trahissait son âge, quarante ou quarante-cinq ans, tout au plus.

Il habitait l'un de ces interminables ensembles de résidences qui furent construits il y a dix ans, tous en même temps, au bord de la I-35. Le sien consistait en deux immeubles reproduits à l'identique jusqu'aux clôtures en briques, comme si l'architecte, souffrant de TOC, aurait été prêt à recouvrir ainsi toute la terre s'il n'en avait été empêché par le plan d'occupation des sols. Au sein de l'ensemble (Résidences du Saule, à ne pas confondre avec les toutes proches Plaza du Saule et Demeures du Saule pleureur), la seule différence entre les portes était les trois chiffres en métal doré vissés juste sous les judas. Quand M. Hamner m'ouvrit la sienne, je vis qu'au dos de sa main, au feutre noir, était noté ce numéro : 705.

— Bonjour, monsieur Hamner. Je m'appelle Seth Waller, et j'ai eu votre adresse par le D^r Marvin Shellard. Je ne voudrais pas vous ennuyer, mais...

— Un instant, un instant ! Pardon de vous interrompre ! Je sais que cette question peut sembler incongrue, mais : on se connaît ?

Au début, je me crus déjà à l'orée d'une percée décisive. Maman m'avait-elle emmené chez ce M. Hamner quand j'étais tout petit ? Était-ce un parent qu'on avait fréquenté avant qu'elle ne décide de tirer un trait sur le passé ? Et voilà qu'il me reconnaissait ! Tout ça, du premier coup !

— Je... je ne crois pas...

— Non, non, bien sûr que non, dit-il en gesticulant. Désolé, je sais que c'est bizarre, mais c'est une question que je dois poser à tout le monde. J'ai ce... Enfin...

Il tendit la main vers une liasse de papiers en équilibre dans un cube en plastique noir cloué derrière la porte.

— Tenez, dit-il en me tendant une feuille perforée à gauche avec une perforatrice à trois trous.

Il sortit un feutre à bille de sa poche.

— Je demande à tous mes visiteurs d'en remplir une. Désolé si tout ça vous paraît étrange...

La feuille qu'il m'avait remise comportait un court paragraphe, suivi d'une liste de questions.

— Mais qu'est-ce que je dis ! fit M. Hamner en se mordant les lèvres avec un évident embarras. Quelle impolitesse de ma part ! Entrez, entrez...

J'emportai stylo et papier dans le living, qui n'était pas du tout un living, plutôt un atelier d'artiste. La moquette était occultée par un épais plastique grisâtre, et le mobilier composé d'une table et de deux chaises en bois bancales et fendues. Sur la table, un tour de potier, gris et gluant, supportait un vase à moitié modelé – le fond, une masse de terre brute ; le col, façonné et creux. Partout, M. Hamner avait accumulé ses vases, pots et bols terminés, et leur émail rayonnait dans la pièce. Il me fit signe de m'asseoir près du tour. La table était entièrement recouverte d'argile, comme si elle avait été la plus massive et bizarre de ses créations. Je trouvai un coin assez lisse et sec pour y déposer le feuillet. M. Hamner me regardait avec attention, frottant ses mains terreuses contre son jean tandis que je lisais.

Le feuillet disait :

BONJOUR. JE M'APPELLE CONRAD HAMNER. MERCI POUR VOTRE VISITE. JE SAIS QUE ÇA PEUT SEMBLER TERRIBLEMENT RIDICULE ET COLLET MONTÉ, MAIS JE DEMANDE À TOUS MES VISITEURS DE REMPLIR CE QUESTIONNAIRE. EN JUILLET 1996, ON A DIAGNOSTIQUÉ CHEZ MOI UNE ANOMALIE GÉNÉTIQUE RARE : L'ALZHEIMER FAMILIAL. MA MÉMOIRE ÉTANT AFFECTÉE, VEUILLEZ ME PARDONNER MES ÉTRANGES REMARQUES ET NE PAS VOUS VEXER SI j'OUBLIE COMPLÈTEMENT QUI VOUS ÊTES. LA CONVERSATION DEVENANT DE PLUS EN PLUS DIFFICILE POUR MOI, JE GARDERAI SOUS MES YEUX CETTE FICHE PENDANT NOTRE CONVERSATION, AFIN QUE NOUS PUISSIONS COMMUNIQUER AU MAXIMUM DE MES CAPACITÉS. AU CAS OÙ VOUS DÉCIDERIEZ DE REVENIR ME VOIR, JE CONSERVERAI CE DOCUMENT AFIN QUE TOUTE TRACE DE NOTRE CONTACT NE S'EFFACE PAS. JE SUIS HEUREUX DE VOUS RENCONTRER, ET VOUS REMERCIE DE VOTRE COMPRÉHENSION.

Puis je répondis aux questions suivantes :

NOM : *Seth Waller*

ÂGE : 15

BRÈVE DESCRIPTION PHYSIQUE DE VOUS-MÊME :

Au début, je songeai aux caractéristiques les plus évidentes : dégingandé, acnéique, se tient mal, marmonne. Mais, à la place, je notai : *Grand, brun, blanc, petite tache de vin sur la joue droite.*

LIEN DE PARENTÉ AVEC MOI : *Aucun*

TRAVAIL : *Étudiant/chercheur empirique*

RAISON DE VOTRE VISITE : *Vous poser des questions sur votre famille afin d'aboutir à une meilleure connaissance de la façon dont l'Alzheimer familial se transmet d'une personne à une autre, dans l'espoir d'en apprendre plus sur cette maladie et de trouver enfin un traitement.*

EST-CE QUE JE VOUS DOIS DE L'ARGENT ? SI OUI, DITES-MOI COMBIEN ET POURQUOI : *Non/rien*

Je lui tendis le formulaire. Il hocha la tête et le parcourut.

— Donc, vous savez déjà pour ma... euh, dit-il en fixant le papier.

— Oui, j'ai eu votre adresse par le D^r Shellard.

— Qui ?

— Le D^r Marvin Shellard. Je crois que vous vous êtes déjà parlé ?...

M. Hamner fronça les sourcils, et une brève giboulée de particules sèches d'argile grise tomba de son front.

— Attendez ! dit-il.

De dessous son bureau, il souleva un épais classeur gris, sur la couverture duquel était écrit le mot *Visiteurs*. Le classeur s'ouvrit avec un lourd *flop*. Alors que l'appartement était dans un désordre suffisant pour apaiser au moins partiellement mon sentiment de culpabilité concernant l'état de ma chambre, le contenu de ce classeur était impeccablement rangé. Il y avait au moins trois cents pages attachées aux anneaux, manifestement dans l'ordre alphabétique avec des étiquettes en plastique aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Bien qu'ayant décidé que mon mode opératoire pour ces entretiens serait strictement professionnel, je ne pus m'empêcher de dire :

— Oh, là, là ! Quelle organisation !

M. Hamner détacha un instant les yeux de son classeur et eut un sourire qui déclencha chez moi les démangeaisons fébriles que le regard direct d'un inconnu ne manque jamais de provoquer, transformant aussitôt tous les endroits où ma peau se plisse – aisselles, coudes, genoux, aine – en un champ de petits points rouges à tête blanche. Parfois, je me demande s'il y a un nom pour cela, un choc anaphylactique déclenché par le contact visuel, ou si mon corps a inventé une forme inédite d'allergie. Je suis peut-être un cas, le premier être humain allergique à ses semblables. En tout cas, quand M. Hamner prit enfin la parole, je commençai à me calmer et mes démangeaisons à s'apaiser.

— Oui, c'est pas mal, hein ? Parfois, je le sors pour le lire comme un roman. Comme un roman, à cette différence près que j'en suis le personnage principal et que, chaque jour, je recommence à zéro. C'est peut-être une chance. La plupart des gens n'ont jamais la possibilité de considérer leur propre vie en toute objectivité.

— C'est vrai, marmonnai-je.

Saisissant une grosse partie du classeur entre le pouce et l'index, M. Hamner regarda avec un soupir les pages défiler, une à une, sous ses yeux.

— Le problème, c'est qu'un jour, je ne saurai plus lire. Mais voilà que je m'apitoie sur moi-même et que j'ai complètement oublié ce que je cherchais ! Comment s'écrit votre nom, déjà ?

— Non, non, pas moi ! dis-je en désignant le formulaire que je venais de remplir sur la table. Vous cherchiez quelqu'un d'autre, mais ce n'est pas grave.

M. Hamner lâcha sa liasse et haussa les épaules, puis me regarda de nouveau avec un demi-sourire.

— Ne faites pas attention. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Je suis venu vous poser quelques questions sur votre maladie, dis-je en prenant ma voix de savant.

Je sortis un petit carnet à spirale de ma poche et suspendis le stylo de M. Hamner au-dessus de la première page blanche.

— Je vous en prie ! Allez-y...

— La plupart de mes questions concernent plus votre famille que vous en particulier.

— Alors, vous êtes mal tombé, je le crains. Je n'ai pas de famille. Juste un fils. On ne se parle pas, mais c'est ma faute. Un brave garçon. Il m'a installé ici quand le diagnostic a été confirmé. Mais on ne s'est pas vraiment parlé depuis. Enfin, peut-être que si. C'est vrai que j'ai pu oublier. Je devrais prendre des notes. Sa mère et moi n'avons jamais été plus que des amis, en vérité. J'ai fait bêtise sur bêtise. C'est peut-être l'un des bénéfices de ce truc. J'ai toujours été un optimiste, sûrement par bêtise. Mais au moins, un jour j'aurai oublié quel gâchis j'ai fait de ma vie. Bref, en ce moment je n'ai quasiment plus que mon travail de potier. Ça peut sembler pitoyable. Un vieux cinglé qui perd la raison avec ses poteries pour seule compagnie, mais...

Par-delà les stores vénitiens, le soleil changea, et une centaine de rayons horizontaux envahit l'appartement, s'enroulant autour des vases, ployant autour du nez de M. Hamner, se concentrant dans les bols émaillés bleu et rouge, qui se mirent à luire. Pendant un moment, M. Hamner observa ce phénomène, captivé. Un petit sourire grandit aux commissures de ses lèvres. Ses yeux étaient aussi écarquillés et réceptifs que ceux d'un bébé : le plaisir pur, inviolable, délivré de la réflexion et du sens, de voir un monde de surfaces merveilleusement irisées. Cela avait quelque chose de perturbant mais de familier, aussi, comme une sensation de déjà-vu aux nuances inexplicablement menaçantes. Il me fallut une seconde ou deux pour m'apercevoir qu'il me rappelait ma mère. J'ai alors pensé à elle, à ce qu'elle faisait en ce moment même. Elle devait avoir exactement la même expression, être fascinée par l'infinité de manières qu'a la vie derrière la fenêtre de refléter la lumière du soleil, et ne penser à rien. Ou du moins, pas à moi. Pour essayer de me distraire, ou plutôt de me concentrer, je fixai de nouveau mon calepin, où j'avais seulement noté : « Pas de famille proche. »

J'étais sur le point de poser une autre question, de dire que je m'intéressais en fait à l'histoire médicale de ses parents, grands-parents et arrière-grands-parents, mais quand il reporta son attention sur moi, son regard se fit plus aigu et enthousiaste, et, pour une raison que j'ignore, il se mit à me raconter une histoire :

— Arrêtez-moi si je vous l'ai déjà racontée. C'est sans doute le cas. Mais il y a une histoire que j'aime, sur Willem De Kooning. J'y pense tout le temps. Voilà. Ça commence alors que De Kooning est jeune homme. C'est un génie, incontestablement. Il peint comme personne avant lui. Avec lui, l'art est quelque chose de neuf, de différent, et pourtant on dirait que c'est la chose la plus naturelle au monde. Ces toiles interminables, pleines de motifs abstraits. Magnifique. Tout simplement magnifique. Vous aimez De Kooning ?

— Hum ! dis-je, tâchant de trouver un commentaire qui ne montrerait pas que, en ce domaine, mes connaissances frisaient celles d'un crétin.

— Peu importe. Ça ne peut pas toucher tout le monde. Pour moi, c'était magnifique. Bon, et maintenant, De Kooning atteint la quarantaine, et son style devient, comment dire, répétitif. Il essaie de se renouveler en incluant des choses nouvelles. Photos, journaux, ce qu'il trouve à la maison, mais cela ne... Bref, finalement, il devient vieux. Son œuvre la plus intéressante est depuis longtemps derrière lui, tout le monde pense qu'il est fini, qu'il a essayé de changer avec son temps mais que ça ne vaut pas ses débuts quand il était tout simplement... lui-même, dirons-nous, faute d'un terme plus approprié. Mais se produit alors un phénomène étrange. À l'âge de soixante-dix ans, il se met à perdre

la mémoire. Sa femme l'emmène chez le médecin : c'est la maladie d'Alzheimer. Là, il désespère, quoi de plus normal ? On vous dit toujours la même chose : vous en avez pour encore sept à huit ans, mais dans cinq ans, vous ne pourrez plus parler. Des choses terribles, désespérantes. Je peux vous dire que c'est l'horreur. Savoir que vous serez encore de ce monde sans l'être. Il n'y a pas de mots pour cela. Rien...

Pendant un moment, je crus que M. Hamner avait totalement oublié son récit. Ses yeux s'embrumèrent ; sur sa joue, une larme redonna vie à une veine de terre sèche. Dans mes propres yeux, je sentis une chaleur annonciatrice de larmes. Heureusement pour nous deux, M. Hamner se rappela son histoire et continua :

— Donc, De Kooning croit que tout est fini. Lui et sa femme commencent à prendre leurs dispositions finales. Peindre est la dernière chose qu'il ait à l'esprit. Son état empire et, pendant quelque temps, il se contente de paniquer. De patauger. Toutes ses idées sur l'art, la société, la vie, tout. Tout s'en va. Tout ce qu'il a appris sur l'art s'évanouit, si bien qu'on pense qu'il ne fera plus jamais rien. Mais il s'avère que c'est tout le contraire. C'en est arrivé à un point où... C'est dur de dire exactement ce qui s'est passé. C'est comme si tout ce qu'il avait appris, toutes les façons d'être qu'il avait essayé d'adopter alors que ce n'était pas vraiment lui, tout s'était évanoui en même tant que le reste. Donc, De Kooning se lève un matin, va à son chevalet et se met à peindre en obéissant à ses mains. Il n'y a rien de plus et rien de moins que la raison pour laquelle il a commencé au début. L'envie de voir ces couleurs, ces formes, ces lignes et ces coups de pinceau prendre forme devant lui. Donc, il peint, il peint. Ceux qui voient cela n'en croient pas leurs yeux. Non que ces œuvres soient aussi bonnes que celles de sa jeunesse. En vérité, c'est tout autre chose, quelque chose de neuf. Et plus son état s'aggrave, moins son travail est contrôlé, plus c'est spontané, fantaisiste. Jamais il n'a été meilleur. Et le plus beau ? Chaque jour, quand il se lève et voit ses peintures de la veille, il ne se souvient pas d'elles. Il ne se souvient même plus qu'il est peintre. Il regarde ses toiles et voit ce qui est, pour lui, le plus bel art du monde. Et chaque fois qu'il en regarde une, c'est pour la première fois.

M. Hamner désigna un poster au mur, un tourbillon de rouge et de bleu émanant d'un disque jaune, qui me rappelait vaguement une image de la Voie lactée générée par ordinateur. Dessous, cette légende : « De Kooning. Les Dernières Années. »

Moi, bien entendu, je réussis à proférer le commentaire le plus nul à cette histoire :

— Oh, là, là !...

— Oui. C'est cela, exactement, fit M. Hamner, enthousiaste, en contemplant le poster avec une expression presque extatique.

Puis son visage se relâcha et il me regarda à nouveau.

— Mais De Kooning avait une épouse, quelqu'un pour s'occuper du quotidien. Qui pouvait rendre son art possible. Moi, je n'ai pas cette chance. Il y a une femme qui vient de temps en temps m'aider...

Il contempla pendant un long moment le plafond, les yeux plissés, cherchant à tirer son nom de l'oubli.

— Cheryl ! Elle vient de temps en temps, mais je sais qu'un jour, bientôt, on ne me laissera plus continuer comme cela et on m'enfermera. J'espère seulement qu'on me laissera mon tour et mon argile. J'en suis encore aux premiers stades. Telles que je vois les choses, mes trois ou quatre meilleures années d'inspiration sont encore devant moi. J'espère seulement qu'on me laissera mes affaires.

— J'en suis sûr, dis-je, bien que sachant à quoi ressemblaient les endroits comme la Salle d'Attente.

M. Hamner sourit, puis regarda le formulaire que j'avais rempli.

— Donc, vous connaissez mon état...

— C'est la raison pour laquelle je suis ici, pour vous poser des questions.

— Ah oui ? fit-il en fronçant les sourcils, après quoi il haussa les épaules avec scepticisme et docilité. Eh bien, allez-y...

— Les questions qui restent concernent surtout votre passé.

— Une bonne chose. C'est tout ce dont je puis parler, en ce moment. C'est bizarre. On me dit que je perds la mémoire, mais j'ai plutôt l'impression de perdre le présent. Le passé, mes souvenirs d'enfance, les histoires que j'aime, mes souvenirs de ces choses-là – ça n'a jamais été aussi clair que maintenant. Si je ne me regardais pas dans la glace tous les jours, je pourrais sans doute me convaincre que j'ai votre âge.

Cette réflexion raviva mes démangeaisons, et je dis :

— Ma question suivante est : l'un de vos parents avait-il cette maladie ?

— Oui. Oh, oui ! Ma mère et sa propre mère. Et la mère de la mère de ma mère. Avant cela, qui sait ? C'est ce qui rend la situation encore plus horrible. C'est le fardeau de notre famille, vous comprenez ? Savoir ce qui vous attend. Quand l'état de ma mère a empiré, mon père n'a pas pu le supporter. Pas longtemps, en tout cas. Donc, à l'âge de dix-neuf ans, j'en étais à changer les couches de ma mère.

J'ai écrit :

MÈRE – OUI

GRAND-MÈRE – OUI

ARRIÈRE-GRAND-MÈRE – OUI

Puis j'ai décidé de poser la question. De demander s'il connaissait quelque chose sur Isidora ou Bethesda, à quoi se résumait quasiment tout ce que je savais sur la vie de ma mère avant New York.

— Euh... Non. Non. Je ne peux pas dire que je connais Bethesda ou, comment dites-vous ? Isidora ? Joli nom. Ça se trouve au Texas ?

Ne sachant que répondre, je me contentai de rester là en silence, à contempler le soleil qui descendait pour s'effacer du visage de mon lointain cousin.

M. Hamner, qui m'observait, inclina la tête de côté et deux lignes parallèles se creusèrent au-dessus de l'arête de son nez. Au bout d'un moment, son expression s'adoucit, son visage devint aussi serein et distant que celui d'un dormeur. À cause de ma mère, je reconnus dans cette expression celle qui accompagne la complète évaporation de tout ce qui vient d'être dit ou pensé. Au bout d'un moment, M. Hamner prit mon questionnaire sur la table et le lut une fois de plus.

— Seth Waller... Donc, vous êtes venu me poser des questions. Sur ma maladie ?

Il me sourit, puis, se prenant le menton dans la main, il partit d'un petit rire, le coude posé dans l'argile fraîche.

— Qu'est-ce que vous êtes ? Un génie de la science ?

— Je ne sais pas... Non, enfin, j'étais venu vous poser des questions, mais j'ai tout ce qu'il me faut, je crois.

M. Hamner ne semblait plus m'écouter. À la place, il paraissait plongé dans la contemplation de mon visage, l'étudiant avec méticulosité et d'un air approbateur, comme un chef-d'œuvre de l'art moderne.

— C'est écrit là-dessus qu'on ne s'est jamais rencontrés, mais j'ai l'impression de vous connaître.

Je souris, puis, arquant les sourcils, désignai la page qu'il tenait encore. Il me la rendit. Prenant le stylo, je biffai « Aucun », et inscrivis à la place : « Cousin très éloigné ».

Puis je la lui rendis et vis l'ahurissement se peindre sur son visage.

— Pas possible ? dit-il, les yeux écarquillés. C'est extraordinaire ! Vous allez me trouver très impoli, ne vous formalisez pas, mais... est-ce qu'on se connaît ?

Durant les quinze premières années de ma vie, je n'ai tenté qu'une seule fois d'inviter une fille à sortir avec moi. Où serait-on allés, sans voiture ni argent, je ne saurais le dire. Ce n'était pas une démarche rationnelle, je m'étais contenté de poser la question. Si elle avait dit oui, qui sait ce que j'aurais fait ? Mais, manifestement, je n'avais pas à m'inquiéter.

Non seulement Cara Crawford était la plus belle fille de ma classe, mais c'était aussi la plus raffinée. Son nez s'ornait d'un piercing de la couleur de Neptune, et ses cheveux étaient aussi courts que ceux d'un garçon (ce qui indiquait, en tout cas c'était mon impression, son appartenance à une vaste contre-culture libertaire dont je commençais seulement à entrevoir les contours). Si la plupart des filles de ma classe avaient des corps incroyablement maigrichons, anguleux, boiteux, comme si on les avait fait passer sur un chevalet de torture tous les matins, Cara avait les formes d'une personne bien plus âgée, celles d'une femme.

En troisième, Cara et moi avions anglais en tout début de matinée. Or, en janvier, j'avais eu une veine extraordinaire, ce genre de veine auquel je passais le plus clair de mon temps en classe à rêver. Trois jours d'affilée, on arriva avant tout le monde, elle et moi, la salle était toute à nous. À chaque fois, on parla du livre qu'on était en train d'étudier, *Mon nom est Asher Lev*. Parfois, c'était dur d'entretenir une conversation décente, mes interprétations de l'importance du symbole du crucifix ou du rôle du judaïsme orthodoxe dans la culture contemporaine étant parasitées par la conscience tenace que, si elle l'avait voulu, nous aurions pu tout simplement fermer la porte à clé et batifoler sur le bureau de M^{me} Muirhead.

Mais. Le troisième jour, juste avant la première sonnerie, je lui demandai si elle avait quelque chose de prévu le week-end, ce qui n'était pas tout à fait l'inviter à sortir, mais elle saisit l'allusion.

Elle répondit : « Plein de trucs », et alla se désaltérer à la fontaine.

Cette nuit-là, conscient d'avoir raté le coche, je décidai de lui donner quelque chose, peut-être une lettre, afin de m'expliquer. Mais que dire ? Et en quoi cela pourrait-il arranger la situation ? Feuilletant ma collection de cartes postales astronomiques, je choisis la plus belle, une image Hubble d'une étoile naissant dans de chatoyants langes placentaires composés de gaz célestes. Derrière, je recopiai ma citation préférée de Carl Sagan : « Nous sommes pour le Cosmos un moyen de se connaître lui-même » et la glissai le lendemain par l'une des fentes d'aération de son casier.

Mais quel qu'eût été le but de cette démarche, de toute évidence cela ne marcha pas. Jusqu'à la fin de l'année scolaire, je continuai à venir à l'école avec trente ou quarante minutes d'avance, mais désormais Cara arrivait toujours au moment précis où ça sonnait, et toujours flanquée d'amies.

Depuis le début de l'été, j'avais souvent pensé à elle, surtout quand je faisais vous savez quoi, mais sans la voir une seule fois, sauf en imagination, quand une version fantasmée d'elle m'invitait sous la douche, ce qui pouvait m'arriver plusieurs fois par jour.

Le lendemain de mon premier entretien, je décidai d'aller relire mes notes dans ma troisième cachette, une plate-forme en contreplaqué installée par moi-même dans les branches d'un chêne. J'aurais pu m'en passer, sans doute, puisque M. Hamner ne m'avait rien dit de particulièrement utile. Même si la cause du progrès empirique risquait d'en pâtir, vu la masse d'enquêtes qui m'attendait, je semblais désireux de faire durer tout cela le plus longtemps possible.

Alors que je marchais vers ma cachette, je vis Cara s'avancer sur le trottoir dans ma direction, riant avec trois de ses copines. Mon cœur se serra.

Sans trop savoir ce que je faisais, j'allai jusqu'à elle, et ensuite, ma bouche fit tout le travail.

C'était comme me voir dans un film montrant un débile, un vrai minable, dont tout le monde se moque, à ceci près que ce n'était pas drôle mais tragique. Je m'arrêtai juste devant elle, et elle en fit autant. Ses copines devaient ricaner, mais je n'y fis pas attention. Si je n'avais trouvé le courage d'entraîner M. Hamner, un parfait inconnu, dans la plus longue conversation que j'avais eue depuis des mois, je n'aurais sûrement pas trouvé celui de bredouiller le moindre mot à l'adresse de Cara. Mais, juste à ce moment-là, c'était comme si, en parlant avec M. Hamner, j'avais découvert une version différente de moi-même, une version qui n'était pas vraiment moi, plutôt comme un rôle à ma portée, celui d'un individu semi-normal capable de mener une conversation semi-normale, un rôle que je m'étais cru – pendant quelques heures délicieuses – capable d'assumer à ma guise.

Mais cette fois, trente secondes après avoir ouvert la bouche, je sentis mon courage s'évanouir et redevins seulement ce que j'étais, une nullité gazouillante, bafouillante.

— Salut !

— Salut !

— Ça fait un bail, dis-je, avant de hurler dans ma tête : *Ça fait un bail ?*

— Ouais...

— Alors, c'était comment ?

— Quoi ?

Cara regardait tout sauf mon visage.

— Ben, les vacances jusqu'à maintenant.

— Oh ! Bien.

— Bon.

J'avais fourré mes mains dans mes poches, car apparemment elles étaient soudain atteintes d'une forme temporaire de la maladie de Parkinson.

Je ne saurais dire pourquoi, mais je l'ai fait. J'ai demandé sous la forme d'une phrase toute faite qui est sortie de ma bouche, une phrase qu'une partie de mon cerveau, celle qui s'exprimait à présent, devait avoir programmée depuis des mois et des mois :

— Écoute, je voulais savoir si ça te brancherait de sortir avec moi, un de ces jours.

— Sortir ?

— Oui.

— Oh !

Je l'avais rarement vue gênée, mais cette fois ses lèvres remuèrent comme si elle cherchait un meilleur mot pour « non ».

— Je vais être occupée, je crois, dit-elle enfin.

— Oh ! dis-je, et comme j'entendais ses copines glousser, en particulier cette garce de Suzy Perkins, je ne pus m'empêcher d'ajouter : Excuse-moi.

— Ça ne fait rien, dit Cara.

— Excuse-moi.

— C'est bon.

— Excuse-moi.

— J'ai compris.

Puis, je ne sais pas pourquoi exactement, j'ai dit :

— Ma mère est malade.

Elle a effleuré le trottoir de la pointe de sa basket et dit :

— Je sais.

Je me suis souvenu alors que, lorsque j'étais revenu à l'école après la chute de maman, Lori, la secrétaire de l'école, avait fondu en larmes rien qu'en me voyant. De son sac à main, elle avait tiré une brochure sur laquelle les mots « Jésus guérit » rayonnaient telle une auréole autour d'un Christ à

l'air particulièrement coquet. À Westrock, sous les infrastructures, celle de l'asphalte immaculé, des pylônes à haute tension et des centres commerciaux, il en existe une autre, tout aussi efficace, grâce à laquelle les ragots circulent à la vitesse du son. Cara, comme tout le monde, savait tout.

Moi qui croyais que la tristesse de ma vie était aussi invisible que ma personne... Je me prenais pour un Maître du Néant, et voilà qu'en réalité je n'avais été qu'un Maître des Zombies. Je me donnai un coup si fort que l'élastique cassa.

Lorsque je finis par me coucher ce soir-là, je sentis une odeur forte, ou plus exactement une vraie puanteur, et je me reniflai pour découvrir, ô horreur, que cela venait non seulement de ma collection de camelote inutile, non seulement de mes draps crasseux, mais aussi de moi. J'ai pensé : « Merde, je pue ! » J'ai pensé : « Quel dégueulasse je fais ! » Matraquant mon lit façon judoka, je passai ma colère contre le genre de personne que j'étais devenu, ramassant des saletés comme si c'était des pièces de musée, peaufinant mon rôle de looser, me douchant rarement.

Et, pire encore, je n'avais toujours pas avancé d'un iota quant à la reconstitution de l'histoire génétique de maman.

Le lendemain était un samedi, mais, quand je voulus me rendre à la Salle d'Attente, cela m'attira autant que l'idée de parcourir des kilomètres avec des semelles de plomb. Aussi, je ne bougeai pas. Et je ne fis rien de spécial, passant ces trois heures que je consacrais d'habitude à voir ma mère – composant avec sa folie –, à rester dans ma chambre et à l'imaginer. Imaginer ce qu'elle pouvait bien penser à ce moment-là, mais, bien entendu, on ne pouvait être sûr de rien en ce domaine. Toutefois, je pouvais déduire ceci : elle ne remarquerait même pas mon absence. Et on ne pourrait plus jamais jouer au jeu consistant à prendre la place l'un de l'autre.

Cette nuit-là, au désespoir, je trouvai une feuille de papier et j'écrivis dans une graphie illisible de maniaco-dépressif :

CE QUE JE DOIS FAIRE DE MA VIE

1. Arrêter de chercher des réponses qui n'en sont pas.
2. Arrêter de passer tout mon temps à attendre que quelque chose change, alors que ça ne se produira pas.
3. Arrêter d'être amoureux de filles qui ne sont pas pour moi.
4. Commencer à me comporter en véritable être humain.

La situation empirait, et bientôt je commençai à prendre des mesures draconiennes. Ma première erreur fut de me camper entre mon père et la chaîne de l'Histoire.

— Je regarde ! pleurnicha-t-il.

— Tu l'as déjà vu mille fois, répondis-je, car même moi, j'avais fini par mémoriser le commentaire en voix « off ».

— Quand même...

J'ai failli ne rien rétorquer, mais j'ai tout de même trouvé le courage, ou la bêtise, de dire :

— Tu vas te décider bientôt à fréquenter d'autres femmes ou tu vas attendre que maman soit tout à fait morte ?

— Mais... qu'est-ce que tu...

— C'est une question naturelle. De toute façon, elle ne se rendra compte de rien...

— Ce n'est *pas* naturel !

— Le sexe, ce n'est pas naturel ?

— Ce que je veux dire... répondit papa, car il disait toujours cela au cours de nos disputes, comme pour éclaircir un point qu'il n'avait pas exposé. Ce que je veux dire, c'est... Aie un peu de respect pour moi.

— Alors, c'est non ?

— Seth, voyons...

— C'est pour savoir...

— Qu'est-ce que tu cherches à me demander ?

Ce que je ne trouvais pas le courage de lui demander, c'était, au fond : « Pourquoi tu ne t'occupes plus du tout de nous ? »

Je m'en allai, papa poussa le volume, et une quantité d'explosions me poursuivit jusqu'en haut de l'escalier. Au son des canonnades, je notai la cinquième chose qui était indispensable à ma vie :

5. Commencer à surmonter mes déceptions.

Si tout ce qui s'est produit dans les semaines qui suivirent n'avait pas eu lieu, qui sait combien de temps cela aurait pris ?

L'*America Vestpoochy*, qui transportait un échantillon statistique presque parfaitement représentatif des groupes et sous-groupes génétiques d'Europe occidentale (entre autres les sujets A-474 et A-453, Millicent et Charles Haggard), arriva en vue de New York à l'aube. Le capitaine, un ivrogne connu pour accoster dans le mauvais port, quand toutefois c'était bien un port, se réjouit devant les preuves de sa compétence : une flottille s'amassant, puis les flèches de Manhattan et le large visage de pierre de la Batterie, tout illuminée dans le petit matin. D'une voix grave et ample, qui ne lui venait en général qu'après le cinquième ou le sixième verre, il s'écria : « Terre, terre ! »

Les passagers envahirent en masse le pont. Charles Haggard, devançant sa mère à la course, se perdit dans la cohue. Il avait beau sauter pour apercevoir quelque chose, une impénétrable muraille de manteaux et de chapeaux se dressait au-dessus de lui. Finalement, un Polonais hilare, repérant ce gamin qui se trémoussait, jouait des coudes et poussait, le jucha aimablement sur ses épaules. En l'espace d'un instant, la cité promise tout en or se dévoila devant lui. Dans la lumière du soleil levant, les maisons d'or se pressaient au bord de l'eau, des équipages d'or brillaient sur les routes en or, des panaches d'or sortaient de cheminées en or, de l'or en fusion léchait les fortifications d'or. Même si personne ne pouvait l'entendre parmi les cris de joie, Charles chuchota le seul mot convenant à la cité qui brillait devant lui :

— Isidora...

Fatalement, hélas, le soleil s'éleva et, au moment où l'*America Vestpoochy* fut arrimé au port, Charles avait vu sa cité d'or s'évanouir sous ses yeux. Jamais l'ascension du soleil n'avait causé une telle déception à personne.

Charles fut trop embarrassé pour faire part de sa bévue à quiconque, fût-ce sa mère. Comme tous deux se dirigeaient vers le Bureau de l'immigration qui n'était pas en or, mais dans des tons de gris sale et bleu pâle, il s'accrocha tristement à la main de sa mère tout en regardant ses pieds enjamber trognons de pommes pourris, pigeons morts, excréments de chiens et aussi d'êtres humains.

Après avoir fait interminablement la queue pour obtenir les bons papiers, ils recommencèrent devant l'église catholique pour avoir un repas gratuit composé d'un maigre ragoût et d'un petit pain rond qu'ils mangèrent – avec les autres – là où il y avait encore de la place sur les marches, à l'extérieur. Pendant ce temps, un petit régiment d'hommes volubiles vêtus de knickerbockers mités et de chapeaux hauts de forme râpés sollicitait la foule, distribuant des images gravées sur bois représentant des paysages champêtres qui avaient pour nom « Missouri », « Indiana » ou « Texas ». Quel était leur intérêt là-dedans, ce n'était pas clair, mais ces hommes vous rebattaient les oreilles de la supériorité de l'est de l'Ohio, du sud du Mississippi ou du nord du Texas, sur toute autre chose. À Iddylwahl, Millicent, fille d'une pauvre femme romanesque et bannie, s'était enorgueillie d'avoir la tête sur les épaules. Et en effet, là à New York, elle voyait aussi clair dans leur jeu qu'elle voyait les poils de leurs jambes par les trous de leurs pantalons. Ce n'était que des rabatteurs, des prédateurs qui passaient des heures à imaginer cent façons d'exploiter jusqu'au plus misérable des miséreux. Mais elle était à New York à présent, un endroit formidable pour tenter de faire sa vie, et elle ne connaissait personne. Aussi, quand un Anglais aux yeux las, qui n'avait pas plus de vingt ans et semblait peut-être légèrement plus honnête que les autres, lui tendit l'image d'une cité appelée St. Louis, qui brillait comme le soleil (LA PERLE DE L'OUEST ! proclamait le prospectus) et où – selon ce jeune homme – la terre était « à prendre ! », Millicent comprit qu'elle était en train de se laisser berner, de laisser cet homme profiter de la situation. Mais parfois une illusion, le rêve fallacieux d'un abri, est exactement ce qu'il faut pour survivre au moment présent, même si cela n'est jamais qu'un leurre.

— Comment fait-on pour aller à St. Louis ? demanda-t-elle.

L'homme les conduisit à travers l'enchevêtrement sale des rues, vantant les charmes du Missouri, parlant encore et encore de sa jalousie, du fait qu'il avait bien lui-même le projet d'y aller un jour.

La gare était un grand espace clos, noir de suie, à l'air empoisonné par les émanations de charbon et de vapeur, tel un poumon géant de grand fumeur. L'homme attendit en leur compagnie pendant des heures. Les foules se ruaient devant eux, s'entassaient dans les trains, se jetaient hors des trains ; les trains sifflaient, tremblaient, s'éloignaient au galop tels des chevaux effarouchés. À un moment donné, au milieu de l'après-midi, un monstre de fonte et de bois pourri entra en gare et l'homme annonça à Millicent que c'était le moment. Avec l'agressive impatience d'un autochtone, il fendit la foule jusqu'à la porte en bois d'une voiture, près du fourgon de queue, à l'intérieur de laquelle il y avait un tas de foin et de cadres en bois aux dimensions d'êtres humains, laissant deviner une cargaison humaine. Un individu rondouillard, à la figure criblée de taches de vin protubérantes (ou était-ce des verrues ?), se tenait à la porte. Sous sa casquette en feutre, il leur sourit de toutes ses dents. Les deux types se tournèrent vers Millicent.

— Et maintenant, dit le jeune homme avec un éclair dans l'œil, il s'agit de payer !

— Mais je vous ai dit que je n'avais pas...

L'autre, qui avait mentalement évalué l'unique bijou de Millicent (une bague héritée de son père) avant même de l'aborder, leva sa main vers son visage, comme pour un baisemain, mais, au lieu de cela, il arracha la bague avec la dextérité d'un pickpocket. Puis, sortant deux billets d'un dollar de sa poche, il les tendit à l'employé, souhaita aux deux passagers toute la chance du monde, et disparut dans la cohue.

À bien des égards, le train fut plus éprouvant que le bateau. On n'avait pas le mal de mer, mais l'endroit était encore plus bondé que la cale du navire. Une fois couché, il fallait lutter pour atteindre le plancher en bois. Au mieux, on ne pouvait qu'essayer de se tenir en équilibre sur les bras et jambes d'une centaine d'autres aspirants pionniers. Souvent, le train se traînait à une allure d'escargot, ou s'immobilisait sans raison, pendant des heures. Et puis, il y avait le problème des sanitaires, seulement compensé par les maigres rations de pain et d'eau fournies aux passagers. La nausée s'empara de Millicent et ne la quitta pas, causée non seulement par la saleté, mais aussi par les remords d'avoir perdu la bague de son père.

Afin de préserver leur santé mentale, Charles et Millicent s'employaient à décrire à tour de rôle un million de détails sur Isidora. « Et les murs de la ville ? Sont-ils faits de briques d'or ? » demandait Charles. « Bien sûr ! répondait sa mère. Et le mortier est en platine !

— Et la nourriture ? Il n'y a que des bonbons, ou bien aussi du pain et de la viande ? » disait Charles. « C'est comme tu veux, répondait Millicent. Tu as besoin de quelque chose ? Il suffit d'y penser et ça te tombe tout rôti dans le bec ! » Certains passagers souriaient de les entendre et ajoutaient leur grain de sel, à la façon dont de parfaits inconnus peuvent s'empressez d'attester l'existence du Père Noël en présence d'un enfant dubitatif. Ainsi se développa un esprit de groupe dans ce compartiment suffocant. Mais ce furent tout de même huit jours de misère noire.

Puis St. Louis apparut. Pas brillante comme LA PERLE DE L'OUEST ! mais fumant, crachant de la vapeur, émettant des odeurs à peine moins nauséabondes que New York. Et là, à St. Louis, juste à la descente du train, ce fut comme si la jacassante bande d'escrocs les avait suivis, accueillant la troupe d'immigrés fatigués, enrhumés, aux yeux rougis par la conjonctivite, avec d'autres brochures, d'autres images gravées au romantisme mensonger. Avec le sentiment d'être aussi insupportablement naïve et exploitable que ces hommes s'attendaient à la trouver, Millicent montra néanmoins le prospectus de St. Louis qu'elle avait emporté, demandant où, exactement, se trouvait cette terre promise qui n'était encore à personne. C'est à peine si la plupart entendirent sa question, ils se contentèrent de se lancer dans leur propre couplet, vantant les mérites du Pacifique nord-ouest, ou de faire carrière à St. Louis dans le textile alors en pleine expansion, ou d'investir dans l'or californien. Un homme, un trafiquant

de terres du Texas nommé Benjamin Dempsey, ne jeta qu'un coup d'œil au prospectus avant de se tordre de rire.

— On devrait faire un musée, ici ! s'exclama-t-il avec son accent rocailleux d'irlandais. C'est le même truc qu'on m'a refile en 1815 !

Millicent lui arracha le prospectus. Elle n'était pas en colère, pas vraiment – sachant depuis le début dans quoi elle s'était lancée –, mais faire semblant de l'être lui donnait l'impression d'être moins impuissante. Elle soupira et demanda à l'homme où, dans toute la Création divine, on pouvait trouver une terre bonne à cultiver et n'appartenant encore à personne.

Dempsey découvrit ses dents, opina, et un unique mot roula hors de sa bouche :

— Texas.

— Texas ?

— J'y ai moi-même des milliers d'hectares. Je vais vous y emmener. Ça ne vous coûtera pas grand-chose.

— Mais je n'ai plus rien ! s'écria Millicent, ce qui était la vérité.

Dempsey fronça les sourcils, mais acquiesça. Il se serra contre elle, histoire de sentir les seins de la jeune femme contre sa panse, puis lui déclara que, en Angleterre, il ne savait pas, mais qu'ici, en Amérique, on pouvait payer de bien des manières.

Millicent recula pour le jauger. Il portait les mêmes knickerbockers que les autres mais sans les pseudo-raffinements criards de ses congénères de la grande ville. Elle vit là un signe : sinon d'honnêteté, du moins de bon sens. Fermant les yeux, elle réfléchit. Évidemment, ce qu'on lui suggérait semblait assimilable à de la pure et simple prostitution, mais, à la différence des autres beaux parleurs qui vous appâtaient avant de passer aux choses sérieuses, celui-ci, au moins, proposait un arrangement où les termes étaient connus d'avance : sa terre en échange de son corps. Que faire ? Tout en sachant qu'elle se mettait ainsi complètement à sa merci, Millicent poussa un soupir et hocha la tête.

Le voyage jusqu'au Texas dans le chariot de Dempsey fut tout aussi horrible. Le premier soir, près du feu de camp, il commença à se payer, sans chercher le moins du monde à cacher la transaction aux yeux horrifiés de l'enfant. Charles le regarda faire du mal à sa mère. Il essaya même, pleurnichant et l'attrapant avec toute la force de ses cinq ans, de les séparer. Dempsey, sentant les mains du gosse le tirer par les cheveux, rigola et lui dit d'attendre dans le chariot.

— Obéis ! ajouta Millicent.

Lorsque Dempsey fut satisfait, Millicent s'échappa pour rejoindre son fils, mais elle ne parvint pas à le convaincre d'ôter les mains de ses yeux. Des larmes coulaient sur les poignets de Charles.

— Chut ! dit-elle. Je n'ai rien.

— Je veux rentrer à la maison ! sanglotait Charles.

— Chut. Bientôt, nous serons quelque part où c'est mieux qu'à la maison.

— Où ?

— À Isidora, bien sûr.

— Je veux pas d'or ! Je veux rentrer à la maison.

— Ah, dit Millicent, c'est que tu as oublié... L'or est le moindre de ses trésors.

Charles ne disait plus rien, et sa mère ajouta :

— Le véritable trésor d'Isidora, c'est qu'une fois franchies les portes du royaume, on n'a plus aucun souci. Tu as besoin de quelque chose ? C'est à toi. On peut manger jusqu'à s'en rendre malade. Dormir toute la journée, si l'on veut. Et personne ne te volera plus rien. Mais veux-tu connaître le plus beau ?

Charles ne dit rien. Il avait toujours le visage dans les mains mais ne pleurait plus.

— Charles, je ne dirai plus rien si tu n'ôtes pas tes mains de ta figure et si tu ne me regardes pas en

face.

Lentement, prudemment, comme si Dempsey avait pu faire irruption à tout moment pour ployer de nouveau sa mère sous lui de cette horrible façon, Charles ôta ses doigts. Millicent l'embrassa sur la joue, qui avait le goût des larmes, puis dit :

— Le plus beau, c'est qu'une fois à Isidora, on oublie toutes les mauvaises choses qui vous sont arrivées.

Quand tous trois arrivèrent sur la terre de Dempsey – une immense étendue extraordinairement plate et aride –, il les mena jusqu'au petit coin perdu, anonyme, qui leur était imparti. Puis il les aida à monter une tente et jura qu'il leur construirait bientôt un abri plus solide (ce qu'il fit, construisant une baraque d'une seule pièce, de façon à ne pas risquer d'avoir les fesses mouillées quand il venait collecter le loyer).

Après tout ce qu'on avait raconté à Charles sur Isidora, les rues, les jardins, les bâtiments que lui et sa mère avaient inventés, la stupéfiante nullité de High Plains, au Texas, lui semblait tout le contraire d'Isidora. Tout le contraire de n'importe quel lieu, en vérité.

Il demanda à sa mère :

— Mais pourquoi est-ce qu'on s'arrête ici ?

— Ce n'est pas encore notre tour d'arriver à Isidora, répondit sa mère, improvisant. Ce n'est pas loin, mais ils ont une liste, et personne n'est autorisé à aller là-bas avant que ce ne soit son tour...

C'est ainsi que, au fil des ans, chaque fois que Charles demandait à sa mère si leur heure allait finalement venir, Millicent lui répondait, encore et toujours : « Bientôt, très bientôt, mon chéri », jusqu'au jour où il fut assez grand pour comprendre. Devenu un homme, Charles oublia le pays que sa mère avait inventé sur l'*America Vestpoochy*, soucieux qu'il était de bâtir une maison décente, une ferme décente, une vie décente sur ce petit coin de terre que sa mère avait payé avec son corps. Au fil des ans, M. Dempsey venait, avec la régularité d'un facteur, se faire régler en nature. C'est ainsi que Charles se retrouva avec trois demi-frères, les sujets atteints de l'Alzheimer familial EOA-23 : A-452, A-451 et A-450. Enfin, à la faveur d'un accès de constipation particulièrement tenace, un canal crucial dans le cœur de Dempsey éclata, et la terre devint la propriété des Haggard.

Enfin aussi, le gène qui avait été inventé sur le chromosome 14 de lord Alban Mapplethorpe commença à conduire ses microscopiques opérations dans les tréfonds du cerveau de Millicent. Dès que les symptômes furent flagrants, dès qu'elle ne fut plus capable de se rappeler le prénom du plus jeune de ses fils, elle et Charles comprirent ce qui les attendait.

Un jour, au cœur de la maladie depuis des années, elle se réveilla juste avant l'aube, sauta du lit, se précipita dehors et contempla, hébétée, l'immensité qui s'étendait dans toutes les directions. Réveillés par ses pleurs, ses fils accoururent. Quand ils trouvèrent leur mère, gisant sur le flanc, la figure contre la terre orangée, Charles s'agenouilla à son côté.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Où ils sont passés ?

— On est tous là ! dit-il en désignant ses frères. Tout va bien.

Millicent se redressa et contempla l'horizon, les yeux pleins de larmes, comme si elle s'attendait à voir se matérialiser la ville évanouie de son enfance.

— Mais où on est ?

— Ici. Au Texas.

— Je veux rentrer chez nous.

Quoique n'y ayant pas pensé depuis des années, quoique s'étant efforcé, consciemment et avec une volonté inflexible, de refouler les souvenirs de leur vie d'avant le Texas qui venaient parfois l'assaillir, Charles se rappela alors l'histoire que lui avait racontée sa mère, la promesse qu'elle lui avait faite, et qui n'avait pas encore été tenue.

— Ce n'est que provisoire, lui assura-t-il. Bientôt, nous irons ailleurs, dans un autre endroit, plus beau...

— Où ça ?

— À Isidora, bien sûr.

— Isidora ?

Alors, il lui décrivit le pays qu'elle avait inventé jadis. Devant sa mère et ses jeunes frères captivés, il raconta de son mieux, décrivant Isidora comme s'il y était allé lui-même, comme si la capitale d'or ne s'était pas évanouie sous ses yeux. Un pays sans mémoire, où tout était à portée de la main, où on n'avait aucune raison d'avoir peur, où l'on ne pouvait rien perdre puisqu'on ne possédait rien.

Dans les ultimes mois de la maladie, à ses frères qui lui demandaient sans cesse ce qu'avait leur mère alors qu'ils connaissaient la réponse, Charles répondait sans se lasser, pour les tranquilliser :

— Rien, elle n'a rien. C'est juste que son corps est encore parmi nous, alors que son âme est déjà à Isidora.

Bien des années plus tard, quand ses propres enfants demanderaient à leurs oncles ce qu'avait leur père, eux-mêmes raconteraient la même chose à leurs nièces et neveux.

C'est ainsi que s'est transmise l'histoire d'Isidora : tantôt dans le but de consoler la jeune génération, tantôt pour perpétuer la tradition, tantôt aussi pour exprimer ce qui eût été inexprimable dans les termes et espaces finis de la simple réalité. Au cours des générations qui suivirent, les descendants de Millicent Haggard broderaient sur cette histoire, ajoutant de nouvelles aventures, des détails dignes d'être décrits.

Ces histoires furent ainsi répétées, parallèlement au gène de Mapplethorpe, de génération en génération. Deux idées spontanément improvisées, changeant imperceptiblement à chaque passage tout en demeurant, fondamentalement, les mêmes. Le passé et le futur étaient un même lieu, un destin impossible et pourtant inévitable, vers lequel tous devaient forcément aller.

Jadis, la fillette qui avait trouvé par hasard l'accès au pays d'Isidora arriva dans la capitale. Pour nous, les Terriens, cette ville tout en or serait un lieu spectaculaire, mais, bien sûr, cela ne durerait pas longtemps. Une tuile vaudrait des milliards ; rien qu'avec un simple pavé, on pourrait faire fortune. Sur Terre, la cité serait pillée, saccagée. Mais les Isidoriens n'ont pas besoin d'argent, pas plus qu'ils n'ont besoin de villes, ni des choses produites dans les villes, ni du confort qu'on peut trouver dans les rues encombrées, animées, des villes. Les Isidoriens ne savent pas qui a construit la cité d'or, mais cela n'a aucune importance.

Comme la fillette n'avait pas la moindre idée en tête, comme elle n'avait pas de raison de rester dans la cité d'or, elle s'aventura hors de ses murs, au cœur des jardins d'Isidora.

La maladie de ma famille

Il faisait sombre, la rue était déserte. J'attendais devant la maison de ma fille. Cela faisait des heures que j'attendais. Le monde, cette chose étrange, avait eu la politesse de disparaître pour nous laisser ensemble, Jamie et moi, si jamais elle venait. Sa rue, avec ses maisons et trottoirs en briques rouges, s'évanouit. En dehors de sa porte (en noyer, ornée d'une couronne de fleurs) et de ma patience, le monde était dans le noir.

Mais je regardais dans la mauvaise direction. Par-derrrière vint une main. Elle était comme dans mon souvenir. Douce comme celle d'une enfant, mais avec de longs doigts féminins. Sans me retourner, j'y pressai mon visage et dis :

— Je croyais que c'était impossible.

La voix de Jamie flotta jusqu'à moi, comme portée par une brise :

— Je suis là...

Je dis la seule chose qui me venait à l'esprit :

— Je regrette...

Puis :

— Tu savais ?

Soudain, une grêle de petits coups secs transperça ces ténèbres, les remplaçant par une lumière fade d'après-midi.

J'avais dormi sur le lit qui avait été jadis celui de maman, puis celui de mon frère, puis le mien, avant de ne plus appartenir à personne. Du revers de la main, j'essuyai la fenêtre (cette même fenêtre par laquelle j'avais autrefois, le cœur serré, épié Mae et mon frère). Dehors, à la porte, se tenaient trois de mes voisins, qui s'agitaient dans leurs blazers.

Moi, je ne portais qu'un vieux caleçon, dont la fine bande reliant le devant au derrière était aussi sale que le sol de l'écurie de Iona. À portée de main, il n'y avait que le vieux peignoir de Mae, toujours suspendu dans le placard, là où elle l'avait laissé. C'est donc paré de satin rose et de fleurettes que j'émergeai.

Ils avaient un plan pour mon déménagement, un plan qualifié par eux de « généreux » et d'« équitable ». On me présenta un document revêtu de douzaines de signatures.

— On a fait procéder à une estimation récemment, déclara l'un. Si vous partiez, les maisons dans le voisinage immédiat de la vôtre verraient leur valeur augmenter de 10 à 15 %.

— Je ne comprends pas, dis-je.

— Monsieur Haggard, répliqua une femme vêtue d'un costume d'homme, tout heureuse d'avoir l'occasion de débiter un speech appris par cœur. Quand des familles s'installent quelque part, elles aiment se sentir à leur aise, chez elles. Or, actuellement, c'est comme si deux mondes cohabitaient, et je crois que personne n'a rien à y gagner, n'est-ce pas ?

Pendant un bon moment, je n'ai rien dit. Une partie de moi s'attendait à cela depuis si longtemps que je m'étonnais que ça n'arrive que maintenant.

— Je faisais la sieste, dis-je, ce qui déclencha le bruit stéréophonique de trois soupirs à l'unisson.

— Vous avez l'air d'un homme sensé, ajouta la femme (un barbu affligé d'une bosse, enveloppé de satin rose !). Et nous avons une proposition sensée à vous faire. En raison de la plus-value que votre départ entraînerait, vos voisins sont disposés à vous offrir deux fois le prix estimé.

— Vous m’avez réveillé, dis-je en fermant la porte.

— C’est le double de sa valeur, monsieur Haggard ! Le double !

Et maintenant, la porte était fermée. Toutefois, pendant un certain temps, personne ne bougea. Nous restions là, à nous dévisager à travers la crasse de la vitre.

— Monsieur ! dit la femme avec calme. Si vous n’êtes pas conciliant, nous avons d’autres voies à explorer.

Il y a une ironie cruelle dans le fait que ceux à qui cet endroit devrait légitimement revenir ont disparu depuis longtemps, et que c’est moi qui suis évincé. Mais si je suis le seul Haggard à vivre encore ici, c’est seulement un hasard. Ç’aurait pu tout aussi bien tomber sur quelqu’un d’autre. Quand ma mère était petite, elle avait deux sœurs et un frère. Ils se sont enfuis dès la mort de mon grand-père et, sauf quand ils envoyaient de temps en temps une lettre pleine de regrets, on n’entendit plus jamais parler d’eux. De même, mon grand-père avait un frère qui partit dès que celui-ci tomba malade. Parfois, il me plaît d’imaginer que les rejetons de ces gens-là reviendront un jour demander leur juste part. Je la leur octroierai volontiers, ne serait-ce que pour avoir l’occasion de les regarder en face et de déceler, peut-être, une ressemblance avec mon frère ou même ma fille. Mais je sais que, avec une famille comme la mienne, l’histoire n’avance que dans une seule direction : celle de la dispersion, de la fuite le plus loin possible.

La maladie de ma famille. Son histoire, telle l’interminable histoire d’Isidora, est indissociable des nôtres. Sa triste courbe est inscrite au cœur même de nos existences avant même notre naissance, sa dévastation infléchit toutes nos histoires pour les inclure dans son propre récit tragique.

Peut-être était-ce mieux quand elle n’avait pas de nom. Il y eut un temps où c’était seulement la mystérieuse affliction des Haggard, la folie qui toucha ma mère, mon grand-père et mon arrière-grand-père, et bien d’autres avant eux ; mais, bien sûr, il n’y a aucun moyen de savoir combien. Tout comme il n’y a aucun moyen de savoir comment, ni pourquoi, elle a fauché ceux-ci plutôt que ceux-là. Pourquoi mon grand-père mais pas sa sœur (ma grand-tante Betty, qui survécut pour devenir une accorte vieille fille), pourquoi mon frère mais pas moi. La maladie a sa propre logique perverse. Parfois, j’aime à croire que j’ai été épargné pour une raison quelconque, mais pourquoi épargner un ermite bossu comme moi ? Non, peut-être que la raison pour laquelle j’ai gardé ma tête fait partie de la maladie : prendre les vies précieuses, nécessaires, et laisser l’inutile, le frère bossu, en guise de public.

La maladie de ma famille : la maladie de la vieillesse, l’effondrement familial de la mémoire, une affection connue de tout temps, venait tout simplement trop tôt. Une inversion de la vie en plein milieu, comme une conclusion prématurée, un livre abandonné, jeté au feu, à moitié écrit.

Par exemple :

J’avais quatorze ans le jour où j’ai rencontré celui dont ma fille porterait le prénom : Jamie, Jamie Whitman. Petit orphelin timide qui avait toujours sur lui l’odeur aigre-douce du stand de fruits de ses oncle et tante, Jamie retourna à High Plains pour être placé sous la garde de sa tante paternelle, ses parents nourriciers ayant jeté l’éponge. Jamie ne savait pas exactement si c’était parce qu’ils avaient fini par être à court d’argent ou de patience, mais, ayant été placé dans douze familles différentes, il savait que c’était toujours ou l’un ou l’autre. Cette année-là, avant que son oncle n’eût trouvé une autre famille d’accueil dans la banlieue de Waco, Jamie vint chez nous presque chaque jour, devenant provisoirement mon deuxième frère.

Un jour, alors que nous avions passé des mois et des mois avec lui, maman nous vit rentrer de l’école. Elle sortit par la porte moustiquaire, marcha droit sur lui et, la main tendue, déclara :

— Je suis M^{lle} Haggard. Enchantée.

— Très drôle ! dit Jamie en riant.

— Qu’est-ce qu’il y a de drôle ?

À l'époque où j'avais seize ans, les seuls souvenirs encore vivaces de ma mère concernaient les morts : sa mère, son père, sa propre enfance. Car, à mesure que nous grandissions, elle régressait en proportion. C'était comme si elle visionnait un film de sa propre vie, à ceci près que la bobine défilait à l'envers. À un moment donné, l'inversion de sa vie coïncida parfaitement avec la progression des nôtres : tandis que nous, nous assistions à son déclin, elle croyait revivre celui de son père.

— Papa ne va pas bien aujourd'hui, disait-elle quand je la bordais le soir dans son lit. Il ne m'a même pas reconnue.

— Tâchons de garder espoir, disais-je.

— À quoi bon espérer, si c'est en vain ?

Je devais me pincer les narines, retenir mes larmes, tant que je n'avais pas quitté la pièce.

Après un certain temps, j'en vins à être si habitué à cette vie à l'envers que, à table, quand je la regardais manger, je m'attendais presque à la voir dé-manger, dé-digérer, dé-mâcher, et remettre la nourriture dans son assiette.

Le D^r Haywood, qui observa la malédiction des Haggard sur trois générations, venait de temps en temps appliquer le disque du stéthoscope sur sa poitrine, une spatule sur sa langue, avant de secouer la tête et de déclarer, de ce ton docte qu'il pouvait endosser aussi facilement que sa longue veste blanche :

— Invraisemblable ! Jamais vu une chose pareille de ma vie ! Je regrette, les garçons, de ne pas pouvoir vous dire mieux. C'est un mystère...

Chaque inversion, chaque souvenir perdu, était une petite mort. La frontière entre l'existant et l'inexistant, si tangible pour la plupart d'entre nous, maman la franchissait allègrement, en permanence. À la fin de sa vie, son âme ne s'était pas tant évanouie qu'érodée, effacée par des millions de gommages. J'avais cessé de prier.

À l'époque où j'avais dix-huit ans, tout ce qui lui restait, c'était son nom, qu'elle braillait.

— Sarah veut ! hurlait-elle, désignant le bocal à biscuits.

— Sarah fatiguée ! gémissait-elle l'après-midi.

Nous avions dix-neuf ans quand la maladie entama son ultime, irrévocable, marche en arrière, la mort frappant tout ce que la vie apporte en premier :

La mort du parler.

La mort du marcher.

La mort du contrôle des intestins.

La mort de la station debout.

La mort de la capacité de s'alimenter.

La mort de la capacité de ramper.

La mort de la capacité de s'asseoir.

La mort du sommeil la nuit.

La mort de la déglutition.

Quand la mort définitive arriva, celle des battements de son cœur, tant de choses en elle étaient mortes depuis si longtemps que cette mort-là ne fut pas la plus importante – seulement la dernière.

Mais, à la fin, cette modeste consolation : après ces innombrables morts, cette complète inversion de la vie, ce qui restait de maman trouva enfin le repos sous une forme fœtale, ses genoux squelettiques repliés contre sa poitrine. Le seul mot convenant pour elle n'était pas *morte*, mais *repartie*.

Enfant, à l'époque où je priais encore, je priais pour que, si la malédiction de la famille devait

encore frapper quelqu'un, ce fût moi. Je guettais en moi les premiers signes. À dix-sept ans, quand j'oubliais pendant une semaine où j'avais mis la clé de la porte d'entrée, je me disais : « Ce n'est pas possible. Pas encore ! » À vingt-six ans, alors que, devant ensemençer une parcelle, je découvris que je l'avais déjà fait la semaine précédente, je me dis : « Voilà ! C'est comme ça que ça commence. »

Et pourtant. En dépit de l'interminable liste de mes aberrations, mon esprit est resté normal. Ou peut-être serait-il juste de dire : *intact*.

Mais Paul. Au début, pour justifier toutes ses méprises et étourderies, il y avait une excuse, et une seule. Certes, je savais à quoi m'en tenir, mais l'excuse était crédible :

« Depuis qu'il a quitté l'armée, il n'est plus le même », disais-je.

Il n'est plus le même depuis ce temps-là, me répétais-je quand, Jamie ayant dix ans, Paul tenta de la déposer à une fête de la Science, à Dallas, pour revenir quelques heures plus tard, avec la petite toujours dans la voiture.

« Je crois qu'ils ont changé les routes », dit-il.

« C'est à cause de l'armée », expliquai-je à Gary, le nouveau facteur, qui avait frappé à la porte avec une lettre adressée à M. Paul Haggard.

Gary avait regardé l'enveloppe et demandé à Paul quel était son nom de famille.

« Euh... Paul, je crois », avait répondu Paul.

C'est à cause de l'armée, de ce drame qui est arrivé, songeais-je avec un tel désespoir que cela dut jaillir de mes lèvres lorsque Paul demanda à Mae quand maman allait revenir de la ville.

Parfois, son trouble semblait plus clairvoyant que lui-même. Un soir – ma fille avait treize ans –, en revenant des cabinets, Paul la trouva assise dans mon fauteuil, en train de lire *Jane Eyre*.

— Où est ton père ? lui dit-il.

— Euh... en face de moi.

— Ah ! dit-il en repartant, le dos rond.

Ce soir-là, Jamie se faufila dans ma chambre pour me raconter l'incident.

— C'est à cause de l'armée. Il lui est arrivé un drame. Ces choses-là... ça peut vous changer un homme. Ça peut provoquer des troubles incroyables, expliquai-je.

Elle acquiesça pour montrer qu'elle avait compris, mais pas tout à fait. Nous savions bien tous deux que la crédibilité de cette justification avait commencé à s'éteindre.

— Je voudrais qu'il n'y ait plus jamais de guerres, dit-elle.

Je la pris dans mes bras, comme si cela avait pu la protéger de l'avenir.

— Moi aussi, dis-je.

Après quoi, pour la distraire, je lui racontai cette histoire :

Pendant les premières années qu'elle vécut dans les jardins, la petite fille se conduisit exactement comme tous les autres Isidoriens. Elle se glissa dans leur façon de vivre dénuée de souvenirs. Mangeant, dormant, communiquant le bonheur par le biais du toucher.

Puis, qui sait ce qui se produisit ? Peut-être était-ce l'odeur des fruits et de la terre qui lui rappela son passé. Ou la main que le garçon en face d'elle avait placée sur sa poitrine, douce et ronde comme celle de sa mère. Ou peut-être était-ce tout autre chose. En tout cas, elle se détourna de lui, et pour la première fois depuis son arrivée à Isidora, les mots du monde qu'elle avait quitté tombèrent de ses lèvres :

— Je suis triste, tu comprends ? dit-elle en se détournant.

Interloqué, le garçon eut un recul. Il mit ses doigts sur les lèvres de la fillette et fronça les sourcils. C'était la première fois qu'un Isidorien ressentait un trouble. Il ouvrit la bouche et, après quelques tentatives infructueuses, découvrit que lui aussi pouvait produire presque les mêmes sons.

— Yessui traisste, tu comprends ? dit-il.

Et, de même qu'elle s'était détournée de lui après avoir parlé, il se détourna d'elle.

Mais le lendemain, partout où la petite fille allait, les Isidoriens disaient la même chose :

— Je suis triste, tu comprends, avant de se tourner réciproquement le dos.

Au début, ils ne devaient pas bien savoir ce que cela signifiait, mais à force de répéter cette phrase, à force de se tourner le dos, le bonheur finit par rester en suspens au bout de leurs doigts, sans plus personne pour le communiquer. Finalement « Je suis triste, tu comprends ? » exprima exactement ce qu'ils ressentaient.

Une fois le concept de la parole ancré en eux, la fillette n'eut plus besoin de rien ajouter. À présent qu'une chose avait un nom, les Isidoriens voulaient nommer toutes choses. Et de même que le mot « triste » avait mené à la découverte de la tristesse, de même de nouveaux mots menèrent à de nouvelles pensées, de nouveaux sentiments, jusqu'au jour où les Isidoriens devinrent aussi peureux, jaloux, désespérés et optimistes que nous-mêmes.

À l'époque où la petite fille devint une femme, une langue isidorienne était en train de voir le jour. Les Isidoriens jasaient, jasaient, trouvant un plaisir frénétique à tout décrire – feuilles, baies, migraines, constipation – pour la première fois. La jeune femme, elle, était plus triste que jamais. Tous les mots de son passé lui étaient revenus, et avec eux ses souvenirs. Elle était aussi triste qu'avant et encore plus seule, affligée quelle était par la malédiction du prophète : qu'y a-t-il de plus triste que de se rappeler les terribles choses que l'avenir nous réserve ?

Seth

Données

La base de données du D^r Shellard inventoriait encore 103 porteurs de la variante EOA-23 domiciliés dans l'État du Texas, mais en dehors de la zone desservie par les bus municipaux. Si j'avais été un chercheur plus tenace et plus entreprenant, peut-être me serais-je faufilé hors de la maison pour, soit prendre un bus Greyhound, soit voler la BMW de mon père afin d'aller les dénicher. Le fait est que – et cela en dit sans doute long sur mes limites en tant qu'investigateur – je ne me suis jamais aventuré au-delà de la banlieue d'Austin.

Mais, même dans le cadre de ce périmètre, au fil de mon enquête, je fis bien souvent chou blanc : mes lointains parents étaient ou bien indifférents, ou bien morts, comme ce fut par exemple le cas des sujets A-64, A-10 et A-45. Au terme de longs et exténuants trajets en bus et à pied, leurs épouses, fixant mes chaussures, me déclaraient que c'était trop tard. Peut-être auraient-elles pu me fournir des renseignements utiles, mais, dès qu'elles m'avaient parlé, je battais en retraite. Les sujets A-43 et A-60, au contraire, étaient encore vivants et chez eux, mais en phase terminale de la maladie, parmi ventilateurs et perfusions, leurs proches penchés au-dessus de lits roulants d'hôpital fournis par l'asile. Je n'avais pas plus tôt pénétré dans ces maisons (l'une à Jollyville, l'autre à Georgetown) et jeté un coup d'œil à l'image future de ma mère – le corps ratatiné, inanimé, incontinent – que mes poumons oublièrent comment se procurer de l'oxygène et que je bredouillais vaguement que je repasserais plus tard. Le mari du sujet A-34, celui du sujet A-46, l'épouse du sujet A-23 et le fils du sujet A-8 furent tout aussi dubitatifs et cyniques que mon père, certains demandant à voir mes justificatifs ou disant qu'ils avaient déjà prié le D^r Shellard de leur fiche la paix, d'autres se déclarant tout simplement : « Pas intéressé », et me fermant la porte au nez.

La veille du jour où je devais enfin pouvoir m'entretenir avec l'une de mes lointaines (ou pas si lointaines que cela, peut-être) parentes, je me rendis chez trois personnes qui habitaient toutes trois à Round Rock, mais qui n'étaient pas chez elles. Une fois rentré, j'envoyai à chacune copie d'une lettre que j'avais rédigée pour préciser l'objet de ma visite, joignant une enveloppe timbrée pour que ces personnes puissent me fournir d'autres renseignements sur elles ou me fixer un rendez-vous à une autre date. J'avais préféré, pour ne pas mettre mon père au courant, donner mon adresse plutôt que mon numéro de téléphone. Il y avait quantité de tâches quotidiennes qu'il était devenu incapable d'accomplir quand il rentrait le soir du travail, dans un état comateux. Depuis plusieurs mois, chaque fois que la boîte aux lettres était vidée, c'était par moi.

Le lendemain matin, je montai à bord du premier bus 145 au départ. Il s'était arrêté devant le petit abri vitré juste au moment où le soleil passait au-dessus du toit de l'épicerie derrière moi, décalquant ma silhouette sur le flanc du bus.

Lorsque le soleil fut assez haut pour que le véhicule ne projette même plus sa propre ombre sur la route, je reconnus une image familière, la tour de l'université du Texas, du haut de laquelle un fou canarda un jour la foule, faisant quinze morts. Enfin, le bus s'arrêta juste à l'endroit prévu, en face du capitole du Texas : une grosse tête en marbre avec une centaine de colonnes corinthiennes en guise de dents. Comme je remontais le boulevard, ce fut comme si toute la ville n'existait que comme toile de fond à mon enquête.

D'après la liste, Barbara, Judith et Patricia Llywelyn (A-57, A-58 et A-59) vivaient ensemble au nord d'Austin, dans une suite dépendant de Fenton House, une résidence médicalisée qui se donnait

beaucoup de mal, au contraire de la Salle d'Attente, pour masquer sa véritable fonction. Au bout de vingt minutes de marche, je m'engageai sur un chemin cimenté qui serpentait à travers un jardin de rosiers et d'hibiscus. Bientôt, je tombai sur deux ou trois des plus audacieux pensionnaires de Fenton House, qui passaient à petits pas dans leurs mocassins blancs orthopédiques. Comme j'arrivais dans une clairière et que la résidence se découvrait à ma vue, l'allée décrivit une courbe pour rejoindre la rive artificielle d'une pièce d'eau ronde au centre d'une promenade d'un blanc immaculé, envahie de personnes âgées branlantes. Leurs traits étaient aussi inexpressifs que les roses, et leurs corps affaiblis devaient s'appuyer sur toutes sortes de tuteurs : déambulateur en aluminium, coude d'un bénévole, épaule d'un fils, fauteuil roulant électrique ou manuel.

Des cognitivistes (i.e. Rosch 1983) ont avancé que toutes nos connaissances seraient classées en fonction d'un ensemble d'archétypes inscrits dans notre esprit. Que cela puisse ou non être prouvé, Fenton House était indiscutablement un tel archétype, celui que 99 % des gens associeraient au mot *manoir* si on leur en demandait une description. C'était une bâtisse en briques et mortier, la maison idéale d'un planteur d'avant la guerre de Sécession. Un colosse tout blanc, dont des millions de copies médiocres en préfabriqué ont essaimé en banlieue, le long de la I-35.

À travers la chaleur humide toute vénusienne, les épaisses portes métalliques s'ouvrirent en grand, et j'eus l'impression en entrant de franchir un invisible rideau de climatisation.

Dans le hall, derrière un bureau d'acajou énorme et rugueux comme une peau d'éléphant, un homme brun, à la moustache en guidon de vélo, tira sur les revers de son blazer et me sourit de toutes ses dents avant de m'indiquer la suite des sœurs Llywelyn.

Comme je bondissais dans l'escalier à la rampe vert et or, mes jambes de clown montées sur échasses avalant les marches deux par deux, un groupe de quatre résidents descendaient à petits pas, collés les uns aux autres. Tous avaient la peau cireuse, vaguement translucide, et au niveau de la calotte crânienne des mèches blanches et duveteuses, donnant l'impression qu'ils étaient tous les quatre en ouate. De nuit, avec l'éclairage adéquat, j'aurais pu les prendre pour les fantômes de la famille Fenton. La seule preuve attestant qu'ils étaient de ce monde, c'était leurs vêtements gaiement colorés, couvrant toute la palette des teintes pastel.

Le living de la suite 206 se composait en fait de deux pièces. La première, qui se terminait à cinq pas au-delà de la porte, était dans le style de la maison, avec au mur des moulures compliquées aux motifs baroques. Ensuite, le reste était une extension moderne, presque tout en verre, à travers laquelle filtrait un soleil paresseux. Au fond, près du mur vitré, les sœurs Llywelyn se reposaient sur un large divan en cuir et un fauteuil assorti, leurs corps se découpant dans la lumière, leurs cheveux pareils à trois auréoles mal entretenues.

Toutes trois étaient d'une beauté époustouflante, comme la série des *Nymphéas* de Claude Monet : une étude sur les variations de la beauté, chacune étant belle à sa façon, et aussi à la façon des autres. Mais il y avait là également l'équivalent neurologique de ce fameux diagramme de l'évolution de l'Homme (celui où tous les prédécesseurs de l'*Homo sapiens*, du singe à l'*Homo erectus*, sont alignés de profil, façon séance d'identification dans un commissariat), à ceci près que c'était à l'envers. La plus jeune, Barbara, qui semblait avoir grosso modo l'âge de ma mère, était cohérente ; sa sœur, Patricia, pouvait piquer des crises de rage ; la plus âgée, Judith, restait dans un large fauteuil, tétant d'un air absent le jus de fruits de sa tasse à bec tout en suivant, captivée, un épisode psychédélique des *Teletubbies* qui gazouillaient sur l'écran de télévision fixé au mur.

Je tapai à la porte déjà ouverte l'indicatif des dessins animés de la Warner – La... la-la-la-la, LALA ! – qui avait été jadis le mot de passe secret de ma famille en cas d'urgence, et sur lequel ma mère avait fait une fixation. Les plus jeunes, Barbara et Patricia, se retournèrent, mais la concentration de Judith sur la télévision ne faiblit pas. Pendant quelques secondes, ces mines perplexes me réduisirent provisoirement au silence, et quand je pris enfin la parole pour me présenter et marmonner

un truc vague sur mon enquête, cela me sortit de la bouche comme un discours extravagant.

— Monsieur Waller, vous avez dit ? fit Barbara, refermant sur ses genoux une édition au format poche tout écornée d'*Orgueil et préjugés*.

— Euh... oui.

— Enchantée de vous rencontrer, dit-elle, comme si je venais de pénétrer dans l'Angleterre du XIX^e siècle. Entrez, je vous prie. Je m'appelle Barbara Llywelyn, et voici mes sœurs, Patricia et Judith.

Je fis un pas dans la lumière du soleil qui se prit à mes cils, m'aveuglant. Aussitôt, Patricia se précipita pour jeter ses bras autour de ma taille.

— Bucky ! dit-elle en m'embrassant. Bucky !

Derrière elle, Barbara serra les poings sur le divan avec un grognement et se leva pour venir me délivrer.

— Tu te trompes, Pat ! C'est monsieur..., dit-elle, s'efforçant de tirer mon nom de sa mémoire avec une paume ouverte et faisant tournoyer son doigt, façon de faire qui me rappela vaguement ma mère.

— Seth Waller.

Barbara se tourna vers Patricia et dit :

— M. Waller. Buck n'est pas là, ma chérie.

L'autre la fusilla du regard et Barbara réussit à déformer son beau visage dans une grimace.

— Pas... là..., répéta Patricia en écho.

— Non. Et maintenant, si tu retournais à ta place ? suggéra Barbara en la reconduisant par le coude.

Mais, au bout de trois ou quatre pas, Patricia refusa de se calmer. Elle libéra son bras et gifla la main de sa sœur, prise d'une colère subite.

— Garce ! Non ! Va te faire foutre, sale... !

— Patricia Llywelyn ! Assise !

Toutes deux se dévisagèrent avec colère. Pendant ce temps, dans son fauteuil, Judith était toujours aussi concentrée, et un petit sourire jouait sur ses lèvres en fonction des fluctuations des couleurs à l'écran. Finalement, Patricia reporta son attention sur sa sœur aînée, et son expression s'adoucit tandis qu'elle retournait se prélasser sur le divan. Barbara se tourna vers moi, haussa les épaules et secoua la tête.

— Je suis vraiment navrée, chuchota-t-elle. Il faut lui pardonner. Jamais elle n'avait dit de grossièretés, jusqu'au jour où...

Elle me fit signe de la suivre dans la cuisine, où nous avons parlé, assis autour d'une grande table en noyer. De ma chaise, je voyais le living où Patricia, après avoir contemplé les *Teletubbies* pendant un moment, se mit à ricaner, battre des mains et lancer un clin d'œil incrédule à Judith.

— En ce moment, elle prend tous les garçons de votre âge pour notre frère. Hélas, Bucky est mort il y a plus de trente-cinq ans...

— Oh !

— Enfin, en quoi puis-je vous être utile ? Mais vous l'avez peut-être déjà dit...

— Non, non. Je voudrais vous poser quelques questions.

— Ah ? Quelle sorte de questions ?

— Eh bien... sur votre famille...

— À moi ? Pourquoi moi, en particulier ?

— Eh bien... euh... j'ai eu votre nom par le D^r Shellard et... Eh bien, c'est une sorte de projet de recherche que je...

Elle me sourit avec sympathie, puis demanda :

— Oh ? Comme un recensement ?

— Oui. C'est à peu près ça.

— Eh bien, mon cher, vous avez frappé à la bonne porte. Sur ma famille, je pourrais écrire un livre. Par où commencer ?

Sur la table, je déposai mon carnet à spirale, qui était déformé par mon anxiété. Je sortis un Bic bleu de ma poche et en appuyai la pointe sur la page. Ce que je voulais savoir, expliquai-je, c'était si ses parents avaient eu cette maladie, ou ses grands-parents, ou même ses arrière-grands-parents.

— Eh bien, ma mère... Les gens comme mes parents étaient très... discrets, dirons-nous. Elle est morte dans un établissement comparable à celui-ci. Peu après ma naissance. C'est Judith qui l'a le mieux connue et qui nous racontait des histoires. Mais j'ai peur qu'aujourd'hui elle ne vous soit plus très utile...

Pendant un moment, le silence retomba, puis elle reprit :

— Mon père était de Boston, mais la famille de ma mère du Texas. Quand j'étais enfant, Fenton House était l'endroit où l'on mettait les personnes comme nous...

Bien sûr, au mot *Texas*, je dressai l'oreille et notai ce mot dans mon carnet, le soulignant trois fois. Est-ce à cause de cela ou de l'aimable, doux visage de Barbara Llywelyn ? Voilà que tout à coup j'avais envie de lui parler de ma mère, de lui dire que tout ce que je savais de son passé, c'était ces noms : Bethesda et Isidora, et que, si je n'en apprenais pas bientôt davantage là-dessus, je n'aurais aucun moyen de savoir la vérité. Mais, au lieu de cela, je me rappelai les trois points cardinaux de mon mode opératoire et, m'étant ressaisi, je demandai :

— Où, au Texas ?

— Pas loin d'ici, en fait. Dans le centre-ville, je crois.

— Ça va peut-être vous paraître bizarre, mais vous n'avez jamais entendu parler d'un village du Texas appelé Bethesda, ou d'un endroit nommé Isidora ?

— Pardon ?

— Bethesda ou Isidora.

— J'aurais dû ?

Je ne répondis pas.

— Oh, s'il vous plaît, ne m'en veuillez pas. Il se peut que j'aie connu ces endroits, mais j'ai oublié. Ne m'en veuillez pas.

— Non, non ! Ce n'est pas grave. Aucune importance.

— Oh, Seigneur, ne me prenez pas trop au sérieux. Ces temps-ci, je me perds dans les conversations comme les enfants dans les bois. C'est comme si le sentier disparaissait soudain et que je me retrouvais au milieu des arbres. Mais voilà que je dramatise. En fait, la situation n'est pas si désagréable pour moi, pour l'instant. Si ce n'était pour mes sœurs, je ne serais même pas ici. Bon, c'est vrai que je suis absolument incapable de retenir un numéro de téléphone ou un nom. C'est vrai. Mais parfois, il m'arrive de penser qu'on s'est trompé sur mon compte...

De nouveau, le silence retomba et le regard de Barbara se perdit dans la contemplation des branches du genévrier que l'on voyait de la fenêtre.

— C'est drôle, reprit-elle enfin. Le pire est que je préférerais que le médecin ne se soit pas trompé. J'aimerais tant oublier cette horreur. Mes sœurs et moi, nous sommes faites de la même étoffe. On a toujours été très proches. C'est peut-être pour cela qu'on ne s'est jamais mariées. Et qu'on en est là, aujourd'hui... Quand je les regarde, j'éprouve comme une consolation à nous savoir embarquées dans le même bateau. Peut-être que je me fais du cinéma... Ça va vous paraître atroce, macabre, mais il y a encore quelque chose de drôle : plus la situation devient insupportable pour l'entourage, mieux c'est pour le malade. Judith, par exemple, n'a jamais été aussi heureuse...

Dans le living, Patricia se leva du divan pour venir se plaquer comme une gamine de dix ans contre le mur, juste derrière le chambranle de la porte de la cuisine, pour nous écouter en douce. Lorsque la

conversation se porta sur Judith, elle se mit soudain à crier :

— Ils parlent de toi !

Ce qui parvint à l'arracher au paradis des *Teletubbies* pour la ramener à l'intérieur du salon de la suite 206, qu'elle parcourut avec ce regard horrifié que des millions d'actrices ont feint dans des millions de scènes où l'héroïne émerge, après une nuit d'ivresse, du lit d'un type épouvantable.

Judith se tourna vers moi, bouche bée, ses lèvres arrondies en O comme pour donner au silence la forme d'une question. Je souris, haussai les épaules. Elle souleva son bras à la façon d'un petit enfant maladroit, renversant sa tasse à bec, projetant du jus de pomme sur les petits oiseaux du plateau télé.

— Judith ! Ah, quelle bécasse tu fais ! s'exclama Patricia, qui alla ramasser la tasse et la reposa sèchement sur le plateau.

Les commissures des lèvres de sa sœur rentrèrent dans ses joues et elle se mit à pleurer. Elle tendit le bras vers moi, ses doigts agrippant l'air de façon répétée, le geste universel, inné, de tous les bébés du monde pour réclamer quelque chose.

— Ne faites pas attention, soupira Barbara. C'est sûrement qu'elle a faim.

— Non, non. Je veux dire : c'est cool, dis-je.

Me levant de table, je m'approchai. Dès que je fus à sa portée, Judith se cramponna à mon bras et m'attira à elle.

— Je... je..., bégaya-t-elle.

— Dis quelque chose, idiot ! C'est Bucky ! hurla Patricia. Tu comprends ? Bucky ! C'est Bucky !

— Je... e... e ? demanda Judith, mettant mon bras autour de son cou.

Je me penchai sur elle, à en sentir son haleine parfumée à la pomme.

— Je... e... e...

Tout en sachant que c'était inutile, que sur le plan neurologique Judith était l'équivalent d'un enfant de dix-huit mois, je ne pouvais m'empêcher de penser que, quelque part à l'intérieur de son lobe frontal, il y avait un îlot de mémoire intacte, la pointe d'un mot unique, assez haut et solide pour s'élever juste au-dessus de l'océan de plaques et de nœuds.

— Je... e... e ! grogna Judith.

Dans un souffle, inaudible pour les autres et presque pour moi-même, je lui chuchotai :

— Isidora ?

Elle sourit et me toucha le visage. D'habitude, le contact visuel prolongé d'un inconnu suffit à me donner envie d'avaler une poignée de Prozac, mais là, quand elle tendit sa main, quand elle pressa ses doigts sur ma joue, je souris. Après tout, question Néant, elle était le maître des maîtres. Et connaissait son affaire comme j'avais 50 % de chances de la connaître un jour.

Quoique ce ne fût pas le chemin le plus direct pour rentrer chez moi, malgré ma faim, je choisis de passer par la maison de Cara après être descendu du bus. Le soleil la traversait par l'arrière, illuminant l'intérieur. Je m'arrêtai pour scruter chaque fenêtre, guettant Cara, mais tout ce que je distinguais, c'était le décor basique : l'horloge du grand-père dans l'entrée, l'éclat de la table de la salle à manger en bois verni, le tableau mièvre en haut des marches. Longtemps, je restai là, perdu dans un rêve éveillé où Cara se précipitait dehors pour me saisir par le poignet et m'entraîner dans un coin caché du jardin, où je lui racontais tout de mon enquête. Où je lui racontais tout, d'une seule traite, en prenant à peine le temps de respirer, avec autant de frénésie que j'en avais mis à parler durant ces trois matinées mémorables, en troisième.

Comme j'en aurais eu des choses à lui raconter, si ça l'avait intéressée... J'essayai de ne pas me bercer d'illusions, j'essayai même de me blesser avec l'élastique, mais en vain. Quoi ? Une mère à

l'asile et une acné défigurante ? Fou amoureux d'une fille qui se pince le nez en me voyant ? Je ne sais rien de ma famille et mon père est une épave ? Les larmes me montèrent aux yeux. La maison de Cara devint un Monet.

Selon des psychologues, « croire en un monde meilleur » est l'une des illusions les plus nécessaires à l'esprit humain.

Une fois arrivé chez moi, je trouvai mon père accroupi au bord du coûteux pseudo-tapis persan, en train d'explorer nos boîtes de photos de famille normalement rangées dans l'armoire. Par terre, rayonnant autour de l'inévitable gin-tonic à moitié vide, un étalage en Technicolor sur papier brillant : des centaines de photos datant de la brève mais enthousiaste période photographique de mon père, dont le brutal déclin avait coïncidé avec celui de la mémoire de maman. Il ne devait pas m'avoir entendu rentrer car, lorsque je fus tout près de lui, il sursauta avec violence, projetant le contenu de son verre sur trois gros plans flous des orteils vernis de ma mère. Il leva sur moi un regard d'excuse, les yeux vitreux et injectés de sang, vision si rare qu'au début je crus à une réaction allergique.

— Oh, tu m'as fait peur ! dit-il en s'empressant d'aller chercher du papier absorbant dans la cuisine.

À son retour, il détourna les yeux tout en s'employant, à quatre pattes, à éponger.

— Tu as mangé ?

— Je vais me préparer quelque chose.

— Il y a de la pizza au frigo.

Pendant un moment, je restai là, tandis que mon père se raclait la gorge sans arrêt, un son presque identique à celui produit par un moteur qui se refuse à démarrer. Enfin, je m'accroupis et pris une photo où l'on nous voyait, maman et moi, engoncés dans des gros pulls, souriant à l'appareil photo de mon père sous la neige – seul jour où il neigea l'année de mes dix ans. Papa fit une boule du papier absorbant qui dégoulinait, puis s'arrêta pour contempler cette photo.

— Tu te rappelles cette journée ? Quand ta mère s'est cassé la figure sur la glace ? Grandiose ! Elle a eu les fesses bleues pendant un mois.

— À quoi ça rime, tout ça ?

Il récupéra les glaçons sur le tapis, les jeta dans le verre qui tinta et se releva. Puis il haussa les épaules et tourna la figure contre son épaule comme pour s'essuyer le nez discrètement.

— J'ai pensé qu'on pourrait peut-être lui montrer des photos. Des souvenirs. Qui sait ? Enfin, ça lui ferait peut-être plaisir.

— Des photos ?

— Oui. Oui... Oui, tu as raison. C'était idiot.

Quand il eut fini de ramasser les photos, je découvris mes dents, et un océan de larmes faillit jaillir : des larmes, non de nostalgie ou de tristesse, mais de colère. Si mon père avait été si inquiet, pourquoi ne s'était-il jamais soucié de me confier ce qu'il savait d'elle ? Les trous dans la mémoire de ma mère étaient la conséquence de la maladie. C'était une chose tragique, mais qui ne dépendait pas de nous. Alors que les trous dans la mienne, ceux-là avaient été provoqués de par sa volonté à elle. Que cherchait-il à me cacher ? Que savait-il de ses origines ? Pourquoi tous deux m'en avaient-ils dit si peu sur leur passé respectif ? Si l'Alzheimer familial est une maladie génétique, cela ne signifiait-il pas que ma mère avait toujours su ? Et lui, savait-il aussi ? Et s'ils savaient tous les deux, comment avaient-ils eu l'audace de faire un enfant ? Était-ce par égoïsme ou juste un accident, et cela ne revenait-il pas au même ? Et comment pouvait-il aller au travail, boire son gin-tonic et regarder la télévision pendant que ma mère était en prison ? Comment pourrions-nous jamais être une famille normale ?

Je devais admettre que, concernant la reconstitution de l'histoire génétique de ma mère, je n'avais toujours fait aucun progrès. Quel genre de scientifique étais-je donc ? Peut-être que, loin d'être seulement à des années-lumière d'un Santiago Ramon y Cajal, le père des neurosciences, j'étais plutôt comme Richard Herrnstein et Charles Murray, les infâmes auteurs de *La Courbe en cloche*, ce grand classique du racisme, qui n'avaient pas inventé l'eau chaude.

Ce mercredi-là, il y avait un message du D^r Shellard sur notre répondeur. Quelqu'un devait avoir cafté ; ce pouvait être n'importe laquelle des personnes que j'avais interviewées. Dès qu'il se présenta de sa voix nasale, volontairement traînante, une immense rougeur me gagna, assortie de démangeaisons. C'est à peine si je parvenais à rester sur mes pieds. Heureusement, il se montra plus gentil que je ne l'aurais espéré. Il déclarait ne pas comprendre très bien ce que je fabriquais, n'aurait-il pas été plus simple de venir lui parler si j'avais des questions, puis, après une courte pause, il demandait comment diable j'avais pu me procurer cette liste. Ensuite, il m'informait, carrément et sans la moindre gentillesse, que j'avais enfreint un code déontologique, que si je n'arrêtais pas, je pouvais compromettre tout le programme. Il me suppliait, dans mon propre intérêt, de le rappeler, de lui montrer que j'avais compris. Même si mon estime pour lui frisait l'idolâtrie, j'avais appris en lisant des biographies de savants célèbres que, pour parvenir à une découverte capitale, il faut savoir parfois repousser les limites de l'acceptable. Du moins est-ce le prétexte que je me suis donné pour ne pas le rappeler, pour faire comme si je n'avais pas eu ce message. Pardonnez-moi, docteur Shellard, mais, comme vous le savez bien, je devais poursuivre ma recherche empirique. La Grande Découverte était encore à venir.

Après que la petite fille eut apporté les premiers mots à Isidora, les Isidoriens commencèrent à se souvenir, à penser, et à parler tout comme nous autres sur Terre. Or, leur intelligence se développant, ils se mirent aussi à penser à la Mort, et à se poser la grande question : « Qu’y a-t-il après ? »

Beaucoup en vinrent à croire que la découverte de la mémoire n’était pas un hasard, qu’elle-même faisait partie d’une puissance supérieure, la Mémoire totale, et que, lorsqu’un Isidorien mourait, il fusionnait avec Elle, baignant pour l’éternité dans l’omniscience.

Pour certains, cela signifiait rejoindre tous ceux qu’ils avaient perdus. Pour d’autres, la récompense de la mort était de se dissoudre dans une entité bien plus vaste. Pour d’autres encore, la vie posthume était identique à l’autre, à ceci près que toutes les motivations, tous les désirs et besoins des autres Isidoriens devenaient transparents, si bien qu’il n’y avait plus de malentendus.

Les discussions entre Isidoriens devinrent de plus en plus acharnées. En fait, d’aucuns prétendent que la guerre est née du désir de chaque faction de se convaincre de la justesse de son opinion par opposition à celle des autres.

Au bout de quelque temps, une nouvelle idée vit le jour, partagée seulement par un petit cercle d’amis avisés, formés durant les années de guerre. Voyant tout ce que le pays avait subi depuis l’apparition des premiers mots – violence, trahison, tristesse, deuils –, ces Isidoriens se mirent à nourrir un autre genre d’espoir. Et si, au lieu de cette Mémoire totale, il n’y avait plus de mémoire du tout ? Et si Isidora pouvait retrouver sa bienheureuse amnésie ? Et si, après la mort, c’était tout simplement le néant ?

« Ne se souvenir de rien, disaient-ils. Que peut-on espérer de plus de l’Éternité ? »

À cause de ma mère

Je croyais savoir à quoi m'attendre, mais j'avais tort. Au lieu d'une inversion presque exacte de la chronologie, la maladie changea en l'espace d'une seule génération. Jamie était toujours, en principe, la fille de Paul ; Mae était toujours, en principe, l'épouse de Paul ; notre maison était toujours, en principe, notre maison. Même Gary, notre facteur, était toujours, en principe, notre facteur. C'est le souvenir de moi qui mourut le premier. Je suis mort dans mon sommeil.

À la suite de cette nuit dans le saule, jadis, il m'était souvent arrivé de me réveiller pour découvrir Mae couchée à mon côté, ayant déserté subrepticement la couche conjugale. Même si le temps avait passé et si cela ne s'était pas reproduit depuis plus de quinze ans, une nuit, le poids familial d'un corps me tira du sommeil. Comme dans un rêve éveillé, je crus que c'était elle. Des doigts m'ouvrirent tendrement les paupières, et la brume du sommeil me brouilla la vue. Je mis du temps à décrypter ce que je voyais : non pas Mae, mais Paul.

Depuis la naissance de Jamie, j'attendais que cette hache, la vérité, s'abatte. C'est pourquoi je fus aussi soulagé qu'horrifié. Enfin, il avait compris !

Dans l'obscurité, je cherchai à tâtons l'instrument de sa vengeance, peut-être un couteau de cuisine. Mais ses mains étaient vides.

— Paul ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il se contenta de regarder dans mes yeux embrumés.

— Ils dorment tous, je crois..., chuchota-t-il.

— Oui.

— Nous sommes seuls.

— Oui.

— J'ai attendu si longtemps, tu sais...

— Attendu quoi ?

— Ce moment !

Il se pencha au-dessus de moi, et j'attendis le premier coup, peut-être son poing dans ma figure. Mais il m'embrassa les cheveux, là où ils grisonnaient.

— Comme tu es beau...

— Quoi ?

— Tu es beau.

— Merci !

Pendant un long moment, silence. Finalement, j'entendis renifler.

— Qu'y a-t-il ?

— Jamie.

— Jamie ? Quoi, Jamie ? dis-je en me redressant sur mon séant, affolé.

Mais il se contenta d'émettre un petit rire triste.

Il manipula la lampe de chevet ; la chambre s'éclaira. Comme il se relevait, ses larmes se mirent à couler.

— Jamie, répéta-t-il, esquissant un sourire qui détourna leur cours. Jamie, nous voilà réunis...

Il s'agenouilla alors devant moi, pressa ses lèvres gercées sur mon front, ma joue, et, en cet instant, le monde s'inversa. Ou plutôt, parut s'inverser à mesure que mes yeux s'ouvraient

brutalement pour voir défilé dans un vertigineux accéléré tout le film de la vérité.

À présent que la conclusion était là, un millier de pièces à conviction s'ajouaient. Enfants, on se cachait souvent près du ruisseau pour passer nos doigts sur des photos pornographiques, mais ses préférées étaient toujours, chose terrible, celles montrant des grosses fesses masculines au travail, au premier plan. Et puis, il y avait Jamie Whitman. Des rumeurs avaient toujours couru sur lui. Moi, le petit bossu, j'avais appris à être sourd aux moqueries des autres enfants. Certes, « Beurk, l'Homme des cavernes » n'est pas le terme le plus gentil pour désigner mon problème ; pourtant, je n'aurais pas nié que mon allure évoquait un homme de Neandertal. À leur façon qui était cruelle, n'avaient-ils pas inventé le pire des termes pour indiquer ce qu'était Jamie ? Quoi d'autre ? Le jour où Paul s'était attardé au concours entre hercules à la fête foraine, quand nous avions quinze ans. La fois où il avait serré dans ses bras M. McGreggor, notre professeur de latin, qui avait failli suffoquer. La fois où je l'avais vu frôler les cheveux de Michael Specter, le garçon assis devant lui en classe.

Et puis, l'indice le plus important, la preuve numéro 1, c'était, bien entendu, Mae. Combien de fois m'étais-je demandé comment il pouvait être marié à une femme aussi belle et la toucher aussi peu ? Je l'avais même maudit pour cela. Comment pouvait-on montrer une telle indifférence à son égard ? Sans rien dire, nuit après nuit, j'avais attendu dans l'arbre la preuve du contraire. Mais à présent, cette explication que je n'avais jamais vraiment envisagée était si simple, si évidente...

Un million de fois, j'ai essayé de démêler l'écheveau des motivations de l'espèce humaine pour finir par me résigner : nous sommes trop complexes pour nous comprendre nous-mêmes. Peut-être. Mais là, il y avait cela qui expliquait tant de choses, et si simplement.

Une autre idée me vint. Si Mae avait tenu à cacher la vérité sur l'origine de sa fille, ce n'était pas son seul mensonge. Sur combien de choses son silence avait-il jeté le voile ?

Mon frère sourit, puis chuchota :

— Jamie. Enfin, nous deux, ensemble...

Un jour, tandis que je me remettais d'une virée au magasin (trajet que j'avais effectué, hommage au bon vieux temps, sur la Iona originale), je contemplai les nuages à travers la vitre sale de ma fenêtre, considérant leurs formes. Dans le ciel, un gros zeppelin ayant l'arrière-train d'un chien était sur le point d'entrer en collision avec la face maussade d'une vieille femme quand j'entendis ma jument hennir avec violence. Avec toute la vélocité que les articulations rouillées de mes hanches me le permettaient, je me suis précipité dans la grange.

Le trajet avait été épuisant pour elle. Sur le chemin du retour, les fontes de ma selle pleines de beurre de cacahuètes et de bouteilles géantes de thé glacé, j'avais entendu un souffle épais accompagner sa respiration. Puis, quand je l'avais ramenée dans la grange, elle s'était mise à pencher de côté, comme si la gravité s'était soudain accordé des fantaisies. Et à présent, elle était couchée devant moi, ses membres fouettant le vide comme des tentacules tranchés net. Sa tête posée dans le foin était en revanche sereine, presque extatique. Alors qu'elle n'avait jamais été du genre à me regarder dans les yeux, cette fois elle se tourna vers moi et je compris, sans doute possible, ce qui se passait.

Je me suis assis là et j'ai attendu, en caressant sa crinière. Iona, mon unique compagne, s'en allait. Ce n'était sans doute qu'une jument, mais – comme toujours – je lui ai parlé comme à un être humain, plutôt pour moi-même que pour elle, lui disant ce que je n'avais jamais eu la possibilité de dire à mon frère ou à Mae. Qu'elle était libre de faire ce qu'elle devait faire. J'ai essayé de lui dire qu'elle n'avait rien à craindre – mais qu'est-ce que j'en savais ? Il se peut que je lui aie même dit que je l'aimais. J'étais désespéré. J'ai pleuré comme Jamie avait pleuré la mort de son premier animal de compagnie,

un lapin nommé Constantinople.

Un jour, j'ai lu dans le *National Geographic* que l'esprit continue à survivre plusieurs minutes après l'arrêt du cœur. Le temps peut devenir malléable, comme dans ces moments précédant le sommeil, où il s'étire au compte-gouttes. Le mieux, semblait suggérer le magazine, était d'attendre dix bonnes minutes avant de s'éloigner du défunt. Après tout, quoi de plus horrible que d'être laissé pour mort quand une part de vous-même est encore en vie ? Iona avait cessé de respirer depuis quelques minutes quand elle fut prise de convulsions, donnant de grands coups de tête sur mes genoux, me coupant la respiration. Je m'efforçai de ne pas pleurer, ne voulant pas lui laisser pour dernière vision celle de mes pleurnicheries. J'avais bien six minutes à lui consacrer, mais je ne savais pas quoi dire.

Un filet de sang coula de son œil et tacha ma salopette, mais je l'ai embrassée sur le front et j'ai continué à lui parler. Or, ce qui m'est venu aux lèvres, c'est une histoire que j'avais entendu raconter à ma fille par mon frère, la seule concernant Isidora qu'il ait, à ma connaissance, concoctée lui-même. Et elle m'est revenue dans les termes mêmes de sa version, mot pour mot :

Nul ne sait exactement comment la Guerre à Isidora débuta. Nul ne pourrait se rappeler qui attaqua le premier, ni pourquoi, ni dans quel camp était qui exactement. D'une certaine façon, la guerre était devenue un état d'esprit. Être en guerre était désormais dans l'ordre des choses.

Or, pendant ces années terribles, un enfant naquit. Un garçon qui allait devenir un homme, puis le soldat destiné à redécouvrir l'idée de la paix perdue depuis des centaines d'années.

Ce fut très simple, en vérité. Il était dans une étrange bataille, comme il avait été dans d'innombrables batailles auparavant. Ça tirait de partout. Il riposta. Il visa, tua, rechargea. C'était cela, rester en vie. Tuer ou être tué. Mais alors. Comme ce fut simple. Ça siffla dans les airs, et le torse du jeune homme devant lui fut coupé en deux. Révélant un geyser de sang, et aussi – soudain – l'idée. Il lâcha son fusil. Quelque chose s'ouvrit en lui. Quelque chose qui, une fois ouvert, ne pourrait plus jamais se refermer. L'idée.

Les minutes passaient et l'idée s'épanouissait. Si simple que c'en était ridicule. La vie était une chose. Misérable. Effrayante. Primitive. L'idée était tout simplement le contraire.

Il se mit à courir. Il courut, courut, et finit par tomber sur une autre bataille. Il voulut se cacher, mais c'était trop tard. Le commandant, qui ne le reconnaissait pas, lui tendit tout de même une arme avec ordre de combattre. Là encore, il lâcha son arme, et là encore, il s'enfuit.

Et puis, un an plus tard peut-être, ayant fui d'innombrables champs de bataille et parcouru d'innombrables kilomètres, le soldat se trouva dans une tranchée à côté d'un homme. Comme toujours, il lâcha son arme au premier coup de feu. À sa grande surprise, son compagnon eut une expression que le soldat n'avait jamais vue. Plus complexe que de la simple colère. Une expression de chagrin et de sympathie.

Le soldat le regarda bien en face et n'eut pas à parler. Il plaça sa main sur la poitrine de son compagnon et exprima ainsi quelque chose de viscéral, de plus fondamental que la guerre. Et cette main dit à cet homme tout ce qu'il avait besoin de savoir. Que le soldat était devenu le contraire de tous les autres. Et qu'il deviendrait son semblable. Une idée folle. Si simple, si impossible. L'idée de la paix.

Résultats

Cet été-là, je fis souvent le même rêve, mélange d'un souvenir réel et du plus horrible des contes que j'avais entendus quand j'étais tout petit.

Ça commençait toujours par le même souvenir : j'ai neuf ans et nous passons en famille une nébuleuse semaine de juillet à Galveston. On se baigne dans l'Océan. Je me prélasse sur mon matelas pneumatique bleu électrique tandis que ma mère nage à mon côté. Le soleil a déposé du sel sur mon torse nu et ma peau toute rêche en est comme assainie. Au début, ma mère rit, et moi aussi mais sans savoir pourquoi. Elle me raconte une histoire, mais pas sur Isidora. C'est celle de la jeune fille qui a un ruban autour du cou et à qui on a bien défendu d'y toucher. Un jour, son soupirant veut défaire ce ruban (transparente mise en garde métaphorique). Elle finit par accepter, mais, sitôt le ruban dénoué, sa tête tombe. À ce moment-là, dans mon rêve, ma mère se touche le cou, et je remarque qu'elle aussi porte un ruban. Affolé, interloqué, ébahi, je m'apprête à lui demander si elle court le même risque, mais à ce moment-là son sourire s'efface, elle me regarde gravement, touche sa nuque et commence à dénouer le ruban. Là, comme dans le conte, sa tête me tombe aussitôt dans les mains. Je veux crier, mais je suis paralysé. Le matelas danse sur l'eau. Je regarde alors dans toutes les directions, mais la rive a disparu. À ce point du rêve, soit je me réveille, soit j'enchaîne aussitôt sur cet autre : j'ai à présent quatre ou cinq ans et je suis engoncé dans une doudoune jaune vif. Comme je m'apprête à sortir, mon père se dresse devant moi, l'air contrarié. Il prétend que je ne peux pas sortir comme ça – « C'est gênant ». Comme je lui demande pourquoi, il se penche et tend la main vers moi. C'est alors que je constate la présence d'un ruban autour de mon cou. « C'est ridicule », dit-il, et il veut me l'enlever. Moi, je me tiens la gorge à deux mains et cherche à me dérober. « Ne fais pas tant d'histoires », dit-il. Puis, saisissant l'extrémité du ruban entre le pouce et l'index, il tire et, au moment où le nœud se défait, je retrouve mes quinze ans, et je me tords sous les couvertures, me réveillant parfois avec une douleur intense, mon pied cognant le cadre du lit.

Je laissai passer une semaine avant de chercher à réaliser toute autre interview. Officiellement, mon projet était d'attendre les réponses des gens à qui j'avais envoyé des lettres tout en mettant à profit ce temps pour combler mes lacunes en neuropathologie. Mais en fait, je crois que la vérité était ailleurs. J'avais déjà presque épuisé la liste des personnes atteintes de la EOA-23 habitant dans la région ; or, tant qu'il y avait encore des noms sur cette liste, je pouvais me bercer d'illusions. Couché dans mon lit, pendant les trois ou quatre heures où j'essayais de dormir, je me laissais aller à imaginer la scène si l'une des personnes que j'allais interviewer, l'un de mes lointains cousins, se jetait à mon cou, après avoir attendu des nouvelles de ma mère pendant des années. Combien de temps me faudrait-il parler avant qu'il – ou elle – comprenne qui je suis ? Devrais-je mentionner la maladie de ma mère, les histoires d'Isidora et la ville peut-être imaginaire de Bethesda, ou serais-je aussitôt reconnu ? Et est-ce que la personne sangloterait contre mon épaule, ou resterait-elle pétrifiée par l'émotion, bouche bée ? Et serait-ce comme quand on se coupe : une simple incision suivie d'un jaillissement incontrôlable ? Découvrierais-je aussitôt tout ce que j'avais toujours voulu savoir sur ma mère, ou ne récolterais-je que des bribes ?

Mon interview suivante (les sujets A-67 et A-24, Claire et Dave Bennington) ne devait me fournir

aucune information sur ma mère, mais c'est un cas fascinant qui mérite d'être exposé.

M. et M^{me} Bennington habitaient près de chez moi, à Westrock, dans un lotissement, La Colline radieuse, qui, d'après Internet, se trouvait exactement à 10,5 kilomètres de mon domicile. Cette proximité aurait dû constituer un avantage, mais, comme ce n'était pas desservi par le bus, je dus faire tout le chemin à pied. Ce matin-là, il faisait une chaleur torride et, quand j'eus enfin atteint la maison, j'avais le visage tout piquant de sueur.

Aux alentours de Westrock, les promoteurs avaient eu une quinzaine de plans qu'ils avaient utilisés à l'infini : les variations suffisaient à assurer qu'il n'y ait pas deux maisons identiques dans la même rue, mais, si l'on circulait pendant dix minutes dans ces lotissements, on découvrirait huit à dix exemplaires du même modèle. Tout jeune, j'étais fasciné par ces maisons-clones. Je passais des heures à en espionner les intérieurs, m'attendant presque à en voir sortir des familles quasi identiques à la mienne. Quasi identiques, mais juste un peu différentes, comme si ces familles pouvaient m'offrir un aperçu de ce qu'aurait été la mienne si ma mère n'avait pas plané dans la stratosphère ou si mon père n'avait pas tété son gin comme s'il en allait de sa vie, ou comme si je n'avais pas été l'être le plus disgracieux de la planète. Mais, à ma grande déception, ces familles ne regardaient jamais des gens comme nous, ce qui était dommage, car cela me faisait prendre conscience de notre isolement, mais réconfortant aussi, car cela suggérait qu'on ne nous montrait pas du doigt. Bref, M. et M^{me} Bennington habitaient l'une de ces maisons bâties selon un plan identique à la nôtre, si bien qu'au bout d'une heure et quinze minutes de marche, je me crus revenu chez moi.

Ils se présentèrent ensemble à la porte, m'escortèrent jusqu'au salon, allèrent me chercher un verre d'eau ensemble, sans jamais se quitter d'un pouce. Ils se tapotaient du bout des doigts, se touchaient réciproquement le dos, entrelaçaient leurs doigts comme pour maximiser la surface de contact. Comme si, tels les Isidoriens, ils pouvaient communiquer par simple contact épidermique.

Quand ils parlaient, c'était ensemble, chacun complétant les phrases de l'autre. Selon Daniel Wegner et consorts (1985), les couples mariés développent une « mémoire transactive », processus par lequel on comble les trous de mémoire de son conjoint, le duo se partageant la corvée de se souvenir comme on se partage les tâches ménagères : aidé par l'autre, chacun voit ses fonctions neurologiques activées, les zones d'ombre et de lumière respectives se combinant pour former une image synthétique, uniforme. Du moins est-ce ainsi que ça doit fonctionner, sauf que dans le cas de M. et M^{me} Bennington, qui avaient encore plus besoin de cette synergie que le commun des mortels, chacun n'était pour l'autre qu'une béquille boiteuse et, certaines régions obscures restant dans l'obscurité, la conversation se perdait parfois dans les espaces intersidéraux.

À une semaine d'écart, on avait diagnostiqué chez l'un comme chez l'autre la variante EOA-23 de l'Alzheimer familial. Ils ne se connaissaient pas à l'époque – ils ne devaient se rencontrer qu'un an plus tard –, accaparés qu'ils étaient par leurs responsabilités. M. Bennington était un concepteur de sites web qui avait « décroché le gros lot », comme disait papa, en inventant un truc en rapport avec les cartes de crédit et la sécurité. C'était aussi le père de trois enfants et l'ex-époux d'une femme superbe (il tira sa photo d'une boîte en carton cabossée pleine de vieux clichés qu'il gardait sous le canapé « sans raison valable »). M^{me} Bennington, ex-M^{me} Charles, avait été institutrice, avait élevé deux enfants, mené une vie normale. Comme ma mère, avant le diagnostic, tous deux avaient exaspéré leurs proches en oubliant leurs obligations, par exemple aller chercher les enfants au cours de violon ou de trombone, des vêtements chez le teinturier, quand ils ne revenaient pas du supermarché les mains vides, la liste des commissions fourrée dans la poche. Tous deux piquaient ensuite des colères, entraient dans une rage folle, accusant leur conjoint d'être des égoïstes, d'épouvantables boulets, des sans-cœur, en réponse aux attaques auxquelles ils devaient faire face. Finalement, tous deux avaient divorcé plusieurs mois avant le diagnostic et ensuite – sur les conseils de leurs médecins respectifs –, ils avaient adhéré aux infortunés Alzheimer's Anonymes, un groupe de soutien en ville.

— C'est là qu'on s'est rencontrés, déclara M. Bennington.

— Et deux mois plus tard, nous étions mariés, ajouta M^{me} Bennington.

M. Bennington sourit.

— Nous avons tant en commun. C'était comme si on avait été destinés l'un à l'autre, sans le savoir.

— Oui, c'est vrai. Nos familles, nos divorces, nos centres d'intérêt. Jusqu'à la variante de cette maladie ! C'est très rare, non ?

Plus tard, seul dans ma chambre, j'ai calculé les probabilités pour que deux personnes affectées par la variante EOA-23 se rencontrent par hasard. Ça donnait approximativement du 14 640 contre 1. J'ai failli leur téléphoner, avant de me raviser. Afin d'expliquer cela, il aurait sans doute fallu préciser que tous les individus atteints de cette variante de l'Alzheimer sont cousins au douzième ou treizième degré, au moins.

Au cours de ma visite, il leur arrivait de fixer le même point sur leurs murs impeccables pendant de longues minutes, comme captivés par une musique à eux seuls destinée. Puis l'un d'eux relevait la tête et parlait.

— Le plus terrible, c'est qu'on oublie les choses récentes, expliqua M. Bennington en prenant la main de son épouse entre les siennes, comme si à tout instant elle aurait pu vouloir se dégager. Par exemple, je me souviens très bien de cette peste de Sheila Marks qui m'avait envoyé un coup de pied à l'entrejambe parce que, tout gosse, j'avais essayé de l'embrasser. Avant de l'oublier, elle, j'aurai oublié le nom de mon épouse. Un jour, on ne saura même plus parler. Mais au moins, si on doit perdre la tête, ce sera ensemble. Ce n'est pas le pire. Le pire...

Là, M. Bennington croisa mon regard. Comme de juste, ce contact visuel déclencha chez moi une réaction auto-immune entraînant fièvre et démangeaisons, mais cette fois, je pus l'observer comme si j'avais été quelqu'un d'autre. Quand enfin il parla, je découvris en regardant mes mains qu'elles imitaient celles de M. et M^{me} Bennington, qui se tenaient mutuellement.

— Le pire, poursuivit M^{me} Bennington, c'est nos enfants. Aucun d'eux n'a passé le test. Mais ils savent. Ils ont une chance sur deux d'être touchés... Peut-on imaginer une maladie plus méthodique, plus aléatoire et plus cruelle ? Et ce n'est pas tout. Ils doivent aussi assister à notre dégradation. La culpabilité... Ah, il n'y a pas de mots pour cela. Tout ce que je peux dire, c'est que si ce n'était pas pour Dave, je ne crois pas que je pourrais le supporter. Vraiment pas. Je devrais faire quelque chose, me...

Séparant ses doigts de ceux de sa femme, M. Bennington exerça une brève pression dans le dos de M^{me} Bennington, puis porta ses deux mains à son visage. Étrangement, comme si le fait d'être dans le double de ma maison me faisait imiter tous leurs gestes, je passai les mains dans mes cheveux et sentis quasiment leurs mots dans ma propre gorge.

— Le fait d'avoir eu des enfants..., ajouta M. Bennington. Parfois, j'ai l'impression de perdre la tête. C'est très dur... Et la triste vérité est que je ne pourrai même pas compter sur mon propre sentiment de culpabilité pour comprendre tout cela. C'est comme quand on a une liste de choses à faire en tête, mais qu'on ne peut pas aller jusqu'au bout, parce qu'on en a oublié la moitié. On ne peut pas comprendre tout d'un coup.

— Le pire, ce n'est pas pour nous, mais pour nos proches. Pour ceux qui restent, c'est plus dur, je crois..., conclut M^{me} Bennington.

J'opinai. Pendant un long moment, notre trio contempla d'un regard absent la surface vitrée de la table basse, suivant les volutes et ramages du tapis persan.

— Mais un jour, heureusement, on ne se rappellera même plus..., dit enfin M. Bennington.

— C'est correct, pour une résidence. Ce n'est pas là où on aurait choisi de finir nos jours, je suppose, mais ça n'a pas grande importance, car...

— Tout ce qu'il me restera, ce sera son visage, dit M. Bennington en lissant une mèche derrière l'oreille de M^{me} Bennington. Son visage, c'est tout...

Le lendemain, dans l'après-midi, je trouvai l'une de mes enveloppes timbrées dans la boîte aux lettres.

Mon cœur palpita. Il n'y avait pas d'adresse au verso pour la réponse et, dans ma hâte à la décacheter, je la laissai tomber dans les mauvaises herbes au bord du trottoir. Je me penchai pour la ramasser.

Cette lettre, la seule qu'on m'avait envoyée (je ne devais pas en recevoir d'autres), était écrite sur une feuille de papier épais, blanc ivoire. La main de mon correspondant avait eu du mal à aller droit et les lignes étaient de travers.

Écrite par le sujet A-65, Helen Delancey, elle disait ceci :

Cher monsieur Waller,

Je vous écris au sujet de votre lettre datée du 15 juillet. Je n'ai jamais été une très bonne épistolière et, mon esprit étant embrouillé aujourd'hui, veuillez m'en excuser. Je vous écris en réponse à votre lettre, mais excusez-moi si mes mots n'ont pas l'air très bons. Je n'ai jamais été très douée pour écrire et aujourd'hui, tout particulièrement, je suis un peu dans le cirage. Je suis sûre que vous comprendrez.

Vous m'interrogez sur mes proches. Ils sont auprès de moi en ce moment, et c'est une bénédiction de chaque instant. Connaissez-vous Garrett ? Bien sûr. C'est ce qui m'est arrivé de meilleur. C'est le conseil que je vous donne. Trouvez-vous quelqu'un comme lui. Pour le reste, on se débrouille toujours. Je sais que c'est idiot à dire, mais l'amour est le plus important.

S'il vous plaît, pardonnez-moi, car je n'ai jamais été douée pour le dessin. Mais je vais tenter de répondre de mon mieux à votre lettre datée du 15 juillet. Vous m'interrogez sur mes proches. Ils s'occupent bien de moi en ce moment. J'ai attrapé un gros rhume, et aucun médicament ne marche. J'ai peut-être oublié de les prendre. Je suis si patraque que j'ai parfois du mal à rester sur mes jambes. Je vais arrêter de chanter. Je sais combien tu détestes ça. Mais j'ai ce rhume, et s'il n'y avait pas les enfants, je ne saurais pas quoi faire. Quand j'irai mieux, je serai contente d'aller faire un tour en voiture avec toi. Pour le moment, ma santé n'est pas brillante. Je ne suis pas en état de recevoir des visites. Je suis désolée d'avoir été si bizarre lors de ta dernière visite. Tu m'es très cher et je ne voulais pas te vexer.

J'ai votre lettre datée du 15 juillet. Vous vous dites intéressé par ma famille. Eh bien, la famille est ce qui compte le plus au monde. Le numéro 1. J'espère que ce conseil vous sera d'une quelconque utilité. J'ai peur de t'ennuyer. Il y a déjà tellement de bruits que je vais devoir en terminer ici. Je me réjouis de te revoir bientôt, dès que je n'aurai plus ce rhume.

Bien à toi,
Helen

On était déjà à la fin du mois de juillet, et je n'étais arrivé à rien.

Ensuite, deux week-ends passèrent ; il y avait deux mois que je n'avais pas revu maman. Je n'avais rien fait, sinon aller me terrer dans mes repaires pour relire *Le Cerveau humain : un portrait*. Il restait bien des noms sur ma liste, mais je savais que cela ne me mènerait nulle part, que le but pourtant modeste de ma prétendue enquête se déroberait éternellement. Mais je devais tout de même conserver un petit espoir, car l'idée de visiter ces personnes-là, avec la forte probabilité que cela me prouverait à quel point mon pessimisme était fondé, me paralysait, me donnait la nausée. Carl Sagan a dit : « L'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence », et je savais cela tout en ayant du mal à y croire tout à fait.

L'après-midi du neuvième dimanche où je n'avais pas vu ma mère, mon père finit par le remarquer. La porte de ma chambre s'ouvrit, renversant la fragile tour composée de mes boîtes de Kleenex vides.

— Hé !... Il est treize heures. Tu ne vas pas voir ta mère ?

— Pas envie.

— Ah ?

— Non. Je suis sûr que tu comprends.

— Quoi ?

— Rien, rien.

D'ordinaire, si j'avais dû traduire fidèlement la réaction de mon père à un tel persiflage, il aurait fallu utiliser force points d'exclamation. Mais cette fois, sa voix était atone. À travers le O de sa bouche, il souffla une bouffée d'haleine alcoolisée qui m'atteignit alors qu'il avait déjà repris la parole :

— C'est parce que... tu comprends... Chacun est triste à sa façon.

— Je sais, je n'ai pas cinq ans.

— Ça ne veut pas dire que je ne suis pas aussi triste que toi.

— OK.

— Crois-moi.

— OK.

— Ah, mon Dieu ! Ce n'est pas que je ne veux pas... enfin que je ne me sente pas... Seulement, j'ai été élevé dans l'idée que... Il faut garder la tête haute. Tu n'as pas connu ton grand-père, mais crois-moi... Ne rien dire, ne trahir aucun sentiment, c'était la meilleure attitude face à un type pareil.

— OK.

— OK, oui. Tu n'es pas non plus l'être le plus chaleureux du monde, tu sais.

— OK.

— Qu'est-ce qui te prend ? Parle-moi normalement.

— Je te parle normalement !

— Bon.

— Bon.

— Écoute... Pourquoi tu ne veux pas aller la voir ?

— Pas envie.

— Mais qu'est-ce que tu as en tête ?

S'il avait été un autre père, et moi un autre fils, j'aurais pu lui dire plein de choses. J'aurais pu lui parler de la liste de Marvin Shellard, de mon enquête scientifique, et le supplier de me dire enfin tout ce qu'il savait du passé de ma mère. J'aurais pu lui parler de Conrad Hamner, des sœurs Llywelyn, et lui demander s'il pensait que ma mère avait pu elle aussi trouver la délivrance dans l'oubli, ou si elle souffrait encore, à un point inimaginable. J'aurais pu lui parler de M. et M^{me} Bennington, lui demander à quel moment on s'était mis d'accord pour laisser ma mère perdre la tête toute seule dans cet endroit atroce. À quel moment on avait décidé que se replier chacun sur soi était la meilleure solution.

J'aurais pu lui dire que j'étais sans doute aussi coupable que lui, même s'il m'aurait fallu une grosse injection de sérum de vérité pour cela. J'aurais même pu lui parler de Cara Crawford et de la façon dont j'étais devenu un Maître du Néant.

— Je n'ai rien en tête, dis-je.

— Seth !

— Quoi, Seth ?

— Pour moi aussi, c'est dur.

— Tu l'as déjà dit.

Pendant un moment, personne n'a plus rien dit. La pendulette Félix le Chat, cadeau de maman pour mon cinquième anniversaire, faisait tic-tac derrière ma pile de cassettes VHS. La veine sur le front de mon père gonfla, comme grosse de toutes les choses terribles qu'il aurait voulu me dire ; les pulsations étaient deux fois plus rapides que la queue de Félix. Finalement, je levai les yeux au ciel et le silence fut tout à coup rompu.

— Enfin, dis quelque chose ! hurla mon père.

— Quelque chose...

— Pour l'amour du ciel...

— OK. Bien. Je vais dire quelque chose, mais... Quand vas-tu admettre que tu l'as mise en prison parce que tu avais honte d'elle ?

— Tu sais bien que ce n'est...

— Tu serais plus heureux si tu pouvais nous oublier complètement, elle et moi.

Pendant toute une minute, on est juste restés à nos places, de nouveau silencieux. Enfin, mon père se tourna vers la porte avec ce flegme, ce fatalisme, avec lesquels les stars de films d'action encaissent le coup de grâce, genre balle dans le ventre. Contournant sur la pointe des pieds les boîtes de Kleenex renversées, il tituba hors de la pièce, mais ses dernières paroles tombèrent sur moi :

— Tu devrais aller voir ta mère.

De loin, je voulus dire *Pardonne-moi*, mais cela fut vite absorbé par le vacarme produit par toutes les questions devant demeurer sans réponse, toute l'injustice, toute la terreur concernant l'état actuel de ma mère. Chaque neurone hurlait, les neurotransmetteurs se fracassaient les uns contre les autres, se détruisant mutuellement. Il n'en fallait pas plus pour faire sombrer le cerveau humain, la structure la plus complexe de tout l'univers, dans un chaos total.

Trois jours plus tard, l'humidité était devenue insupportable, et tout – mon corps, les maisons, les arbres, les cailloux, le ciel même – se liquéfiait. Je décidai de passer la journée à lire dans mon second repaire, une petite clairière cachée dans un bouquet d'arbres touffu, à laquelle on ne pouvait accéder qu'en passant devant chez Cara Crawford.

Sur le chemin, les bretelles de mon sac à dos m'irritaient les épaules, enflammant mon acné. J'avais l'impression que mon front était en train de fondre. Ma vue était brouillée par cette matière brûlante qui me barbouillait le visage. Pour empêcher les petites mares de sueur de s'accumuler dans mes orbites et éviter aussi d'avoir à regarder directement la maison de Cara, je pratiquai mon Art du Néant, à savoir observer mes pieds qui écrasaient les corps ratatinés des limaces qui, s'étant traînées à travers le trottoir, ce Désert du Sahara dans le Monde des Limaces, étaient mortes avant d'avoir atteint l'autre côté.

Lorsque la voix haut perchée cria mon nom, ma surprise fut telle que la pointe de ma chaussure droite buta contre le talon de l'autre, et je faillis tomber.

— Oh ! Seth ! Génial ! dit la voix.

Relevant la tête, j'eus une vision que je devais plus tard reproduire dans tous ses détails sous la douche, après m'être masturbatoirement savonné le bas-ventre : Cara, dans toute sa splendeur, alanguie dans un fauteuil de plage, sur la pelouse, en bikini à pois bleus. Elle se hissa sur ses coudes, la peau de son ventre formant un accordéon miniature dont la topographie se grava dans ma mémoire. Pendant un temps atrocement long, je restai là, comme si je venais de tomber sur un animal exotique, genre toucan ou bébé gorille, qui risquait de détalier au moindre geste.

— Tu viens ou quoi ? dit-elle en riant.

Redressant le dos, conformément aux injonctions permanentes de ma mère, comme si le fait d'avoir le dos rond était à l'origine de toutes les souffrances humaines, je traversai la rue.

Parmi toutes les choses normales que j'aurais pu dire dans une telle situation, je choisis – bien entendu – la plus malheureuse :

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Une expression que mon père utilisait souvent, mais le contexte est tout.

— Arghhhh ! fit-elle en soulevant un gros manuel qu'elle secoua devant son visage. La biologie, quelle horreur ! J'ai interro demain et je vois pas comment je vais faire pour avaler toutes ces conneries. C'est débile...

Je jetai un coup d'œil à la couverture familière du manuel d'introduction à la biologie, avec ses cellules prises durant l'anaphase de la mitose, la division des chromosomes évoquant une fermeture Éclair qui s'ouvre.

— Oui, c'est dur...

— Impossible, tu veux dire ! Je flippe. Si je me plante encore, ma mère va me tuer. Je plaisante pas, tu sais ! Elle va me tuer.

— Je ne savais pas que tu suivais des cours de rattrapage cet été, fut tout ce que je trouvai à dire.

— Ah oui... Bof. Tout le monde peut pas être un génie comme toi...

La peau de mes joues commença à se vasodilater ; j'espérai que ça ne se verrait pas trop, étant donné que la canicule avait déjà rendu mes joues ridiculement rouges.

— Je bosse, c'est tout.

— Oui, oui. Moi, ça fait quatre heures que je suis sur ce truc et je serais pas foutue de te dire ce que c'est, le... euh... cycle de Krebs.

Elle laissa le manuel lui glisser des doigts, il tomba dans l'herbe.

— À quoi ça sert que j'apprenne ça, hein ?

Je haussai les épaules et n'eus pas trop à me forcer pour m'abstenir de persifler.

— Breeeeeffff...

Elle eut un regard qui envoya une décharge électrique dans le mien, échauffant mon système nerveux à tel point que j'eus l'impression que ce fusible qu'était mon cerveau allait subir un court-circuit.

— Je t'ai vu passer et je me suis dit... enfin, si t'es pas trop occupé, t'es pas obligé, remarque... Mais j'y comprends que dalle et... enfin, je sais que toi, t'as tout compris, donc je me suis dit que peut-être...

— Tu veux que je t'explique ?

Mon ton choqué devait pouvoir s'interpréter comme une réticence, mais c'était bien involontaire.

— Si t'as autre chose à faire, pas de problème...

— Non, non, non, non !

Je tentai de me calmer, regardant ma montre, comme si c'était la question.

— Non, je crois que j'ai le temps.

Lâchant mon sac à dos près de l'endroit où le manuel avait atterri, je m'assis. Me sentant un peu bête les mains vides, j'ouvris le manuel et commençai à le feuilleter.

— C'est sur quoi, l'interro ?

— Métabolisme. Photosynthèse et tout ça...

Elle soupira, quitta son fauteuil pour venir s'installer à côté de moi, dans l'herbe. J'avais croisé les jambes en tailleur et posé le livre (stratégiquement !) sur mes cuisses.

— Génial, c'est super-intéressant, tu sais, marmonnai-je, incapable de me retenir. Enfin, je sais que c'est très, très chiant, mais de tous les trucs chiants, c'est sûrement ce qu'il y a de moins chiant. Si tu t'intéresses au... processus de la vie.

Cara me planta un doigt dans les côtes, me réduisant au silence.

— Hé, peut-être que si tu m'aides, on pourra sortir ensemble un de ces soirs ! dit-elle, mi-figue mi-raisin.

J'eus un rire nerveux, gêné.

Au début, comme j'entreprenais de lui montrer comment le glucose est métabolisé, recourant à l'image du saladier de purée qu'on se passe autour de la table, Cara s'était allongée sur le dos, les coudes dans l'herbe, les jambes tendues, croisées au niveau des chevilles. Mais, lorsque j'atteignis la fin du tour de table métabolique ayant généré de l'énergie sous la forme de l'ATP, afin d'être plus à son aise, elle avait changé de position pour s'asseoir elle aussi en tailleur. Son souffle, puissance cosmique malgré sa légèreté, comme les aurores boréales, effleurait mes doigts qui désignaient les diverses parties du graphique. Je tentai, au prix d'un énorme effort, de ne pas regarder là où la peau de la face interne supérieure de sa cuisse passait sous la culotte du bikini. Comment un aussi petit bout de tissu pouvait-il être aussi suggestif ?

Vingt minutes plus tard, au bout d'un long et métaphorique discours sur les fonctions innombrables de l'ATP (speech qui frisait, à mon sens, la poésie pure), j'avais réussi à mettre la peau de ma cheville, la partie juste au-dessus de ma chaussette, contre son genou. Le contact était établi. Soit elle ne s'en était pas aperçue, soit – et je préférerais mille fois le croire – elle faisait semblant.

Enfin, elle releva le nez du livre, juste au moment où je m'apprêtais à gloser sur le miracle de la photosynthèse.

— Ouh, là, là ! dit-elle. Comment tu fais pour te rappeler tout ça ? Tu dois avoir toute une encyclopédie là-dedans !

Elle pointa son index sur ma tempe, la frappant par trois fois.

— Je crois que c'est simplement comme ça que mon cerveau fonctionne, dis-je, ce que je regrettais aussitôt.

— Sûrement.

Pendant le genre de secondes dont on peut dire qu'elles sont comme des heures, on s'est contentés de se regarder. Mais je dus finalement détourner les yeux, faisant comme si j'avais besoin de tripoter quelque chose le plus nonchalamment du monde. Je cueillis un brin d'herbe, le déchirai en deux et, analysant les contours très découpés de cette déchirure, je m'apprêtais à lui montrer qu'on pouvait voir la structure triangulaire des cellules des plantes sans microscope, quand elle ajouta :

— C'est pour ça que t'es tellement barje, hein ?

— Barje ?

Je laissai le brin d'herbe, et ma prochaine conférence, tomber mollement.

Dans le silence qui suivit, le reste de ce qu'elle dit se perdit. Ne demeurait que ce mot, qui se dressait – je venais de le comprendre pleinement, pour la première fois – comme il se dresserait toujours, un mur infranchissable, une chaîne montagneuse, l'absolue distance entre le simple contact d'un genou et celui, intégral et fiévreux, de tout le reste. C'était aussi simple que ça. Je n'aurais jamais la moindre chance. J'étais trop barje.

Plongeant la main dans une touffe de gazon juste devant mon genou, j'en arrachai une grosse poignée, comme à un scalp aux cheveux verts. Cara, jetant un coup d'œil par-dessus le mot qui était

entre nous, voyant peut-être – pendant une fraction de seconde – ce que la vie devait être de l'autre côté, ajouta :

— Ça doit être dur d'avoir toujours la tête pleine.

Peut-être en serait-il toujours ainsi. Peut-être que ma bizarrerie – tel le bourgeonnement acnéique entre mes sourcils, ou la maladie génétique de ma mère, ou la tristesse de notre famille – était mon albatros, le fardeau que j'aurais toujours à porter devant tout le monde. Mais plus tard, en rentrant chez moi, après avoir encore renoncé à une journée de lecture, tandis que je m'infligeais comme d'habitude des petits coups d'élastique, j'eus comme une révélation.

Le Néant, ça ne pouvait pas se maîtriser. Malgré tous mes efforts pour me dérober, tout ce que j'avais laissé voir de moi, c'était ma bizarrerie. Sans rien pour compenser cela, rien pour montrer qu'il y avait quelque chose de plus grand, ou de plus profond, sous la surface de la Grosse Tête acnéique, voûtée et timide.

En cet instant, une étrange sensation me vint : je n'avais plus qu'une envie, poursuivre mon enquête, monter dans le bus pour aller mener ma prochaine interview. Je sortis la liste pour voir qui il restait à visiter, et optai pour le sujet A-14, habitant Cedar Park.

Tout en me dirigeant vers l'arrêt du bus, j'eus honte de constater à quel point je m'étais bercé d'illusions. J'avais laissé ma mère s'enfoncer dans la folie, toute seule, dans cet asile, sous prétexte que j'étais occupé, trop fatigué, ou que j'avais des choses plus importantes à faire, alors qu'à l'évidence il n'en était rien. Après tout, quelle importance aurait, dans le domaine de la neuropathologie, la reconstitution d'une simple histoire génétique ?

Mais peut-être que c'était la quête en elle-même, et non le résultat, le salut ? Et peut-être que mon but n'était pas une réponse scientifique, mais quelque chose d'autre, quelque chose d'encore plus désespéré et indispensable ?

Quelquefois, j'aime à imaginer les choses ainsi : le bus à destination de Cedar Park stoppe à l'arrêt ; moi, ingénu et sans espoir, je monte à bord, désireux de laisser derrière moi un peu de ma tristesse, ignorant que je ne suis qu'à quelques heures seulement de la Grande Découverte.

La mort de (presque) tout

La mort de comment allumer la radio. La mort de comment ouvrir une boîte de haricots. La mort de Jamie en tant que sa fille. La mort de la valeur de l'argent. La mort de la capacité d'être utile à la ferme. La mort de comment lire l'heure. La mort de tout ce qui s'est passé après l'année 1960. La mort de la capacité d'écrire. La mort de Gary, le facteur. La mort de comment se servir d'un réfrigérateur. La mort de Mae en tant qu'épouse. Quand Jamie eut dix-huit ans, tout cela était mort, mais le garçon dont il avait vu le cadavre, le garçon qui était mort devant lui de l'autre côté de l'Océan, le garçon dont mon corps hébergeait l'esprit – lui, et lui seul, devenait de plus en plus vivant.

J'allais aux cabinets dans la cour quand je vis Paul s'approcher, puis nous enfermer tous les deux à l'intérieur.

— Hé ! J'y suis !

— Moi aussi ! répliqua-t-il en riant.

— Paul...

Mais qu'est-ce que je pouvais dire ?

— Jamie...

Là, les poils de sa moustache enfoncèrent un million d'aiguilles dans ma lèvre. À cause de maman, je savais que questionner ou combattre ses illusions ne ferait qu'en engendrer d'autres, mais ce fut plus fort que moi. Par la suite, seul dans ma chambre, Paul pleurant dans la sienne, j'essayerais de me reconforter. Je penserais : « Ça devrait être interdit des choses pareilles ! »

Avec toute la force de mon bras valide, et aussi celle amoindrie du prolongement de ma bosse, je le repoussai. Mais il m'attrapa par les cheveux, m'ouvrit la bouche, et je sentis son haleine filtrer à travers l'espace entre ses dents. Finalement, je pus me dégager.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Sur le visage de mon frère jumeau, je vis toute ma propre fragilité quand, des années auparavant, à quelques pas de là, sa femme m'avait révélé son plan.

De plus en plus souvent, je ne pouvais m'empêcher de lui crier en face que j'étais son frère, et je le fis cette fois-là encore. Il s'enfuit, les mains sur les tempes.

Pendant les semaines qui suivirent, la mort frappa encore, et Jamie Whitman – sous mon apparence – prit de plus en plus d'importance. Le cacher devenait de plus en plus difficile. À table, quand je me penchais pour couper le contenu de son assiette en petits morceaux, comme je l'avais fait jadis pour ma fille, je sentais sa main frôler ma cuisse et le chassais d'une secousse de la jambe. La nuit, quand il venait s'asseoir près de mon fauteuil, se perchait parfois sur l'accoudoir et m'adressant ce sourire timide, amoureux, qui était celui que j'avais adressé à Mae, je fronçais les sourcils jusqu'à ne plus pouvoir soutenir cette expression, ou jusqu'au moment où son sourire s'effaçait.

Deux mois passèrent sans grand résultat. Au début, peut-être, quand il commença à m'appeler Jamie, ma fille n'y prêta pas vraiment attention. Elle ne connaissait qu'un seul autre Jamie, ce garçon mort à l'armée. Qui pourrait dire pourquoi Paul était encore capable de calculer, mais pas de lire ? Pourquoi il réagissait toujours quand Jamie l'appelait papa, alors qu'il se présentait tous les jours à elle comme si c'était la première fois qu'ils se voyaient ? Pourquoi j'étais devenu Jamie ?

Pour Mae, cependant, le problème était sérieux.

— Jamie Whitman est mort, lançait-elle d'une voix sifflante, alors que Paul venait de m'appeler

ainsi pour la septième ou huitième fois. Tu ne te souviens pas ? L'armée. Tu l'as vu mourir. Un grand malheur.

Le visage de mon frère zoomait sur nous, comme celui d'un enfant qui n'arrive pas à comprendre pourquoi ses parents se disputent, pourquoi des adultes omniscients peuvent être en désaccord sur quoi que ce soit. Finalement, les yeux pleins de larmes, il s'arrêtait et posait son regard sur moi, dans l'expectative. Et moi, avec toute la cruauté du bourreau qui abat sa hache, j'acquiesçais.

Bien que connaissant la nature de sa maladie, Mae et Jamie insistèrent pour l'emmener chez le médecin, et je finis par céder. Le D^r Haywood, le vieux docteur barbu qui avait suivi les progrès du mal tout au long de sa carrière, était mort depuis longtemps d'une cirrhose, et la révélation de son alcoolisme avait déclenché une vive émotion chez les habitants de High Plains, qui avaient à présent des doutes sur la valeur de ses diagnostics. Un hôpital gigantesque venait de se construire, avec des ailes partout comme un genre de château moderne – un château construit avec les nouveaux matériaux qui sont, on se demande bien pourquoi, à la mode de nos jours : béton brut et verre d'un bleu métallique. Un samedi, on s'y rendit en voiture.

Je ne sais plus quand exactement nous avons expliqué à notre fille la malédiction familiale. Je ne me souviens plus quelle avait été sa réaction, si elle avait déploré d'avoir été tenue dans l'ignorance jusque-là, ou si elle s'était contentée d'encaisser le coup – ou encore si elle avait tremblé de peur à l'idée que, après mon frère, ce pourrait être son tour plus tard. Ce dont je me souviens, en revanche, c'est qu'elle était ensuite souvent allée à la bibliothèque pour tâcher de mettre un nom sur cette maladie. Quand on est jeune, c'est rassurant de pouvoir coller une étiquette sur l'inconnu. Le nom qu'elle avait découvert était : « Alzheimer familial », et elle le prononça avec émotion devant le jeune docteur du cerveau qui – à l'issue de toute une batterie de tests comprenant des supports visuels, un examen écrit et une quantité d'électrodes fixées sur le crâne de mon frère – opina. Donc, cette maladie avait un nom. Mais cela ne changeait rien.

— On n'a découvert cela que récemment, expliqua le D^r Appleton. On mène des recherches passionnantes dans ce domaine. Hélas, pour le moment, le pronostic n'est pas brillant.

Dans cette petite pièce grise, sur sa chaise en plastique jaune, Jamie se mit à pleurer. Je pressai sa tête contre ma poitrine, mais elle se dégagea, le visage tout déformé par la terreur. En dépit de ses recherches, de toutes ses lectures, ce diagnostic tombait comme un verdict irrévocable, une sentence de mort. La mort, administrée sous sa forme la plus douloureuse, la plus avilissante.

— Donc, c'est sans espoir..., sanglota-t-elle.

Prenant appui sur ses genoux, elle se leva, puis se tourna vers mon frère, qui depuis le début s'était contenté de regarder dehors d'un air méfiant, comme s'il soupçonnait le ciel de lui jouer des tours. Jamie lui prenant la main, il revint sur terre et considéra les lieux avec étonnement et inquiétude.

— C'est un hôpital ? dit-il.

Personne ne répondit.

— Qui est malade ? ajouta-t-il.

Septembre arriva – des milliers de mots étaient morts. Paul s'exprimait à présent comme un petit enfant, mais Jamie Whitman, lui, était plus vivant que jamais. Et, un jour, la vérité que mon frère avait cachée tout au long de son existence fut dévoilée.

Nous avons passé la journée, Mae, Jamie et moi, à transporter des sacs d'engrais jusque dans les

coins les plus reculés de nos terres. Incapable de comprendre de quoi il s'agissait, Paul se contentait de traîner derrière nous, les yeux sur moi. C'était presque fini. Mae et Jamie s'écroulèrent sur un monceau de sacs en jute, dans l'intention de se reposer. Pendant une fraction de seconde, pour essuyer la sueur qui me brouillait la vue, je passai le bras entre nous deux. À ce moment-là, profitant de cet instant d'inattention, il m'enlaça, pétrissant mon dos à travers le coton imbibé de sueur.

— Paul ! dis-je d'une voix sévère, mais c'était trop tard.

Je cherchai sa main, mais, dès que nos doigts furent en contact, il me sauta dessus, pressant son visage contre le mien. Avec une agressive vivacité, je libérai ma tête et son regard exprima alors toute l'incompréhension du monde.

Cette nuit-là, un bruissement au bord de mon lit me réveilla. Je m'attendais à entendre la voix de mon frère, mais ce fut en fait celle de Mae. Il y avait si longtemps qu'on ne s'était pas tenu par la main, que je me suis demandé si je n'étais pas, moi aussi, en train de perdre la tête, prenant mes désirs pour la réalité.

— Il faut faire quelque chose, dit-elle. Ça ne peut plus durer.

Un essaim de pensées me traversa. J'avais envie de lui demander : « Savais-tu ce que Jamie Whitman était pour Paul ? Ce que Paul était au moment de votre mariage ? Pourquoi n'avoir jamais rien dit ? Est-ce que cela pourrait, en un sens, amoindrir notre faute ? Et si tu savais, pourquoi m'avoir laissé croire que ce que nous faisons était plus grave que ça ne l'était en réalité ? Pourquoi ce mensonge ? »

— Je ne laisserai pas ma fille assister au déclin de son père, déclara-t-elle.

— Alors, quoi ?

— Il faut lui faire comprendre qu'il se trompe, que Jamie Whitman est mort.

— Mais c'est tout ce qu'il lui reste...

Pendant un moment, ce fut comme si l'obscurité nous avait réduits au silence.

— Et nous, alors ? On est bien là, non ? Il faut faire quelque chose, Abel ! Pour notre fille.

C'était peut-être seulement dans ma chambre, au cœur de la nuit, qu'elle pouvait ainsi lever le voile. Dire, pour la première fois, *notre fille*. Notre fille. J'aurais dit oui à tout.

— Mais que faire ? dis-je.

Depuis, bien des années s'étaient écoulées et le monstre devait être anéanti. Pendant un temps, lui et les gens de la ville avaient vécu en paix, dans deux mondes séparés. Mais les temps avaient changé et ils venaient à présent réclamer sa tête. À une autre époque, armés de fourches et de torches, ils seraient venus se masser devant ma grille. Un curé, brandissant un crucifix, m'aurait maudit en latin, et les foules auraient attendu qu'un coup de tonnerre éclaire mes fenêtres, révélant la monstrueuse silhouette du bossu. Un homme en longue liquette, le pompon de son bonnet de nuit dansant contre son oreille, aurait épaulé sa carabine et tiré. Alors, la créature serait tombée, fracassant une vitre – sa chute étant filmée au ralenti sous cinq angles différents –, pour finir empalée sur les fleurons rouillés de la grille. Là, elle serait restée à se trémousser, ses pieds cherchant désespérément à atteindre le sol, et quand elle aurait poussé son dernier soupir dans une ultime convulsion, les gens se seraient empressés de venir examiner sa laideur en toute impunité. Peut-être qu'une belle jeune femme, devinant la tristesse et la beauté cachée de ce monstre, aurait versé une larme ?

Mais nous étions en 1998 et les gens avaient troqué torches et crucifix contre des pancartes aux slogans peints à la main. PAS DE TAUDIS CHEZ NOUS ! DÉFENDONS NOTRE CADRE DE VIE ! DROIT À L'EXPROPRIATION ! Même s'il n'y avait que cinq ou six manifestants, ils avaient dû alerter la télévision locale, car une camionnette blanche, avec un bidule sur le toit, était garée devant chez moi. Comme ils

défilaient en rond autour d'une journaliste et de son cameraman, leurs cris – « Du changement ! Droit à l'expropriation ! » – atteignirent mes oreilles.

J'étais quasiment tout ce qui restait de l'ancien temps. J'étais le seul témoin du passé et – une fois de plus – j'étais de trop.

Au bout d'un moment, je vis à travers les vitres crasseuses du salon la journaliste taper sur l'épaule du cameraman et désigner ma porte. L'homme ayant retiré la caméra de son support, mes voisins se turent brusquement. Sans perdre de temps ni craindre d'attraper le tétanos, la journaliste poussa la grille, qui émit un affreux grincement. Tous deux s'avancèrent vers la maison, prêts à filmer. La femme frappa à la porte et, par réflexe, je lui ouvris.

Ce n'était pas la première fois qu'on me demandait de vider les lieux. Il y a des années de cela, alors que mon frère n'en avait plus que pour quelques mois, Mae avait fait pareil. Peut-être aurait-elle dû agir plus tôt. Ou est-ce moi qui aurais dû partir, quand j'avais découvert que j'étais amoureux d'elle. Toute ma vie, j'aurai été l'homme de trop. Peut-être que ce qui m'arrivait n'était-il, après tout, que justice.

« On ne peut pas le guérir, mais au moins, si tu t'en vas, il cessera de voir Jamie Whitman à tout bout de champ ! Au moins, notre fille n'aura pas à endurer *cela*, en plus du reste. Tu peux au moins faire *cela* pour elle... »

La vérité, c'est que je n'ai jamais été complètement d'accord. Cette inversion de la vie, aucune logique n'aurait pu la comprendre, la faciliter. Mais pour Jamie, j'aurais été prêt à aller à l'autre bout de la Terre.

Enfin, je me croyais prêt. Avant mon départ, je m'étais dit qu'à quarante-sept ans, il était peut-être temps pour moi de voir du pays : le Grand Canyon, les montagnes Rocheuses, les grandes villes, l'Océan. Mais en fin de compte, je me suis borné à m'installer à trois kilomètres de là, dans un prétendu « studio » que Samuel Berg avait aménagé dans une vieille écurie délabrée pour héberger des ouvriers. Une petite pièce jaunâtre, avec un vieux bureau écaillé, un fauteuil défoncé, toute une famille de souris et un lit rembourré avec Dieu sait quoi, des cailloux peut-être. Mon départ signifiant la complète cessation de notre activité agricole, j'ai loué nos terres, en échange d'une somme modeste, à une société nommée American Ag Consolidated, qui remplaça nos techniques primitives par des tracteurs rutilants, des moissonneuses-batteuses ronronnantes et un régiment de travailleurs immigrés. Mais j'avais un peu d'argent en poche, une chambre située à moins de deux kilomètres de l'école de Jamie, et j'étais prêt à attendre aussi longtemps que nécessaire la seconde mort de Jamie Whitman.

Au début, j'avais envisagé de ne jamais dire où j'étais. J'aurais pu envoyer des lettres disant que j'avais visité des endroits merveilleux. J'ai même envisagé de couper les ponts. Et pourtant. Incapable de supporter l'atmosphère à la maison, Jamie était sur le point de s'en aller, elle aussi. Alors qu'elle était encore en terminale, elle avait été admise dans plusieurs universités. Même si elle n'avait encore rien décidé, la plupart de ces établissements étaient très loin de chez nous : à Boston, New York ou San Francisco. Quel crève-cœur, pour les parents, de voir leur enfant grandir et s'éloigner ! Comment réussir à ne jamais dire : « Je me demande comment je vais faire pour vivre sans toi » ? En tout cas, il était temps de profiter de sa présence. C'est pourquoi je n'ai pas voyagé.

Quatre jours après mon déménagement, je l'attendis devant l'école, adossé au muret, les yeux fixés sur la porte verte tel un banal psychopathe. À ma vue, Jamie se précipita pour se jeter à mon cou avec une ardeur telle que mes jambes en vacillèrent. Je l'embrassai.

Nous étions en 1977. À dix-huit ans, c'était déjà une femme. Sa chevelure accrochait la lumière

d'une façon indescriptible. En marchant, elle roulait des hanches comme une vraie femme. Ses yeux rayonnaient ; elle avait la contenance hautaine de ceux qui sont encore, pour un temps, entre les turbulences de l'enfance et le mécontentement vague de l'âge adulte.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle, tout sourire.

Je haussai les épaules.

— Je n'ai pas pu partir. J'ai loué une chambre. Petite, mais tout près...

— Maman a eu tort de te faire partir ! déclara-t-elle avec la véhémence propre à son âge.

— Elle ne m'a pas fait partir, dis-je en shootant dans un caillou. On était d'accord... Comment va-t-il ?

— Toujours pareil, sauf qu'il panique encore plus depuis que tu es parti. Maman a dû cacher les clés de la porte. Il te cherche partout. Il attrape la poignée de la porte et il la secoue pour pouvoir sortir.

Je l'embrassai sur le front et l'entraînai dans la rue, par la main.

— Ne perdons pas espoir, dis-je. Il faut être patient.

Jamie s'arrêta, me prit par l'épaule et me fit pivoter vers elle.

— Mais tu n'as pas compris ? Le temps, c'est bien ça le problème !...

— Gloria Stewart, KTVY, chaîne 6 ! annonça la femme.

Chaque mèche de ses cheveux était bien en place – une sculpture châtaine perchée sur son crâne. Honteux, je passai mes mains dans ma tignasse, comme si ça pouvait changer quelque chose.

— Monsieur Haggard, commença-t-elle au moment où l'ampoule de la caméra s'allumait, spot éclairant la brute épaisse pour livrer de pénibles détails aux spectateurs. Je voudrais entendre votre version des faits. Accepteriez-vous de répondre à quelques questions ?

Je tressaillis, ce que M^{me} Stewart parut prendre pour un acquiescement.

— Bien, bien, bien, OK, bredouilla-t-elle en tirant sur les revers de son blazer et en se raclant la gorge.

Quand elle reprit la parole, chaque mot était exagérément articulé, si bien qu'on ne savait pas si elle était critique ou compatissante.

— Monsieur Haggard, vos voisins décrivent votre propriété comme un taudis. Ils prétendent que cela légitime une expropriation. Est-ce juste, à votre avis ?

— Juste ?

— Est-ce juste de qualifier votre propriété de taudis ?

— Quel taudis ?

— Depuis combien de temps habitez-vous ici ?

— Depuis toujours.

— Et qu'est-ce que cela vous ferait si vos voisins réussissaient à vous chasser ?

Je haussai les épaules. Je ne voulais pas avoir l'air désagréable, mais que dire ?

— Je suis ici chez moi, répliquai-je.

J'étais de trop. C'est vrai que tout aurait été nettement plus simple si j'étais parti tout jeune, avant même que Mae ne rencontre Paul. Mais nous avons vécu comme nous avons vécu, et notre famille a pris la forme qu'elle devait prendre, un triangle aux angles arrondis par l'amour, la pitié et l'indignation. Le peu de stabilité de ce triangle était apporté par le désir, l'interdit et la réciprocité : le

caractère incomplet de l'amour de Mae pour Paul était compensé par son amour pour moi : la passion coupable entre Mae et moi était compensée par notre dévouement à mon frère ; l'impossible amour de Paul pour le garçon dont j'étais pour lui la réincarnation était compensé par le silence insistant de Mae. Nous n'existions qu'en tant que triade. Comme la sainte Trinité, les pâtes trois couleurs et les pointes du trident de Poséidon, nous étions trois, le chiffre sacré. J'avais peut-être été l'homme de trop, mais au bout de toutes ces années, ma présence devait être devenue indispensable. Car, quelques semaines seulement après mon départ, ce qui restait de notre famille a disparu. Déliés les uns des autres, nous nous sommes effondrés et tout s'est désagrégé.

Bien qu'ébloui par la lumière de la caméra, je distinguais les manifestants qui, depuis la grille, m'observaient attentivement. Mon regard croisa celui de M^{me} Stanasel, qui possédait la monstruosité en briques rouges à ma gauche. M^{me} Stewart avait repris la parole, mais je n'écoutais plus. Je regardais seulement M^{me} Stanasel, dont le visage exprimait comme de la compassion. Elle haussa les épaules. Pendue par une corde à son cou, il y avait une pancarte. Dessus, sous les mots PLUS DE TAUDIS, il y avait cet étrange portrait de ma maison : cheminée, fenêtres et porte, tout était à sa place, à ceci près que la maison elle-même était posée en équilibre sur la pointe du toit, sa base en l'air. De loin, on avait bien l'impression que, à l'une des fenêtres à l'étage, M^{me} Stanasel avait esquissé la silhouette d'un bonhomme bossu, qui s'agrippait au cadre et était sur le point de tomber.

Au cours de la Guerre, un petit cercle d'Isidoriens commença à rêver au temps jadis, quand la petite fille n'était pas encore là, un rêve qui aboutit à la création du club des Amnésiques. Son objectif était simple : découvrir un moyen d'oublier. Au début, plusieurs produits chimiques et formules furent expérimentés, et même si les premiers tests s'étaient soldés par la mort des cobayes, de nouveaux candidats affluaient. Il y avait même une liste d'attente.

Finalement, les membres du club des Amnésiques comprirent que ce qu'ils ne pouvaient faire pour eux-mêmes, ils pouvaient encore le faire pour leurs enfants. L'unique façon d'oublier quelque chose, semblait-il, était de ne l'avoir jamais inscrit dans sa mémoire. C'est ainsi qu'ils se mirent à rechercher le bon endroit et finirent par le trouver : une grotte profonde. Pour l'atteindre plus facilement, ils creusèrent un tunnel et dissimulèrent la trappe d'accès sous de la terre et des feuillages. Ensuite, ils l'aménagèrent, apportant de la lumière, des vivres et de l'eau douce, et même des plantes et des animaux. Tout ce qui est nécessaire à la vie. Par la suite, chaque fois que des membres du club avaient un enfant, ils l'emmenaient dans cette grotte pour le nourrir aussi longtemps que nécessaire. Après quoi, les membres du club des Amnésiques faisaient cette chose atroce : ils l'abandonnaient. C'est ainsi que, au bout de quelques années, Isidora fut reconstituée, quoique sous la forme d'un microcosme.

Tous les trente ans, quelqu'un, resté à l'extérieur, pénètre dans cette grotte afin de choisir celui qui assumerait le Grand Fardeau. Le Grand Fardeau, c'était ceci : l'élu, fille ou garçon, recevait une éducation poussée, apprenait à se souvenir des choses aussi bien que ceux restés sur la terre désormais dévastée d'Isidora. Ensuite, il ou elle apprenait de la bouche de son prédécesseur la triste histoire d'Isidora, les raisons pour lesquelles avait été créé le club des Amnésiques, et enfin le but de sa mission – seul descendant des membres du club à avoir conservé la mémoire, il ou elle devrait veiller à la tranquillité de ses camarades en les protégeant de toute intrusion.

Ainsi, si jamais tu vas à Isidora et que tu cherches la terre de tes rêves, tu ne pourras la trouver qu'en miniature : une très ancienne Isidora cachée au sein de la terre, un paradis, loin de la guerre. Et, à l'entrée du tunnel, tu trouveras le dernier des élus, celui qui supporte le Grand Fardeau. Il sera là, ployant sous le poids de ses armes, et surtout sous celui de ses souvenirs.

Dans l'état actuel des recherches, il semble qu'au cours des milliards d'années précédant le moment où l'acide aminé, notre arrière ($\times 10^{10}$)-aïeul, fut expulsé du fond de l'océan par une source hydrothermale, le Hasard seul gouvernait l'univers. C'est par hasard que le Big Bang vomit le temps et l'espace comme il l'a fait, par hasard que certains grumeaux de la soupe cosmique attirèrent des particules, ce qui devait donner les premières étoiles et galaxies. C'est un hasard si chaque galaxie en formation se mit à tourner de-ci de-là, ramassant des débris stellaires comme des moutons de poussière, ce qui donna naissance à des planétoïdes puis, enfin, à des planètes. Beaucoup affirment même que le Big Bang est le fruit du Hasard. Tel Thomas Edison, Il aurait procédé par combinaisons successives d'éléments jusqu'à tomber sur la bonne formule – puis la lumière fut.

Ce n'est que 10 milliards d'années plus tard, au bout d'un long règne, que le Hasard, étant le Hasard, créa la Mémoire. Dans un berceau composé de méthane, d'ammoniac, d'eau et d'hydrogène, dans une double couche lipidique autoformée, quelques monomères formèrent une chaîne, se brisèrent en deux et – fait remarquable – se réagrégèrent selon cette même configuration. Au début, ce n'était que cela, la Mémoire : la simple répétition de quelques modules pareille au fragment d'une chanson qui vous trotte dans la tête.

Même au stade primitif, la Mémoire exista pour la même raison qu'elle continue à le faire – parce que c'était possible. À l'intérieur de ce cadre restrictif, elle a pu exister, et plus elle devint sophistiquée, plus elle s'imposa. Des millions d'années après sa création, elle aurait pu n'être qu'un processus de duplication, les simples brins du code génétique se reproduisant sans cesse, si déjà elle n'avait montré quelques ressemblances avec son père, le Hasard brouillant, légèrement mais de façon aléatoire, ce qui autrement aurait dû n'être qu'un processus parfaitement prévisible. Par exemple, parfois le Hasard se mêlait du code génétique d'un organisme en gestation juste assez pour s'assurer qu'il naîtrait avec la figure rattachée à l'anus, ce qui entraînait une mort rapide.

Mais le Hasard créa aussi des réussites d'une complexité extraordinaire, et la Mémoire ne manqua pas d'exploiter ces directions-là. Enfin, à un certain niveau de complexité, elle endossa de nouvelles responsabilités. Lorsque Hasard et Mémoire conçurent le système nerveux, par exemple, la Mémoire trouva à exercer sa créativité au-delà de son monotone travail de transcription. Le Hasard impliquait la Mémoire dans leurs communes créations, permettant par exemple à un simple poisson de se souvenir de ne pas dévorer d'algue bleue ou de ne pas nager trop près du corail. Le Hasard encourageait la Mémoire à s'investir et, dans les organismes nouveaux, de nouvelles formes étaient sans cesse inventées : mémoire instinctuelle, mémoire procédurale, mémoire sensorielle, mémoire à court terme. Quand, trois milliards d'années après l'avoir créée, le Hasard déclencha l'explosion de deux supernovae proches, produisant l'onde de choc qui devait donner naissance aux premiers êtres humains, la Mémoire, sautant sur l'occasion, s'attela à une chose inédite, inventant, avec l'espèce humaine, la mémoire de la mémoire.

C'est ainsi que la vie telle que nous la connaissons se perpétue, forgée par la fructueuse, quoique non exempte de tensions, association père-fille. La vie, sous toutes ses formes, n'étant dans son essence ni plus ni moins que la combinaison du Hasard et de la Mémoire.

Pendant la plus grande partie de l'évolution, le Hasard put, en bon père, favoriser la Mémoire, mais parfois il Lui rappelait qui était le patron. Par exemple, en 1766, comme pour se redonner de l'importance, c'est le Hasard, brassant comme d'habitude les cartes, qui inventa la variante EOA-23 de l'Alzheimer familial sur le chromosome 14 du futur duc d'Iddylwahl. La Mémoire, fidèle à elle-même, fut bien forcée de reproduire ces ordres nouveaux qui signifiaient pourtant la destruction de la plus raffinée de ses créations.

Souvent, les niveaux supérieurs imitent les inférieurs. Une plaque de mica est formée de molécules extrêmement plates. Les cellules d'une tige de céleri sont verticales, rigides, vertes. La rotation de la Voie lactée, dont les nuages de particules tourbillonnent autour d'un noyau brûlant et brillant, reflète la dynamique submicroscopique d'un atome. Les cellules de notre corps ne sont que des outres pleines d'eau maintenues ensemble par la peau, et nous aussi. Et la Vie n'étant, à la base, rien de plus que de la Mémoire et du Hasard, il s'ensuit qu'au plus haut degré de complexité connu sur cette planète, notre histoire est aussi leur histoire. Par exemple, les véritables récits que le rapport du D^r Shellard ne fait qu'effleurer, les histoires des centaines de lignées qui jaillissent de lord Alban Mapplethorpe comme les brins en plastique d'un pompon de pom-pom girl, ne sont rien de plus que celles des rapports du Hasard et de la Mémoire au fil du temps.

La dissémination de la variante EOA-23 qui débuta cet après-midi-là, dans le port de Londres, a pu être déclenchée par la Mémoire (le craintif capitaine du navire savait tout de la prétendue malédiction d'Iddylwahl), mais elle fut largement conduite par le Hasard. Par hasard, Maximilian Barrett, le tailleur d'Iddylwahl et l'arrière (x 10) -grand-père du sujet A-50 (Conrad Hamner), grimpa à bord d'un bateau en partance pour le Maroc. Par hasard, le D^r Bennington, l'arrière (x 9) -grand-père du sujet A-24 (Dave Bennington), put se cacher pendant quatre jours dans le dock, avant, par hasard, de réussir à se glisser dans les soutes d'un navire allant au Canada. C'est par hasard que Kenneth Marlboro, l'arrière (x 11) -grand-père du sujet A-67 (Claire Bennington), disparut dans la foule londonienne, assurant la dispersion de la maladie dans le sud de Londres, mais c'est à cause de la Mémoire que sa descendante partit pour l'Amérique, les habitants de son quartier commençant à traiter les Marlboro comme des pestiférés. C'est par hasard que Maximilian Barrett, qui finit ses jours à Casablanca, engrossa une autre expatriée britannique (la coquette fille d'un riche marchand de la Compagnie des Indes orientales), par hasard qu'il mourut lors d'une vendetta concernant le prix de la figue alors que son fils n'avait que neuf ans, mais c'est grâce à la Mémoire que celui-ci prit le peu d'argent laissé par son père pour embarquer sur un bateau en partance pour l'Amérique, propageant ainsi l'Alzheimer familial EOA-23 dans le nord des États-Unis.

La généalogie du sujet A-39 (Jamie Waller) est filée de la même façon. C'est l'intervention conjointe de la Mémoire et du Hasard qui transmet la maladie de Millicent Haggard à Charles Haggard, puis à deux des six enfants de ce dernier, cinq de ses petits-enfants, quatorze de ses arrière-petits-enfants, et ainsi de suite.

Toutefois, c'est la Mémoire seule, celle de la malédiction familiale, qui dispersa la grande majorité des rejetons de Millicent. Le fait que certaines branches de l'arbre familial étaient préservées tandis que d'autres étaient maudites, c'est le Hasard, mais c'est presque entièrement à cause de la Mémoire si d'autres branches restèrent stériles, les fils et filles s'étant juré de ne jamais soumettre leurs propres enfants à cette horreur.

Hasard et Mémoire œuvrent dans l'infiniment grand et l'infiniment petit. Au milieu des années 1970, par exemple, au niveau sous-neural du sujet A-56 (Paul Haggard), c'est le Hasard qui permit à la forme la plus élémentaire de la Mémoire, la récapitulation nucléique, de détruire petit à petit sa forme la plus sophistiquée. Cependant, comme dans toutes les maladies, la mémoire était à la fois le bourreau et la victime, puisque la façon dont elle se conduisait était souvent le fait du Hasard. C'est sans doute l'œuvre du hasard, par exemple, si Paul Haggard, au tout début, oublia que la couleur préférée de sa fille était le bleu, que, tout bébé, elle avait l'habitude de fredonner pour s'endormir, que son épouse n'aimait rien tant que sentir des ongles sur son cuir chevelu, que son prénom était Mae. Mais est-ce aussi par Hasard qu'il oublia rapidement le nom de son frère, puis le fait qu'il en avait un ?

Vers la fin de sa vie, Paul Haggard n'avait plus qu'un seul souvenir saillant. Plus le Hasard sapait ses certitudes, plus le souvenir d'un homme qu'il avait aimé comblait les vides. Cela, était-ce aussi le

fruit du Hasard ? Ou est-ce que la Mémoire, dans le domaine de l'amour, avait tenu bon, créant un rejeton à elle, assez fort pour enrayer, au moins pendant un temps, l'inévitable progression du mal ?

Mais nous en sommes réduits ici aux conjectures. Tout comme sur le fait de savoir qui est responsable de la fin de Mae et de Paul Haggard.

Cette nuit-là, Paul sortit de la maison. Empruntant d'abord l'allée de gravier, puis le chemin de terre, il s'aventura sur la chaussée défoncée de la petite route. Cela, c'était la Mémoire, Paul Haggard cherchant un homme qu'il avait jadis connu, mort quelques années plus tôt. Mais c'est en grande partie le Hasard qui voulut que son épouse le retrouve au bout de plusieurs heures, planté au milieu de la route et pleurant dans ses mains à la lueur des phares.

Sur le chemin du retour, à cent kilomètres-heure, Mémoire et Hasard se retrouvèrent une fois de plus côte à côte. Et au moment où la route tournait vers la gauche et où Mae la vit se dérober devant ses roues, est-ce un hasard si elle ne réagit pas comme il convenait, en épousant le virage ? Est-ce aussi le Hasard qui plaça un chêne juste dans cette courbe, ayant encouragé en sous-main la Mémoire pendant toutes ces années à le faire croître suffisamment pour que son tronc robuste entaille le capot de la voiture fonçant sur lui ? Ou est-ce la Mémoire, la mémoire de la souffrance familiale, la mémoire de ce qui allait advenir, la mémoire de sa propre culpabilité, qui poussa Mae Haggard à braquer ses roues droit sur cet arbre ? Ou bien est-ce tout autre chose ? Et si c'était ni la Mémoire ni le Hasard qui abrégèrent la vie de Mae et Paul Haggard, mais une chose appelée libre arbitre, une invention récente, connue seulement de l'*Homo sapiens* ? La volonté de Mae Haggard de permettre à son mari de mourir avant que le Hasard n'arrache le dernier souvenir de son esprit ; la volonté de lui permettre de rejoindre ce garçon qu'il avait aimé ; la volonté de les libérer tous les trois – son mari, le frère de ce dernier et elle-même –, de cette inextricable, interminable chaîne de malheurs ; sa volonté de laisser sa fille libre de mener une vie délivrée de la constante intrusion et pesanteur du présent. Dans un monde gouverné par le Hasard, avec l'assistance de la Mémoire, l'Amour, tel un adolescent claquemuré dans sa petite chambre, avait-il fomenté sa rébellion et pris ce qu'il pouvait ?

Analyse des données

Donald Shafer, le sujet A-14, était mort. Il était mort à cinquante-deux ans, à mi-chemin de l'évolution de la maladie, les enchevêtrements fibreux ayant transformé ses sept cent cinquante grammes de matière grise en une épaisse tranche de viande. Mais bien avant que la maladie n'ait confisqué toutes ses pensées, pour ensuite s'attaquer à la mémoire opérationnelle du bulbe – qui commande la déglutition des aliments, le fonctionnement des poumons, les battements du cœur –, il était mort. C'est ce que sa fille, Taylor Shafer, m'expliqua alors que j'étais adossé à la porte de sa modeste maison de plain-pied au milieu d'un petit lotissement au sud de Cedar Park. Dans la banlieue d'Austin, avant d'entamer une nouvelle tranche de travaux, les promoteurs faisaient place nette, si bien qu'on pouvait deviner l'époque de la construction d'après la hauteur des arbres. Contrairement à chez moi, où ce sont les toits qui dominent, là les arbres formaient une voûte au-dessus des maisons, ce qui – considérant en plus les mauvaises herbes dans les fissures des trottoirs et les maisons plus basses – signifiait que le lotissement datait du début des années 1980, période de développement moins forte des banlieues.

Comme pour attester notre commune origine génétique, Taylor, comme moi, détournait les yeux quand elle s'exprimait, baissait la tête et parlait très doucement, comme à elle-même. Elle portait un très ample T-shirt de l'université du Texas et, de temps en temps, quand elle bougeait légèrement sur le seuil de la porte, une partie de ce vêtement dévoilait sa peau, révélant sa stupéfiante maigreur. Ses cheveux, lâchés sur ses épaules, composaient une masse d'un brun terne et une frange épaisse cachait son front. Son visage, cependant, était d'une beauté indéniable et me rappelait vaguement celui de ma mère : en forme de cœur, avec des yeux étrangement grands, comme ceux d'E.T. Comme elle se tenait là, sur le seuil, de la sueur commença à perler sur son front, collant ses cheveux à sa peau, et lorsqu'elle s'essuya d'un revers de la main, la raison pour laquelle une femme aussi belle voulait cacher son visage devint claire : au-dessus des sourcils s'étirait une longue estafilade en arc de cercle. Une cicatrice, toute blanche au milieu, rouge sur les bords. Cette cicatrice avait un dessin bien net, comme si elle répondait à un plan soigneusement exécuté, comme si quelqu'un avait décidé de faire un dessin à la craie du soleil levant au-dessus de ses sourcils. Surprenant la direction de mon regard, elle la cacha très vite avec sa main, et la gêne que cela provoqua aussi bien chez moi que chez elle nous conduisit à regarder de nouveau par terre. Puis elle secoua la tête, comme pour faire passer son geste pour autre chose que de la honte.

— Mais je suis d'une impolitesse ! Voulez-vous entrer ?

J'acquiesçai, et suivis le sac orange brûlé de son T-shirt dans le living, où une clarté froide, morne, passait à travers les rideaux à petits carreaux qui avaient l'air de dater de l'époque de la construction. Même si son père était mort trois mois plus tôt, il flottait dans l'air l'odeur de ce désinfectant qu'on utilisait aussi dans la Salle d'Attente. Au début, la pénombre me gêna, mais petit à petit mon regard déchiffra les lieux : des meubles tristes, de qualité médiocre, contre les murs ; deux sofas bleu pâle au tissu sale, et une table basse écaillée, identique à celle qu'on aurait pu trouver dans n'importe quel salon de n'importe quelle maison de banlieue en 1985, comme si le décor était resté figé depuis cette époque et la maison livrée à la décrépitude.

— Qu'est-ce que vous désirez boire ? Eau ? Coca ?

— De l'eau, merci.

La jeune fille sourit et disparut dans la cuisine. Elle en revint avec deux petites bouteilles non rafraîchies. Je décapsulai la mienne en faisant craquer le plastique. Taylor eut un petit rire.

On s'assit aux deux coins d'un des sofas. L'atterrissage de nos derrières souleva un petit nuage de poussière.

— Pourquoi, déjà, vouliez-vous parler à mon père ?

— C'est dans le cadre d'une étude que je mène avec le D^r Shellard... à l'université du Texas...

— Ah, oui ! Le D^r Shellard... Marvin. Il est venu un jour ici. Vous travaillez avec lui ? C'est formidable. En quelle année êtes-vous ?

— Deuxième année.

— Incroyable... Ne vous vexez pas, mais vous faites si jeune !

— Il n'y a pas de mal...

— Vous habitez dans quel foyer ?

— Ce n'est pas un foyer.

— Oh, vous avez un appartement ?

— Oui...

— J'ai l'intention de reprendre mes études, vraiment. C'était ma fac, vous savez !

La jeune femme s'adressait aux rayonnages bourrés de livres aux dos grisâtres.

— Mais je ne sais même pas si on m'accepterait. Je n'ai jamais dit à mes profs que je m'en allais. C'était comme une fuite...

Pendant quelques minutes, en violation flagrante de mon code de déontologie, je m'abstins d'aborder le moindre sujet lié de près ou de loin à l'histoire génétique de ma mère, pour parler tout simplement, comme un membre de la planète Terre – du temps qu'il faisait, des transports en commun, du temps encore –, de tout ce que les gens ont en commun, pour éviter peut-être d'identifier ce malheur qui nous singularisait.

Même si cela s'écartait du cadre de mon enquête, je décidai de lui demander pourquoi elle avait interrompu ses études. Sur le coup, elle eut cette expression qui avait dû être celle de ma mère juste avant de tomber, quand elle s'était tenue au bord du vide, partagée entre un avenir effroyable et la délivrance espérée, le dénouement élégant de la chute. Pendant un moment, elle parut vaciller, mais, dès qu'elle se mit à parler, ce fut comme si l'histoire était restée comprimée en elle pendant des mois. Aussitôt, elle se lança dans un long récit d'un seul jet :

— Un jour, alors que j'étais depuis quelques semaines en première année, mon père m'a appelée à la fac. Si je ne lui avais pas donné un téléphone portable avec mon numéro programmé, qui sait ce qui aurait pu se passer... Donc, il m'appelle et me dit qu'il saigne. Je lui demande si c'est très grave et voilà qu'il se met à pleurer au téléphone. Je lui demande où est maman, et il pleure encore plus fort. Je lui conseille de l'appeler en criant, ce qu'il fait, mais elle n'est pas là. Elle est au centre commercial... Au centre commercial ! Je n'ai jamais vu quelqu'un passer aussi peu de temps à la maison que ma mère. Bref, aujourd'hui elle est partie pour de bon. Elle s'est mise en ménage avec son ami, Rod. Ça ne durera pas. Enfin, tout ça pour dire que je ne pouvais pas compter sur elle. Pas à plein temps, en tout cas. C'est pour ça que j'ai quitté la fac. J'ai laissé tomber. Je suis restée à la maison pour m'occuper de lui. Les médecins à qui j'ai parlé affirmaient qu'une clinique était en général indispensable les deux ou trois dernières années. Mais mon père n'a pas passé une seule journée dans une clinique. C'est au moins ça...

Je l'observais attentivement, remarquant la façon dont, pendant qu'elle parlait, sa cicatrice disparaissait et réapparaissait, comme si on avait tiré sur une cordelette. Quand elle évoqua la clinique, mon visage s'empourpra et je portai les mains à mes joues.

— Excusez-moi, dit-elle. Je vous assomme avec mes malheurs. Seigneur, je ne sais vraiment pas ce qui me prend ! Enfin, c'est que... ça fait du bien de parler. Qu'une occasion se présente, et à chaque

fois je déballe tout... Mais vous n'êtes pas venu pour m'écouter déblatérer, n'est-ce pas ?

Elle me regarda, comme si elle attendait un encouragement à continuer.

— Si, si, bredouillai-je. Je vous en prie... Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Ma mère et moi, on s'était arrangées. Pour le surveiller à tour de rôle, faire ses courses, etc. Mais on était de plus en plus fauchées, l'assurance remboursait la moitié de ce que cela coûtait, et son état empirait. Il a commencé à avoir des hallucinations. C'est rare, paraît-il, mais cela peut arriver. D'après le D^r Shellard, en tout cas. Quand une certaine région du cerveau est atteinte, le malade peut croire qu'il voit des choses. Vous le saviez ?

Je fis signe que oui. Elle porta alors les doigts à ses lèvres, qui tremblaient presque imperceptiblement. Sans réfléchir, je l'imitai.

— Un jour, c'était au tour de ma mère. Moi, je dormais dans mon lit. Il avait passé toute la nuit à pleurer, à hurler, et quand il avait fini par s'endormir, j'en avais fait autant. C'était à ma mère de s'occuper de lui, sauf qu'elle dormait aussi. Donc, quand mon père s'est réveillé, il a trouvé la maison vide. J'ai dû vaguement me réveiller en l'entendant circuler. J'étais dans le cirage quand il est entré dans ma chambre. Au début, j'ai cru que je rêvais. Je rêvais de lui toutes les nuits. Dans mes rêves, il mourait de mille façons différentes, mais toutes aussi atroces. Seulement, cette fois, ce n'était pas un rêve. Il est entré dans ma chambre, les mains en sang, et il tenait un couteau de cuisine. Vous savez, l'un de ces couteaux légèrement incurvés, qu'il tenait par la lame, en serrant. Il est venu droit sur moi et il m'a dit d'une voix grave, calme, comme s'il s'adressait à une petite fille : « Surtout, reste bien sage ! » Je lui ai dit de lâcher ce couteau, qu'il m'effrayait, mais il a répondu : « T'en fais pas, ma grande, je m'occupe de ces charognes ! – Qui ? » j'ai dit. Et lui : « Les chauves-souris ! » Je lui ai demandé quelles chauves-souris, mais c'était trop tard. Il a bondi sur mon lit et il m'a attrapée par les cheveux. Il croyait les voir sur ma figure, il croyait qu'elles me grignotaient les yeux. « T'en fais pas, je vais les avoir, mais bouge pas, surtout, bouge pas ! » J'étais clouée sur place, ses genoux sur mes épaules. J'ai essayé de me défendre, de le repousser, mais il était trop fort. « T'en fais pas, t'en fais pas », qu'il disait.

» Il y avait tellement de sang que je ne voyais même plus clair. J'ai appelé l'hôpital, je ne sais pas comment. Puis j'ai entendu mon père dans le coin. Au début il pleurait, et puis après c'était juste un gémissement. J'ai essayé d'essuyer le sang qui coulait de mes yeux, mais il y en avait tellement, et ensuite je l'ai vu : il ne bougeait plus. En fin de compte, ce n'est pas sa maladie mentale qui l'a tué, c'est son cœur... « Infarctus du myocarde », conclut la jeune femme en imitant avec un brin d'animosité la voix condescendante du médecin qui s'était prononcé sur le sujet.

Elle releva le bord de son T-shirt sur sa bouche, comme pour filtrer ses paroles, ou même les retenir.

— Je ne saurai jamais ce qui s'est passé vraiment, poursuivit-elle. C'était peut-être encore une hallucination. Il s'est cru lui-même agressé, peut-être. Mais il se peut aussi qu'il ait compris ce qu'il avait fait. C'est horrible à dire, mais j'ai le sentiment que c'était mieux pour lui de partir comme ça...

» Enfin, bref... Il avait voulu être incinéré, mais sans nous dire où disperser ses cendres. On a donc décidé d'aller sur les lieux d'où sa famille était originaire. High Plains, c'est près de Dallas. Je n'y étais jamais allée. Il ne s'y était rendu lui-même qu'une ou deux fois... Un patelin quelconque... Comme on n'a pas trouvé les tombes de ses proches, on a répandu ses cendres au-dessus d'un lac. Je ne sais pas pourquoi on a choisi cet endroit, mais c'est ce qu'on a fait. Enfin, le lendemain je suis allée me faire dépister. Dans d'autres circonstances, je n'en aurais pas eu le courage, mais là... J'avais besoin de savoir. Si le test avait été positif, si j'avais su ce que l'avenir me réservait, qui sait comment j'aurais réagi ?...

Le plus étrange, c'est que, lorsqu'elle eut fini son histoire, joignant les mains sur ses genoux, j'aurais voulu qu'elle continue. Je voulais en savoir plus. Je voulais savoir quelle était l'expression de

son père, quand elle l'avait vu. Sa figure bleuie, exsangue. Et quelle avait été l'expression de sa mère quand elle était enfin arrivée à l'hôpital. Ce que ses amis lui avaient dit ou pas. Comment son absence remplissait la maison davantage que lorsqu'il était en vie. Ce qu'elle aurait fait, si elle avait pu revivre ces instants. Sa culpabilité. Sa tristesse. Son soulagement.

Mais l'histoire était terminée, brisant le charme ténu qui nous avait transportés tous les deux dans un autre lieu, un lieu où les spasmes de ses yeux, le tremblement de ses doigts, son effondrement étaient devenus miens. À présent, nous étions redevenus ce que nous étions : deux étrangers embarrassés, gênés par ce moment fugace d'intimité.

Tout en fixant mes phalanges, je me mis à repenser à ceux que j'avais rencontrés au fil de mon enquête. À la manière dont M. Bennington pressait la main de son épouse, comme à la façon dont je l'avais imité. Je songeais aussi aux sœurs Llywelyn, qui donnaient chacune une image des différents stades de la maladie, puis à ma mère, et enfin à moi. Mais je pensais aussi à M. Hamner, l'homme qui espérait que, au stade ultime, il serait plongé dans la beauté sensible des choses, croyance qui n'était pas sans évoquer Isidora.

J'eus une idée que je n'avais jamais eue. Étant donné que j'étais un Maître du Néant, mener toutes mes enquêtes aurait dû m'être quasi impossible. L'idée d'aller de porte en porte pour interroger de parfaits inconnus aurait dû me paralyser. Mais c'était ce que j'avais choisi de faire, et même si par moments ma timidité me donnait des démangeaisons, quand ils m'avaient raconté l'histoire de leur vie – pendant ces quelques moments de sympathie profonde, quand leurs nerfs étaient devenus les miens, quand j'avais fait miens leurs mots –, je m'étais senti, bizarrement, renaître. C'était comme si je m'étais trouvé dans un espace sombre, caverneux, dont les parois avaient été éclairées par leurs témoignages. L'idée était la suivante : peut-être que mon désir n'était ni de disparaître, ni de comprendre la maladie, ni même de découvrir la vérité sur le passé de ma mère. Peut-être que le but de ma quête était-il simplement ceci : entendre ces récits, et en imaginant les contours de leur fardeau, commencer à comprendre la forme du mien. Après tout, au sens très large du terme, ces gens étaient ma famille.

Je relevai la tête. Finalement, Taylor en fit autant.

— Ma mère aussi a cette maladie, dis-je.

— Ah bon ?

Je hochai la tête.

— Elle en est à quel stade ?

— Je ne sais pas. On l'a placée dans une clinique et je ne l'ai pas vue depuis un certain temps.

— Donc, c'est pour cela que... il ne s'agit pas simplement d'une recherche désintéressée, alors ?

— Non, pas vraiment.

— Je peux vous demander ce que vous espérez trouver ?

Si on m'avait posé cette question plus tôt au cours de mon enquête, j'aurais pu lui donner une réponse type : j'essayais d'en savoir plus sur la transmission de la maladie, son mécanisme, avec l'espoir de trouver un jour un traitement. Ou j'aurais même pu dire une chose plus proche de la vérité : j'enquêtai sur le passé de ma mère. Récemment, dans un vieux numéro du *Journal of Personality and Social Psychology*, j'avais lu : « Les individus ont tendance à surestimer leurs aptitudes dans de nombreux domaines sociaux et intellectuels... Cette surestimation est due, en partie, au fait que l'individu incompetent dans les domaines concernés endure un double fardeau : non seulement il se trompe dans ses analyses et fait des choix malheureux, mais son insuffisance le prive de la capacité métacognitive de le comprendre » (Kruger et Dunning, 1999). Ma propre incompetence m'avait empêché, au fil de mon enquête, de comprendre la réponse ridiculement simple à cette question ridiculement simple.

— Auriez-vous, par hasard, jamais entendu parler d'une petite ville nommée Bethesda ? dis-je.

— Bethesda ? Il y a bien une ville dans le Maryland...

— Non. Là, ce serait au Texas.

— Oh, alors je ne vois pas.

— J'ai une autre question. Vous allez la trouver saugrenue, mais...

— Allez-y.

— Auriez-vous entendu parler d'un pays appelé Isidora ? Dans un conte de fées, par exemple.

C'est comme le pays d'El Dorado, sauf que là, les gens d'Isidora ont la particularité de ne pas avoir de mémoire... Quoi ?

La jeune femme ne disait rien.

— Quoi ?

— Mon père.

— Votre père ?

— Mon père... mais comment avez-vous entendu parler de cela ?

C'est alors que j'eus la Révélation.

De retour à la maison, je tirai sur la corde qui pendait de la trappe au-dessus du palier, et l'échelle escamotable se déplia. Je me lançai à l'assaut du grenier.

Au début, cela me parut sans espoir. Le grenier était comme le contraire d'un cerveau atteint par l'Alzheimer. On se serait cru dans celui du cas célèbre chez les neurologues, celui de S. : rien ne disparaissait, pas même les pires saletés. Tout continuait à exister sur le mode de l'entassement anarchique. Le vrai bazar. Mais, après avoir renversé des caisses, les vidant de ces objets qui sont censés être des souvenirs mais que personne ne regardera jamais, après avoir fouillé, soulevé, ouvert pendant presque une demi-heure, je trouvai ce que je cherchais : un carton marqué *DESSINS DE SETH*, dans lequel, plié en quatre et formant un petit carré translucide, se trouvait le décalque que j'avais fait de la partie d'Isidora au Texas.

Revenu dans le couloir, je repoussai la trappe, et la bouche béante du grenier se referma avec un claquement sec, comme pour mordre. Une fois dans ma chambre, il fallut remuer encore d'autres saletés (celles-là pires que les autres) afin de trouver mon vieil Atlas de l'Amérique, celui où se trouvait la carte originale. Finalement, il était sous mon fauteuil tapissé de velours côtelé, enfoui sous les livres de Roald Dahl. Prenant un crayon, j'allumai ma lampe à lave, dont le contenu pâteux s'anima bientôt. L'atlas en main, je posai le décalque sur les plis nauséabonds de mes draps et tournai hâtivement les pages, à la recherche de la carte du Texas. L'ayant trouvée, je plaçai dessus mon dessin.

La révélation, c'était cela : tout avait toujours été sous mes yeux.

Le X tracé par maman, ce X qui, d'après elle, marquait l'entrée du tunnel reliant notre monde à Isidora, indiquait bien ce coin-là. Simple coïncidence ?

À travers le papier transparent, juste au nord de Dallas et en partie caché par la marque du feutre rouge, on voyait un petit point noir figurant une ville :

HIGH PLAINS

Comme je franchissais les portes laquées de rouge de la Salle d'Attente pour la première fois depuis des mois, les centaines de haut-parleurs cachés dans les murs et le plafond commencèrent à

émettre un carillon. À table. Tels les Elois appelés par la sirène des Morlock dans *La Machine à explorer le temps*, les patients opérèrent un lent mouvement en direction du réfectoire. Les têtes chauves défilaient, presque aussi lentement que l'aiguille des minutes. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer qu'ils étaient destinés à subir un sort terrible, une sorte de massacre collectif froidement organisé, et dus me faire violence pour ne pas bondir devant eux afin de les secouer.

Je repérai ma mère, tache de couleur parmi cette procession d'albinisme gériatrique. Tentant ma chance, je passai juste sous le nez de Jenny, l'infirmière, qui était postée à l'accueil. Elle cria après moi mais ne se donna pas la peine de me pourchasser, laissant cela aux hommes qui pouvaient être facilement contactés par l'interphone.

— Hé, vous ! Vous ne pouvez pas entrer là-bas !

Partout, des figures ridées se retournèrent avec un sourire ricanant. Le désordre engendré – moi appelant ma mère, slalomant et me frayant un chemin à travers cette lente parade – suffit à faire fondre en larmes une vieille dame extraordinairement décharnée.

Arrivé en face d'elle, je posai les mains sur ses épaules. Au début, elle ne parut même pas comprendre qu'il y avait quelqu'un. Tout en continuant à piétiner le lino, elle repoussait mes paumes de ses épaules en faisant une drôle de grimace. Quand enfin elle s'arrêta, elle ferma les yeux et les rouvrit lentement, comme s'ils avaient été englués. Le Haldol.

— J'ai à te parler, dis-je.

— Bonjour, monsieur.

— J'ai quelque chose à te donner.

— Bonjour monsieur. Vous ne pouvez pas rester un moment ?

— C'est moi, Seth !

— Seth..., répéta-t-elle d'une voix traînante, puis elle se mit à chantonner mon nom, ce qui était désolant, bien entendu, mais pouvait aussi suggérer qu'une part d'elle-même se souvenait.

— Seth, Seth, Seth, Seth, Seth, chantonna-t-elle. Quel plaisir de vous rencontrer. Comme vous êtes beau garçon ! Un très beau garçon...

— Maman ?

— Oui, chéri.

— J'ai quelque chose à te montrer.

— Oh, bien. Tu ne peux pas rester un moment ?

— Non. Il faut que tu te concentres, dis-je.

Tirant le carré de papier transparent de ma poche, je le lui tendis. À ma grande surprise, elle le déplia vivement, puis le tint au-dessus d'elle, ce qui adoucit la lumière éclairant ses traits. Le X qu'elle avait tracé quelques années plus tôt projetait une tache sombre sur son œil gauche.

— C'est joli, dit-elle.

— High Plains, maman. High Plains, Texas.

— High Plains...

— Oui, High Plains. Est-ce que tu comprends ? High Plains, Texas, dis-je en posant le bout de mon doigt sur le X, à côté du nom de la ville écrit par moi. C'est là, n'est-ce pas ? C'est là où tu as grandi ?

— High Plains, murmura-t-elle. High Plains, Texas ?

— Oui, maman. Peux-tu essayer de réfléchir pour moi ? J'ai besoin que tu te concentres, que tu fasses un effort. C'est là où tu as grandi ?

Son visage se rembrunit : le spectre d'une idée, ligotée et désespérée, griffait le réseau d'enchevêtrements fibreux qui l'enserrait.

— Heum ! aboya une voix derrière moi.

C'était Ish, le costaud aide-soignant portoricain à la fine moustache dont les gros bras velus représentaient l'ultime et inexpugnable ligne de défense de la Salle d'Attente contre les agressions

extérieures.

— Vous pourrez voir votre maman demain, décréta-t-il. Maintenant, il faut partir.

— S'il vous plaît, j'en ai pour cinq minutes.

— Je vous donne trois heures... demain.

Il ne bougea pas, restant là, à quelques centimètres de moi, les bras croisés, tandis que Jenny, l'infirmière, surgissait par-derrière et prenait ma mère par le bras pour l'emmener au réfectoire.

Maman se dégagea et la gifla légèrement.

— Non ! Je ne veux pas, nom de nom !

— Mais, madame Waller, roucoula Jenny sur le ton que certains emploient pour s'adresser aux personnes très âgées et aussi aux chiens. C'est l'heure du dîner.

— Non ! Non ! Je ne veux pas ! J'ai dit non !

Je tressaillis, sentant la pression des larmes qui montaient, tel un magma brûlant.

— Maman, ça va, dis-je. On se reverra. T'en fais pas. Comme si elle m'avait reconnu, elle se mit à pleurer. À grosses larmes. Tandis que l'infirmière la tirait par la main, maman se tourna vers moi, tituba en arrière, la figure toute violacée.

— Pardon, pardon, pardon ! pleura-t-elle.

— C'est bon, dis-je d'une voix émue. T'en fais pas. Comme elle disparaissait dans la fluorescence tamisée et les murmures assourdis du réfectoire, Ish lança :

— Alors, je ne me suis pas bien fait comprendre ? Dans le brouhaha des couverts en plastique raclant contre des assiettes en plastique, je murmurai des excuses.

La porte de la chambre de mes parents (ou plus exactement de mon père) était fermée. De l'autre côté, c'était le silence. Même si mon père avait une sainte horreur d'être dérangé quand il essayait de dormir, je frappai. Le dessous de la porte s'éclaira. Hélas, compte tenu de l'importance de ce que j'avais à lui demander, il se présenta dans la tenue où il avait dormi, en slip, sa bedaine poilue débordant par-dessus la bande élastique.

Il me considéra comme si j'avais été un extraterrestre.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il, non pas sur son habituel ton bourru, mais dans un souffle découragé, comme si je n'étais que l'une des façons par lesquelles le monde l'enquiquinait.

— J'ai une question à te poser.

Il leva le bras pour s'appuyer au chambranle, exhibant la toison de son aisselle, et se frotta les yeux d'un air sceptique.

— OK. Je t'écoute.

— Qu'est-ce que tu sais, au juste, sur maman ? dis-je, phrase qui, sortie de ma bouche, me parut bien plus idiote que lorsque je l'avais répétée et répétée en moi-même.

— Quoi, encore ? Tu pourrais pas me lâcher un peu ?

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Je ne comprends pas.

— Sur ses origines, ses parents ?

— Seth...

— Qu'est-ce que tu sais, précisément, sur sa famille ?

— La même chose que toi.

— C'est-à-dire ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Qu'elle avait des parents épouvantables qui sont morts, comme les miens ? Ou qu'on estimait tous les deux qu'il y a des choses qu'il vaut mieux oublier ? Va

te coucher, maintenant. On en reparlera demain.

— Tu étais au courant, pour sa maladie. En tout cas, elle, elle savait forcément ! Si ça s'appelle « Alzheimer familial », c'est pas pour des prunes ! Quelqu'un dans sa famille devait être atteint. C'est héréditaire. Donc, ma question est : Tu savais, toi aussi ?

— Qu'est-ce que tu cherches à me dire ?

— Rien de spécial. Je te demande si tu savais.

— Et puis après, ça changerait quoi ?

— Eh bien, si vous saviez tous les deux, pourquoi vous m'avez eu ? dis-je au moment où la chaleur de mon sang et un milliard de neurotransmetteurs paralysaient mon cortex préfrontal, cette partie du cerveau qui nous permet de garder notre sang-froid. À quoi bon faire un enfant, dans ces conditions ?

...

— Seth... Tu ne sais même pas si...

— Qu'est-ce que tu cherches à cacher ? Pourquoi tu ne m'as jamais dit la vérité, une bonne fois pour toutes ?

— En fait, je... je...

— Quoi ?

Pendant un bon moment, mon père resta muet. Le climatiseur ronronnait. J'avais les yeux baissés, ayant l'impression que, si je le regardais en face, ma figure allait exploser.

— Il va falloir que ça change..., marmonnai-je finalement en direction de mes pieds.

Lorsque je relevai la tête, je vis qu'il se mordait la lèvre supérieure, la tête renversée en arrière, les yeux au plafond.

— Je sais..., dit-il.

— Il va falloir trouver un moyen...

La bouche de mon père se tordit un peu.

— Je sais, répéta-t-il.

Là, il appuya son menton grisonnant contre sa poitrine velue, donnant l'impression de s'adresser à une chose au-dedans de lui :

— Mais je ne sais pas par où commencer.

— Eh bien, dis-je en abandonnant mon ton sec et condescendant, pour commencer, tu pourrais peut-être m'aider.

— T'aider ? Comment ? dit-il en relevant la tête.

— En me disant ce que tu sais.

— Sur quoi ?

— Tout. Ce que tu sais sur tout.

Mais alors même que je le dévisageais pendant un temps atrocement long, il ne dit rien.

— OK, OK...

Je retournai dans le living, là où l'air glacial produit par le climatiseur stagnait la nuit.

Derrière moi, mon père prit une longue inspiration, où entraient également de la peur et de l'espoir, un peu comme Taylor avant de se lancer dans son récit, puis il dit :

— Bon, tu m'écoutes ?

Je pivotai sur moi-même.

— Bon. Voilà. Voilà ce qui s'est passé. Enfin, je crois. Il y a tant de choses que j'ignore d'elle. Son mystère devait faire partie de son charme. Je crois que j'ai toujours su qu'il y avait quelque chose de bizarre. Par exemple, pendant très longtemps, elle n'a pas voulu d'enfants. Sans me dire pourquoi. Donc, on n'a jamais parlé d'en avoir, sauf qu'au bout d'un moment, on a compris qu'on était en train d'essayer. Puis tu es né, et j'ai dû comprendre confusément que toutes ces choses que je ne savais pas sur elle étaient justement ce qui aurait pu ruiner notre bonheur. Notre famille. Donc, cette chose

qu'elle cachait, et qui faisait partie de son charme, je l'ai cachée aussi. Je ne voulais pas savoir. On apprend à vivre sans savoir. Et au bout d'un moment, cela devient naturel. On vit dans le silence et on oublie... Mais tout de même, parfois... Parfois, les questions les plus difficiles à poser sont aussi les plus essentielles.

Papa ouvrit les mains, me montrant ses paumes.

— Je crois qu'il y a plein de choses qu'on ignore, dis-je, avant de lui parler de la base de données du D^r Shellard, des gens que j'avais vus, du fait que le père de Taylor avait lui aussi raconté des histoires sur Isidora, et de l'existence de High Plains, au Texas.

Ce fut comme l'introduction d'un catalyseur, ou comme l'histoire de l'Évolution, une chose qui, une fois lancée, continue toute seule. Ayant commencé à parler, je fus incapable de m'arrêter, parlant de la fois où j'avais failli me faire dépister, de ce que ma mère avait dit lors de ma dernière visite, des livres fascinants que j'avais lus concernant la recherche neurocognitive. Je lui parlai même de Cara Crawford et du fait que je m'étais cru un Maître du Néant. Je lui parlai de tout, sauf du Paresseux – Victoria Bennett.

Mon père aussi m'offrit des révélations – l'une d'elles étant d'une importance capitale. Enfin, j'en avais fini de ruser pour essayer de deviner le nom de jeune fille de ma mère. Cela m'avait certes pris quinze ans de ma vie et toutes ces semaines de recherches pour lui extirper cette information, mais je ne lui en voulais plus. Car maintenant, au moins, je savais. La réponse ?

Haggard.

L'œil de Mae

L'œil gauche de Mae était entrouvert. À moins de se pencher énormément et de se dévisser le cou, ça ne se voyait pas. Et pourtant. C'était peut-être la faute de la maquilleuse. À part cette fente laissant entrevoir le bas de sa pupille, elle avait été outrageusement fardée, comme rarement dans sa vie. Ses joues étaient rutilantes ; ses lèvres, rouges et moites comme autrefois, quand nous venions de faire l'amour et qu'on n'avait pas encore éteint. Elle portait une robe achetée par l'établissement de pompes funèbres, comme pour se rendre à un dernier bal, donné à l'occasion de son décès. Même ses orteils, ses adorables zigzags, avaient subi une délicate transformation. Derrière les lanières brillantes des sandales neuves, les ongles des doigts de pied avaient été vernis. Tout ce qui restait de la femme qu'elle avait été, c'était cette fente à travers laquelle l'œil gauche épiait le monde extérieur : considérant prudemment les inévitables complications, ne se livrant jamais tout entière, pas même dans la mort.

Dans son cercueil, à côté de celui de Mae, la dépouille de mon frère était présentée dans une tenue plus appropriée : son uniforme de militaire, une décision que j'avais prise sans aucune hésitation. Ses joues avaient repris des couleurs, même si c'était de façon artificielle.

Jamie avait été la première à savoir. Les mêmes agents de police qui devaient venir plus tard à ma propre porte avaient frappé, couvre-chef à la main, pour lui annoncer l'accident. Persuadée qu'il s'agissait d'une erreur, que ses parents étaient à l'étage, en train de dormir, elle se rendit dans leur chambre, qui était vide. Il n'y avait que les draps étalés sur le lit, rendus bleus par le clair de lune. C'est alors qu'elle poussa un cri, la plus primitive des expressions humaines, un cri si déchirant qu'il devait suffire à combler les décennies de silence qui succéderaient à son écho. Et dire que je n'étais même pas là pour l'entendre.

Mae avait oublié de fermer la porte à clé. Sans cette étourderie, tout aurait été différent. Mais la porte n'était pas fermée, et, tandis que les deux femmes dormaient, mon frère s'était réveillé avec une seule idée en tête : Jamie Whitman. Peut-être me chercha-t-il dans toutes les pièces, mais je n'étais pas là. Alors, il ouvrit la porte et sortit. À un moment donné, Mae se réveilla aussi et découvrit son absence. Sans prendre le temps d'enfiler sa robe de chambre, elle prit la voiture et partit à sa recherche, tout comme Paul était parti à la recherche de Jamie Whitman.

Cette nuit-là, Jamie pleura, la figure dans les mains, prostrée sur le sol. La police m'avait ramené à la maison et je m'agitais comme un fou dans la maison, comme si le mouvement avait pu empêcher la vérité de s'installer. Je me cognais aux livres, aux chaises, à la vaisselle, aux portes. Le bruit était un réconfort.

Finalement, Jamie releva la tête, les yeux gonflés, mi-clos, et me posa la question qui me força au calme :

— Pourquoi tu es parti ?

— Quoi ?

— Pourquoi tu n'es pas resté chez nous ? Pourquoi tu es parti ?

Que dire ? Que c'était stupide ? Que je croyais que c'était la seule solution ? Que sa mère me l'avait demandé ? Mais ce n'était pas une réponse.

— J'ai eu tort, bougonnai-je.

— Si tu avais été là, peut-être que...

Elle se tut avant de prononcer l'inéluctable conclusion. Certaines idées, même partagées, sont trop terribles pour être exprimées.

Je m'accroupis, passai les bras autour de son cou et la serrai contre moi. Pendant un long moment, personne ne parla. Nos larmes se mêlaient aux points de contact de nos corps.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? dit-elle, mouillant mon oreille.

Je lui caressai la tête, la serrai très fort, mais il n'y avait plus rien dont je puisse la protéger. Un accablant sentiment d'impuissance m'envahit, et je me sentis au bord de l'effondrement.

— Chut ! dis-je, avant de lâcher ce cliché qui nous vient aux lèvres dans de telles circonstances : Ça va s'arranger.

— Quoi ? sanglota-t-elle. Qu'est-ce qui va s'arranger ? Comment veux-tu que je vive en sachant ce qui m'attend ? À quoi bon entreprendre quoi que ce soit ?

— Tu n'as pas à t'inquiéter.

En un instant, elle se recula, brandit le poing, puis poussa un hurlement tel que je crus qu'elle allait manquer d'oxygène.

— Ah, vraiment ? Ton arrière-grand-père, ton grand-père, ta mère, mon père... et bientôt, moi !

Seigneur, ayez pitié... Je n'avais jamais eu l'intention de le dire. Qui oserait dire à sa fille que, par la faute de ses véritables géniteurs, elle a grandi dans le mensonge ? Je n'avais jamais voulu ça. C'était peut-être un tort. Si jamais je me trompais, je devrais le payer ma vie durant, en étant condamné à remâcher mes regrets dans la solitude. Le bonheur serait impossible. Mais c'était ma fille et je crus que seule la vérité pourrait désormais la protéger. Comment aurais-je pu prévoir que cet aveu du bout des lèvres me priverait d'elle jusqu'à la fin de mes jours ?

— Tu n'as pas à t'inquiéter, dis-je. Crois-moi.

— Arrête de mentir, je ne suis plus une enfant ! s'écria-t-elle. J'ai compris ce qui m'attend, va !

Je me rapprochai d'elle. Isidora n'était peut-être qu'une fable, mais j'espérais que mon geste serait compris. Ouvrant la main, je l'appliquai sur son cœur.

— Non, dis-je. Je ne crois pas que tu comprennes.

— Qu'est-ce que tu...

Je ne l'ai jamais dit vraiment. En tout cas, pas par des mots.

— Ta mère et moi... c'était il y a longtemps. Paul était à l'armée. C'est... c'est compliqué, mais nous... tu n'es pas. Tu n'as pas à... t'inquiéter.

Confusément, je compris qu'il était inutile d'en dire plus. Elle se releva, ou plutôt bondit sur ses pieds, les yeux écarquillés.

Si je devais dire ce qui m'a donné le plus de foi en la vie, ce serait la ridicule simplicité de cet acte-là, le fait de dénouer ce qui était noué. L'amour, même frappé d'interdit comme celui de Paul pour le garçon qui était mort, ou celui de Mae et moi, ou mon amour pour ma fille, reste intact, préservé dans un lieu sacré, malgré toutes nos sottises. Et il suffit d'un vague souvenir, d'une simple caresse dans un arbre, ou d'un vague aveu, pour que nos sentiments, toujours présents, nous rattrapent. Pendant un bref instant, on se tint face à face, père et fille.

— Je ne peux pas, dit-elle, les lèvres tremblantes.

— Chut...

— Je ne peux pas...

— Chut... Qu'est-ce que tu ne peux pas ?

Elle leva alors son visage, figé dans une expression... de confusion, de soulagement, de résolution ? Ou bien était-elle en proie à une colère telle que ça n'avait plus l'apparence de la colère ? Je passerais des années à tenter d'analyser son expression à ce moment-là, son regard fixe tourné vers le plafond.

— Je ne peux pas comprendre, dit-elle.

À l'entrée de la sinistre salle marron à l'atmosphère chargée de parfums, les deux cercueils reposaient côte à côte. Les défunts avaient l'air de statues de cire, figurant un couple endormi. Le seul signe de vie – c'est-à-dire de mort – était le croissant brillant de la pupille de Mae.

À cet œil entrouvert, j'aurais voulu parler. J'aurais voulu m'expliquer, ou me lancer dans une interminable justification. J'aurais voulu ne jamais le quitter. Je pris son visage froid, rigide, entre mes mains, posai ma bouche contre sa joue, cette proximité et mes larmes me brouillant la vue. Les mots me restèrent dans la gorge ; ils m'étouffaient. Ceux que je vomis n'avaient pas de sens. Oh, Seigneur ! Pas ça ! Non ! Je ne peux pas ! Comment ! Pardon ! Une main se posa sur mon épaule, mais je ne bougeai pas. Les mots n'étaient même pas des mots, mais des aboiements. J'aboyais comme un chien. Bien que sentant les regards dans mon dos, j'aboyais.

Finalement, je dus trouver le moyen de détacher mes mains du visage qui avait été celui de Mae et, me redressant, je me retournai.

Partout, des regards. Celui de Phil Chapman, le pharmacien, qui était venu avec ses deux fils. Celui de Gregor Dempsey, avec sa vaillante épouse. Celui de Samuel Berg, qui pétrissait sa casquette de base-ball des Texas Rangers. Celui du révérend Dawkins, le pasteur méthodiste, alors que je n'avais plus pratiqué ma religion depuis l'âge de neuf ans. Il y avait aussi Mark Aulier, le directeur des pompes funèbres. Et beaucoup d'autres que je ne reconnus pas, qui s'étaient rassemblés pour assister au spectacle impénétrable de la Mort et cherchaient tous à capter mon regard. Et puis, il y avait ma fille. Tache sombre au fond de la salle. Jamais on ne dut voir plus de tristesse, de colère ou de confusion dans un visage. Muet, immobile, je laissai leurs regards glisser sur moi. Il s'écoulerait plus de vingt ans avant qu'on ne me regarde de nouveau pour de bon.

Je suis resté au funérarium toute la nuit, jusqu'à l'aube. J'ignore quand Jamie est partie. Ou alors, j'ai senti qu'elle partait sans avoir le courage de regarder. En tout cas, c'était mon ultime chance de parler, de la regarder pour la dernière fois, et je l'ai gâchée. Au matin, j'ai emmené un petit groupe là où, derrière la maison, mes parents avaient été enterrés. Au bord des deux fosses se dressaient les stèles, toutes neuves et toutes pimpantes, comme si Samuel Whistler, le graveur sur pierre, n'avait jamais compris ce que c'est que la Mort. Mais je n'ai pas regardé ces stèles, pas plus que je n'ai vu qu'on descendait les cercueils en terre, et quand, à la demande du révérend, il me fallut jeter la première pelletée de poussière dans les fosses, j'ai détourné les yeux. C'était ma fille que je cherchais. Ma fille, qui n'était pas là.

Quand le groupe se fut dispersé avec force poignées de main et gestes de réconfort, je regagnai ma maison, sachant la trouver vide. Pourtant, j'allai de pièce en pièce, en l'appelant comme d'habitude. Les habitudes sont la forme la plus facile du déni. Inévitablement, je me dirigeai vers sa chambre, qui était tout aussi vide et sombre que les fosses l'avaient été une heure auparavant. Elle avait fait son lit avec un soin cruel, comme un invité qui tient à laisser les lieux dans l'état où il les a trouvés. Sur le couvre-lit à ramages, tout lisse, l'inévitable lettre. Je ne voulais pas la lire, mais cela aussi était inévitable.

J'ai décidé d'aller à New York. Je sais que le moment est mal choisi pour partir, mais, s'il te plaît, comprends-moi – ce serait encore plus horrible pour moi de rester. N'essaie pas de me retrouver. Quand le moment sera venu, je te ferai signe. J'ai besoin de vivre ma vie (*ma* souligné deux fois). J'espère que tu comprendras. Je ne sais pas quoi dire, sinon la vérité. Que vivre ici ne m'est plus possible.

Je t'embrasse,
Jamie

J'ai lu et relu cette lettre. Quand le coup arrive, et qu'on sait qu'il va résonner pendant des années et des années, on souhaite que l'instant de l'impact, dans sa pureté terrible, ne finisse jamais. Mais cela aussi, c'était inévitable. La lettre est tombée de mes doigts. Je suis tombé aussi. Par terre, j'ai fermé les yeux, et tout m'est apparu plus clairement : sous les pétales flétris des tulipes et des roses, sous le monticule de terre meuble, sous le vernis de son cercueil, je savais que l'œil de Mae était resté ouvert, comme une ultime question demeurée sans réponse. Que pourrais-je dire pour ma défense ? Que lui dire ? Je ne suis pas un homme pieux. Mais seul dans cette maison où j'étais né, où j'avais grandi, où j'avais eu un semblant de famille et où j'avais en définitive tout perdu, j'ai parlé à Mae comme si elle avait été là.

J'ai dit : *Elle est partie. Qu'est-ce que je peux faire ?*

Et puis : *Je te fais mes excuses, c'est cela que tu veux ?*

Son œil restait ouvert.

J'ai dit : *Quoi ? Quoi ? Dis-moi ce qu'il faut faire maintenant. Dis-moi ce que tu veux que je fasse.*

J'ai dit : *Ça, c'est impossible.*

J'ai dit : *Pour elle, partir ? Je sais que c'est impossible. Mais pour elle. Quoi ? Partir ?*

J'ai dit : *Je veux être avec toi.*

J'ai dit : *Tu es partie, Paul est parti, et Jamie aussi. Ça ne me coûterait guère d'en faire autant.*

Son œil se mit à briller fugitivement.

J'ai dit : *J'aurais peut-être dû lui dire. On aurait peut-être dû lui dire il y a bien longtemps.*

L'œil de Mae était redevenu opaque.

J'ai dit : *Tu me manques. Non. Je ne peux pas t'imaginer partie. Je ne peux pas vivre ainsi.*

J'ai dit : *J'ai besoin de toi.*

J'ai dit : *Je ne sais plus comment vivre.*

J'ai dit : *Ça serait si simple. La mort est impossible, mais mourir, c'est très simple. Une pierre attachée à mes chevilles. Le canon d'une arme dans ma bouche.*

L'œil de Mae restait fixe.

J'ai dit : *Quoi ? Quoi ?*

J'ai dit : *Dis-moi. Dis-moi ce que tu veux que je fasse.*

Les ténèbres de cet œil s'épaissirent, se dilatèrent, envahirent la chambre.

J'ai dit : *Je sais.*

J'ai dit : *Je sais, je sais.*

L'œil de Mae ne cilla pas.

Toujours.

Le croissant de son œil brilla à travers les ténèbres, la terre, les fleurs, les murs et les pièces, et, aussi, les années et les années :

Toujours. Je te promets que je l'attendrai toujours.

Ce soir, je vais te raconter une histoire très peu connue. C'est l'histoire de ce qui arriva à la petite fille qui était venue à Isidora avec ses mots, ses pensées et ses souvenirs. Pour la plupart des gens, son histoire se termine au moment où la guerre éclate, mais en vérité la petite fille ne devait pas disparaître après avoir apporté le malheur à Isidora. Il est vrai, en revanche, que lorsque les premières rixes débutèrent, quand les Isidoriens découvrirent qu'on pouvait en plus utiliser les mots pour crier, cette fillette comprit qu'elle ne pouvait pas faire grand-chose pour défaire ce qu'elle avait fait.

Parfois, elle s'interposait entre deux Isidoriens pour poser ses mains sur leurs poitrines respectives et tenter ainsi de leur rappeler ce qu'ils étaient en train de perdre. Mais c'était inutile.

Finalement, elle décida qu'il valait mieux partir. Emportant des vivres dans un balluchon, elle dénicha un gros bâton de marche et se mit en route. Mais Isidora est vaste, aussi vaste que la Terre, et y voyager est bien plus difficile. Sur Terre, au moins, il y a des cartes. Aussi la fillette n'eut-elle pas d'autre choix que de prendre la direction qui lui semblait la bonne. Parfois, elle avait l'impression de tourner en rond. Et partout où la menaient ses pas, les mots qu'elle avait apportés la précédaient. « Bonjour ! » lui disaient les gens, et elle manquait s'écrouler.

Des années durant, elle marcha. Marcher était devenu sa vie, et tout en marchant elle devint une femme, puis une vieille dame. On dit qu'elle garda la même canne jusqu'à la fin, et que celle-ci rapetissait peu à peu, comme si sa vie devait finir quand il n'en resterait plus qu'un petit bout.

Mais auparavant, la petite fille, désormais vieille, trouva enfin la cité d'or aux confins d'Isidora. Mais voilà : à l'époque où elle arriva, elle avait oublié l'objet de sa quête. Plus la mémoire des Isidoriens se développait, plus la sienne diminuait. C'était une vieille dame à présent, et comme beaucoup de vieilles dames, elle perdait la mémoire. Dans la cité d'or, les Isidoriens virent cette étrange femme toute crasseuse approcher et ils lui demandèrent d'où elle venait. Elle ne se souvenait plus : non seulement d'où elle venait, mais aussi comment répondre à une telle question. Les Isidoriens se mirent en colère. Elle leur rappelait ces personnes ignares qu'ils croyaient avoir été. Isidora était devenue quelque chose d'autre, tandis que cette vieille sorcière, elle, ne s'était pas adaptée. Trois jeunes impudents, décidant qu'elle n'avait plus sa place à Isidora, l'emmenèrent jusqu'au trou qui relie Isidora à la Terre et la jetèrent dedans.

C'est ainsi que la seule personne à avoir jamais trouvé Isidora et à en revenir ne conserva aucun souvenir de son expérience. Mais au moins avait-elle oublié aussi le chagrin qui l'avait poussée à quitter la Terre. On pourrait dire que tout ce qui restait de l'Isidora originelle était en elle.

Conclusion

À une heure cinq du matin, le téléphone sonna. Mon père et moi, pour changer, étions en train de regarder *Vertigo*, le film d'Hitchcock, et l'escalier du vieux clocher était en train de se gondoler, quand le téléphone émit son jappement électronique. Cela nous fit bondir. Mon père alla décrocher à toute vitesse.

— Allô ?

Étant tout près de lui, je perçus la voix à l'autre bout du fil, un grésillement distant :

— Monsieur Waller ?

— Lui-même...

— Monsieur Waller, c'est Joe Klein, de la résidence médicalisée...

Mon père me jeta un coup d'œil, comme pour me demander une explication. Comme dans ce jeu auquel on jouait, maman et moi, quand j'étais petit, pendant un moment son désarroi de l'après-midi devint le mien. Et soudain, je me mis à me demander si les règles strictes qui régissaient les visites à la Salle d'Attente n'étaient pas justifiées. Si un malheur était arrivé, n'importe quoi, c'était ma faute.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous ne voulons pas vous affoler, mais nous avons pensé qu'il valait mieux que vous sachiez que votre épouse a... enfin... elle est partie.

— Comment ça, « partie » ?

— Apparemment, le loquet de sa fenêtre était cassé et elle s'est faufilée à l'extérieur. Un aide-soignant l'a entendue et s'est lancé à sa poursuite, mais elle... il l'a perdue de vue.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Je suis sûr qu'elle va bien. Nous voulions simplement vous prévenir. C'est fréquent, que les pensionnaires fassent l'école buissonnière. Donc, soyez vigilant...

— Fréquent ? Comment ça, « fréquent » ?

— Je me suis mal exprimé. Je vous en prie, restez chez vous et ne paniquez pas. Je suis certain qu'on va vite la retrouver. Il y a des voitures partout en ville. On a même alerté la police.

— C'est quoi, ce cirque ?

— Je suis désolé, croyez-moi, mais le mieux pour vous, c'est d'attendre. On vous rappellera si on a des nouvelles.

Mon père écarta l'écouteur de son oreille et le brandit en l'air comme pour frapper quelqu'un.

— Bon, entendu, tenez-moi au courant.

Il coupa la communication, jeta le téléphone sur le divan, s'écroula dans son relax et se prit le crâne à deux mains, mettant bien en valeur sa calvitie.

— Ta mère..., dit-il.

— J'avais compris.

Je ne sais pas pourquoi, mais ce que j'ai fait ensuite, je l'ai fait sans hésitation. Je suis allé ouvrir la porte d'entrée avant d'allumer partout, au cas où elle aurait retrouvé le chemin de la maison. Mais, évidemment, je savais que c'était une illusion. Après tout, il n'y avait qu'une seule explication à cette fuite.

Fonçant vers le bar, je soulevai le volumineux porte-clés de mon père posé sur le comptoir ; les clés tintèrent quand je les jetai dans sa direction. Il les réceptionna dans son poing, en plein vol. Un

éclair passa dans son regard et il opina. Après quoi, on partit en voiture dans la nuit.

Quelques heures plus tard, le ciel s'éclaircit pour être de la même couleur que la chaussée. Tout Westrock était endormi. Même ses infatigables armées d'ouvriers mexicains étaient encore en train de dormir. Comme nous vivons dans un perpétuel chantier, les constructions surgissant de terre avec la logique d'une forêt de bambous, on ne repasse jamais deux fois dans la même ville. Mais à ce moment-là, dans cette lumière grisâtre précédant le lever du soleil, où chaque chose était exposée à l'égale des autres, complètement figée, j'avais l'impression de me déplacer à l'intérieur d'une photo, un instantané.

Puis, tel un cil se posant sur le verre d'un projecteur de diapositives, au milieu de la vaste image fixe, ce mouvement : un petit point, un corps, quelqu'un qui se déplaçait lourdement à travers un terrain immense ponctué par les repères orange des futures lignes électriques ou conduites de gaz. Ce terrain était clôturé de tous côtés ; côté rue, une pancarte montrait une maquette réalisée sur ordinateur du futur site, un bâtiment en verre et acier aux formes alambiquées. Et derrière cette pancarte, marchant obstinément, maman.

— Là ! Là !

Mon père freina à mort et stoppa. Je bondis dehors, comme un héros de film d'action. La clôture consistait en un grillage assez bas, couronné de barbelés acérés. Je pus sauter par-dessus sans me faire plus qu'une petite déchirure à mon jean au niveau de l'entrejambe.

— M'ma ! M'man !

Je cavalaï. Le sol, où l'an passé on avait encore récolté du soja, était boueux, un vrai marécage. Par trois fois, je me suis étalé dans la gadoue.

— Maman !

Elle allait toujours de l'avant, mais, à un moment donné, elle se tourna vers moi comme pour tenter de se rappeler si j'étais son sauveur ou celui qu'elle cherchait à fuir.

— Stop !

Finalement, ayant posé le pied sur un repère de construction fluorescent, je criai : « Jamie ! » et elle se retourna. Hors d'haleine, je m'avançai lentement vers elle.

— C'est moi, dis-je.

Maman hocha la tête, hésitante. C'est alors que je la vis. C'était dans sa main droite et son pouce passait dessus comme sur une amulette : la carte d'Isidora.

J'avais la tête en feu, mais, la sachant plus sensible au ton de la voix qu'aux mots, je m'efforçai de paraître décontracté, enjoué.

— Où tu vas, toi ? dis-je avec un grand sourire affable.

Ma mère examina ma bouche et finit par se fendre elle aussi d'un sourire niais.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? ajoutai-je.

Maman regarda ses orteils piétiner une touffe d'herbe, puis elle releva la tête, toute timide et désespérée.

— Je vais me faire engueuler..., dit-elle.

Parcourant les trois ou quatre mètres qui nous séparaient, je lui pris la carte et l'emmenai par la main, mes doigts se renfermant sur son alliance.

— T'as de la veine, dis-je en l'entraînant vers la voiture. Une chance que je passais par là...

Lorsqu'on atteignit le grillage, mon père était déjà de l'autre côté, en train de se dandiner sur ses pieds. Son corps oscillait comme le balancier d'une horloge rustique qu'on aurait trop remontée. Il était en train de parler dans son portable, expliquant à la Salle d'Attente que nous l'avions retrouvée,

mais la conversation ne dura pas. Ôtant mon T-shirt, je l'étais par-dessus le grillage pour lui éviter de se blesser et je la soulevai dans mes bras. Une fois de l'autre côté, elle fut réceptionnée par mon père, qui faillit l'étouffer, tellement il la serrait.

— Dieu soit loué ! dit-il.

Maman eut un rire nerveux et chercha à se dégager, mais comme il l'étreignait à plusieurs reprises, elle finit par le regarder en face et, l'embrassant sur la joue, elle s'écria :

— T'es incroyable, toi !

Quand elle fut délivrée de cette étreinte et que j'eus remis mon T-shirt désormais tout déchiré, elle ouvrit la portière et dit :

— On peut rentrer à la maison, maintenant ?

Mon père opina comme un dément.

Une fois au volant, sa main tremblante remit le contact et passa la marche avant. À l'intersection de la I-35, il prit la file de gauche, celle qui allait vers le sud. Un feu rouge nous toisait du haut de son portique – un œil sévère.

Moi, je ne disais plus rien, parce que je réfléchissais. Je lissais la carte sur mes genoux. En haut à droite du dessin appliqué quoique parfois un peu brouillon du Texas, il y avait ce X que ma mère avait tracé dix ans plus tôt et, à côté, ces deux mots ajoutés par moi :

HIGH PLAINS

Le feu passa au vert. Mon père leva le pied de la pédale de freins, la voiture fit un bond en avant, et là j'ai pris la parole :

— Attends !

— Quoi ? fit mon père.

— Elle veut aller dans l'autre sens.

— C'est-à-dire ?

— Vers le nord.

— Comment ça, « le nord » ?

— Est-ce qu'on peut rentrer, maintenant ? gémit ma mère depuis la banquette arrière.

— Oui, oui, tout de suite, dit mon père, toujours tournant à gauche.

— À droite !

— Pourquoi ?

D'une pression du bout des doigts, j'ouvris la boîte à gants, dont la gueule béante révéla plein de cartes, chichement éclairées par une petite ampoule orangée. J'en sortis l'Atlas routier du Texas, le dépliai en un instant comme s'ouvre un parachute, et mon index trouva rapidement « High Plains ». La voiture s'arrêta au milieu d'un croisement désert, le temps que mon père déchiffre le nom imprimé juste au-dessus du croissant verdâtre de mon ongle. Il me regarda, marqua une pause, puis prit un air complice.

La voiture traversa quatre voies désertes, les pneus miaulèrent en mordant le rebord du trottoir. Bientôt, on se retrouva à foncer sur le large ruban de béton, cap au nord.

— Où on va ? demanda maman.

La carte se froissa sur mes genoux comme je me retournais avec un sourire.

— À High Plains, apparemment, dit mon père.

Maman reposa sa tête contre l'appui-tête en cuir, à l'arrière. Elle expira par les narines, comme M. Nelson, notre professeur d'éducation physique, quand il venait de tirer pour la dernière fois sur sa

cigarette.

— Chez nous..., dit-elle.

Pendant quelques minutes, ce fut le silence – on n’entendait plus que les roues. Mon père se tourna vers moi et, soulevant sa main droite du volant, en frappa le bord plusieurs fois avant de tendre les doigts vers les miens et de toucher ma main. C’était notre premier contact physique depuis des années. Orientant la carte vers lui, je lui désignai High Plains, un point noir au bout des autoroutes enchevêtrées de Dallas. Mon père me donna trois petites tapes sur les phalanges, avant de laisser sa main sur la mienne.

Enfin, ma mère se redressa sur la banquette, et son regard affolé fixa soudain le rétroviseur.

— Où on va ? dit-elle.

— À la maison, répondis-je.

— À la maison ?

Je me retournai, souris, hochai la tête.

De nouveau, elle s’avachit sur la banquette, et de nouveau, elle soupira. Elle ferma les yeux. Sa tignasse dansa autour de son visage.

— À la maison ! C’est pas trop tôt !

Vingt et un ans, treize jours

Ils avaient osé. Un jour où, posté à la fenêtre, je m'amusais une fois de plus à reconnaître des choses dans les contours des nuages – un livre ouvert, un pigeon à une aile, le buste d'Aristote –, j'entendis le pas de Mae, dehors. Le facteur. Une lettre tomba par la fente et glissa par terre. Ce ne fut pas plus compliqué que cela. Une simple lettre, de mon député, qui se disait au regret de m'informer que dans l'intérêt de tous je devais quitter la terre dont ma famille était propriétaire depuis des lustres. « Jamais, affirmait-il, une expropriation pour cause d'utilité publique ne m'a paru aussi justifiée. »

J'avais jusqu'au 1^{er} octobre pour déguerpir. On me dédommageait à hauteur de 150 % de la valeur de ma propriété, et mon député tenait à m'assurer que si j'avais besoin d'une aide pour déménager, il serait heureux de me la fournir, et cela à titre gracieux.

Nous étions le 1^{er} août 1998. Je calculai ce que cela signifiait. La réponse était que j'avais attendu vingt et un ans, treize jours, et que cela n'avait pas suffi.

C'est triste à dire, mais je n'ai pas ressenti grand-chose. C'était peut-être le choc. Pourtant, les jours passèrent et je n'eus pas tellement plus de chagrin. J'étais riche désormais ; si j'avais voulu, j'aurais pu engager un avocat. J'aurais pu me battre jusqu'au dernier dollar et jusqu'à mon dernier souffle pour rester. Mais les jours passèrent, et je ne fis rien. Peut-être, hélas, que c'était un soulagement d'être ainsi mis au pied du mur.

D'autres journées s'écoulèrent. Je n'avais toujours rien emballé. Mais quoi conserver et où aller, d'ailleurs ? Si je devais me retrouver dans un appartement en Floride, à quoi bon emporter des bûches rouillées, des livres moisissés et des outils agricoles ?

Et si, quand les bulldozers arriveraient, je me couchais par terre, devant ma maison ? Pas pour protester, mais pour exprimer ma totale capitulation. Peut-être que, avec un peu de chance, si je me recouvrais le corps de branches et de feuillages, on ne me verrait pas et je finirais proprement aplati, sans avoir besoin d'une tombe.

Un soir, il arriva que le quartier fût calme comme avant l'envahissement des maisons. Sans les stridulations des grillons qui parfois se mettaient juste derrière les fenêtres, en fermant les yeux, j'aurais pu me convaincre que tout était comme autrefois.

Je montai dans *Iona 2*. Le moteur reprit vie. Dans le demi-jour, ses phares éclairèrent la maison de façon étrange, comme si Hollywood avait planté un décor pour raconter l'histoire de la plus terne des existences.

Je sus où j'allais sans l'avoir décidé. Je ne m'étais pas rendu sur place depuis le drame, pas une seule fois. Pourquoi maintenant ?

Les routes avaient changé, mais j'ai retrouvé mon chemin instinctivement. L'impeccable tapis se déroulait au-delà des limites de l'interminable lotissement, quadrillant des no-man's land, première mise en forme du futur. Au-delà, à gauche, ce ruban lisse faisait place au goudron défoncé de la route 39. Mais même cette route-là était destinée à changer de nature. Sur le bas-côté, des bulldozers stationnaient, moteur en marche, entre des cônes orange, pour en faire une artère à quatre voies, déjà renommée Pleasant Drive.

Comme je traversais tout cela, ces choses ne m'atteignaient que de loin, tel le vague souvenir d'un livre lu. La courbe fatale de la route 39 approcha comme un rêve, avec une irrationnelle logique, une image tout à la fois étrange et familière, rassurante et menaçante.

Et finalement, l'arbre. Il était juste sur le tracé de la nouvelle artère, et ses jours étaient comptés, comme les miens. Lui et moi allions d'un côté, et le monde de l'autre. J'ai mis pied à terre et je me suis approché.

Il y avait une entaille. À un mètre des racines tourmentées. Au-dessus, l'arbre se tenait au garde-à-vous et continuait à pousser bien droit. C'était seulement à cet endroit-là qu'il était tordu, comme une hanche légèrement décalée.

Je mis les doigts dans le trou, ôtât même l'écorce qui avait poussé par-dessus la blessure, comme une cicatrice. Les feuilles au-dessus de moi étaient remuées par le vent. L'arbre avait encaissé le choc, et résisté. J'aurais aimé pouvoir en dire autant.

Il n'y a pas de mots pour cela. C'était comme essayer de photographier un éblouissant coucher de soleil ou raconter un rêve : on s'attire fatalement un haussement d'épaules.

Je suis retourné sur la route. Des voitures passaient à toute vitesse en traînant des nuages de poussière – des âmes qui restaient en suspension avant de s'évanouir. Au bout d'un moment, je me suis imaginé en train de me voir de l'autre côté. Je serais là, puis un camion me cacherait, et une fois la poussière dissipée, j'aurais totalement disparu.

Bien entendu, quelques minutes plus tard, le poids lourd arriva. Le grondement du moteur s'amplifiant, ses appels de phares m'intimaient de me reculer, ce que je ne fis pas. Plus il approchait, plus je m'approchais, aspirant au réconfort que pourrait apporter le fracas assourdissant des milliers de pièces mécaniques fonctionnant à l'unisson. Au tout dernier instant, quand ce fut trop tard pour que le chauffeur réagisse, et même pour qu'il me voie, j'ai fait encore un pas en avant.

Le sang dégoulinant sur la figure de Iona. Les larmes de ma fille. L'œil de Mae. Le visage de mon frère contre le mien. Le visage de Mae. Jamie.

Le déplacement d'air faillit me renverser. J'ai trébuché, mais sans tomber. Je n'aurais eu qu'à tendre la main et le reste serait arrivé en une seconde : jambes, organes, bosse, toutes les pensées dans mon vieux crâne écrasées – mon crâne où se serait imprimé le dessin en zigzag des pneus. C'était comme le contraire de la chapelle Sixtine peinte par Michel-Ange : un homme qui tend le bras non à celui qui donne la vie, mais à celui qui la lui prend. Le touchant presque. Sans le toucher.

« Pardon ! » ai-je murmuré sans m'entendre moi-même. Ou bien était-ce : « J'ai attendu. » Ou bien encore était-ce tout autre chose. En tout cas, cela fut absorbé par la cacophonie, les invisibles turbulences qui tourbillonnaient contre les flancs du camion et s'évanouissaient derrière les feux arrière.

Pour que cesse la guerre à Isidora, il fallut que cela empire terriblement. Déjà, pendant des centaines d'années, les batailles étaient quotidiennes. Les chefs de grandes armées inventaient les plus stupides des raisons pour marcher les unes contre les autres. Ce qui commençait par des disputes d'ivrognes quant à savoir quel bataillon avait les plus jolies bottes pouvait aisément se conclure par des milliers de morts. Pendant quelque temps, cela fut assez fréquent, jusqu'au jour où quelque chose changea. À présent, la guerre n'avait plus d'autre justification qu'elle-même. Les batailles succédaient aux batailles. Et puis il n'y eut plus rien, pas une seule pensée dans le pays d'Isidora, en dehors de tuer, tuer, tuer.

C'est ainsi que la guerre inconditionnelle, tout comme l'amour inconditionnel, devint une chose sans valeur. Les batailles étaient devenues interminables ; c'était combattre pour combattre. Nul n'avait le temps de penser à autre chose, et encore moins de parler d'autre chose. Et même si les Isidoriens en avaient eu le temps, les assourdissantes explosions auraient étouffé tout bruit moins fracassant que celui d'une grenade.

La dernière bataille d'Isidora se poursuivit pendant une centaine d'années et se termina progressivement, avec l'épuisement des munitions. À une époque antérieure, les soldats auraient pu lâcher leurs armes pour se lancer dans un combat au corps à corps. Peut-être qu'à la fin de la guerre, c'est ce qu'ils se mirent à faire, jetant leurs armes, les hommes sortirent des tranchées et se retrouvèrent face à face. Mais, une fois désarmés, les Isidoriens, qui n'avaient plus de mots ni de pensées, ne surent quoi faire. Les adversaires se dévisageaient réciproquement, chacun guettant la réaction de l'autre. Mais personne ne faisait rien. C'est ainsi que les Isidoriens s'assirent là où ils étaient pour appliquer leurs mains sur leurs anciens ennemis et revenir aux usages du passé.

Mais il est une dernière chose que je dois mentionner. C'est triste pour les Isidoriens, mais une bonne chose pour nous. Même si tout ce qui concerne la guerre, la mémoire, la pensée et le langage à Isidora peut être retrouvé par un petit trou qui sépare Isidora de la Terre, les Isidoriens, en oubliant tout à la fin de la guerre, oublièrent aussi de faire ce qui aurait dû être fait depuis plusieurs années. Ils oublièrent de dissimuler le trou.

Futures directions

Pour trouver l'ancienne maison de maman, j'espérais, 1. soit qu'elle serait capable de retrouver son chemin si jamais on arrivait assez près du lieu ; 2. soit qu'on tomberait sur quelqu'un, par exemple un vieux commerçant, qui pourrait savoir quelque chose, ou du moins être capable de nous fournir des indices. Je me faisais peut-être des illusions, comme ces physiciens partisans de la théorie de la fusion froide, mais je ne m'avouais pas battu.

High Plains était à six heures de route. Le premier tiers du trajet se déroula dans un silence presque total, ma mère dormant comme une bienheureuse sur la banquette arrière, la route déroulant son interminable ruban d'asphalte. Mais à neuf heures du matin, la circulation s'intensifia, et à l'heure où les triangles de verre bleu et les prismes gris rectangulaires du centre-ville de Dallas apparurent, la voiture n'avancait plus que par à-coups, les feux arrière clignotant furieusement devant nous comme en proie à un épisode collectif du syndrome de Tourette. Malgré mon père qui criait « Eh ben voyons ! », « Faut pas se gêner ! », et « Vas-y, coco ! », maman continuait à dormir tranquillement. Finalement, le flux de véhicules se mit à décroître. Dès qu'on vit les panneaux indiquant High Plains, à quarante-cinq minutes au nord, on emprunta la sortie.

Une petite pancarte blanche disait : BIENVENUE À HIGH PLAINS – VILLE 100 % AMÉRICAINE. Là aussi, les promoteurs avaient utilisé le même jeu de plans et High Plains n'était rien de plus qu'une réplique de Westrock, une combinaison d'éléments architecturaux inlassablement redistribués. Les rues étaient bordées par les mêmes bâtiments de bureaux immaculés composés de verre réfléchissant, les mêmes cinémas avec leurs enseignes au néon, les mêmes maisons de briques avec leurs lourdes fenêtres à arcade, les mêmes ossatures métalliques annonçant de futurs centres commerciaux, les mêmes ossatures en bois annonçant de nouveaux quartiers d'habitations. Depuis ces constructions, partout, des nuages de poussière s'élevaient et balayaient les rues, gênant la visibilité du conducteur.

Tournant très légèrement le torse, je posai la main sur le genou de ma mère pour la réveiller. Elle s'étira, puis sursauta.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en tournant la tête comme un oiseau affolé.

— On est presque arrivés, dis-je.

— Oh ! Super !

— Tu reconnais quelque chose ?

Elle regarda les côtes en acier d'une future église défilier derrière sa vitre.

— Bien sûr !

Prenant appui sur l'accoudoir pour me redresser, je dis :

— Bon, on s'est un peu paumés. Tu crois que tu pourrais nous indiquer la direction ?

Maman eut un geste familier : elle frota son pouce contre deux doigts, comme pour essayer de sentir l'idée invisible qu'elle ne pouvait pas tout à fait exprimer. Finalement, elle haussa les épaules et soupira.

— OK, dis-je.

— Mais où on va ?

— À la maison.

Elle se remit en position pour dormir, la tête posée sur ses bras croisés.

Mon père chuchota :

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Il faut continuer, je pense...

Mais plus ça allait, plus ça devenait absurde. À High Plains, tout était neuf, et très clairement c'était le dernier endroit où aller pour exhumer le passé.

Je considérai mon père, m'attendant à l'entendre dire qu'il valait mieux laisser tomber, mais il fixait la route avec la concentration qu'il réservait d'ordinaire à la chaîne de l'Histoire.

— Soyons plus méthodiques, dit-il. On va commencer par un bout et ratisser le quartier...

Sous mon sternum, je sentis l'épuisement, ou peut-être la frayeur, sous la forme de renvois que je dus étouffer. Même si je savais que le père de Taylor, dont la famille était originaire de High Plains, lui avait parlé d'Isidora, même si j'avais constaté avec une stupéfaction propre à provoquer une rupture d'anévrisme que le X tracé par ma mère correspondait exactement à la ville de High Plains, il était encore possible que j'aie tiré des conclusions fausses de données mal interprétées, que je sois un très mauvais enquêteur. Il fallait sans doute un esprit plus solide que le mien pour découvrir la vérité sur ma mère, sans parler de reconstituer son histoire génétique, ni de trouver le seul endroit où elle avait besoin d'aller. Si j'avais pu le faire sans être vu de mon père, je me serais infligé des coups d'élastique jusqu'à avoir très mal.

Déjà, je renonçais. Au lieu de chercher du regard tout ce qui était susceptible d'avoir eu une durée de vie plus longue que celle d'un hamster, je fermai les yeux et imaginai la famille de ma mère. Mon imagination alla partout, dans les mains de mon grand-père quand il caressait les cheveux de maman. Sur les lèvres de ma grand-mère quand elle embrassait maman sur le front. Dans les yeux de ma mère le jour où mes grands-parents étaient morts, puisqu'ils étaient morts. Mon imagination se contorsionnait pour comprendre ce qu'elle avait ressenti à ce moment-là, quand elle avait contemplé leurs dépouilles pour la dernière fois. Cette douleur-là, elle avait passé le reste de sa vie à l'enterrer. Qu'était-ce, à l'origine ? De la rancœur ? De la confusion ? De la rage ? Un chagrin incroyablement simple ?

— Hé ! Seth ! fit mon père. Ici, la Terre. T'es dans la lune ?

Je haussai les épaules et pressai ma figure contre la vitre pour ne pas lui montrer mes yeux.

Au bout de plusieurs minutes où l'on n'avait entendu que le climatiseur et le ronron du moteur, mon père dit enfin :

— Nom d'une pipe !

Je sursautai et rouvris les yeux.

Coincé au milieu d'un quartier en tous points semblable au mien, il y avait quelque chose d'étrange. Mon père ralentit pour mieux voir. C'était une baraque en ruine, deux niveaux de bois fendu, pourri, de guingois, lépreux. Devant, il y avait les vestiges d'une grille ouvragée. La rouille avait rongé le fer forgé et les portes étaient à moitié arrachées de leurs gonds. Ce devait être un lieu inhabité depuis longtemps, au moins une dizaine d'années. Je me suis demandé pourquoi cette maison n'avait pas été rasée, comme on avait rasé les vieilles fermes et granges qu'on trouvait un peu partout à Westrock au début de sa prolifération cancéreuse, quand j'avais cinq ou six ans. Mais, à dire vrai, je n'ai pensé à cela qu'au bout d'un long moment, après être resté bouche bée devant le nom gagné par la corrosion qui s'étalait au-dessus de la grille :

HAG ARD

— Haggard...

Mon père acquiesça.

— Haggard.

C'est alors que je vis la maison comme elle était vraiment, une version plus décrépite, plus délabrée, de ce que j'avais imaginé : une allée de gravier (mais les gravillons étaient dispersés, il y avait des trous), une grange croulante (si croulante qu'elle paraissait défier les lois de la pesanteur), une vieille maison blanche (dont le bardage laissait apparaître le bois nu, rendu gris par les intempéries et moucheté de blanc à certains endroits). Une fois le choc passé, celui d'avoir découvert l'endroit auquel j'avais rêvé depuis des années, cette vision éveilla en moi une certaine déception. C'était comme voir l'adaptation au cinéma d'un livre aimé. On est tout content que se matérialise quelque chose qui n'a existé que dans son imagination, mais triste aussi à l'idée que dorénavant on ne pourra plus jamais l'imaginer autrement.

Sur la banquette arrière, ma mère redressa la tête, puis s'écria :

— C'est là !

Mon père se gara le long du trottoir d'en face, devant une maison neuve, puis marcha à notre suite pour franchir comme nous les ruines de la grille.

Déjà le soleil s'installait dans le ciel ; les cailloux éparpillés sur le chemin menaient à cet endroit qui projetait des ombres sur les mauvaises herbes.

J'ignore ce que je m'attendais à trouver exactement, ou quel bénéfice ma mère pourrait tirer de voir la maison de son enfance, à présent aussi délabrée que son cerveau. Je me contentai de tourner tout autour, rasant en imagination les bataillons de maisons neuves, réinventant les grands espaces des champs. Face à cette maison, je m'aperçus que mon imagination pouvait aussi retrouver le passé : redresser les poteaux, changer les vitres, réparer le toit, ressusciter la famille de ma mère.

Tandis que papa et moi, ébahis, faisons quelques pas, maman s'éclipsa. Elle marcha jusqu'à l'endroit où deux portes piquetées par la rouille dépassaient de l'herbe. Elle tira sur l'une d'elles qui pivota sur ses gonds avec un miaulement sinistre, révélant une courte volée de marches cimentées menant à une cave. Descendant les trois marches, elle se recroquevilla près de la porte close.

— Qu'est-ce que tu fabriques ! dis-je. C'est interdit !

Elle ne répondit rien.

— Tu pourrais te blesser, ajouta mon père.

— Allez, viens, quoi !

Finalement, maman émit un long soupir plaintif et gémit :

— Je ne peux pas t'entendre. Je suis invisible !

Mon père haussa les épaules et suggéra que, si on s'éloignait, elle nous suivrait peut-être.

C'est pourquoi on alla de l'autre côté, où nous attendait un petit cimetière privé. En regardant le nom – Haggard – gravé sur toutes ces stèles, je me demandai lesquels avaient été mes grands-parents, et aussi qui parmi eux étaient morts de la variante EOA-23.

Finalement, mon père vint se placer à mon côté, au bord de la tombe de Mae Haggard. Il posa sa main sur ma tête, comme autrefois, quand j'étais petit.

De façon inattendue, je sentis monter en moi une vague de déception, chassant toute fierté et satisfaction. Certes, j'avais trouvé la maison natale de ma mère, mais qu'y avait-il à voir ? Un nom, une terre, une vieille bicoque, c'était tout ce qui restait d'une famille et d'une existence que ma mère avait fuies, de gens que je ne connaîtrais jamais.

On resta là un moment ; le pouce de mon père palpant ma tête.

Finalement, je me retournai. Mon visage s'empourpra, mes yeux me brûlaient.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit mon père.

Je devais avoir commencé à pleurer, car je sentis ses bras m'entourer et quatre ronds mouillés tombèrent de mes yeux et de mes narines sur le coton gris de ses manches. Ses bras étaient

étonnamment lourds.

— J'ai besoin de savoir, dis-je.

— Savoir quoi ?

Je réfléchis.

Je pensai : « Besoin de savoir si tu l'aimes vraiment. Si tu vas arrêter d'avoir honte d'elle. Si tu vas arrêter de faire comme si elle n'existait pas. Si on sera toujours solidaires, toi et moi. Si, jadis, on a formé une famille heureuse. »

J'ai dit :

— J'ai besoin de savoir qu'on n'a pas tout perdu.

Si tu commences à désespérer de jamais arriver à Isidora, il te faudra trouver un moyen de reprendre courage. De retrouver la foi. Ta foi en Isidora et la distance qui t'en sépare sont une seule et même chose. Trouver Isidora, c'est comme beaucoup d'autres choses : le but et la façon de l'atteindre sont tels des frères siamois, le sang de l'un irrigue le cœur de l'autre. Pour atteindre Isidora, il faut seulement croire qu'on y parviendra.

Mais si, devenu vieux, tu cessais d'y croire, si tu décidais que tu as assez attendu, si tu commençais à énumérer les obstacles, si, déçu, tu rebroussais chemin, si, à la fin de ta vie, tu te comptais parmi les cyniques, promets-moi que tu garderas ton pessimisme pour toi. Promets-moi que tu ne seras pas égoïste au point de croire que l'idée d'Isidora n'appartient qu'à toi seul.

Bien au contraire, il te faudra en parler aux autres, à tes enfants. Leur parler de ta quête, dire que tu touchais au but au moment où tu as renoncé, qu'avec un autre bidon d'eau, un autre sac de vivres, tu y serais peut-être arrivé.

La vérité, c'est que l'idée d'Isidora a toujours été aussi importante qu'Isidora elle-même. Isidora est la lumière qui passe par la fenêtre. Sans elle, les ténèbres écraseraient toutes les pièces, tous les angles, nous laissant nous cogner partout comme des aveugles.

Voilà pourquoi, à la toute fin de ta vie, quand ton enfant pressera son oreille contre tes lèvres pour recueillir tes dernières paroles, promets-moi que tu prononceras le nom d'Isidora. Promets-moi que tu prononceras le nom de cette terre, comme si elle s'étendait là, sous tes yeux.

Abel

Toutes choses

Souvent, si souvent j'avais imaginé cela : son pas s'approchant du seuil, une main frappant à la porte. Tirant le verrou, j'aurais ouvert, et son visage aurait été là, sous mes yeux.

J'aurais dit : Pardonne-moi. J'aurais dit : Pardon pour tout. J'aurais dit : Il y a tant de choses que j'aurais dû te dire plus tôt. Et surtout : Pardonne-moi de ne pas avoir trouvé le courage de te dire la seule chose qui aurait pu faire la différence avant que ce ne soit trop tard. Pardonne-moi de ne pas t'avoir dit la vérité. Nous avons cru que cela valait mieux. Enfin, ta mère. Moi, j'ai toujours eu des doutes sur ce point, mais je ne l'accuse pas. C'est moi que j'accuse d'avoir égoïstement joui de mon bonheur pendant des années. Ce genre de bonheur ne peut que causer des dégâts ; vois ce que j'ai fait de nos vies. Un bonheur pareil, je croyais autrefois que c'était la plus simple des choses. Mais c'est la souffrance qui est devenue notre lot quotidien. Je ne sais pas si je vais pouvoir supporter ça. Mieux vaut peut-être vivre avec seulement l'espoir du bonheur que dans le bonheur même. Je t'en prie, tu n'es pas obligée de parler. Je vais m'en aller. Cette maison t'appartient.

Puis, en guise d'adieu, je lui aurais donné mon seul objet de valeur, le journal dans lequel sa grand-mère avait recopié les fables nées de l'imagination de notre famille.

Il ne me restait plus que quelques semaines à passer dans ma maison, et je n'avais toujours rien emballé. Je n'avais rien programmé, et les journées se succédaient. Certains jours, je restais assis sur le divan miteux, le livre de maman posé sur les genoux, à lire lentement, ligne après ligne. D'autres fois, par habitude, je passais des heures à désherber le potager, comme s'il n'allait pas finir rasé avec le reste. Ou encore, je prenais *Iona 2* pour aller vers le nord, ce qui me donnait l'impression de remonter le temps : des maisons de cinq ou dix ans laissaient place à d'autres, flambant neuves, qui laissaient à leur tour place à des ossatures en bois, laissant elles-mêmes place – enfin – au paysage de mon enfance, ces longues lignes de fuite ponctuées çà et là par une ferme, dont le toit pointu semblait s'élever comme un clocher dans le ciel.

Cet après-midi-là, après avoir roulé deux heures, je remontai l'allée de gravier.

À bien des égards, on avait l'impression que c'était la fin de l'été. Le saule avait déjà perdu une grande partie de ses feuilles, exposant ses doigts nus et fatigués. L'herbe haute en façade, comme la maison derrière, semblait être une imitation de la vie d'avant, une imitation rigide, décolorée, qui crissait sous mes pas. Mais il était encore bien trop tôt pour que ce fût l'automne ; les saisons ne pouvaient être tenues pour responsables, pas plus qu'on ne devait compter sur elles pour un éventuel renouveau. Cet endroit était exclu de la ronde des saisons.

Ce jour-là, cependant, il faisait très beau. La chaleur du soleil caressait mon visage. Pendant un moment, j'ai contemplé les nuages, cherchant à y discerner des formes : bateau à vapeur, Mickey, ours à la gueule béante, caleçon en lambeaux, phallus. Soudain, entendant un écho de voix provenant de derrière la maison, je sentis mon cœur se décrocher, et battre comme un tambour. Le mot *Intrus* ! bondit dans ma gorge. Je longuai le mur discrètement. Au cas où il se serait agi de voleurs, je cherchai une arme par terre. Mais il n'y avait rien, même pas une pierre assez grosse. Aussi serrai-je les poings, comme si ma vieille carcasse, désormais à peine capable d'effeuiller un pissenlit, aurait pu casser la figure à quelqu'un si nécessaire.

Je jetai un coup d'œil à l'angle, et je les vis : deux hommes assis par terre, dans mon cimetière. Je desserrai les poings.

À mon âge, chaque pas est une épreuve, une souffrance infligée à quantité d'articulations, de muscles et d'os. Mais, en m'approchant, ma perplexité me fit oublier mes vieilles douleurs.

— Excusez-moi..., dis-je.

Surpris, tous deux se levèrent d'un bond pour me faire face. Leur expression était indéchiffrable dans le contre-jour.

— C'est encore chez moi, ici...

Le plus petit des deux marmonna qu'il était désolé et qu'ils allaient partir. Ce n'était pas la voix d'un adulte, mais d'un jeune homme. Je me suis approché pour mieux le voir.

Sur son visage, l'embarras le disputait à la confusion. L'homme qui l'accompagnait – sûrement son père – l'observa attentivement.

Le garçon me dévisageait avec une telle intensité que les mots semblèrent glisser involontairement de ses lèvres :

— Qui êtes-vous ?

— C'est ici chez moi, répétais-je d'une voix moins assurée.

Sous l'envahissante acné entre ses sourcils (signe d'une virilité future qui avait été la mienne), son regard se fit encore plus aigu.

Ce serait mentir de dire que je n'avais eu qu'à poser les yeux sur lui pour comprendre. Mais il est vrai que, même si j'en étais venu à voir partout ma fille, dans le visage de ce jeune homme je crus voir autre chose : pas tant Jamie elle-même qu'une approximation où je pouvais essayer de distinguer la part venant d'elle et celle attribuable à l'autre parent.

— Pardon, on va partir, mais... C'est difficile à expliquer. Je crois que ma mère est née pas très loin d'ici, mais on n'en est pas sûrs... Enfin, elle me racontait des histoires sur ce lieu de légende, Isidora, et...

Le garçon trébucha sur ses mots, puis se tut.

Il me fallut plusieurs minutes pour y croire. J'aurais été moins étonné de voir ma propre mère surgir de terre que ce garçon-là, qui se tenait au bord de sa tombe presque cinquante ans après l'enterrement – et qui me parlait des histoires qu'elle m'avait racontées dans mon enfance. Les muscles de ma vessie, qui n'étaient plus ce qu'ils avaient été, me trahirent et je sentis un jet tiède contre ma cuisse. Un flot de sang irrigua mon cerveau et je priai pour que, si c'était les prémices d'une attaque cérébrale, j'aie au moins le temps de lui demander :

— Ta mère. Qui est-ce ?

Nos regards, rivés l'un à l'autre, menaient une conversation à part.

Le garçon se tourna vers son père avec une expression désespérée qui quémandait une explication, ou peut-être une permission. L'homme se contenta de froncer les sourcils.

— Euh... Vous voulez dire, son nom ? dit-il. C'est Jamie. Jamie Waller.

Pendant un moment, je me suis demandé si je n'étais pas déjà mort. Peut-être ce gros poids lourd m'avait-il bel et bien fauché, finalement. Peut-être que, depuis toujours, j'avais été au purgatoire, que pour me punir de mener une vie comme la mienne, on m'avait laissé croire que je devrais attendre ma fille de toute éternité. Mais on avait jugé en haut lieu que j'avais été assez puni, et voilà...

Il fallait me prouver à moi-même que j'étais bien vivant. Aussi tapai-je du pied dans la terre pour m'en rappeler la dureté. Et puis je m'enfonçai les ongles dans la chair de mes bras pour sentir quelque chose. Je passai aussi mes doigts sur la peau ridée, usée de mon visage pour sentir les ravages du temps. Mais ce fut finalement le goût du sel, celui des larmes sur mes lèvres, qui m'apporta la preuve de mon existence.

— Ma fille s'appelle Jamie, dis-je.

— Les parents de ma mère sont morts, murmura le garçon.

J'opinaï, incapable d'ajouter quelque chose. Tout ce que ma vieille carcasse m'autorisa à faire, ce fut de me retourner en leur faisant signe de me suivre.

Dans un état second, comme portés par une brise invisible, nous entrâmes dans la maison.

Là, incapable de savoir ce qu'il convenait de dire dans pareille situation, je leur proposai du café. En vérité, il n'y en avait pas eu ici depuis plus de dix-huit ans.

— Non, merci, répondit l'homme.

Le garçon se tourna vers son père, le visage déformé par la tension, et dit :

— Je dois... ?

Avant de désigner la porte.

— Non, non ! dis-je. Reste, reste ! Ne pars pas.

Prenant place dans ma vieille chaise grinçante, devant ce qui restait de la table où nous prenions nos repas, je leur fis signe de s'asseoir. C'est ainsi que, pendant ce qui était peut-être des minutes, notre trio resta assis là, chacun ouvrant à son tour la bouche, mais sans pouvoir parler.

— C'est bien ici..., dit enfin l'homme.

Je haussai les épaules avant d'examiner le délicat dessin d'une fissure dans le bois.

Quand j'entendis sa voix à elle, je sursautai et faillis renverser mon siège. Comment décrire le son réel d'une voix qu'on a passé plus de vingt et un ans à imaginer ?

— Hou-hou ? Y a quelqu'unnnnn ?

Je posai mes deux mains à plat sur la table. Sans m'en rendre compte, j'avais dû me lever. Lorsque la voix chantante de Jamie m'atteignit, je me trouvais debout pour l'accueillir. Et quand je vis son visage, ce fut une avalanche de pensées dans mon esprit.

Comme si les plaques souterraines de mon corps se soulevaient. En moi, tout était ébranlé. Jamie se dirigea droit sur la cuisine en me frôlant.

— Je meurs de faim, moi !

Elle ouvrit un placard grinçant et déchira un sachet de chips.

J'ai pu dire, ou pas, son prénom. En tout cas, il m'étouffait.

— Où sont-ils tous passés ? dit-elle. Maman n'est pas là ?

Son visage, je l'avais vu un peu partout. À en mourir. J'avais cru que, au moment où son visage serait tout, où les pierres, l'eau, les maisons, mes propres mains et la terre sous mes pieds me regarderaient avec ses yeux, quand ma vie se serait réduite à mon désir de la voir, je disparaîtrais. Mais peut-être m'étais-je trompé. Peut-être que, si je l'avais vue partout, c'était parce que je devais la revoir pour de bon, un jour ? Ici et maintenant, devant moi. Ma fille. J'aurais voulu savoir comment c'était possible. J'aurais voulu demander : Pourquoi ? Et pourquoi maintenant ? Et comment ? J'aurais voulu parler sans plus jamais m'arrêter. J'aurais voulu pleurer. J'aurais voulu la serrer dans mes bras et danser. J'aurais voulu la soulever de terre. J'aurais voulu toucher son visage et demander, encore une fois, si c'était possible. J'étais si plein de gratitude devant ce prodige qu'il me fallut des minutes pour me dire : Mais.

Mais, si elle m'était revenue, ma fille, en se comportant comme autrefois, alors quoi ? Ou bien j'avais finalement perdu la boule, ayant rêvé si fort de ce moment que j'avais fini par l'inventer. Ou bien c'était que toutes les années qui avaient suivi son enfance et sa jeunesse – celles de sa vie de femme – étaient mortes pour elle.

— Ta mère, dis-je. Ta mère est... n'est pas là.

Elle s'approcha de moi, me toucha la barbe.

— Tu en fais une tête ! Tu te sens pas bien ?...

— Si, si...

— Tu vieillis...

Je soupirai.

— Tu réalises qu’il s’est passé vingt et un ans ? dis-je.

— Vingt et un ans ?

Je lui ouvris les bras, l’entourai. Malgré ma faiblesse, je serrai de toutes mes forces. Serrai, serrai, serrai, mais ce n’était jamais assez. Jamais assez pour être aussi proche d’elle qu’il le fallait, pour que nos corps fusionnent, ne fassent plus qu’un, pour me garantir que je ne la perdrais plus jamais. Mes larmes ruisselaient.

Finalement, se contorsionnant tel Houdini, elle parvint à se libérer de moi, puis scruta ma pauvre figure qui exprimait la gratitude, le remords et, bien sûr l’amour.

— Mon Dieu, qu’est-ce qu’il t’arrive ?

— Je te demande pardon, dis-je.

Elle haussa les épaules, pinça les coins du sachet de chips et le porta à sa bouche en provoquant une avalanche de miettes.

Enfin, je compris ce qui devait être fait. Mais auparavant, je contemplai son visage pendant un temps assez long pour me convaincre que tout cela serait encore là à mon retour, que ce n’était pas qu’une chimère, des élucubrations de mon cerveau. Et je tournai les talons.

Dans le living, le journal de maman était rangé en haut de la bibliothèque. Je m’en emparai.

Quand je revins, je découvris que le garçon et son père s’étaient levés, eux aussi. Les doigts du garçon tripotaient le dossier de la chaise de Mae. L’homme tenait Jamie par les épaules. Jamie qui se touchait la bouche avec ses doigts que les chips avaient rendus orange.

J’avançai vers – qui, au fait, mon petit-fils ? Il leva les yeux vers moi. Mes mains tremblèrent quand je les tendis vers lui, ployant sous le poids du livre. Nos doigts se frôlèrent.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il.

Je haussai les épaules. Que dire ? Que c’était tout ce qui restait de notre famille ? Je préfèrai dire tout simplement :

— Ceci est pour toi.

Peut-être comprit-il. Dans son haleine, je sentis celle de ma mère, celle de Mae, de Paul et aussi celle de Jamie.

— Elle va bien ? chuchotai-je, mais je connaissais déjà la réponse.

Lentement, l’enfant fit non de la tête.

— Sa mémoire ?

Lentement, il acquiesça. Sa respiration s’accéléra. Ses larmes roulèrent.

Des années durant, c’était ce que j’avais redouté, tout en finissant presque par me convaincre que c’était impossible. Quand le médecin avait dit que seul l’enfant d’une personne chez qui la maladie s’était déclarée pouvait en hériter, je m’étais senti soulagé.

Et pourtant, pendant toutes ces années, j’avais vécu dans la crainte. Était-ce celle que le docteur eût tort, que la maladie eût sa propre logique cruelle, et qu’on ne pût rien prédire ? Ou ma peur portait-elle sur autre chose ? Peur que Mae n’ait pas accouché plus tard que prévu, mais bien juste au bout de neuf mois – neuf mois après le retour de mon frère. Était-il possible que Mae se fût trompée quand elle m’avait annoncé être enceinte de moi ? Ou avait-elle menti ? Ou avait-elle une conscience si intime de sa faute que son corps en avait corrigé les lois de la Nature ? Je tapotai la tête de l’enfant. Cela n’avait plus d’importance, désormais. Plus grand-chose n’avait d’importance. Hormis ceci. J’étais à bout de forces, mais plus lucide que jamais.

Maintenant que je savais que la malédiction familiale l’avait touchée, elle aussi, j’aurais voulu consoler ce garçon, lui dire quelque chose de susceptible d’expliquer tout. Mais quoi ? Lui dire que j’étais tombé amoureux, sans pouvoir rien y faire ? Ou que toutes mes tentatives pour trouver un moyen de vivre avaient échoué ? Ou qu’à force d’attendre, j’avais fini par en oublier que j’attendais,

que l'attente était devenue ma vie ? Ou que j'aurais tenu bon, que j'aurais attendu éternellement, que j'aurais conservé la mémoire de notre famille jusqu'à la fin des temps parce que l'attente était tout ce qui restait de mon amour ? Ou fallait-il lui dire que c'était seulement l'impossible – mon amour pour Mae, l'amour de Paul pour Jamie Whitman, mon amour pour ma fille, ou l'espoir qu'elle me reviendrait, ou le monde imaginaire de ma famille – qui avait rendu la vie possible ? Que l'impossible avait rendu cela possible, aussi ? Ou fallait-il lui expliquer que, à présent qu'il était là, il n'y avait plus rien à dire, qu'il n'y avait pas de morale à tirer, qu'il n'y avait que le fait, absurde, de notre existence ? Ou fallait-il hurler, avec ce qu'il me restait de forces dans les poumons, que nous étions encore là ?

Mais, au lieu de cela, j'ai hoché la tête. L'enfant prit le livre et le serra contre sa poitrine. Son poids quitta mes mains.

Jusqu'à très récemment, la maladie d'Alzheimer, sous ses innombrables formes et variantes, était considérée comme à peine plus qu'un aspect du processus naturel du vieillissement, la composante mentale d'une débâcle générale du corps. Comme David Shenk le note dans son livre *The Forgetting : Alzheimer's. Portrait of an Epidemic*, bien avant que la maladie n'ait été scientifiquement identifiée, elle a souvent été décrite. Le poète latin Juvénal, par exemple, déclare : « Pire que la perte d'un membre est la défaillance de l'esprit qui oublie le nom des esclaves et ne sait reconnaître ni les visages des vieux amis venus dîner chez lui la veille, ni ceux des enfants qu'il a engendrés et élevés. » Au cours des milliers d'années qui précédèrent le moment où Alois Alzheimer, à travers son microscope, jeta le premier un coup d'œil sur les plaques et enchevêtrements intracellulaires de la maladie, ce qui allait s'appeler l'« Alzheimer » avait porté bien des noms : « *morosis* en grec ancien, *ohlvio* et *dementia* en latin, *dotage* en anglais du Moyen Âge, *démence* en français et *fatuity* dans l'anglais du XVIII^e siècle ». Mais, cinquante ans après que l'éminent neurologue Emil Kraepelin eut nommé le syndrome *Morbus Alzheimer*, hommage ambigu à son découvreur, cette maladie était encore considérée en général comme une curiosité neurologique d'un intérêt aussi relatif que la chorée d'Huntington ou la maladie de Parkinson. Cependant, au milieu du XX^e siècle, le diagnostic existait depuis longtemps et les enfants quadragénaires de parents malades repartaient du cabinet du médecin de famille avec un vague verdict de « sénilité » ou de « démence » qui les satisfaisait.

Ce n'est qu'à la fin des années 1970 que cela commença à changer. La médecine se développant à une allure extraordinaire, anticoagulants, chimiothérapie et antibiotiques allongèrent l'espérance de vie d'une dizaine d'années et les nations industrialisées furent confrontées à un changement démographique sans précédent. Retirés de la vie active, n'ayant souvent pour toute occupation que l'attente fébrile du coup de fil hebdomadaire des enfants partis au loin, les personnes âgées se mirent à s'associer, comparant leurs observations et formulant leurs exigences. Ce fut alors l'ère des offres spéciales et réductions pour « seniors », l'apparition des interminables rayons de romans imprimés en gros caractères et celle du plus puissant lobby des États-Unis : l'American Association of Retired Persons (l'Association des retraités américains). Tandis qu'un nombre croissant profitait pendant de longues années de la retraite, les personnes âgées commencèrent à refuser d'envisager leurs problèmes de mémoire comme quelque chose de normal. De plus en plus souvent, elles exigeaient des diagnostics et traitements précis, et que les médecins appellent un chat un chat. Sous la pression de cette grogne et celle d'une quantité de compagnies pharmaceutiques pressées de lancer des médicaments, l'Alzheimer prit rapidement dans l'esprit du public les proportions d'une véritable épidémie.

C'est vers cette époque, trois ans avant la création de l'Alzheimer's Association, que ma mère, qui s'appelait encore Jamie Haggard (le sujet A-39 dans le rapport du D^r Shellard), quitta pour toujours le toit familial.

Ce que je ne sais pas sur elle concernant cette époque, il me reste à l'imaginer. Et pourtant, étrangement, mon image de ce voyage à New York est aussi claire que si j'avais été à sa place :

Au petit matin, au bout du troisième jour à bord du bus venant du Texas, les plates et ennuyeuses Grandes Plaines furent soudain crevées, au détour d'un virage, par les montagnes Allegheny qui se dressaient comme une épiphanie devant la nationale. C'est à ce moment-là, il me plaît de le croire, que ma mère fit un vœu. Par la suite, elle devait parfois rire de sa naïveté. Une jeune fille de dix-huit ans qui renie son passé, jure de ne jamais revenir en arrière, jure de se réinventer. Même à cette époque, elle dut se raisonner pour chasser ses doutes : Les gens font des vœux tout le temps. Vœu de silence, de pauvreté, de chasteté, de fidélité. Ils se choisissent une nouvelle foi. Ce n'est peut-être pas

tellement impossible.

Et pendant ses premières années à New York, elle tint parole. Quand de jeunes étudiants la coinçaient au cours d'une soirée et lui demandaient d'une voix avinée d'où elle était, elle inventait. Même si l'histoire changeait souvent, trois sœurs en Floride devenant deux sœurs et un frère dans l'Arkansas, on remarquait rarement ces contradictions, ce qui prouve combien les gens écoutent peu.

Même à mon père, elle dit des demi-vérités. Elle raconta qu'elle était du Texas, que ses parents étaient morts, mais quand il lui demanda le nom de sa ville, elle mentit, tout simplement, lâchant le premier mot lui venant aux lèvres. Pendant quelque temps, mon père insista. Son amour était telle une torche, avec laquelle il voulait éclairer ses parts d'ombre, cautériser cette blessure qui semblait la tenir éloignée de lui.

Elle, toutefois, ne parlait guère. Ce qui fait que, là encore, j'en suis réduit aux conjectures. Il se peut que, pendant toutes ces années, elle ait trouvé un bizarre réconfort dans l'idée que son mal était singulier, que sa tristesse ne touchait qu'elle. Qu'elle était au-delà du compréhensible. Que sa peine ne pouvait se réfléchir, même sur le visage de son mari, qui avait ses propres soucis. Et que si elle lui avait dit la vérité, si elle s'était expliquée complètement, alors, dans ses yeux, elle aurait pu voir le reflet de son drame. C'eût été comme de regarder le soleil en face, au risque d'y perdre la vue.

Selon mon très rougissant père (un compte rendu offert à moi seulement après que j'eus quémandé ces renseignements, lui faisant remarquer que lui aussi avait jadis quémandé), lorsque mes parents eurent fait l'amour pour la première fois, dans un léger état d'ébriété, ma mère se tint le visage à deux mains et répéta, plus ou moins, le vœu qu'elle avait fait quelques années plus tôt.

« Repartons à zéro ensemble, dit-elle. Soyons des êtres... neufs ! »

Papa, qui avait son propre passé à surmonter – un père que l'alcoolisme avait tué et une mère avec laquelle il communiquait aussi rarement et prudemment que Kennedy avec Khrouchtchev –, l'embrassa avec gratitude et lui dit qu'il l'aimait.

Ils parlaient rarement du passé.

Trois ans après leur mariage, ma mère n'eut pas ses règles. Au bout de vingt jours d'anxieuses spéculations, elle se rendit finalement chez l'épicier au rez-de-chaussée, acheta un test de grossesse, et vérifia la conclusion courue d'avance. Bien qu'il n'y ait aucun moyen de le savoir avec certitude, j'ai choisi de croire que c'est à ce moment-là, en fixant ces deux traits rouges, que ma mère éprouva une sensation qu'elle n'avait encore jamais vraiment éprouvée : un vertigineux effroi.

Le lendemain matin, la sensation était toujours là et elle allait rester, plus ou moins, des années durant, pour devenir presque aussi tangible que les contours du visage de mon père. C'était moins substantiel et plus écœurant qu'un pur et simple sentiment de culpabilité, mais, dans les mois et les années qui suivirent, comme cela gargouillait souvent en elle, frémissait comme des bulles dans son sang, emplissait son esprit d'une terreur légère comme l'hélium, ma mère l'appela « culpabilité ». Ce matin-là, cependant, elle se dit que c'était seulement un premier accès de nausée matinale.

Quel que soit son nom, cette sensation déchaîna en elle un irrépressible besoin de *faire*. Faire quelque chose, n'importe quoi. Griffier un fauteuil, boxer le vide, s'enfuir de la maison. La terreur diffuse, la conviction d'être une moins-que-rien, l'impuissance de la vie à maintenir des formes fiables devant elle, sa totale indifférence à ce qui était son effort le plus concerté, le plus obstiné : dans les années qui suivirent, il suffisait que surgisse de façon subite, involontaire, un souvenir d'enfance, ou qu'elle remarque que je tenais mon stylo comme son père (maladroitement, entre le majeur et l'index), et tout à coup, elle sursautait ou elle arpentait le quartier en nuisette, en pleine nuit, ou elle se tenait le torse, se serrant dans ses propres bras comme pour s'empêcher de se désintégrer.

Je ne peux pas en être sûr, mais je crois que, à mesure que les symptômes devenaient indéniables, et qu'elle les identifiait en silence, sachant ce que mon père et moi allions devoir bientôt endurer, et que, en dépit de ses efforts, l'histoire de notre famille était inscrite en elle, ma mère comprit la vérité.

Ce sentiment qu'elle n'avait jamais pu déchiffrer totalement, c'était, en fait, tout simplement le remords. Le remords d'avoir laissé son oncle, qui était en réalité son père, et ce père, qui aurait pu être son oncle. Et, surtout, le remords de m'avoir transmis le seul souvenir que rien n'aurait pu effacer : le gène, la mémoire de notre famille, gravé en miniature dans chacune de nos cellules.

En 2001, vingt-cinq ans après que le mot Alzheimer fut entré dans le langage courant, alors que ce n'était plus que trois syllabes qu'un fils ou une fille obéissants pouvaient chuchoter au serveur, en guise d'excuse, quand leur père sénile piquait une colère à table ; alors que cette maladie était devenue, à son tour, l'objet de recherches intensives, de subventions publiques et de collectes de fonds, une équipe de l'Elan Corporation à San Francisco parut avoir fait un bond décisif en direction d'une solution. Elle avait inventé un vaccin, l'« AN-1792 », une injection d'instructions microbiotiques dans le système immunitaire, un ordre donné à des armées de globules blancs de livrer une guerre interneurale sans merci à l'infâme plaque de dégénérescence. Les chercheurs rassemblèrent des centaines de patients plus ou moins atteints pour une expérimentation et, pendant quelques mois, les nouvelles furent bonnes. Les vaccinés voyaient augmenter de façon très importante leurs défenses immunitaires, et cela sans effets secondaires notables. Déjà, des spécialistes spéculaient sur la date d'autorisation de mise sur le marché du vaccin, conduisant les familles, par dizaines de milliers, à s'interroger fébrilement (« Maman sera-t-elle toujours maman en 2005 ? »). Mais, bientôt, ce fut la déception : chez 15 des 360 cobayes, le système immunitaire avait réagi de façon excessive et – tels des ados transformant en bubons leurs points noirs à force de les tripoter – les globules blancs avaient attaqué et attaqué, faisant gonfler le cerveau presque fatalement. Les essais furent arrêtés.

À la suite de cet échec, les scientifiques s'obstinèrent, procédant à des biopsies sur des cadavres, sondant les profondeurs de la maladie avec des microscopes à électrons, corrélant son apparition avec toutes sortes de facteurs environnementaux (stimulation intellectuelle, tabagisme, régime anti-oxydant, consommation de vin rouge, et même celle de chewing-gum). En l'absence de réel espoir, les familles, quand elles ne changeaient pas les couches de leurs parents ou ne les nourrissaient pas à la petite cuillère, pouvaient aller sur le site web de l'Alzheimer's Association pour se tenir informées des dernières découvertes : une nouvelle protéine associée à la déficience neuronale, un nouveau chromosome transportant des gènes liés à la maladie ; une nouvelle et vitale enzyme faisant défaut aux malades. Et pourtant, derrière chaque mot lu avec patience, il y avait invariablement la même question, latente et désespérée : la science avançait-elle vraiment ou donnait-elle seulement une forme plus compliquée à un fléau vieux comme l'humanité ?

Mais peut-être que la recherche elle-même, cette constante quoique souvent ingrate marche de découverte en découverte, était une consolation. À défaut d'une compréhension totale, chaque nouvelle découverte dessinait au moins les contours de l'innommable, offrant au condamné la possibilité d'entrevoir le bourreau aux traits dissimulés sous son capuchon. Si elles ne donnaient que peu de résultats tangibles, elles offraient bien plus à l'imaginaire des malades et de leur famille, leur permettant d'imaginer un lien de connectivité, une corde invisible reliant les plus petites informations en vue d'une compréhension intégrale. Une corde susceptible d'être saisie à la dernière minute comme dans ces films d'action où le héros, suspendu au-dessus du vide, est arraché au gouffre.

Quand j'étais petit, le soir dans mon lit, j'entendais la voix de ma mère flotter dans les ténèbres.
« Parallèle à ce monde, il en existe un autre, disait-elle. Certains endroits sont des points de

passage. »

Et si ce point de passage n'était pas du tout un lieu ? Et si c'était quelque chose d'aussi simple qu'un fait privé de contexte, une intrigante découverte, une histoire oubliée du passé, un nom sur une liste de défunts, le point où – comme un trou dans l'espace-temps – ce qui peut être connu entre en contact avec ce qui ne peut être qu'imaginé ? Chaque nouveau détail sur la vie de ma mère que je tiens de mon père ou d'Abel, chacun de mes anonymes et oubliés ancêtres sur le rapport final du D^r Shellard concernant la variante EOA-23 de l'Alzheimer familial, c'est exactement ceci : une subtile présence qui ouvre sur une absence sans fond, le portail d'un univers privé et parallèle que je peux seulement feindre de décrire.

Parallèle à ce monde, il en existe un autre.

L'esprit, par-dessus tout, cherche du sens. Presque tout ce qu'il perçoit, il l'oublie. Et le plus gros de ce qui est perçu l'est seulement de façon fragmentaire. La cohérence, la continuité sont de fausses impressions, comme une reconstitution au sein d'un musée d'un squelette de *Tyrannosaurus rex* à partir de quelques ossements, des fragments de réalité recomposés de façon à former un tout convaincant. Aujourd'hui que je travaille comme étudiant de troisième année au Centre de Recherche des maladies neurodégénératives du D^r Marvin Shellard, je passe mes journées à mesurer le mesurable, collectant des histoires orales, entrant des données, corrélant les découvertes. Mais la nuit, je me glisse par la porte de chaque donnée, remplissant le vide immense qui entoure les minuscules fragments de mon histoire familiale, m'efforçant d'en faire un tout comme chacun de nous, comme ma famille l'a fait avant moi, comblant ces lieux impossibles, tout ce noir, avec mes inventions et aussi de purs mensonges, afin qu'il y ait moins de vide.

Certains endroits sont des points de passage.

Une nuit, j'avais quinze ans, ma mère se réveilla dans une pièce obscure, dans une maison obscure. Il faisait froid et elle ne trouvait pas l'interrupteur. Peut-être se demanda-t-elle si elle rêvait, et si on pouvait rêver de rien. Enfin, pas de rien... Le contact rêche du tapis sous ses pieds. Un souffle d'air frais. La vieille, familière terreur, toujours présente. Que cherchait-elle ? Quelque chose au-dessus d'elle cliqueta et respira. Où allait-elle ? Un souffle d'air frais. Le contact rêche du kilim sous ses pieds. Enfin, elle arriva au bord de quelque chose. Et si ce qu'elle cherchait était là-dessous ? Elle était au bord, mais quelque chose l'arrêtait, une balustrade en bois. Derrière, il y avait le souffle d'air, le tapis et les ténèbres. Au-delà, ce pouvait être n'importe quoi. Donc, elle poussa sur ses pieds. Tendit les bras, et puis plus rien. Plus rien qu'une force singulière, une chute, le poids de son propre corps. Et finalement, ce fracas.

Une douleur fulgurante s'ouvrit soudain à la base de son crâne, comme deux lignes de faille divergentes, et pendant un moment, elle fut terrifiée. Mais quand la douleur cessa, ce fut la clarté : elle comprit qu'elle dormait, rêvant qu'elle était devant sa maison. Pas sa maison de maintenant, mais sa maison telle qu'elle était autrefois. Ou telle qu'elle n'avait peut-être jamais été. Son ancienne maison, la maison de son enfance, mais dans un autre lieu. Un lieu sans pensée, idéal. Un endroit délivré du passé comme du futur. Un endroit où, ne se souvenant de rien, on ne pouvait rien perdre. Un endroit où, pour combler ses désirs, il suffisait d'imaginer.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce livre, comme la maladie qu'il décrit, a commencé subtilement, par quelques pensées éparses qui ne formèrent qu'au bout d'un certain temps quelque chose de classifiable. Je dois la plupart de ces premières idées, et beaucoup de celles qui suivirent, à l'œuvre d'autres écrivains, cinéastes, chercheurs.

Pour commencer, ce fut l'émouvant et éclairant essai de Jonathan Franzen, « My Father's Brain » (« Le Cerveau de mon père », dans *Pourquoi s'en faire ?*, éditions de l'Olivier), qui, en montrant sa complexité psychologique, ses bizarres paradoxes et possibilités créatrices, changea pour toujours mon approche de la maladie. Cet essai attira aussi mon attention sur *The Forgetting : Alzheimer's. Portrait of an Epidemic*, dont la lecture fut pour moi une expérience stupéfiante.

Au cours de l'écriture de ce livre, j'ai également souvent pensé à la nouvelle d'Alice Munro : *The Bear Came over the Mountain (L'ours traversa la montagne*, Payot-Rivages), à *Elegy for Iris* de John Bayley (*Élégie pour Iris*, éditions de l'Olivier), et à *Loosing My Mind : An Intimate Look at Life with Alzheimer's*, le courageux récit de Thomas DeBaggio sur sa propre descente aux enfers.

Ayant besoin de décrire les manifestations physiques de cette maladie, je me suis tout naturellement tourné vers *Complaints of a Dutiful Daughter*, le documentaire plein d'humour et d'humanité de Deborah Hoffmann.

Pour vérifier mes informations, mais aussi pour me rappeler le coût en vies de cette maladie, j'ai lu l'utile et complet *Alzheimer's : A Caregiver's Guide and Sourcebook* de Howard Guetzner.

Ce livre comporte plusieurs références à des publications scientifiques. Les citations intégrales de ces articles sont : N. Benítez, J. Maíz-Apellániz et M. Cañelles (2002), « Evidence for Nearby Supernova Explosions », *Physical Review Letters* 88, n° 8 ; M. Chivers, G. Reiger, E. Latty et M. Bailey (2004), « A Sex Difference in the Specificity of Sexual Arousal », *Psychological Science* 15, n° II : 736-744 ; J. Kruger et D. Dunning (1999), « Unskilled and Unaware of It : How Difficulties in Recognizing One's Own Incompetence Lead to Inflated Self-Assessments », *Journal of Personality and Social Psychology* 77, n° 6 : 1121-34 ; E.H. Rosch (1983), « Prototype Classification and Logical Classification : The Two Systems », in E. Scholnick (éd.), *New Trends in Cognitive Representation : Challenges to Piaget's Theory*, Hillsdale, N.J., Lawrence Erlbaum Associates, 73-86 ; D.M. Wegner, T. Giuliano et P. Hertel (1985), « Cognitive Interdependence in Close Relationships », in W.J. Ickes (éd.), *Compatible and Incompatible Relationships*, New York, Springer-Verlag, 253-276 ; C. Sagan (1980), *Cosmos*, New York, Random House ; R.W. Tafarodi, J. Tam et A.B. Milne (2001), « Selective Memory and the Persistence of Paradoxical Self-Esteem », *Personality and Social Psychology Bulletin* 27 : II 79-89. Je suis redevable à ces auteurs de leurs perspicacité, application et créativité.

Si, du point de vue neurologique, la maladie suit un chemin plus ou moins prévisible, les symptômes et implications sont propres à chaque malade. Pour cette raison, je remercie par-dessus tout pour leur aide les patients et leurs proches que j'ai pu rencontrer par le biais des travaux ci-dessus mentionnés, mais aussi par l'intermédiaire du site web de l'Alzheimer's Association.

Tout en m'efforçant de rester fidèle à la pathologie des victimes de l'Alzheimer familial, j'ai, à certains endroits, plié la réalité à des fins narratives. Il existe plusieurs variantes de la maladie, mais la EOA-23 décrite dans ce livre, tout comme son chroniqueur, Marvin Shellard, sont le fruit de mon imagination.

Pour leur soutien fidèle, leur amitié et leurs conseils, je remercie Ashley Selett, Lloyd A. Silverman, Rosadel Varela, Neil Davenport, Rebecca Stelter, Matthew Seimionko, Mariana

Pickering, Kim Gardner, Brian Shier, Meera Damle, Stacy Brock, John Malloy, Brea Lubin, Michael Torres, William Davis, George Rhodes et, bien sûr, Erin Joy Haigh.

Étant donné tout ce que j'ai appris d'eux, ce serait un affront karmique de ne pas remercier William Paul, Marian Bailin, Jeff Smith, Pier Marton, Richard Chapman, Lynn Gafford, Cheryl Gatzloff, Marsha Cawthon, Barbara Pittenger, Scott Hanson, Steven Pijut, et, bien sûr, Karen Jane Sheperd.

Pour m'avoir invité dans leur labo, je suis redevable à Frank Keil et Marissa Greif du laboratoire de Développement cognitif de l'université de Yale, à Henry Roediger III et Michelle Meade du laboratoire de la Mémoire à l'université Washington de St. Louis, et à toute l'équipe du D^r Bessie F. Lawrence International Summer Science Institute au Weizmann Institute of Science à Rehovot, Israël.

Pour avoir guidé ce travail depuis le manuscrit jusqu'à la publication, je remercie pour leur enthousiasme, leur sagesse et leur travail Matt Lewis, Matt Hudson et tous ceux de Random House.

À travers les calamités financières, les laborieuses révisions, et un hiver épouvantable passé près d'un radiateur défectueux, j'ai souvent trouvé un encouragement indispensable dans les bonnes paroles de Joyce Lawrence.

Colossal merci à Anne Thibault pour avoir fait le ménage dans tous les sens du terme.

Aaron Block m'a encouragé tous les jours et mérite mes excuses pour toutes les horreurs que j'ai fait faire (et ferai sans doute encore faire) aux frères dans mes récits.

Les deux supernovae de cette création : David Ebershoff, qui a toujours vu les possibilités dans ce que je croyais figé, et Bill Clegg, avatar vivant de cet être mythique que tout auteur imagine : le Lecteur idéal.

Pour en savoir plus sur la maladie d'Alzheimer, faire un don à la recherche ou échanger votre expérience avec une communauté chaleureuse, vous pouvez visiter le site de l'Alzheimer's Association au <http://www.alz.org>.

Ceci est une œuvre de fiction. Noms, personnages, lieux ou incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des événements, des scènes ou des personnes, vivantes ou mortes, ne serait que pure coïncidence.